Accessions
155,757

Shelf No.
G.3556.1

Barton Library. V.22

FIDE ET FORTITUDINE

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library!

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecabinetdesfe22maye

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-DEUXIEME.

CE VOLUME CONTIENT

La ſuite des MILLE ET UN QUART-D'HEURE, Contes Tartares, par M. GUEULETTE.

Les SULTANES DE GUZARATTE, ou les SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS, Contes Mogols, par M. GUEULETTE.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

TOME VINGT-DEUXIÈME.

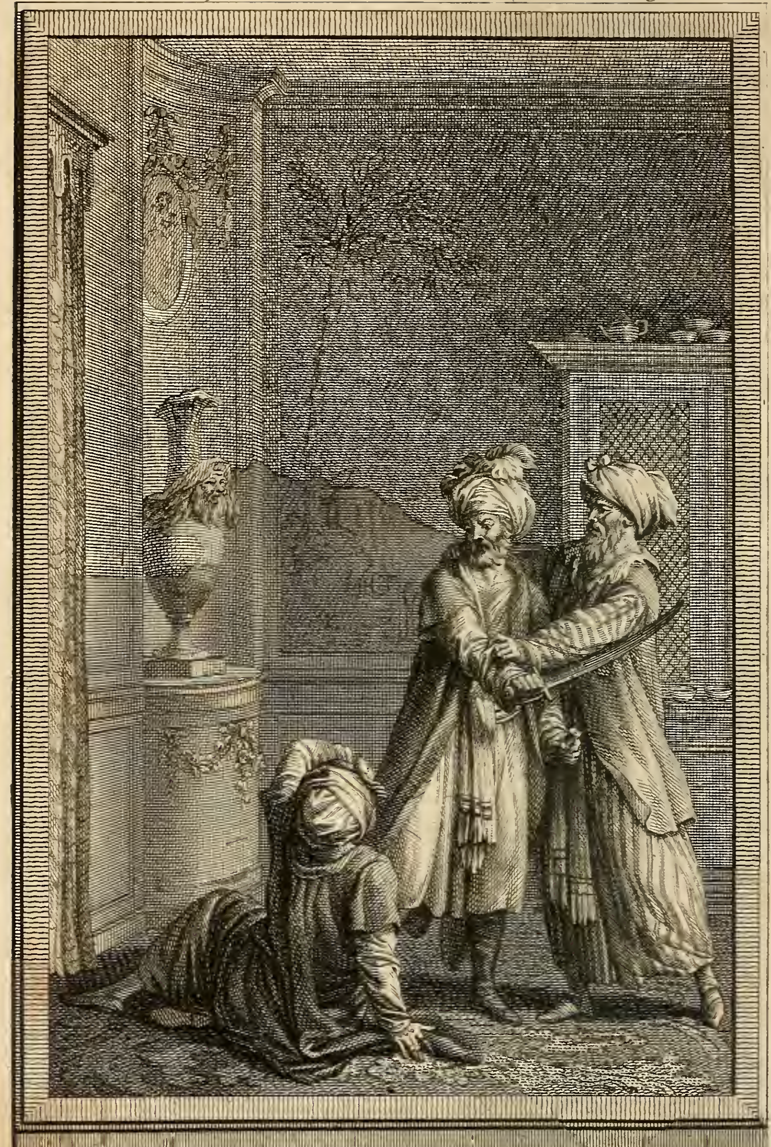
A GENÈVE;
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.
& ſe trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

G3556
c.1
v.22

15757
May 1870

Les Milles et un Quart d'heure pag. 1. Tom. 22.



Il allait lui couper la tête, lorsque le faux viellard lui retenant le bras, reprit ſa forme naturelle.

C. P. Marillier. inv. E. De Ghendt. ſp.

LES MILLE
ET
UN QUART D'HEURE,
CONTES TARTARES.

XC. QUART D'HEURE.

QUELQUE bonté que le ſultan de Babylone eut pour ſon viſir, l'état où il le voyoit lui fit croire que l'accuſation du vieillard étoit véritable. Il voulut s'en éclaircir par lui-même, & ayant confronté ſon cachet avec les empreintes qui avoient été faites ſur le corps du viſir, il ne fut pas plutôt convaincu de ſon crime, qu'entrant dans une fureur extrême, il alloit lui couper la tête, lorſque le faux vieillard, lui retenant le bras, reprit ſa forme naturelle, & ſe fit connoître pour le prince Bagdedin.

Si le ſultan avoit été étonné du procédé du vieillard, on peut s'imaginer quelle fut ſa confuſion en le voyant diſparoître à ſes yeux, & en voyant ſon fils à ſa place: Seigneur, lui dit alors le prince, perſuadé que vous devez être de mon innocence & du crime de mes ennemis, j'oſe me préſenter devant votre auguſte face; mais, quoique le viſir & la ſultane méritent la mort, permettez que mon retour en ces lieux ne ſoit point marqué par l'effuſion de leur ſang: je leur pardonne l'impoſture qui a penſé me coûter la vie, & je ſupplie votre majeſté de ne les punir qu'en les uniſſant enſemble, & les obligeant d'y vivre éternellement. Cette union forcée, entre deux perſonnes d'un caractère ſi odieux, leur ſera un ſupplice plus cruel que la mort même. Le grand prophête, qui par une protection toute particulière m'a préſervé des périls où me jetoit votre indignation, m'a ſans doute, par la voix d'un ſimple payſan, communiqué des ſecrets merveilleux, qui mettent vos jours & les miens en ſûreté contre la malice de vos ennemis. Votre majeſté, qui vient d'en juger par la figure de vieillard que j'avois, il n'y a que quelques momens, ſaura qu'un génie bienfaiſant, à qui rien n'eſt impoſſible, a dirigé toutes mes actions ; c'eſt lui qui m'a appris que le viſir avoit été élevé comme eſclave dans la maiſon d'un arabe, nommé Arefy, dont j'avois pris la reſſemblance ; qu'ayant abuſé des bontés de ſon maître, & trahi ſon honneur, en corrompant ſa femme, & méditant de l'empoiſonner, il s'étoit ſauvé de chez lui pour éviter ſa juſte colère, & qu'enſuite par différens moyens il avoit eu le bonheur de parvenir au ſuprême degré de votre faveur. Alors Bagdedin raconta au ſultan ſon père de quelle manière il avoit laiſſé le viſir pour mort dans les jardins du ſerrail ; le rôle de vieille qu'il avoit joué auprès de lui, & la menace qu'il lui avoit fait en lui imprimant ſon cachet.

Le viſir, qui étoit revenu de ſon évanouiſſement, étoit plus pâle qu'un criminel que l'on conduit au ſupplice. Il n'avoit pas la hardieſſe de nier aucun des faits avancés & prouvés par le prince ; il attendoit ſon arrêt, le viſage proſterné contre terre, lorſque Bagdedin intercéda de nouveau pour lui & pour la ſultane. Rendez, ſeigneur, ce jour remarquable, dit-il au ſultan, par un acte de clémence envers ces miſérables ; ils ſont indignes de votre colère, & je vous demande leur vie comme une grâce que je ſerois inconſolable de ne point obtenir.

Le ſultan de Babylone, ſurpris de la générofité de ſon fils, calma l'extrême colère qui étoit peinte ſur ſon viſage : prince, lui dit-il, ſi digne de monter un jour ſur le trône, je loue votre vertu, & j'approuve votre conſeil ; j'abandonne cet infidèle viſir & l'ingrate Kourma à leurs mauvaiſes inclinations, & je leur donne une vie qui leur deviendra bientôt à charge, perſuadé que ces deux miſérables ne feront pas plutôt obligés de ſe regarder comme mari & femme, qu'ennuyés des liens qu'ils ne pourront point rompre ſous peine de la vie, ils ſouffriront plus que ſi je leur faiſois ſubir la mort qu'ils méritent.

Alors, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, Kourma ayant été appelée, après des reproches ſanglants de la part du ſultan, il la fit marier au viſir par le moufti, les chaſſa enſuite l'un & l'autre de Babylone avec indignité.

Pour Bagdedin, le ſultan le déclara authentiquement ſon ſucceſſeur, après avoir renvoyé à Kourma tous les enfans qu'elle avoit eus dans le ſerrail : & le jeune prince, après la mort de ſon père, régna avec toute ſorte de bonheur & de tranquillité.

Cette hiſtoire eſt particulière, dit Schems-Eddin : les vengeances y ſont bien ménagées, & je ne doute point que le perfide viſir & l'infidèle Kourma n'aient bientôt trouvé leur ſupplice dans leur union; cela peut être, ſeigneur, reprit Ben-Eridoun : j'ignore la ſuite de leurs aventures; l'auteur chez lequel j'ai puiſé cette hiſtoire n'en dit mot, & ſe contente de les abandonner à leur mauvais deſtin : mais j'en ſais une autre aſſez plaiſante, où la tendreſſe de trois maris eſt des plus remarquables : ſi votre majeſté le ſouhaite, je vais la lui raconter. Je t'écouterai avec beaucoup de ſatisfaction, dit le roi d'Aſtracan.

HISTOIRE

D'Alcouz, de Taher, & du Meûnier.

DEUX jeunes marchands de Bagdad étoient depuis leur enfance tellement unis d'amitié qu'ils étoient inſéparables. On ne parloit que de l'union d'Alcouz & de Taher; & comme ils n'avoient ni père ni mère, & qu'ils étoient leurs maîtres, ils réſolurent, pour s'attacher encore plus fortement l'un à l'autre, de faire entr'eux une ſociété de marchandiſes, dans laquelle en moins de trois ans, ils firent de très-grands profits.

Taher cauſant un ſoir avec Alcouz, qu'il voyoit rêveur : Que manque-t-il à votre bonheur, mon cher frère, lui dit-il, (car l'étroite amitié qui régnoit entr'eux ne leur permettoit guère de ſe ſervir d'un autre nom), nos fonds ſont augmentés du quadruple, nos magaſins ſont remplis des plus belles marchandiſes, & cependant, depuis quelques jours je m'apperçois que le chagrin vous domine, & que vous ne cherchez que la ſolitude; ne ſuis-je donc plus digne d'entrer dans vos ſecrets? Ah! mon cher Taher, repliqua Alcouz en l'embraſſant, je ne puis ſans rougir vous avouer ma foibleſſe; je veux me la cacher à moi-même, mais je ſens qu'elle a pris trop d'empire ſur mon cœur, & que je n'en ſuis plus le maître. Connoiſſez-vous Behloul (1), le barbier, qui demeure au bout du pont de Bagdad? Oui, reprit Taher;

---

(1) Behloul, en arabe, ſignifie railleur.

il eſt encore plus connu par la réputation que ſa fille a d'être la plus belle perſonne de Bagdad, que par les reparties vives & promptes qui l'ont fait ſurnommer ainſi; & je commence, en vous voyant ſoupirer, à croire que vous n'avez pas été inſenſible aux charmes de cette adorable fille. Vous devinez juſte, répondit Alcouz en rougiſſant; j'aime la belle Lira, mais avec tant de paſſion, que je perdrai l'eſprit ſi je n'en deviens poſſeſſeur. Je crois ne lui être pas indifférent par quelques converſations que j'ai eues avec elle, & je balançois à vous parler de mon amour, dans la crainte que cette nouvelle n'altérât votre amitié pour moi. Je ſais, repliqua Taher, que l'on perd plus de la moitié d'un ami lorſqu'il ſe marie; mais, mon cher Alcouz, je préfère votre ſatisfaction à la mienne, & je vais de ce pas travailler à votre bonheur. Ma mère, comme vous ſavez, a eu l'honneur de donner la mamelle à Giafar (2), pre-

---

(1) Giaffar étoit fils de Jachy, & petit fils de Kaled, qui deſcendoit de Barmac, dont ils ont porté le nom de Barmécide. Jachy & trois de ſes enfans furent viſirs en même-temps ſous Aroün-Arreſchid; il ſe repoſoit ſur eux du gouvernement de ſes états, & Giaffar

mier viſir du grand Aroün-Arreſchid, ſouverain commandeur des croyans, pendant une maladie qui mit la mère de ce Barmécide hors d'état de l'allaiter; je vais interpoſer ſon autorité auprès de Behloul, & je ſuis sûr que la belle Lira ne vous ſera pas refuſée.

---

avoit avec juſtice joui pendant dix-ſept ans de la ſuprême faveur, lorſqu'il eut le malheur de s'attirer toute la colère du calife, qui le fit mourir : en voici la raiſon. Aroün-Arreſchid avoit une ſœur parfaitement belle, nommé Guebaze, dont il étoit paſſionnément amoureux : pour avoir occaſion de la voir plus ſouvent, il la maria avec Giaffar ſon favori, mais il lui défendit d'avoir en même-temps commerce avec cette princeſſe. Giaffar obéit quelque temps, mais il n'eut pas aſſez de vertu pour exécuter toujours cette dure condition; il eut un fils de Guebaze, qu'il envoya nourrir à la Mecque, & le calife, en étant informé, en entra en ſi grande fureur contre le viſir, qu'il fit jeter Jachy & tous ſes enfans dans une obſcure priſon, où il les fit mourir ignominieuſement; il en eut enſuite tant de regret, que pour éloigner de ſon eſprit l'idée de l'injuſtice qu'il venoit de commettre, il défendit, ſous peine de la vie, qu'on parlât jamais des Barmécides, mais on n'exécuta pas ſes volontés. Tous les beaux eſprits de ſa cour écrivirent à la louange de ſes miniſtres intègres, & ont conſervé dans leurs écrits le ſouvenir de ces grands hommes.

* * *

XCI. QUART D'HEURE.

ALCOUZ embraſſa tendrement ſon ami, il le conjura de ne point perdre de temps, & Giaffar s'étant mêlé de cette affaire, Behloul accorda bientôt Lira aux tendres empreſſemens d'Alcouz.

Ces deux époux s'aimoient avec une tendreſſe ſans égale; la poſſeſſion n'éteignit point leurs ardeurs, & ils ſe donnoient des marques ſi vives & ſi fréquentes d'un amour parfait, en préſence même de Taher, qu'il ne put voir le bonheur de ſon ami ſans envie. Les innocentes careſſes qu'il recevoit ſouvent de Lira, l'enflammèrent à un tel point, que, pour n'être point infidèle à Alcouz, il réſolut de s'éloigner de ces heureux époux. Il exécuta pendant quelques jours cette réſolution ſous différens prétextes; mais quelque force qu'il prit ſur lui-même, il ne put ſoutenir longtemps cette entrepriſe; la violence qu'il ſe fit pour étouffer ſon amour, le fit ſuccomber, il tomba dangereuſement malade.

Alcouz & Lira ne quittoient point le

chevet du lit de Taher ; mais, loin de contribuer par-là à ſa guériſon, ils ne firent qu'augmenter ſon mal, qui parvint à un tel excès, que les plus habiles médecins de Bagdad déſeſpérèrent de ſa vie. Alcouz & Lira fondoient en larmes, voyant Taher prêt à mourir; cependant, ſa jeuneſſe & la force de ſon tempérament le tirèrent de péril, & il ne lui reſta bientôt plus de ſa maladie qu'une extrême langueur.

La ſociété de marchandiſes ſubſiſtoit toujours entre ces deux parfaits amis, & leurs affaires demandant que l'un d'eux fît un voyage au grand Caire. Comme Taher n'étoit pas en état d'en ſupporter les fatigues, Alcouz réſolut de l'entreprendre. Après avoir préparé tout ce qu'il lui falloit pour ce voyage, il prit congé de Taher, lui recommanda ſa chère Lira, qu'il embraſſoit tendrement, les yeux baignés de larmes, & partit enfin pour Balſora, où il monta un vaiſſeau qui alloit au Caire.

Taher, loin de ſuivre les intentions de ſon ami, ne le vit pas plutôt parti de Bagdad, qu'il prit un ſoin extrême de fuir les occaſions d'être ſeul avec Lira; il en trouvoit toujours quelques mauvais prétextes; mais cette jeune beauté s'appercevant enſin de ſes manières, qui lui parurent rudes : Vous m'évitez, Taher, lui dit-elle un ſoir, en lui ſerrant tendrement la main ; & depuis l'abſence d'Alcouz je m'examine pour ſavoir en quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire ; je n'ai pu découvrir le ſujet de votre froideur ; & cette conduite m'eſt ſi injurieuſe, que je vous conjure de la ceſſer, ou de me dire de quoi je ſuis coupable à vos yeux.

Taher étoit dans une confuſion extrême : les larmes, qu'il répandoit en abondance ſans oſer regarder Lira, la touchèrent vivement ; elle le preſſa de s'expliquer ; mais Taher, ſe jetant à ſes pieds, la conjura de ne lui point faire cette violence : Ne demandez point, madame, lui dit-il, que je vous ouvre mon cœur, vous me regarderiez comme le dernier de tous les hommes, ſi je vous découvrois ce qui s'y paſſe ; l'amitié la plus ſainte, & les approches mêmes de la mort n'ont pu triompher d'une paſſion criminelle, & je ſens que..... Arrêtez, Taher, s'écria Lira dans la dernière confuſion, je commence à vous entendre : Quoi ! ſeroit-il poſſible, qu'oubliant tout ce que vous devez à mon époux, vous euſſiez conçu pour moi un amour injurieux à ma gloire ? Ah ! s'il eſt ainſi, faites que je l'ignore toute ma vie. Non, madame, reprit Taher, il n'eſt plus temps de diſſimuler, je ſuis un perfide, un traître ; mais je le ſuis malgré moi : j'ai fait tous mes efforts pour éteindre ces indignes feux : j'ai voulu mourir, la cruelle mort n'a point voulu de moi : je m'étois condamné à un ſilence éternel, vous m'avez forcé de parler ; mais je me punirai bientôt moi-même d'avoir violé les droits de l'union la plus étroite. Taher en ce moment ayant jeté la vue ſur Lira, qu'il vit irritée au dernier point, fut ſi ſaiſi de douleur, qu'il tomba comme mort à ſes pieds. Elle héſita quelque temps à lui donner du ſecours, mais la pitié l'emporta enfin ſur ſon reſſentiment ; elle fit ſon poſſible pour le faire revenir de ſon évanouiſſement ; elle lui frappa dans les mains, & ce malheureux amant, ayant foiblement ouvert des yeux mourans, & reconnoiſſant Lira occupée autour de lui : Laiſſez-moi mourir, madame, lui dit-il tendrement, votre ſecours m'eſt trop cruel ; après m'avoir mérité votre indignation, la vie me devient odieuſe, & je la quitte ſans regret ; il retomba alors dans un état qui fit croire à Lira qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre.

Juſqu'à préſent, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, je vous ai fait un aſſez beau portrait de Lira; mais il eſt quelquefois de dangereux momens pour la vertu de certaines femmes. Lira éprouva bien cette vérité; effrayée de la réſolution de Taher, & attendrie par l'excès de ſon amour, elle paſſa tout-d'un-coup d'une violente colère à la tendreſſe la plus vive. Qu'a fait Alcouz pour moi qui égale ceci, ſe dit-elle en ce moment? Il ne m'a jamais que médiocrement aimée en comparaiſon de Taher? Quoi! pour un léger gain, dont il ſe peut facilement paſſer, il m'abandonne & entreprend un voyage dont il ne ſera peut-être de retour d'un an? C'en eſt fait, mon cher Taher, je veux vivre & mourir pour vous, puiſque vous mouriez pour moi; je vous ſacrifie ſans peine toute la tendreſſe que j'ai eue pour Alcouz, & qu'il mérite ſi peu; vivez donc, mon cher amant, & vivez pour Lira. Cette belle perſonne accompagnoit, ſeigneur, ſes proteſtations de careſſes ſi touchantes, qu'elles firent bientôt revenir Taher de ſon évanouiſſement. La ſurpriſe extrême où il ſe trouva, de ſe voir entre les bras de Lira, qui le combloit des marques de la paſſion la plus vive, lui rendit bientôt l'entier uſage des ſens; il ne crût pas devoir négliger une occaſion ſi favorable à ſon amour; & oubliant tout ce qu'il devoit à ſon ami, il ſut ſi bien profiter de la foibleſſe de la belle Lira, qu'il en demeura entièrement le vainqueur.

Ce ne fut pourtant pas ſans quelqu'eſpèce de remords que Lira s'apperçut qu'il n'étoit plus temps de rien refuſer à ſon amant; mais il ſut effacer de ſon eſprit ces réflexions par des manières ſi tendres & ſi reſpectueuſes, qu'elle ne ſe ſouvint non plus d'Alcouz que s'il n'avoit jamais été ſon mari.

Uniquement occupés de leur amour, ces deux amans paſsèrent près d'une année dans des plaiſirs qui leur paroiſſoient toujours nouveaux. Non contens de ſe voir à tous momens, ils s'exprimoient encore leur tendreſſe par des lettres les plus paſſionnées; & perdant la mémoire, l'un de ſon ami, l'autre de ſon époux, ils ne s'imaginoient pas qu'il dût jamais revenir du grand Caire.

* * *

XCII. QUART D'HEURE.

ALCOUZ, que l'on n'attendoit point, revint pourtant à Bagdad, après avoir terminé les affaires qu'il avoit au Caire. Quoique ſa préſence fut peu ſouhaitée, on le reçut avec de feintes careſſes qui l'éblouïrent. Sa longue abſence lui fit trouver ſa femme encore plus charmante qu'il ne l'avoit laiſſée en partant; il ne pouvoit être un moment ſans lui donner quelque nouvelle marque de tendreſſe; & loin d'avoir le moindre ſoupçon de ſon infidélité, il lui fourniſſoit très-ſouvent les occaſions d'être ſeule avec Taher.

Un ſoir que Lira, incommodée d'une violente migraine, étoit ſur ſon ſopha, elle eut beſoin d'une eau qui étoit excellente pour ſoulager ces ſortes de maux; accablée des douleurs aiguës qu'elle ſouffroit, elle donna ſans réflexion à Alcouz la clef d'une petite caſſette de bois de ſandal, dans laquelle étoit la bouteille qui renfermoit cette eau. Alcouz, qui aimoit tendrement ſa femme, courut à ce cabinet; mais il ne fut pas ſorti de la chambre, que Taher fut ſurpris de voir la belle Lira s'arracher les cheveux : Ah! nous ſommes perdus, lui dit-elle, chère ame de ma vie ; mon imprudence va mettre le comble à nos malheurs ; je viens de donner à mon mari la clef de la caſſette où ſont toutes les lettres dans leſquelles vous m'exprimez ſi vivement votre paſſion : Alcouz dans ſa rage n'épargnera ni ſa femme ni ſon ami.

Taher fut affligé au dernier point; mais prenant ſon parti ſur-le-champ en homme d'eſprit, il courut après Alcouz, & voyant par la porte, qui étoit entr'ouverte, qu'il liſoit avec étonnement une de ſes lettres ; il tira la porte doucement ſur lui, & l'enfermant à double tour, il emporta la clef ſans que la ſurpriſe, où étoit ſon ami de l'infidélité de ſa femme, lui permit de s'en appercevoir. Taher alors deſcendit promptement à la caiſſe, prit tout l'or qui s'y trouva, & emmenant avec lui Lira, il ſortit précipitamment de Bagdad, & s'étant muni de deux chevaux au premier village, il fit plus de vingt lieues le reſte de cette journée, & pendant toute la nuit qui la ſuivit.

Pendant que ces nouveaux voyageurs étoient déjà en route, Alcouz, après avoir lu les lettres de Taher, qui ne lui laiſſoient aucun lieu de douter de ſon malheur, prit un poignard, &, voulant deſcendre pour en percer le cœur de ſa femme, il fut dans la dernière ſurpriſe de ſe voir enfermé; il appela ſes eſclaves, on vint à la porte; il ne s'y trouva point de clef; & Alcouz, dans ſa colère, ayant ordonné qu'on enfonçât la porte, ſes ordres furent bientôt exécutés; il courut d'abord au ſallon dans lequel il avoit laiſſé Lira; il ne l'y trouva plus, ainſi que Taher. Il apprit qu'ils étoient ſortis enſemble fort en déſordre; il deſcendit à la caiſſe, & la trouvant vide, il ſe jeta le ventre contre terre, & fit des cris qui effrayèrent les plus aſſurés. Aucun de ſes eſclaves n'oſoit lui demander le ſujet de ſa fureur; mais après être revenu de ſes premiers mouvemens, il les renvoya tous à leur ouvrage. Quel que ſoit mon malheur, ſe dit-il alors, agiſſons prudemment dans une occaſion auſſi délicate, & n'apprêtons point à rire aux autres. Je ſuis trahi par mon ami, ma femme m'eſt infidelle, ce coup eſt ſenſible, je l'avoue; mais dois-je porter la peine de leur crime? Non, non, c'eſt à eux à gémir & à mourir de confuſion de leur perfidie; la perte que je fais aujourd'hui n'eſt pas aſſez conſidérable pour troubler davantage ma tranquillité. Alors, oubliant tout-d'un-coup Taher & Lira, il les mépriſa tellement, qu'il ne crut pas ſeulement devoir les faire pourſuivre; & les abandonnant à leur deſtinée, il vaqua à ſes affaires comme il faiſoit auparavant, & chercha à ſe dédommager avec d'autres femmes de la perte de la ſienne.

Six mois s'étoient déjà écoulés depuis le départ de Taher & de Lira, lorſqu'Alcouz apprit la mort d'un de ſes correſpondans aux Indes orientales. Comme cet homme lui devoit beaucoup, & qu'il n'avoit aucun compte arrêté avec lui, il réſolut d'aller ſur les lieux pour régler ſes affaires avec les héritiers de ce défunt; & ayant laiſſé le ſoin des ſiennes à un neveu, en qui il avoit beaucoup de confiance, il s'embarqua à Balſora ſur un vaiſſeau qu'il chargea de pluſieurs marchandiſes. Après avoir abordé à différentes iſles, où Alcouz faiſoit toujours des trocs avantageux, & ſurtout de diamans, qu'il ſerroit dans une bourſe de cuir attachée à ſa ceinture, le vaiſſeau fut tout-d'un-coup ſurpris d'une tempête ſi violente, qu'après avoir long-temps combattu contre les vagues & le vent, il fut englouti dans la mer.

Alcouz s'étoit heureuſement ſaiſi d'une planche pendant le fort de la tempête; il vogua long-temps au gré des vents, & aborda après deux jours & deux nuits à une iſle qui lui paroiſſoit déſerte. Comme la faim le tourmentoit, il mangea quelques fruits que la nature ſeule avoit produits en ces lieux; il les trouva d'un goût exquis, & marchant pendant neuf jours ſans rencontrer aucune habitation, il arriva ſur la fin du dixième au bord d'une petite riviere, qu'il paſſa à la nage, & deſcendit dans une prairie charmante, qui le conduiſit à une très-jolie ville, nommée Brava. (1)

Alcouz étoit en ſi mauvais état, qu'il ne voulut pas entrer dans la ville que la nuit ne le mît à l'abri des inſultes qu'on lui eût pu faire. Après avoir mangé quelques fruits qui lui reſtoient encore, comme il y avoit long-temps qu'il n'avoit joui d'un ſommeil tranquille, il s'abandonna à celui que la fraîcheur du lieu lui préſentoit, & dormit très-profondément juſque dans la nuit avancée, qu'il ſe réveilla en ſurſaut.

---

(1) Brava eſt une ville de la nouvelle Arabie, avec très-bon port. Elle eſt libre, & capitale de la république de ce nom, qui ne dépend de perſonne. On fait dans cette ville grand trafic d'or, d'argent, d'ivoire, d'ambre & de cire.

XCIII. QUART D'HEURE.

DEs flammes qui ravageoient une très-belle maiſon détachée de la ville, portèrent une lumière ſi vive dans les yeux d'Alcouz, qu'elle interrompit ſon ſommeil : il y courut dans le deſſein d'y porter du ſecours; & entendant des cris affreux, il prit une forte pièce de bois qu'il trouva devant cette maiſon, avec laquelle ayant enfoncé la porte principale, & deux autres qui communiquoient à un appartement où il diſtinguoit des voix de femmes, il fut aſſez heureux pour les ſauver des flammes qui les alloient conſumer. Chacune d'elles ſe ſauva ſans preſque remercier leur libérateur; & Alcoüz ayant encore pénétré dans un petit cabinet, dont il jeta la porte en dedans, il y trouva une vieille femme à demi-brûlée, & une jeune perſonne preſque nue & évanouïe ſeulement, mais d'une beauté au-deſſus de ce qu'il qu'il avoit jamais vû ; il la prit dans ſes bras, & l'emporta en l'état qu'elle étoit au lieu même où il s'étoit endormi.

Cette jeune fille, qui avoit penſé être ſuffoquée par la fumée, n'eut pas plutôt ſenti le grand air, qu'elle ouvrit les yeux. Le jour commençoit à paroître ; elle fut ſurpriſe de ſe trouver dans la campagne ; mais ayant ſu d'Alcouz les obligations qu'elle lui avoit, elle eut moins de répugnance de ſe voir avec lui, & commença à le regarder comme une perſonne à qui elle devoit la vie. Elle lui apprit que ſon père, qui étoit mort depuis trois ans, avoit été un riche marchand jouailler, & qu'elle vivoit avec ſa mère & quelques eſclaves dans cette maiſon, lorſque le feu y avoit pris. Elle témoigna enſuite à Alcouz l'inquiétude où elle étoit de ne ſavoir ce qu'étoit devenue ſa mère ; mais ſachant de lui que dans le même cabinet d'où il l'avoit ſauvée des flammes, il avoit trouvé le corps d'une vieille femme à moitié conſumé, elle ne douta plus de ſa perte, & s'abandonna à la douleur la plus vive.

Alcouz conſola du mieux qu'il put cette belle perſonne ; il retourna avec elle à la maiſon, qu'ils trouvèrent entièrement réduite en cendres ; & ſes larmes redoublant à un ſi triſte ſpectacle, qui la réduiſoit à la dernière misère, Alcouz qui commençoit à ſentir pour elle une violente paſſion, l'arracha de ce lieu funeſte, & la reconduiſit dans la ville de Brava ; il s'y pourvut promptement d'habits pour elle & pour lui, moyenant un de ſes diamans qu'il vendit : & ayant loué une maiſon toute meublée, il y mena ſa nouvelle maîtreſſe, & répara quelques jours après les pertes qu'elle avoit faites, en lui achetant en ſon nom la maiſon dans laquelle elle logeoit, & en lui donnant un jeune eſclave pour la ſervir.

Alcouz, ſeigneur, étoit fort bien fait de ſa perſonne ; il avoit ſauvé la vie à cette aimable fille, & vivoit avec elle d'une manière ſi ſoumiſe, qu'elle en fut bientôt reconnoiſſante. Il paſſa pluſieurs mois avec elle dans les plaiſirs les plus doux & dans la bonne chère, & apprit d'elle avec une joie exceſſive qu'elle croyoit porter dans ſon ſein des marques de ſa tendreſſe.

Jamais Alcouz ne s'étoit vu plus heureux ; les careſſes d'une maîtreſſe ſont d'une toute autre nature que celles d'une femme ; & celle-ci lui donnoit à tous momens de ſi fortes marques de ſon amour, qu'il avoit lieu de ſe croire le plus aimé de tous les hommes; mais quelque paſſion qu'il reſſentît pour elle, comme la conduite que Lira avoit tenue avec lui, lui donnoit lieu de ſe défier de toutes les femmes, il examina de ſi près les actions de celle-ci, qu'il crut voir qu'elle n'étoit pas indifférente à un jeune homme de Brava, qui paſſoit ſouvent par ſa rue, & qu'elle le regardoit toujours avec beaucoup d'attention. Quelque chagrin qu'il en reſſentît, il n'en témoigna rien; mais un ſoir que ce jeune homme, plus indiſcret que de coutume, s'étoit arrêté vis-à-vis la porte de ſa maîtreſſe, qui paroiſſoit de ſa fenêtre prendre beaucoup de plaiſir à conſidérer les geſtes par leſquels il lui exprimoit ſa paſſion, Alcouz ne put retenir ſa colère; il deſcendit avec précipitation dans la rue, & joignant bruſquement cet étourdi, il lui déchargea un ſoufflet ſi violent, qu'il le renverſa par terre. Le jeune homme étonné ſe releva promptement, mit le ſabre à la main, & vint fondre comme un furieux ſur Alcouz; mais ce dernier, beaucoup plus robuſte & plus adroit, de deux coups de ſabre ayant mis ſon ennemi hors de combat, il le laiſſa baigné dans ſon ſang.

Les cris que fit la maîtreſſe d'Alcouz quand elle vit ſon nouvel amant tout enſanglanté ; attirèrent les voiſins dans la rue. Comme il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans Brava, il prit le parti de ſe ſauver, & gagna pluſieurs rues détournées qui le conduiſirent à une des portes de la ville. Il s'y arrêta quelque temps, ne ſachant pas trop quel parti prendre ; mais y ayant appris que celui qu'il venoit de bleſſer, ou peut-être de tuer, étoit un jeune homme de grande conſidération, il ne jugea pas à propos de rentrer dans la ville. Il avoit ſur lui, outre la plus grande partie de ſes pierreries, une bourſe pleine d'or ; il marcha toute la nuit, & pluſieurs jours de ſuite, juſqu'à ce qu'étant arrivé à Baraboa (1), il s'y embarqua ſur la rivière de Quilmanca, d'où étant entré dans l'océan oriental, il prit la route des Indes ; il y arriva ſans aucun accident ; & ayant réglé ſes comptes avec les héritiers de ſon correſpondant, il y fit emplette de poivre, de canelle & d'ambre, ſur quoi il y avoit cent pour cent à gagner. Enſuite étant remonté en mer, il revint ſans aucun accident à Balſora, d'où il envoya par terre ſes marchandiſes à Bagdad, & reſta quelque temps à Balſora pour ſe repoſer des fatigues de ſes voyages.

---

(1) Baraboa eſt la capitale du royaume d'Adea ; dans le pays d'Ayan ; elle eſt ſituée ſur un bras de la rivière de Quilmanca.

Il ſe promenoit un ſoir hors des portes de la ville, lorſqu'il vit auprès d'un moulin une ſi jolie meûnière, qu'il en devint éperduement amoureux. Il l'aborda ſans façon, & lui ayant fait une déclaration d'amour, accompagnée d'une très-jolie bague qu'il lui mit au doigt, il ne la trouva point rebelle à ſes déſirs. Venez ici ſur le ſoir, lui dit-elle, mon mari eſt abſent pour trois ou quatre jours que nous paſſerons agréablement enſemble; je vais préparer tout ce qu'il faut pour ſouper.

Alcouz revint à ſon logis; il ſe baigna, changea d'habits, & retourna au ſoleil couché trouver la belle meûnière; elle s'étoit pareillement miſe d'une propreté à faire plaiſir, & le reçut avec les careſſes les plus paſſionnées. Enfin, ſeigneur, ils avoient déjà paſſé enſemble une partie de la nuit, lorſque tout d'un coup la porte du moulin s'ouvrit, & qu'ils virent entrer dans la chambre où ils étoient un homme vêtu en marchand. La meûnière, qu'Alcouz regardoit avec ſurpriſe, blêmit à cette vue; elle alla au devant du nouveau venu, & vouloit s'excuſer envers lui, lorſqu'elle en reçut un ſoufflet ſuivi de pluſieurs injures.

XCIV. QUART D'HEURE.

ALCOUZ, piqué de la brutalité de cet homme, lui ſauta au collet: comme l'un & l'autre n'avoient point d'armes en ce moment, leur combat ne ſe paſſa qu'à coup de poings; mais la meûnière s'étant jetée au milieu d'eux, quelle fut la ſurpriſe des combattans, quand s'étant regardés avec plus d'attention, ils ſe reconnurent en même-temps, l'un pour Taher, & l'autre pour Alcouz? Ce dernier ne ſe poſſédant plus de rage à la vue de ſon ennemi, & ſe rappelant en ce moment ſa trahiſon, ſe ſaiſit bruſquement d'une eſcabelle, & l'alloit lancer à la tête de Taher, lorſque ſe proſternant aux pieds d'Alcouz: Mon frère, lui dit-il avec ſoumiſſion, je ſuis coupable de la plus noire perfidie; j'ai mérité la mort en vous enlevant le cœur de Lira, mais ſi vous ſaviez ce que j'ai ſouffert depuis mon abſence, & de quels remords j'ai été agité, vous me pardonneriez ſans doute un crime que j'ai commis malgré moi.

Taher répandoit des larmes avec tant d'abondance, qu'Alcouz en fut touché. Comme il croyoit avoir entièrement oublié Lira, il ſe jeta au col de ſon ami : Je te pardonne, Taher, lui dit-il ; quelque ſujet que j'aie de te haïr, je ne veux pas qu'il ſoit dit qu'une femme ait pu détruire une amitié auſſi belle que celle qui régnoit entre nous depuis ſi longtemps : mais apprends-moi, je t'en prie, ce qu'eſt devenue Lira ? Ah ! ne rappelons point, je t'en conjure, reprit Taher en embraſſant ſon ami, le ſouvenir d'une perſonne qui t'eſt peut-être encore chère. Non, non, répliqua Alcouz, Lira ne me touche plus ; ſon infidélité l'a entièrement effacée de mon cœur : & pour te faire voir le peu de cas que j'en fais, remettons-nous à table avec cette meûnière, dont je vois bien que nous partageons les faveurs ; aimons-la l'un & l'autre ſans jalouſie, & buvons à la ſanté de ſon mari. La meûnière auſſi-tôt leur verſa à boire, & la paix étant rétablie dans le moulin, ils ſe mirent tous trois à table ; &, le verre à la main, Alcouz & Taher ſe jurèrent une amitié éternelle.

Après que le vin leur eut un peu échauffé la cervelle, la meûnière réveilla la converſation. Si Alcouz eſt peu curieux, dit-elle, Taher, de ce qui s'eſt paſſé entre ſa femme & toi, & de ce qu'elle eſt devenue, je te conjure de me l'apprendre ſans différer: je ſuis perſuadée qu'il t'écoutera ſans peine, & pour moi je te ſerai infiniment obligée de la violence que tu te feras pour me donner cette ſatisfaction. Taher héſitoit à contenter la meûnière; mais Alcouz l'ayant aſſuré que Lira lui étoit devenue ſi indifférente, qu'il ne verroit ſur ſon viſage aucune émotion au récit de ſon infidélité, & qu'il étoit abſolument revenu de la paſſion qu'il avoit eue pour elle, Taher ne balança plus de lui parler en ces termes.

Je paſſerai légèrement, mon cher frère, ſur l'amour que j'ai ſenti pour Lira; les commencemens de cette paſſion ont penſé m'être funeſtes, puiſqu'ils m'ont réduit à la porte du trépas; j'ai voulu mourir plutôt que de trahir mon ami, mais je n'ai point été le maître de mon ſort: la belle Lira a triomphé de mes réſolutions, & ſon imprudence, en vous confiant la clef du coffre où étoient mes lettres, m'a obligé de prendre la fuite avec elle pour me ſouſtraire à votre juſte vengeance.

Quoique j'euſſe ſouvent l'eſprit bourrelé de la perfidie que j'avois commiſe envers vous, je comptois pourtant être heureux avec Lira; mais je n'avois pas aſſez étudié le caractère de cette femme. Quelque paſſion qu'elle me témoignât, je m'apperçus bientôt qu'il régnoit dans toutes ſes actions un air de coquetterie, & que par-tout où nous paſſions, le déſir de plaire l'occupoit uniquement. Je lui en parlai pluſieurs fois ſans qu'elle daignât preſque y faire attention. Taher, me diſoit-elle en riant, tu t'aviſes bien mal à propos d'être jaloux; peux-tu douter de ma tendreſſe après ce que j'ai fait pour toi? Vas, mon cher ami, je t'aime uniquement, dors en repos, & ne me fatigue point par d'injurieux ſoupçons.

Ces paroles, loin de me raſſurer, me piquoient juſqu'au vif. Je ſouffrois, cependant, avec patience, mais après avoir paſſé dans différentes villes, étant arrivé à Viſapour, (1), je pris la réſolution de m'y établir; j'avois loué d'un juif une maiſon toute meublée, & aſſez jolie, dans un fort agréable quartier; mais en la louant je ne fis pas attention que j'avois un voiſin très-dangereux ; un jeune indien, beau comme l'amour, occupoit une maiſon joignante à la mienne. Je veillois avec ſoin ſur toutes ſes actions & ſur celles de Lira, ſans en rien témoigner, & je croyois n'avoir point lieu de ſoupçonner leur conduite, lorſqu'un ſoir, rentrant aſſez inopinément dans le ſallon où Lira avoit coutume de paſſer la journée, je fus dans la dernière ſurpriſe de voir un homme ſe ſauver par deſſous le tapis qui couvroit la muraille, & vouloir paſſer par une ouverture que l'on y avoit faite pour communiquer à la maiſon voiſine.

---

(1) Viſapour, ville capitale du royaume de Decan, entre l'océan indien, Cuzrate, Golconde & Biſnagar.

XCV. QUART D'HEURE.

JE courus après cet homme, je l'arrêtai par le pied, & le retirant dans le ſallon, je le reconnus pour le jeune indien qui m'avoit donné tant d'inquiétude : je ſaiſis alors Lira de l'autre main, & après lui avoir reproché ſon infidélité dans les termes que la fureur me dictoit, je me préparois à punir ce jeune homme de l'affront qu'il venoit de me faire, lorſque Lira ſe jeta au-devant de moi : Arrête, Taher, me dit-elle avec fierté, rentre en toi-même, conſidère que tu mérites au moins le même châtiment que cet indien, & reſpecte en lui un homme que j'aime. De quel droit trouves-tu à redire à mes actions ? Suis-je ta femme ? Suis-je ton eſclave ? & dois-tu eſpérer que dans la ſituation où je ſuis avec toi, je te ſois plus fidelle que je ne l'ai été à mon époux ? Si tu le crois, tu te trompes ; je t'ai aimé, je ne t'aime plus ; l'on ne peut forcer les inclinations, & mon cœur eſt à préſent à ce nouvel amant juſqu'à-ce qu'il me plaiſe d'en diſpoſer en faveur d'un autre.

L'effronterie de Lira me jeta dans un étonnement ſans égal ; je reſtai immobile, & le jeune indien ayant profité de ce moment pour ſe ſauver par le trou de la muraille, qu'il reboucha promptement avec quelques planches, je fus long-temps ſans parler ; enſuite, reprenant la parole : Lira, lui dis-je aſſez tranquillement, je ne vous avois pas crue capable d'une telle noirceur d'ame ; mais puiſque vous venez de vous démaſquer entièrement, rompons tout commerce enſemble, partageons ce qui me reſte d'argent, & ſéparons-nous pour jamais.

Lira reçut cette propoſition avec joie ;

j'avois encore environ ſept mille ſequins ; je lui en donnai la moitié, & la quittant ſans regret, je ſortis de Viſapour perſuadé du mauvais cœur & de l'infidélité de toutes les femmes, & dans la réſolution de les mépriſer à jamais : je m'embarquai au premier port de mer, ſur un vaiſſeau qui prenoit la route d'Arabie : nous arrivâmes à Brava, où je ne fus pas plutôt deſcendu, que j'entrai dans la boutique d'un tailleur pour m'y faire habiller proprement. Je fis marché avec lui d'un habit complet, & après le lui avoir payé, comme je ſortois de chez lui, j'apperçus de l'autre côté de la rue deux femmes voilées, aſſiſes ſur un banc de pierre ; l'une de ces femmes paroiſſoit évanouïe, & l'autre étoit empreſſée à la ſecourir. Je leur offris promptement mon ſervice, on l'accepta, & ayant pris par-deſſous les bras celle qui ſe trouvoit mal, j'aidai ſon eſclave à la conduire chez elle. Nous entrâmes dans une petite maiſon fort proprement meublée, & qui paroiſſoit avoir toutes les commodités néceſſaires pour un particulier : nous poſâmes cette dame ſur un ſopha, & ſon eſclave levant ſon voile pour lui faciliter la reſpiration, que devins-je, mon cher Alcouz, à la vue de la plus charmante perſonne de l'univers ! J'en fus tellement ébloui, que toutes les réſolutions que j'avois priſes de ne m'engager jamais s'evanouïrent dans un ſeul moment. J'aimai éperduement cette jeune beauté, & entrant dans ſes peines, je lui offris tout ce qui dépendoit de moi. Seigneur, me dit cette belle perſonne, les yeux baignés de larmes, je viens de perdre en ce moment un homme qui alloit faire tout ſon bonheur de me poſſéder, ſi un brutal n'eut en ma préſence terminé le cours d'une ſi belle vie ; nous devions nous épouſer demain, & mon amant, ſuivant ſa coutume, venoit me rendre viſite vers l'heure de la prière du ſoir, lorſqu'un perfide muſulman, qui l'attendoit au coin de la prochaine rue, lui a donné deux coups de ſabre, dont l'un l'a jeté mort à ſes pieds ; mes cris ont fait prendre la fuite à ce ſcélérat ; je ſuis promptement deſcendue ; j'ai vu qu'on rapportoit mon amant chez lui tout baigné de ſang, & que l'ange de la mort s'étoit déjà emparé de ſon ame. Voilà, ſeigneur, la cauſe de ma juſte douleur.

Cette jeune dame, pourſuivit Taher, redoubla ſes pleurs en cet endroit, & marqua dans toutes ſes actions un déſeſpoir ſi violent, que j'appréhendai tout pour ſa vie. Je ne la quittai point : on la mit au lit, & ſon eſclave & moi étant reſtés auprès d'elle, nous paſsâmes toute la nuit à la conſoler. Le lendemain elle parut un peu plus tranquille, elle me remercia de mes ſoins, & jetant la vue fixement ſur moi, elle verſa tout de nouveau un torrent de larmes ; je fus ſurpris de cette nouvelle affliction : je lui en demandai reſpectueuſement la cauſe : Ah ! ſeigneur, me dit-elle en entrecoupant de ſanglots toutes ſes paroles, plus je vous conſidère, plus je ſens augmenter ma douleur ; vos traits ſont ſi ſemblables à ceux de mon amant, que je ne puis vous regarder ſans m'attendrir de la perte irréparable que j'ai faite.

Je profitai de cette reſſemblance, continua Taher, & je fis tant par mes ſoins, qu'elle commença à oublier le mort.

Quelque ſage que je duſſe être par l'exemple de Lira, je crus que je ſerois le plus heureux de tous les hommes ſi j'épouſois une femme dont le cœur me paroiſſoit auſſi-bien placé. Je parlai ; la reſſemblance fit ſon effet ; l'on m'écouta aſſez favorablement, & je devins enfin époux de cette belle, ſans avoir ſoupiré plus de huit jours.

Jamais je n'ai goûté de plaiſirs ſi parfaits que ceux que je reſſentis avec ma nouvelle épouſe ; & pour comble de ſatisfaction, j'appris d'elle, quelques jours après notre mariage, qu'elle ſe croyoit groſſe ; cette nouvelle redoubla mon amour, & je la trouvois ſi ſupérieure en beauté, & par le caractère d'eſprit, à toutes les autres femmes, que je n'étois pas un moment ſans lui donner de nouvelles marques de tendreſſe. Quoique ma femme répondit parfaitement à mon amour, je lui trouvois un fond de mélancolie que toutes mes careſſes ne pouvoient diſſiper ; comme je l'attribuois à la perte de ſon amant, je ne voulois pas paroître m'en appercevoir ; mais, mon cher Alcouz, je ne fus pas long-temps ſans en découvrir la véritable raiſon.

Il n'y avoit pas encore trois mois & demi que j'étois marié, qu'en rentrant ſur le ſoir chez moi, ma femme, qui depuis pluſieurs jours avoit quelque légère indiſpoſition de ſa groſſeſſe, ſe plaignit d'une affreuſe colique ; je ne m'appercevois pas que ma préſence l'embarraſſoit, au contraire, ma tendreſſe redoubloit à toutes ſes douleurs, & quelques inſtantes prières qu'elle me fît de paſſer dans une autre chambre, je ne voulus pas la quitter un ſeul moment. Mais, mon cher frère; que devins-je, quand dans la violence de ſes maux, je m'apperçus qu'elle venoit d'accoucher d'une fille! je devins plus froid que du marbre. O ciel! m'écriai-je, après être revenu de mon étonnement, ſuis-je donc fait pour être trahi par tout ce que j'ai aimé le mieux? Perfide Sallé, continuai-je, en lui adreſſant la parole.... Comment, interrompit Alcouz en cet endroit, votre femme s'appelloit Sallé? Oui, mon cher ami, lui répondit Taher: & ne logeoit-elle pas à Brava dans la rue des changeurs, vis-à-vis une marchande de citrons, dans une petite maiſon iſolée? Juſtement, répliqua Taher, cette maiſon toute meublée lui avoit été donnée par celui qui devoit l'épouſer, & qui fut tué à ſes yeux le ſoir même que j'arrivai à Brava. A ces nouvelles, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, Alcouz à force de rire ſe laiſſa aller à la renverſe, & reſta un temps ſi conſidérable dans cette poſture, que Taher & la meûnière en furent dans la dernière ſurpriſe.

XCVI. QUART D'HEURE.

QU'A donc de ſi riſible ce que je viens de vous raconter, reprit Taher; je ne vois pas que vous deviez prendre ſi peu de part à mon affliction. Quoi! mon cher frère, répliqua encore Alcouz en riant plus fort qu'auparavant, cette femme qui pleure ſon amant avec tant de tendreſſe, qui t'épouſe enſuite, & qui après trois mois & demi de mariage accouche ſi heureuſement entre tes bras, eſt cette Sallé de la rue des Changeurs. Oh! pour cela, mon cher ami, une hiſtoire auſſi ſingulière mérite de paſſer à la poſtérité. Sache, mon pauvre Taher, que cette petite fille dont ta femme vouloit te faire paſſer pour être le père, eſt de ma façon; que cette Sallé, ſans être ma femme, après avoir été par mon moyen ſauvée de l'incendie de ſa maiſon, eut pour moi les dernières bontés; que ce fut moi qui achetai la maiſon toute meublée où elle logeoit à Brava: Que, jaloux avec raiſon de ſon nouvel amant, je lui donnai, outre un ſoufflet, deux coups de ſabre, dont je le jetai ſur le carreau ; & que ce fut encore moi qui, obligé de me ſauver, laiſſai Sallé groſſe de plus de quatre mois & demi.

Une aventure auſſi particulière ſurprit Taher, il rappela dans ſon eſprit celle de Lira : Nous voilà donc quittes l'un envers l'autre, s'écria-t-il en riant de toutes ſes forces : Oui, mon cher frère, reprit Alcouz en l'embraſſant, nous n'avons plus rien à nous reprocher, notre vengeance eſt réciproque : elle n'eſt pas tout-à-fait égale, dit alors la meûnière, c'eſt le haſard ſeul qui te venge de Taher, au lieu qu'il t'offenſoit avec connoiſſance de cauſe. Ma foi, répliqua Alcouz, les femmes ſont d'un caractère bien biſarre, elles abuſent preſque toutes de notre foibleſſe pour elles ; que cette double épreuve nous ſuffiſe & nous rende ſages pour toujours ; fuyons déſormais tout engagement ; cherchons à mettre dans notre rang tant de ſots maris qui s'endorment avec confiance ſur les careſſes trompeuſes de leurs femmes, & commençons par mettre de ce nombre le mari de cette charmante meûnière.

Ces deux amis, après s'être embraſſés de nouveau à cette propoſition, jurèrent de ne ſe jamais quitter. Taher reprit enſuite ſon hiſtoire, & raconta que le violent chagrin qu'il avoit eu de ſe voir ſi cruellement trompé par Sallé, lui avoit fait prendre ſur le champ le deſſein de ſortir pour jamais de Brava, ſans même lui dire adieu, & qu'après s'être embarqué, il étoit arrivé à Balſora depuis près d'un mois, où il avoit lié un commerce de tendreſſe avec la meûnière, en attendant qu'il eût pris des meſures pour ſe réconcilier avec Alcouz.

Alcouz & Taher, après pluſieurs plaiſanteries au ſujet de leurs aventures, ſur leſquelles la meûnière les railloit avec aſſez d'eſprit, ſe diſpoſoient à paſſer agréablement le reſte de la nuit, lorſque le meûnier qui avoit fini ſes affaires plutôt qu'il ne le penſoit, arriva bruſquement dans le moulin.

L'étonnement fut extrême de toute part: le meûnier qui vit la table bien couverte, ne s'attendoit pas à trouver ſa femme en ſi bonne compagnie. Cependant, la meûnière lui ayant dit que ces deux hommes qui avoient été ſurpris de la pluie, lui étoient venus demander retraite dans ſon moulin, qu'elle n'avoit pas cru devoir leur refuſer ſi peu de choſe, & que la pluie ayant toujours continué, elle leur avoit préſenté la collation; il feignit de ſe payer de cette excuſe, quoiqu'il fut dans une rage inconcevable. Il y avoit déjà du temps qu'il ſoupçonnoit ſa femme de galanterie; mais comme il ne ſe crut pas le plus fort, il diſſimula parfaitement; & envoyant chercher du vin frais, il ſe mit à table avec ſes hôtes, qu'il fit boire autant qu'il put.

Il étoit trop tard pour qu'Alcouz & Taher puſſent rentrer dans Balſora; quand il fut l'heure de quitter la table, le meûnier les fit paſſer dans une chambre où il y avoit un aſſez bon lit : ils ſe jetèrent deſſus en attendant le jour, & le meûnier s'alla coucher auprès de ſa femme, qu'il laiſſa s'endormir profondément. Comme le déſir de la vengeance l'occupoit uniquement, quand il la vit en cet état, il deſcendit à ſon écurie, prit le licol de ſon mulet, & le paſſant au col de la meûnière, il ſe mit en devoir de l'étrangler; heureuſement qu'elle ſe réveilla dans le moment qu'il commençoit d'exécuter ſa vengeance; elle paſſa adroitement le poignet entre ſon col & la corde ſans jeter le moindre cri, & ſe roidiſſant comme une perſonne à qui l'on ôte la reſpiration, elle fit croire au meûnier qui travailloit dans l'obſcurité, qu'elle étoit morte; la crainte d'être puni ne lui permit pas de reſter plus longtemps dans le moulin, il monta promptement ſur ſon mulet, & s'éloigna avec précipitation de la ville de Balſora.

La meûnière ne ſentit pas plutôt ſon mari hors du moulin, que ſe levant encore toute tremblante, elle en alla fermer les portes, qu'il avoit laiſſées ouvertes; elle ralluma enſuite ſa lampe, & allant éveiller ſes deux hôtes qui jouïſſoient d'un ſommeil paiſible, elle leur raconta le danger qu'elle venoit de courir, & leur montra les marques livides qu'elle portoit au col de la cruauté de ſon mari.

Taher & Alcouz furent ſurpris de la réſolution du meûnier : ſi l'on traitoit ainſi toutes les femmes infidelles, dit Alcouz à l'oreille de ſon ami, l'on ne trouveroit jamais aſſez de licols; mais, mon cher frère, continua-t-il en élevant ſa voix, ſortons promptement du moulin, le meûnier eſt homme à nous accuſer du meurtre de ſa femme, & quoiqu'elle pût aiſément dépoſer en notre faveur, on ne laiſſeroit pas de nous impliquer dans une ſotte affaire. Vous avez quelque raiſon, repartit Taher, mais laiſſerons-nous ici cette belle meûnière ? Non, non, reprit-elle, je vous ſuivrai par tout, pourvu que vous me fourniſſiez un habit d'homme : La choſe n'eſt pas bien difficile, répondit Taher, nous ſommes à peu près de même taille, vous n'avez qu'à venir au logis que j'ai loué depuis que je ſuis à Balſora, nous en trouverons plus d'un complet.

Cette réſolution priſe, la meûnière examina tout ce qu'elle pouvoit emporter du moulin ; les deux amis & elle s'en chargèrent, & ils ſe rendirent à la pointe du jour chez Taher, où cette belle s'étant traveſtie, ils paſsèrent pluſieurs jours dans les plaiſirs.

Alcouz & Taher partageoient ſans jalouſie une ſi bonne fortune ; mais Alcouz, qui avoit envoyé ſes marchandiſes à Bagdad, appréhendant que le retard de la vente n'en diminuât le prix, propoſa à Taher de prendre la route de cette ville : la meûnière les y ſuivit ; & comme ils marchoient à petites journées, ils furent près de dix jours à y arriver, encore ce ne fut que ſur le ſoir, & dans le moment qu'on venoit d'enfermer les portes. Obligés de paſſer la nuit dans les fauxbourgs, ils retournoient ſur leurs pas pour loger au premier caravanſérail, lorſqu'il ſurvint tout d'un coup une pluie furieuſe : ils cherchèrent à ſe mettre à l'abri, & ayant donné leurs chevaux à garder à un eſclave qu'ils avoient acheté à Balſora, ils s'adoſsèrent à une petite porte au-deſſous de laquelle il y avoit une eſpèce d'auvent; comme ce n'étoit qu'une pluie d'orage, elle fut bientôt paſſée, & nos trois aventuriers attendoient qu'elle fut tout-à-fait finie pour aller chercher gîte; mais comme ils s'appuyoient trop contre cette porte, qui apparemment n'étoit pas bien ſuſpendue, elle ſe détacha de ſes gonds, & les renverſa tous trois par terre.

XCVII. QUART D'HEURE.

AU bruit que fit la porte en tombant, & aux éclats de rire qu'ils firent de leur chûte, trois perſonnes, qui étoient couchées dans une ſalle baſſe & dans un même lit, demandèrent aſſez haut qui pouvoient être ceux qui venoient troubler leur repos. Les deux amis & la meûnière s'approchèrent du lit pour voir ceux qui leur parloient;

ils apperçurent au clair de la lune qui répondoit ſur le lit, & qui, malgré la pluie, fourniſſoit aſſez de clarté, ils y apperçurent dis-je, un homme qui avoit l'air d'un porteur ou gagne-deniers, couché entre deux femmes qui paroiſſoient très-jolies, & qui, ainſi que le porteur, ſe couvrirent promptement le viſage.

Une aventure auſſi peu commune redoubla les ris d'Alcouz & de Taher; elle excita leur curioſité : & ayant levé de force la couverture qui les cachoit, ils reſtèrent dans un étonnement ſans égal, de reconnoître ces deux femmes pour être Sallé & Lira : Perfides, infâmes ! s'écrièrent en même-temps ces deux amis, pouvez-vous pouſſer la débauche juſqu'au point de vous abandonner à un malheureux porteur ? alors, mettant chacun le ſabre à la main ils alloient ſacrifier leurs femmes & le porteur à leur juſte colère, lorſque la meûnière traveſtie, ſe jetant au-devant de leurs coups : ah ! ſeigneurs, leur dit-elle, daignez ſuſpendre pour un moment votre colère, & conſidérez les traits de cet homme, qu'une double frayeur vient de faire évanouïr; je n'arrêterai plus après les effets de votre reſſentiment, ſi vous jugez à propos de ſui-

vre

vre les mouvemens qui vous aveuglent à préſent.

Alcouz & Taher, par complaiſance pour la meûnière, calmèrent un peu leur colère, examinèrent le porteur, & l'ayant reconnu malgré la pâleur qui régnoit ſur ſon viſage, une envie de rire ſi extraordinaire les ſaiſit, qu'ils pensèrent en mourir : ils jetèrent leurs ſabres à terre, & redoublant leurs éclats, ils firent connoître à Lira & à Sallé, par un ſi prompt changement, qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour leur vie. Ces deux femmes voyant leurs maris tout d'un coup de ſi bonne humeur, ſans en pénétrer la raiſon, ſe jetèrent promptement à bas du lit ; elles ſe proſternèrent à leurs pieds, & en attendoient en tremblant le pardon de leurs fautes, lorſque le porteur ouvrit les yeux ; il ne les eut pas plutôt tournés vers la meûnière traveſtie, qu'il les referma auſſitôt, croyant ſans doute que c'etoit le diable qui venoit pour l'emporter. Seigneurs, s'écria alors cette femme, en riant de toutes ſes forces de l'imagination du porteur, je ne vous empêche plus de ſuivre les mouvemens de votre colère ; c'eſt à vous à préſent à conſidérer s'il y a de la juſtice à vous venger de cet homme. Non, non, reprit Alcouz, ne parlons plus de vengeance; au contraire, la rencontre eſt trop plaiſante pour n'en pas rire les premiers. Nous voilà dans le même rang; & puiſque le meûnier (car c'étoit lui-même qui s'étoit trouvé dans le lit entre Sallé & Lira,) a autant ſujet de ſe plaindre de nous, que nous de lui, il eſt juſte qu'il entre dans notre amitié, & que nous partagions enſemble notre fortune, ainſi que nous avons fait nos femmes; alors la préſence de Lira, quelqu'infidelle qu'elle eût été, ranimant un reſte de paſſion mal éteinte dans le cœur de ſon mari; je vais, dit-il à Taher & au meûnier, qui avoit repris ſes eſprits, je vais vous montrer l'exemple d'une parfaite réconciliation. Il releva ſa femme, que la confuſion rendoit interdite, & l'embraſſant avec tendreſſe: Lira, lui dit-il, j'oublie le paſſé, je ne veux pas même ſavoir le détail de votre conduite depuis votre infidélité, elle renouvelleroit dans mon ame une plaie dont je veux effacer juſqu'à la moindre cicatrice; j'exhorte mes deux compagnons à faire de même, & je ne doute pas que mon exemple ne les détermine à pardonner ſincèrement à leurs femmes.

Taher & le meûnier ne dédirent point

Alcouz, chacun d'eux embraſſa tendrement ſa femme, & la réunion fut parfaite entr'eux. Après de mutuelles & vives careſſes, ces ſix époux, d'un caractère ſi nouveau, ne purent ſe regarder ſans ſe rappeler tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux; mille circonſtances de leurs aventures plus plaiſantes les unes que les autres, qui leur paſsèrent dans l'eſprit, les fit abandonner à une joie exceſſive.

Le calife Aroün-Arreſchid, pourſuivit Ben-Eridoun, qui, comme j'ai déjà eu l'honneur, ſeigneur, de le raconter à votre majeſté, ſortoit ſouvent de nuit avec Giaffar, s'étoit ce ſoir-là déguiſé avec ſon premier viſir, & Meſrour, chef des eunuques. Il paſſoit par-devant la maiſon où cette ſcène ſingulière venoit d'arriver, lorſque les éclats de rire qu'il entendit excitèrent ſa curioſité. Comme la porte étoit ouverte, il entra ſans façon, & ſaluant civilement ces quatre hommes (car la meûnière en portoit toujours l'habit), Seigneurs, leur dit-il, votre joie m'a paru ſi extraordinaire, que vous pardonnerez mon incivilité, ſi je ſuis entré ici ſans votre permiſſion, & ſi je vous prie de m'en faire part; j'aime fort à rire, & vous ne ſauriez m'obliger davantage qu'en me racontant le ſujet de vos plaiſirs.

Alcouz & Taher regardèrent en ce moment leurs femmes ; elles ne purent s'empêcher de rougir : & comme ils virent bien que le récit qu'on leur demandoit ne leur ſeroit point agréable, ils prièrent honnêtement le calife, qu'ils ne connoiſſoient pas pour ce qu'il étoit, de les diſpenſer de lui apprendre des choſes qu'ils avoient intérêt de tenir cachées.

Aroün-Arreſchid, ſeigneur, ne les preſſa pas davantage ; mais comme le lieu où ils étoient n'étoit pas des plus commodes pour y paſſer la nuit, il leur offrit une retraite plus propre, & qui n'étoit pas bien éloignée; ils acceptèrent ſes honnêtetés, & l'ayant ſuivi juſqu'auprès des murs de la ville, il les y fit entrer par une eſpèce de ſouterrain dont il avoit la clef, & les conduiſit dans une petite maiſon très-proprement meublée. On ſervit dans le moment même la collation, & ſurtout d'excellent vin grec, qu'il leur fit boire avec excès. Quand le calife s'apperçut que le vin montoit un peu à la tête de ſes hôtes, il les pria de nouveau de vouloir ſatisfaire ſa curioſité au ſujet de leurs ris extraordinaires.

XCVII. QUART D'HEURE.

ALCOUZ & Taher ſouffroient de refuſer à un ſi galant homme le récit de leurs aventures : mais la meûnière les ayant menacés de les raconter malgré eux, Alcouz prit la parole, & inſtruiſit le caliſe de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de ces ſix époux. Aroün-Arreſchid trouva cette hiſtoire auſſi ſingulière qu'il en eut jamais entendue ; il remercia ſes hôtes de leur complaiſance, & les ayant fait boire tout de nouveau pour ſe donner du plaiſir à leurs dépens, il ordonna à Giaffar de leur mettre à chacun dans leur verre une pincée de poudre, dont la compoſition avoit la vertu d'aſſoupir pour douze heures ; & n'épargnant pas même ſon grand viſir ni Meſrour, il leur en donna adroitement une doſe, qui les endormit en peu de temps ; alors il réveilla deux muets, leur fit porter ces huit perſonnes ſur un chariot que l'on attela par ſon ordre, & les fit conduire à deux lieues de Bagdad, dans une fort jolie maiſon qui donnoit ſur les bords du tigre, & qui appartenoit à celui qui avoit l'intendance de ſes bâtimens. Là, ayant en ſa préſence fait déshabiller Alcouz, Taher, le Meûnier & leurs femmes, que l'on revêtit de chemiſes & de caleçons (1) magnifiques, il les fit mettre deux à deux dans trois lits que l'on dreſſa dans la même alcove. Il barbouilla enſuite lui-même de noir ſon grand viſir, & lui ayant fait donner un habit d'eſclave, il habilla Meirour en femme; & après les avoir fait poſer l'un & l'autre ſur un tapis de perſe aux pieds des ſix époux, il attendit impatiemment leur réveil, caché derrière un voile qui l'empêchoit d'être vu. Ces huit perſonnes ſortirent de leur aſſoupiſſement preſqu'en même-temps, ſurtout Alcouz, Taher, le Meûnier & leurs femmes; ils furent dans une ſurpriſe extrême de ſe voir couchés dans un lieu dans lequel ils ne ſe ſouvenoient pas d'être jamais entrés, & de voir des robes ſuperbes par l'or & la broderie qui ſembloient deſtinées pour chacun d'eux.

Ils regardoient cette eſpèce de ſonge avec un ſilence plein d'étonnement, lorſque le viſir Giaffar voyant le chef des eunuques vêtu en femme, fit un grand éclat de rire : Eh ! bon jour, ma belle brunette, s'écria-t-il ? Comment avez-vous paſſé la nuit ?

---

(1) Dans tout l'Orient les hommes & les femmes couchent avec des caleçons.

Meſrour regarda avec attention ſes habits, il reſta quelques momens interdit ; mais ayant enſuite jeté la vue à ſon tour ſur Giaffar, il ne put s'empêcher de rire en le voyant ainſi barbouillé : Salut au beau brun, lui répondit-il d'un air fort bouffon, l'on voit bien à ſon teint frais qu'il a dormi d'un ſommeil tranquille. Giaffar, ſurpris de cette réponſe, examina ſes mains & ſon habit d'eſclave, rêva quelque temps ſur une aventure auſſi plaiſante, & n'ayant aucune idée de la chambre où il ſe trouvoit, il ne ſut que penſer de ſon déguiſement & de celui de Meſrour ; mais reconnoiſſant bien les trois maris & leurs femmes, il prit ſur le champ ſon parti. C'eſt apparemment, ſe dit-il en lui-même, quelque nouveau plaiſir que veut ſe donner le ſouverain commandeur des Croyans : entrons dans ſes intentions, & tâchons de le réjouir par la ſcène que je vais jouer. Alors, embraſſant Meſrour d'une manière bouffonne : ma chère compagne, lumière de mes yeux, lui dit-il d'un air tendre, ſuivons l'exemple de ces époux fortunés ; je vous rends toute ma tendreſſe, à condition que vous me ſerez dorénavant plus fidelle ; mais ſi je vous ſurprends jamais avec le beau Zemroud, comme cela vous arriva hier, je jure que le fer ou le poiſon me vengeront bientôt de votre perfidie.

Le chef des eunuques, ſurpris du compliment du viſir, le regarda fixement : Êtes-vous fou, Giaffar, lui dit-il, oubliez-vous qui vous êtes ? Non, ma chère Zulica, reprit Giaffar, je me ſouviens parfaitement que je ſuis Chapour votre fidèle époux ; pourquoi feignez-vous de me méconnoître ; avez-vous déjà perdu la mémoire des bontés que Saëde notre maître eut hier, en voulant bien nous raccommoder enſemble ? ne lui promîtes-vous pas que vous ne verriez plus votre galant Zemroud, qu'à l'exemple de ces maris débonnaires qu'il engagea à venir loger chez lui, & dont vous entendîtes l'hiſtoire, je vous pardonnai ſincèrement votre infidélité, à condition que vous ſeriez plus ſage à l'avenir.

Plus le viſir parloit ſérieuſement, plus Meſrour croyoit qu'il avoit perdu l'eſprit ; cependant leur métamorphoſe l'embarraſſoit. Quel galimatias me faites-vous, mon cher ami, répliqua-t-il; rentrez en vous-même, ſongez que je ſuis Meſrour, chef des eunuques du ſouverain commandeur des croyans dont vous êtes grand viſir: ceſſez donc cette plaiſanterie, & reprenez..... Abus, interrompit Giaffar, vous êtes folle d'avoir cette imagination ridicule; plût à dieu que vous diſiez la vérité, mais le vin que vous bûtes hier a brouillé ſans doute vos idées; ſouvenez-vous que nous ne ſommes que de ſimples eſclaves de Saëde, qui eſt bien le meilleur maître qui ſoit dans tout Bagdad.

Giaffar, en prononçant ces dernières paroles, alloit embraſſer Meſrour une ſeconde fois, lorſque cet eunuque le repouſſant rudement; vous êtes extravagant vous-même, répliqua-t-il, j'en prends à témoins ces ſix époux: n'eûmes-nous pas hier l'honneur d'accompagner le calife dans ſes promenades nocturnes? n'entrâmes-nous pas avec lui dans une maiſon du fauxbourg de cette ville, où les ris extraordinaires de ces époux l'attirèrent? Ne les engagea-t-il pas à venir paſſer la nuit dans la maiſon qui communique à ſon palais? n'y firent-il pas la collation? n'y racontèrent-ils pas leur aventure ſi ſingulière? ne leur donnâmes-nous pas dans leur vin d'une poudre qui a le pouvoir d'aſſoupir ſur le champ? Eh bien, rêve-je à préſent? & n'eſt-ce pas vous dont l'eſprit eſt aliéné, ou tout au moins dont les fonctions ſont encore ſuſpendues, par les fumées du vin que vous butes hier en trop grande quantité?

XCVIII. QUART D'HEURE.

ALCOUZ, ſeigneur, Taher, le Meûnier & leurs femmes, qui écoutoient dans un profond ſilence la diſpute du viſir & de l'eunuque, furent dans un étonnement ſans pareil de ce qu'ils venoient d'entendre; ils n'ignoroient pas qu'Aroün-Arreſchid ſe donnoit ſouvent de pareils plaiſirs; mais Giaffar & Meſrour étoient ſi parfaitement déguiſés, qu'ils ne les reconnoiſſoient pas même pour les deux eſclaves qui avoient accompagné celui que Meſrour aſſuroit être le caliſe.

Aroün-Arreſchid, cependant, derrière le voile qui le cachoit, examinoit avec un plaiſir infini tout ce qui ſe paſſoit entre ces huit perſonnes. Il avoit toutes les peines imaginables à s'empêcher de rire en voyant le chef des eunuques ſe déſeſpérer de l'obſtination avec laquelle Giaffar lui ſoutenoit qu'il étoit ſa femme. Je ne ſuis pas, encore un coup, lui dit-il, votre chère Zulica, aimée du beau Zemroud, je ne crois pas même qu'il y ait perſonne dans tout Bagdad qui porte ces noms. Vous êtes encore ivre, ou ſi vous ne l'êtes pas, j'ignore quel plaiſir vous prenez à m'impatienter; pour moi, aux habits près, dont je ne conçois pas comment nous ſommes revêtus, je ſais certainement que je m'appelle Meſrour, chef des eunuques du ſouverain commandeur des fidèles, & la couleur dont vous êtes barbouillé ne m'empêche pas de reconnoître en vous tous les traits du grand viſir Giaffar. Quant à ces ſix époux, je ne comprends pas trop non plus qui peut les avoir tranſportés, ainſi que nous, dans un lieu qui m'eſt tout-à-fait inconnu : mais tous ces preſtiges ne me feront point changer d'état, je ſerai toujours Meſrour, & vous ne ceſſerez point d'être Giaffar.

Alcouz, Taher & les autres ne ſe mêlèrent point dans la converſation, qui s'aigriſſoit de plus en plus par l'opiniâtreté de l'eunuque à ne vouloir point avouer qu'il étoit Zulica, & par l'emportement de Giaffar à vouloir ſoutenir qu'il étoit ſon mari. Ce dernier, qui jouoit parfaitement bien ſon rôle, feignit, enfin, d'être dans une extrême colère contre Meſrour; il lui avoit déjà donné pluſieurs coups de poing, auxquels l'autre ripoſtoit très-ſérieuſement, lorſque le calife, vêtu en marchand, ainſi qu'il l'étoit la veille, & qui s'étouffoit de rire derrière le voile, entra dans la chambre où ſe paſſoit la ſcène. Zulica, dit-il, en s'adreſſant au chef des eunuques d'un ton grave, quelle raiſon oblige encore votre mari à vous faire porter des marques de ſa colère; vous m'aviez tant promis hier l'un & l'autre de vivre dans une union parfaite: eſt-ce là déjà l'effet de ces promeſſes, & quelque nouveau ſujet de jalouſie à l'occaſion du beau Zemroud, autoriſe-t-il Chapour à vous maltraiter ainſi?

La préſence ſubite d'Aroün-Arreſchid, le diſcours qu'il tint à Meſrour, & le nom de Zulica qu'il lui donna, le déconcertèrent à un point qu'il en perdit la parole. Il ne conçut que dans ce moment que le calife avoit voulu ſans doute ſe réjouir à ſes dépens, & que Giaffar avoit pris le bon parti; il fit alors un grand éclat de rire: Seigneur, dit-il au commandeur des fidèles, en ſe jetant à ſes pieds, je conviens que Giaffar a cent fois plus d'eſprit que moi; mais je m'eſtime heureux que ma ſottiſe ait pu divertir quelques momens votre majeſté: je ſerois très-fâché, mon cher Meſrour, reprit le calife, que tu euſſes eu l'eſprit auſſi préſent que Giaffar, ton embarras ne m'auroit pas donné un plaiſir infini; mais puiſqu'enfin me voilà démaſqué, je voudrois bien ſavoir à préſent ce que Taher, Alcouz, le meûnier & leurs femmes penſoient de votre diſpute. Souverain commandeur des croyans, dit alors Alcouz, que le reſpect empêcha, ainſi que les autres, de ſe jeter à bas du lit pour ſe proſterner devant le calife, la richeſſe de l'appartement où nous ſommes, & la magnificence des habits que nous voyons ſur ces ſophas, nous faiſoient regarder la querelle de Giaffar & de Meſrour comme un ſonge que les vapeurs du vin avoient excité dans notre cervelle échauffée; je ne ſais même ſi, au moment que j'ai l'honneur de parler devant votre majeſté, nous ne rêvons point encore, tant ceci me paroît ſurnaturel.

Le calife ne put s'empêcher de rire de la penſée d'Alcouz : Non, non, lui dit-il, vous êtes tous bien éveillés : levez-vous, & prenez chacun les robes qui vous ſont deſtinées, dont je vous fais préſent pour le plaiſir que m'a fait le récit de vos aventures. Vous pouvez maintenant prendre le chemin de votre logis, vous trouverez ici un chariot pour vous y conduire.

Aroün-Arreſchid, ſeigneur, après ces mots, paſſa dans une autre chambre avec Giaffar & Meſrour, dont le premier ſe débarbouilla, & qui changèrent tous deux d'habits, ainſi que le calife; les ſix époux prirent ce temps pour ſe couvrir des veſtes magnifiques qu'Aroün leur avoit données : & après lui avoir fait demander la grâce de le remercier de ſa libéralité, ce qu'ils obtinrent aiſément, ils ſe retirèrent chez eux, où j'ignore, ſeigneur, ſi Sallé, Lira & la meûnière furent par la ſuite auſſi fidelles à leurs maris qu'elles leur avoient promis de l'être.

Une hiſtoire auſſi particulière que celle que Ben-Eridoun venoit de raconter, avoit donné un plaiſir extrême à Schems-Eddin. Quelqu'affligé que fut ce malheureux prince, il n'avoit pu s'empêcher de ſourire plusieurs fois pendant le récit de ces aventures ſi comiques. Mon cher viſir, dit-il au fils d'Abubeker, ſi quelqu'un étoit capable de me faire oublier la perte de ma chère Zebd-El Caron, ce ſeroit ſans doute toi qui viendrois à bout d'une choſe ſi difficile : mais je vois bien que cette entrepriſe eſt au-deſſus des hommes, & qu'il faut ſe ſoumettre aux ſuprêmes volontés du Tout-Puiſſant ; la ſeule grâce que je lui demande tous les jours, c'eſt du moins que tu me ſurvives, afin de jouir de ton entretien jusqu'à-ce qu'il plaiſe à notre grand prophête de me préſenter devant le trône majeſtueux de Dieu. Ah ! ſeigneur, reprit Ben-Eridoun, en embraſſant avec tendreſſe les pieds du roi d'Aſtracan, que de bontés pour un vil eſclave tel que je ſuis ; & que ne m'eſt il permis de donner ma vie pour rendre mon roi parfaitement heureux ! Oui, je jure par les ſix gouttes de la ſueur (1) de Mahomet, qui produiſirent la roſe & ſe-ris, que je la ſacrifierois de tout mon cœur pour votre majeſté; mais, ſeigneur, il ne faut pas perdre entiérement l'eſpérance; &, ſi l'on doit ajouter quelque foi aux ſonges, celui que j'ai fait cette nuit me feroit croire que vos maux peuvent recevoir du ſoulagement. Et quel rêve as-tu donc fait, reprit précipitamment Schems-Eddin? Le voici, ſeigneur. Je dormois profondément, lorſqu'un grand vent a ouvert la fenêtre de ma chambre; je me ſuis réveillé en ſurſaut à ce bruit, & je me ſuis trouvé dans un étonnement extrême de voir au chevet de mon lit le bouraq (1) de notre grand prophête, qui me faiſoit mille careſſes. Inſpiré ſans doute en ce moment, je me ſuis purifié, & après avoir fait ma prière, j'ai monté ſur ce divin animal qui m'a tranſporté par les airs avec une rapidité incroyable: je ſuis enfin arrivé, ſeigneur, à Serendib, où la première perſonne que j'ai trouvée a été mon père; je ſuis deſcendu précipitamment de deſſus ma monture, que j'ai liée à un arbre; Abubeker enſuite m'a pris par le bras, & m'ayant conduit dans une moſquée, dont la porte s'eſt refermée d'elle-même ſur nous, adorez l'envoyé de Dieu, m'a-t-il dit en ſe proſternant. Je me ſuis jeté le viſage contre terre: Dieu eſt Dieu, me ſuis-je écrié, & Mahomet eſt ſon grand prophête. A peine, ſeigneur, ai-je eu achevé cette prière ſi commune parmi nous, que Mahomet lui-même, entouré d'une lumière éclatante, s'eſt apparu à moi; il tenoit par la main une dame d'une beauté ſupérieure à tout ce que j'ai jamais vu. Heureux Schems-Eddin, a-t-il dit alors, que ton ſort eſt digne d'envie! Tu retrouves une femme d'un mérite égal à celui de mes houris; ſi je retournois ſur terre, je bornerois mes vœux à en poſſéder une pareille. L'obſcurité m'a caché notre prophête dans le moment qu'il remettoit cette dame entre les mains d'Abubeker. Je ne ſais comment je me ſuis retrouvé monté ſur le bouraq, j'ai volé avec la même vîteſſe que j'avois déjà fait, je ſuis rentré dans ma chambre, je me ſuis remis au lit, & je ne me ſuis réveillé que vers l'heure de la prière du matin, mais ſi fatigué, que quand j'aurois effectivement fait le voyage de Serendib en ſi peu de temps, je crois que je ne pourrois l'être davantage. Voilà, ſeigneur, mon rêve de cette nuit : plût à Dieu qu'il marquât la fin prochaine de vos malheurs. Ah ! mon cher Ben-Eridoun, s'écria douloureuſement Schems-Eddin, que j'en ſuis encore éloigné ; quand même je recouvrerois la vue par le retour de ton père, puis-je jamais retrouver mon incomparable Zebd-El-Caton ! je l'ai perdue pour jamais : éloignons, mon cher viſir, éloignons une idée ſi affreuſe & ſi affligeante. Je lui promis au moment de notre ſéparation, de ſouſcrire ſans murmure aux arrêts de ma deſtinée, je l'ai fait ; mais ſi Mahomet avoit voulu me faire grâce, il y a long-temps qu'il auroit fini mes maux en me tirant de cette malheureuſe vie, où je n'ai eu de relâche à mes douleurs que depuis que tu prends le ſoin d'en ſuſpendre le cours par d'ingénieuſes & amuſantes hiſtoires. Pourſuis, mon cher ami, pourſuis ta carrière ; écartes un ſi triſte ſouvenir que celui qui m'accable, par quelque nouveauté. Eh bien, ſeigneur, reprit Ben-Eridoun en ſe faiſant une grande violence pour cacher les larmes que les malheurs du roi lui arrachoient, votre majeſté feroit-elle à préſent d'humeur à entendre les aventures du corſaire Faruk ? Très-volontiers, répondit Schems-Eddin; je m'intéreſſe au ſort de cet infortuné prince; car s'il m'en ſouvient, il me ſemble qu'il a pris cette qualité : il eſt vrai, ſeigneur ! répondit le jeune viſir, vous allez voir que ſa vie eſt un tiſſu de malheurs, & je vais vous raconter non-ſeulement ſon hiſtoire juſqu'au moment de ſa ſéparation d'avec la princeſſe Gulguli Chemamé, mais encore tout ce que j'ai lu de lui dans un ancien auteur arabe qui a écrit l'hiſtoire des princes qui ont régné dans les iſles de Divandurou (1).

---

(1) Mahomet faiſant le tour du trône de Dieu dans le paradis, avant que de ſe montrer aux hommes, Dieu ſe tourna vers lui & le regarda ; Mahomet en eut tant de honte qu'il en ſua, & ayant eſſuyé ſa ſueur avec ſes doigts, il en fit tomber ſix gouttes hors du paradis, l'une deſquelles fit naître ſur le champ la roſe & le ris.

---

(1) Le bouraq eſt un animal plus petit qu'un mulet, & plus grand qu'un âne, qui tient de la nature de ces deux animaux, & que Dieu envoya à Mahomet pour le porter dans le ciel.

---

(1) Ces iſles ſont au nombre de cinq, & chacune d'elles a ſix ou ſept lieues de tour; elles ſont éloignées de quatre-vingt de la côte de Malabar. Les corſaires vont ordinairement ſe rafraîchir dans ces iſles.

⁂

HISTOIRE

DE FARUK.

IL y avoit autrefois ſur le mont Caucaſe une petite ville, qui ſe nommoit Gur (1), à cauſe des ânes ſauvages qui ſe trouvoient en grande quantité dans une forêt qui n'en étoit pas éloignée. Le roi, qui régnoit en ce pays, avoit quatre fils, qui étoient nés tous quatre le même jour, de quatre ſultanes différentes; l'un s'appeloit Sufarak, l'autre Kobad, le troiſième Bzarmeher, & le quatrième Faruk.

Le roi avoit toujours aimé ſes quatre fils avec tant d'égalité, qu'il n'avoit jamais laiſſé juger lequel il choiſiroit pour être ſon ſucceſſeur; mais ſi quelqu'un d'eux méritoit de remplir le trône après ſon père, préférablement aux autres, c'étoit ſans doute Faruk, qui avoit toutes les inclinations & les qualités d'un grand prince. Depuis l'âge de douze ans, plus adroit dans ſes exercices que ſes autres fréres, il n'y avoit point de jour qu'il ne s'attirât les applaudiſſemens du peuple de Gur, & votre majeſté peut croire que c'étoit autant de traits empoiſonnés qui perçoient le cœur des frères de Faruk.

---

(1) Gur, en Perſan, ſignifie âne ſauvage.

Ce prince s'étoit pluſieurs fois entretenu avec eux ſur la difficulté qu'il y avoit, que le royaume de Gur fût diviſé après la mort de leur père : l'un de nous règnera, leur diſoit-il, mais que deviendront les trois autres; je trouve leur ſort fort à plaindre pour peu qu'ils aient d'ambition. Eh bien, reprit Sufarak, prevenons ce malheur de bonne heure : nous avons l'aſtrologue Zeyfadin, des ſages avis duquel il ſemble que le ſoleil & les aſtres apprennent à régler leur cours; ſa bouche eſt le tréſor des ſens ſublimes, & l'on diroit qu'il l'a toujours poſée ſur la ſource de l'entendement. Allons le conſulter ſur notre deſtinée, mais habillons-nous de manière qu'il ne puiſſe nous reconnoître que par les effets de ſa ſcience. Jurons entre nous de nous en rapporter à ſa déciſion; & puiſqu'auſſi-bien ſes prédictions paſſent parmi nous pour les arrêts du ciel, ſouſcrivons-y ſans murmurer ; & que les trois d'entre nous, qui ſeront exclus du trône, aillent ailleurs chercher à exercer leur courage, & tâchent par leur valeur de conquérir quelqu'autre royaume.

Les quatres frères ſe trouvèrent d'un ſentiment unanime : ils ſe déguisèrent ſur-le-champ, partirent ſans aucune ſuite, & arrivèrent pluſieurs jours après ſur le ſommet du mont Caucaſe, où Zeyfadin faiſoit ſa demeure.

Ce ſolitaire étoit en prières, lorſqu'ils heurtèrent à ſa porte ; il ne voulut pas s'interrompre pour la leur aller ouvrir ; mais, eux, redoublant leurs coups : Fils de roi, s'écria-t-il ſans bouger de ſa place, attendez un inſtant. Celui qui n'a beſoin que d'un tour de main pour faire agir toute la ſphère céleſte, doit être préféré à tous mortels. Je ſuis à vous dans le moment.

* * *

XCIX. QUART D'HEURE.

LEs fils du roi du Gur furent autant ſurpris qu'on puiſſe l'être, de voir que Zeyfadin les eût reconnus ſans les avoir ſeulement vus. Ils attendirent reſpectueuſement qu'il eut achevé ſa prière ; il ouvrit enfin, & les rendit encore plus étonnés en les nommant chacun par leurs noms, & en leur diſant le ſujet de leur voyage. Il m'eſt aiſé, dit-il, ſeigneurs, de ſatisfaire votre envie ; mais il eſt preſque toujours dangereux de vouloir pénétrer dans l'avenir, & vous ne ſerez point sûrement contens de ma réponſe, d'autant plus que je prévois, que celui qui ſera déſigné pour ſucceſſeur au roi ſon père, court riſque de ſa vie, avant même que de retourner à Gur, & que ſes propres frères deviendront un jour ſes plus cruels ennemis. Cette réponſe auroit dû effrayer les princes, & Faruk étoit d'avis de ne point pouſſer plus loin leur curioſité ; mais ſes frères s'étant oppoſés à ſes ſages conſeils, ils preſsèrent l'aſtrologue de les éclaircir ſur ce qu'ils ſouhaitoient ſavoir avec tant de paſſion.

Puiſque rien ne peut vous détourner de vos deſſeins, leur dit le ſublime Zeyfadin, deſcendez par le petit ſentier le long de la montagne, vous y trouverez ſur la fin du jour une femme qui vous apprendra lequel de vous quatre eſt deſtiné à porter la couronne de Gur.

Les princes obéirent à l'aſtrologue ; ils ſuivirent le chemin qu'il leur avoit montré, & arrivèrent vers le ſoir dans une petite plaine, entourée de montagnes & du milieu de laquelle ſortoit une épaiſſe fumée par un trou, qui n'étoit pas plus large que l'ouverture d'un puits : une bonne femme étoit aſſiſe à côté de ce trou ſur une groſſe pierre. C'eſt-là ſans doute, ſe dirent les frères, que nous allons apprendre notre ſort. Ils abordèrent alors la vieille, & lui ayant raconté le ſujet qui les conduiſoit en ce lieu, elle leur ordonna de ſe déchauſſer, & de jeter l'un après l'autre leurs babouches dans ce trou. Sufarak ne lui eut pas plutôt obéi, que l'on entendit un bruit épouvantable, & que ſes babouches ayant été repouſſées avec impétuoſité, elles tombèrent aux pieds de des princes, toutes noircies de la fumée, & à demi-brûlées. Kobad & Bzarmeher furent traités de même; mais Faruk eut un ſort tout différent, l'on n'entendit aucun bruit, la fumée ceſſa pour un moment, & ſes babouches ſortirent de cette eſpèce d'abîme ſans être nullement offenſées. C'eſt donc vous, ſeigneur, lui dit la vieille, qui êtes deſtiné à être un jour roi de Gur, puiſque voici la marque certaine à laquelle Zeyfadin, qui prévoyoit votre arrivée en ces lieux, m'a aſſuré que je vous reconnoîtrois. Reprenez, ſeigneur, vos babouches & continuez votre chemin.

Si Faruk eut une ſecrète joie à cette prédiction, ſes trois frères en conçurent une jalouſie outrée. Ils n'en témoignèrent pourtant rien; mais, réſolus d'empêcher Faruk de règner, ils complotèrent ſecrètement de ſe défaire de lui.

Il falloit, pour retourner à Gur par le chemin qu'ils tenoient, paſſer de néceſſité par un défilé entre deux montagnes: il y avoit un extrême danger de reſter la nuit aux environs de cet endroit, à cauſe des ſerpens monſtrueux qui venoient ordinairement y prendre le frais. Ce fut là où les trois envieux entreprirent de faire périr

Faruk, qui ignoroit cette circonſtance ; ils proposèrent d'y paſſer la nuit : Faruk ne s'oppoſa pas à leurs deſſeins ; ils firent un léger repas, & ſe couchèrent ſur l'herbe ; mais ils ne virent pas plutôt leur frère profondément endormi, que, ſe levant avec précipitation, ils s'éloignèrent d'un lieu ſi dangereux.

Les ſerpens, à leur ordinaire, s'aſſemblèrent ſur le milieu de la nuit ; on entendoit leurs affreux ſifflemens de plus d'une demie lieue ; ils s'approchèrent du lieu où Faruk repoſoit, l'entourèrent & s'alloient jeter deſſus lui, lorſque, par le plus grand bonheur du monde, un génie, qui traverſoit les airs, eut pitié de ce malheureux prince ; il fondit ſur les ſerpens, & par quelques paroles il les engourdit tellement qu'ils ſembloient pétrifiés.

Faruk, ſeigneur, à ſon réveil, fut dans une frayeur extrême de voir la mort de quelque côté qu'il ſe tournât ; il crut que ſes frères avoient déjà été dévorés par les ſerpens ; mais ayant remarqué qu'ils étoient tous immobiles, il eut la hardieſſe de paſſer par-deſſus eux, & de reprendre le chemin de Gur, ſans qu'aucun de ces dangereux animaux eût le pouvoir de lui faire le moindre mal. Il pleuroit bonnement la mort de ſes frères, lorſqu'en entrant dans Gur il apprit qu'il y avoit plus de ſix heures qu'ils y étoient revenus. Ils furent étonnés de ſon retour, & voulurent lui faire croire que la frayeur qu'ils avoient eue du ſeul ſifflement des ſerpens, les avoit fait fuir chacun ſéparément, ſans faire la moindre réflexion qu'ils l'abandonnoient à une mort preſque certaine : Faruk aima mieux ſe payer de ces mauvaiſes raiſons, que de ſoupçonner ſes frères d'une trahiſon auſſi noire ; il ne leur en fit pas plus mauvais viſage, & vécut avec eux à ſon ordinaire, ſans même les preſſer d'exécuter le ſerment qu'ils avoient fait, de ſortir de Gur quand l'aſtrologue auroit décidé en faveur de l'un d'eux.

Il n'y avoit pas plus de huit mois que les princes étoient de retour de chez Zeyfadin, lorſque le roi leur père étant à la chaſſe, fut renverſé de deſſus ſon cheval, & ſe tua malheureuſement. Il n'avoit point nommé de ſucceſſeur, & les trois frères, ne s'en rapportant pas à la déciſion de la vieille, à qui Zeyfadin les avoit renvoyés, firent chacun un parti pour exclure Faruk & ſe faire élire en ſa place. Ce dernier connut alors toute la mauvaiſe foi de ſes frères; il aſſembla promptement les principaux de Gur, il leur raconta leur voyage chez l'aſtrologue, &, ſoit qu'ils le cruſſent, ou qu'ils l'aimaſſent mieux que ſes concurrens, ils ne balancèrent point à ſe déclarer pour lui.

Il y avoit donc dans Gur quatre partis prêts à ſe déchirer l'un l'autre, & l'on alloit voir une effroyable guerre civile, lorſque tout le peuple, comme inſpiré, mit bas les armes, ſe réunit, propoſa aux princes de s'en rapporter à celui qui le lendemain, entreroit le premier dans la ville, & leur déclara, qu'en cas qu'ils n'acceptaſſent pas cette condition, il les excluroit tous quatre du trône. Sufarak, Kobad & Bzarmeher avoient peine à conſentir à cet accord, auquel Faruk ne s'oppoſa pas; mais il fallut s'y réſoudre, & les principaux de Gur les ayant enfermés chacun ſéparément, & poſé des ſentinelles à leurs appartemens, pour éviter toute ſupercherie, on fit fermer les portes de la ville, que l'on garda très-exactement.

Tout le peuple paſſa la nuit ſur les murailles à attendre celui qui devoit apporter la paix dans Gur, & le jour étoit déjà venu ſans qu'il parût perſonne, lorſque l'on vit arriver de loin un vieux Calender (1) preſque nud. L'air retentit de mille cris de joie : on ouvrit promptement la porte du côté qu'il venoit : on courut au devant de lui, & on le porta comme en triomphe au palais où étoit encore le corps du roi défunt.

Le Calender étoit ſurpris autant qu'on le puiſſe être : il ne ſavoit à quoi attribuer ce qui ſe paſſoit ; il en fut bientôt inſtruit ; on lui apprit, enfin, que c'étoit lui qui devoit leur donner un roi, & qu'il n'avoit qu'à choiſir entre les quatre princes, qui s'en rapportoient à ſon jugement. Ce Calender étoit un vieillard très-ſenſé ; il ſavoit bien qu'en nommant l'un des princes, il ſe feroit trois ennemis de ceux qui ſeroient exclus : pour ne point décider tout-à-fait par lui-même, il s'aviſa de l'expédient que je vais raconter à votre majeſté. Il fit apporter le corps du roi défunt, le fit lier contre un arbre, & marquant une aſſez grande diſtance, il décida que celui des quatre frères qui lui tireroit une flêche dans le cœur, ſuccéderoit à ſon père.

---

(1) Les Calenders, dans tout l'Orient, ſont des gens détachés en apparence de toute choſe ; ils quittent pères, mères, femmes, enfans & parens pour courir par le monde, & vivent d'aumônes, mais ils n'en ſont pas plus exacts obſervateurs de leur religion ; au contraire, l'on en voit beaucoup parmi eux qui vivent dans un extrême libertinage.

Pour qu'il n'y eût point lieu de plainte entre les princes, on les fit tirer au ſort pour voir lequel commenceroit : ce fut Kobad qui eut cet avantage, il tira la première flêche, & perça le goſier de ſon père; Bzarmeher, un peu plus adroit, lui donna dans la poitrine, ſans toucher le cœur, & Sufarak le frappa dans le bas du ventre.

Il n'y avoit plus que Faruk à tirer, & le peuple, qui connoiſſoit ſon adreſſe, ne doutoit point que ce ne fut lui qui dût emporter le prix, lorſque ce prince briſa avec indignation ſon arc & ſes flêches.

C. QUART D'HEURE.

QUELLE barbarie, s'écria Faruk! Seigneurs, dit-il aux principaux de Gur, je renonce au trône, s'il faut l'acquérir par une action ſi indigne & ſi éloignée de toute humanité! Que mes frères règnent, je verrai leur bonheur ſans envie; mais je ne ſouillerai jamais ma main par une action auſſi impie que celle qu'ils viennent de commettre.

Les principaux de Gur & tout le peuple reſtèrent dans un étonnement extrême. Ils furent ſi touchés de la grandeur-d'ame de Faruk, qu'ils preſsèrent d'une commune voix le Calender de juger en ſa faveur. C'étoit bien mon intention, leur dit le ſage vieillard, & je n'ai propoſé cet événement que pour vous laiſſer décider à vous-même avec plus de diſcernement lequel de ces princes étoit digne de remplir le trône: l'humanité & la piété doivent être les premières vertus des rois, & Faruk vient de vous en donner des marques ſi naturelles, que je croirois offenſer notre grand prophête en ne le choiſiſſant pas avec vous pour règner dans ces lieux.

L'on pouſſa mille cris de joie de la déciſion du Calender, & les trois princes ſe retirèrent de la ville couverts de honte & de confuſion. Ils étoient au déſeſpoir d'être non ſeulement exclus du trône par la voix du peuple, mais encore de voir que l'avidité de régner leur avoit fait commettre une impiété dont ils ſentoient eux-mêmes toute l'horreur; &, réſolus de faire périr Faruk, ils ſortirent de Gur dans l'intention de tout entreprendre pour y réuſſir.

Cependant, on prêta le ſerment de fidélité au nouveau roi. Il fit faire des obsèques magnifiques à ſon père, & voulut retenir le Calender auprès de lui; mais ce bon vieillard le pria de l'en diſpenſer. L'on croiroit peut-être, ſeigneur, lui dit-il, que les bontés que vous auriez pour moi ſeroient la récompenſe d'une lâche complaiſance que j'aurois eue en décidant en votre faveur; & je veux que l'on ſache que je n'ai jugé que ſuivant ma conſcience & ſans aucun motif d'intérêt; faſſe le ciel que votre règne ſoit heureux, & que juſqu'au dernier jour de votre vie, les anges, qui doivent enrégiſtrer toutes vos paroles, n'en entendent aucunes qui ne ſoient agréables à Dieu. Cela dit, le Calender, ſans vouloir recevoir aucune marque de la libéralité du prince, ſortit de Gur.

Il y avoit environ trois mois, ſeigneur, continua Ben-Eridoun, que Faruk règnoit paiſiblement, & que par ſa douceur & ſa juſtice il faiſoit le bonheur de ſes ſujets, lorſque ſes frères ſurprirent la ville pendant une nuit fort obſcure avec plus de ſix mille hommes, dont la plupart étoient des voleurs arabes. L'épouvante fut ſi générale, que ces ſcélérats, profitant de la confuſion qui régnoit dans la ville, maſſacrèrent d'abord tout ce qui s'offrit à leur fureur; mais pendant qu'ils s'amuſoient au pillage, Faruk ayant ramaſſé tout ce qu'il put d'officiers & de ſoldats, fondit à ſon tour comme un lion ſur ſes ennemis : il fit toutes les actions de valeur que l'on peut attendre du plus intrépide des hommes; mais voyant preſque tous ſes gens tués autour de lui, & qu'il y auroit de la témérité à vouloir s'expoſer davantage, il changea ſes habits contre un des arabes qu'il avoit tué de ſa main, & lui défigura le viſage, enſuite il s'éloigna ſeul de Gur, & chercha ſon ſalut dans la fuite.

Le jour fit bientôt place aux horreurs de la nuit, l'on voyoit le ſang couler de toutes parts dans la ville, & les arabes ayant trouvé parmi les morts non ſeulement celui qu'ils prenoient pour Faruk, par rapport à la richeſſe de ſes habits, mais encore Suſarak, Kobad & Bzarmeher, qui avoient péri tous trois dans le combat, par un effet ſans doute de la juſtice divine; les arabes, dis-je, achevèrent de piller & de maſſacrer ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, & mirent le feu aux quatre coins & au milieu de la ville, qui, après avoir brûlé pendant trois jours, fut enfin réduite en cendres.

L'infortuné Faruk, dépouillé non ſeulement du trône, mais encore réduit à la dernière misère, ne pouvoit s'éloigner de Gur ſans répandre des larmes; les flammes, qu'il apperçut de loin, lui firent perdre toute eſpérance de jamais remonter ſur le trône de ſes ancêtres, & il partit de ce lieu affreux pour lui, dans la réſolution de cacher ſes malheurs à tout l'univers.

Il y avoit trois jours que ce prince marchoit par des chemins détournés, lorſqu'il rencontra deux calenders, aſſis au bord d'une fontaine, qui faiſoient un léger repas. Il s'en approcha, & ſa contenance leur faiſant connoître qu'il avoit beſoin de manger, ils le prièrent de ſe mettre à côté d'eux. Faruk, qui mouroit de faim, ne ſe le fit pas dire deux fois; il dévora en très-peu de temps tout ce que les calenders avoient de proviſion.

Lorſque le prince fut raſſaſié, il croiſa ſes mains ſur ſon eſtomac, & regardant triſtement la terre, il demeura tellement abîmé dans ſes douloureuſes réflexions, qu'il fut près d'une heure dans la même poſture.

Les calenders le regardèrent avec étonnement; ils étoient vivement touchés de ſon affliction; mais, enfin, le plus vieux prenant la parole: Mon frère, lui dit-il, nous ſommes ſi ſenſibles à la profonde douleur dont votre ame paroît pénétrée, quoique nous ne vous connoiſſions que depuis un moment, qu'il n'eſt rien que nous ne ſoyons prêts d'entreprendre, ce jeune calender & moi, pour ſoulager vos maux & vous tirer de la ſombre mélancolie où vous êtes; parlez, ſeigneur, & ne refuſez pas un foible ſecours, mais qui, tout foible qu'il eſt, vous ſera peut-être plus utile que vous ne le penſez.

Le prince de Gur, qui juſqu'à ce moment n'avoit point rompu le ſilence, rentra en lui-même aux offres obligeantes du vieillard : Généreux calender, lui dit-il, je vous demande excuſe de mon incivilité, la cruelle ſituation où je ſuis m'a preſque aliéné l'eſprit : ainſi, ne trouvez pas mauvais, je vous en conjure, ſi j'ai paru inſenſible à votre bienfait ; je vous remercie au reſte de la généroſité de vos ſentimens, & je ne vous demande pour toute grâce que de vouloir bien me recevoir dans votre compagnie, & de permettre que je vive avec vous dans la même règle que votre habit vous preſcrit. Comment, ſeigneur, reprit le vieillard un peu étonné, eſt-ce que vous ſeriez d'humeur à être calender. Hélas oui, pourſuivit Faruk, je viens de m'y déterminer dans le moment, puiſqu'auſſi-bien pour le préſent je n'ai point d'autre parti à prendre : voici une ſeule bague qui me reſte des biens aſſez conſidérables que je poſſédois autrefois, je la vendrai à la première occaſion, & tant que cet argent durera, nous en vivrons comme frères. Vous nous connoiſſez mal, répliqua le plus jeune des deux calenders, la vente de cette bague eſt inutile, il faut la garder pour la dernière extrêmité ; nous ſommes d'un métier qui ne nous laiſſe manquer de rien, pourvu que nous ne manquions pas de hardieſſe : ainſi, ſeigneur, ſerrez précieuſement ce bijou pour une autre fois, & ne vous embarraſſez point du ſoin de la vie. Ce jeune calender a raiſon, reprit le vieillard, notre première inſtitution eſt d'abandonner peu pour poſſéder beaucoup. Cette thèſe vous paroît aſſez difficile à comprendre, en voici le ſens : Nous n'avons dans cette vie que la jouiſſance, puiſque la mort nous force à quitter toutes les richeſſes de la terre. Que d'embarras d'eſprit, que d'inquiétudes cruelles pour conſerver ces richeſſes ! Que d'ennemis à combattre, que d'envieux qui cherchent à nous faire périr ! Pour nous, uniquement occupés des maximes d'une philoſophie qui nous eſt particulière, nous commençons ordinairement par manger tout ce que nous poſſédions de biens, du moins c'eſt l'uſage des plus ſages d'entre-nous, & en nous revêtant de cet habit, nous regardons enſuite le patrimoine d'autrui comme une reſſource certaine & inépuiſable pour nous. En effet, en quel endroit de la terre un calender n'eſt-il pas bien reçu, pour peu qu'il ait de l'eſprit ? Quel eſt celui, depuis les rois juſqu'aux moindres artiſans, qui ne ſe faſſe pas un plaiſir ou un honneur de l'admettre à ſa table. & qui ne lui préſente le meilleur morceau? Il eſt vrai qu'il faut un peu maſquer ſon extérieur, & paroître tout autre que l'on n'eſt au fond; mais c'eſt à ce maſque que nous devons le reſpect avec lequel on nous reçoit par-tout; c'eſt lui qui endort les maris les plus jaloux, & qui nous rend agréables à la plupart des femmes, qui ne ſont preſque viſibles que pour nous ſeuls, par la confiance aveugle que l'on a pour notre habit. Enfin, mon cher frère, il n'eſt point de vie plus délicieuſe & plus ſenſuelle que celle d'un habile calender; & quand vous l'aurez goûtée une fois, je ſuis bien sûr que vous n'en choiſirez jamais une autre.

CI. QUART D'HEURE.

FARUK avoit écouté le diſcours du vieillard avec attention; quelque lieu qu'il eût d'être affligé, il trouva ſes raiſons d'un très-bon ſens. Votre genre de vie, lui dit-il, me paroît ſi agréable au ſeul portrait que vous m'en faites, que je brûle déjà d'être calender, & d'en porter l'habit. Quatre coups de ciſeaux en feront l'affaire, reprit le plus jeune; vous n'avez qu'à dépouiller votre habit pour un moment; Faruk le lui mit entre les mains, il le retailla ſur le champ, & l'ayant recouſu fort promptement, ce prince le reprit, & s'agrégea ainſi aux deux calenders.

Comme il y avoit aſſez long-temps qu'ils étoient au bord de la fontaine, ils ſe levèrent tous trois & prirent le chemin de la ville la plus prochaine. Le prince ne pouvoit oublier ſi-tôt ſes malheurs; il ſoupiroit de temps en temps, & le vieux calender s'en étant apperçu, le lui reprocha comme une choſe indigne de l'état qu'il venoit d'embraſſer. Allons, mon cher frère, lui dit-il, ſouvenez-vous qu'en mettant l'habit que vous portez, vous avez dû vous dépouiller de toute foibleſſe humaine, & chaſſer de votre eſprit les réflexions chagrinantes qui l'environnent encore; d'autres que nous, & moins expérimentés que nous ne ſommes, vous prieroient de nous conter vos aventures, & vous diroient ſans doute que ce récit ſoulageroit peut-être vos malheurs: mais il n'eſt rien de plus faux que ce raiſonnement; cela ne feroit que rappeler encore de fâcheuſes idées qu'il faut tâcher d'éloigner ; nous ne vous preſſerons pas ſur cet article, que nous ne jugions par votre conduite que vous ſerez devenu tout-à-fait inſenſible à vos maux paſſés. Plus de triſteſſe, mon cher frére, banniſſons-la de notre compagnie, c'eſt un poiſon mortel pour l'ame ; ne reſpirons déſormais que la joie ; & pour tâcher à vous l'inſpirer, je veux vous raconter l'hiſtoire de ma vie, & vous apprendre par quelle raiſon je porte cet habit ; écoutez-moi ſeulement, le chemin que nous avons à faire vous en paroîtra peut-être plus court.

AVENTURES

DU VIEUX CALENDER.

JE ſuis né à Backu (1), fils d'un marchand de ris qui demeuroit proche un couvent de derviches; mon père étoit un homme aſſez peu rangé: il n'étoit preſque jamais à ſa boutique, & comme le commerce qu'il faiſoit n'étoit déjà pas trop conſidérable, il fut bientôt réduit à une extrême pauvreté.

Un des derviches, qui venoit quelquefois chez nous, avoit pris amitié pour moi; il eut compaſſion de ma misère, & me retira dans le couvent, de ſorte que dès l'âge de cinq ans je ne fus plus à charge à mon père, qui, après avoir traîné une vie ennuyeuſe & languiſſante, mourut, enfin, que j'en avois à peine douze.

---

(1) Backu, ville capitale de la province de Schirvan en Perſe, qui donne ſon nom à la mer de Backu: elle eſt ſur la côte de la mer Caſpie. Il y a une choſe aſſez ſingulière auprès de cette ville; c'eſt une fontaine qui jette continuellement une liqueur noire, dont on ſe ſert par toute la Perſe au lieu d'huile.

Je m'attendois à voir ma mère déſolée, & je pleurois tendrement la perte que je venois de faire, lorſqu'elle me parla ainſi: Mon fils, nos jours ſont comptés, & votre affliction ne rendra pas la vie à mon mari; ceſſez donc de répandre des larmes pour une perſonne qui en méritoit ſi peu, & ne pleurez point, comme votre père, un homme qui n'a jamais eu part à votre naiſſance. Ce diſcours me ſurprit; je regardai fixement ma mère en ce moment: vous êtes étonné, me dit-elle? J'en ai une juſte raiſon, répliquai-je; car enfin, ſi celui qui vient de mourir n'étoit pas mon père, comme il a toujours paſſé pour l'être, à qui donc ai-je obligation du jour qui m'éclaire? Au derviche qui vous a élevé, me répondit ma mère, vous êtes ſon fils & le mien; ſans lui, il y a longtemps qu'une affreuſe misère nous auroit accablés, puiſque la fainéantiſe & la débauche de mon mari m'avoient réduite à la mendicité, même avant votre naiſſance; ce ſeul derviche nous a ſoutenus, en nous fourniſſant aſſez abondamment de quoi vivre; je n'en fus point ingrate: les derviches ne font rien pour rien, & je ne me repens point de la complaiſance que j'ai eue pour celui-ci.

Comme ma mère parloit encore, le derviche entra; elle lui raconta qu'elle venoit de m'apprendre qu'il étoit mon père, & cet homme m'embraſſant avec une extrême tendreſſe: Mon enfant, me dit-il, ſoyez ſage, & honorez votre mère, vous ne manquerez de rien: je répondis aux careſſes de mon nouveau père, & m'ennuyant de la vie que j'avois menée juſqu'alors chez les derviches, je le priai de me laiſſer auprès de ma mère; il y conſentit, nous donna de l'argent pour acheter du ris, & ma mère vivant avec beaucoup d'économie, & preſqu'aux dépens du couvent, amaſſa en ſept ou huit ans environ quatre mille ſequins.

Nous avions dans notre voiſinage une très-belle fille, à ce que j'avois ſouvent ouï dire à ma mère; j'en devins amoureux ſur le ſimple récit ſans l'avoir jamais vue, & je cherchois les moyens de me faire connoître à elle, lorſque l'occaſion s'en préſenta. Le père de cette fille étant venu au logis faire proviſion de farine de ris, il convint avec ma mère qu'elle lui en enverroit plein un grand ſac qui contenoit environ douze boiſſeaux. Mon peu d'expérience me fit croire que c'étoit une occaſion favorable de voir ma maîtreſſe; & ſans conſulter que ma folle paſſion, à l'aide d'un jeune homme de mon âge, je me mis dans le ſac, que je fis emplir de farine juſqu'au menton; je me fis ainſi porter ſur la brune chez Kalem, (c'eſt ainſi que ſe nommoit le père de cette belle fille) & l'on poſa le ſac dans le coin d'une ſalle où l'on mangeoit ordinairement. J'y avois fait par le haut une petite ouverture, par laquelle je pouvois diſcerner aiſément tout ce qui ſe paſſeroit; il y parut un moment après un derviche, que je ne pus voir au viſage, parce que la lumière ne donnoit pas de ſon côté; Kalem, ſa femme & la belle Dgengiari-nar, (c'étoit le nom de ma maîtreſſe) qui portoit alors ſous ſon bras un petit chien, entrèrent avec lui: un eſclave étendit la nappe, & ils ſe mirent tous en devoir de faire la collation. Dgengiari-nar étoit juſtement vis-à-vis de moi; j'en avois été enchanté dès le moment qu'elle avoit paru, & je la regardois avec tant d'admiration, qu'oubliant devant qui j'étois, je m'écriai étourdiment: Oh, qu'elle eſt belle! Ces paroles qui m'échappèrent ſottement, que l'on entendit ſans voir d'où elles partoient, effrayèrent extrêmement ceux & celles qui étoient dans la ſalle; ils ſe levèrent précipitamment, regardèrent par-tout, & ne faiſant pas attention au ſac dans lequel j'étois, & où je ſentois bien toute mon imprudence; ils ſe remirent à faire collation, s'entretenant de la voix qui avoit frappé leurs oreilles.

Dgengiari-nar n'avoit pas repris ſa même place, je ne pouvois la voir que de côté; j'eus encore l'imprudence de vouloir me tourner dans le ſac pour jouïr de ſa vue, mais je fus ſi peu adroit & ſi malheureux, que je culbutai avec le ſac.

CII. QUART D'HEURE.

KALEM, toute ſa famille, & le derviche, furent dans un étonnement extraordinaire à cette chûte, leur frayeur redoubla; mais le derviche voyant que le petit chien de Dgengiari-nar aboyoit fortement contre le ſac, ſe douta tout d'un coup de la vérité; il le releva, & en déliant l'ouverture, je parus le viſage ſi barbouillé de farine, que j'étois entiérement méconnoiſſable. Kalem en ce moment entra dans une fureur inconcevable; il ſe jeta ſur un poignard, qui étoit attaché contre la muraille, & s'approchant de moi, il m'alloit ôter la vie, lorſque je lui lançai dans les yeux une poignée de farine, qui, en l'aveuglant pour un moment, me donna le temps de ſauter hors du ſac, en chemiſe & en caleçon, & de me ſaiſir d'un ſabre que je trouvai ſous ma main; il m'auroit été aiſé de tuer Kalem & le derviche, & de me ſauver; &, n'ayant que ce parti à prendre, j'avois déjà le ſabre levé pour l'exécuter, lorſqu'en jetant les yeux ſur le derviche, que je n'avois pas encore pu voir en face, je le reconnus pour celui qui m'avoit donné le jour. Ah! derviche, m'écriai-je en baiſſant la pointe de mon ſabre, reconnoiſſez Hanif, que l'amitié que vous avez toujours eue pour lui vous fait regarder comme votre propre fils : je ſuis plus imprudent que criminel; j'ai aimé la charmante Dgengiari-nar ſur la ſeule réputation de ſa beauté; je n'ai point trouvé d'autre expédient pour la voir que celui qui s'eſt offert aujourd'hui, & ma jeuneſſe inconſidérée ne m'a point permis de faire aucune réflexion avant que de me mettre dans le ſac, puiſque j'y ſuis entré ſans ſavoir comment j'en ſortirois.

Le derviche fut auſſi ſurpris qu'on puiſſe l'être, de me voir en l'état où j'étois, & Kalem en ce moment ayant recouvré la vue à ſorce de ſe frotter les yeux, me reconnut pour le fils de celle chez qui il avoit acheté de la farine de ris; la poſture dans laquelle j'étois lui fit voir que je vendrois chèrement ma vie ſi l'on m'attaquoit; & le derviche l'ayant appaiſé, ils ne purent enſuite s'empêcher l'un & l'autre de rire de ma figure. Puiſque ce jeune homme aime Dgengiari-nar, continua le derviche, accordez-lui, mon cher Kalem, la grâce d'en faire ſa femme: il eſt fils unique, je me fais fort auprès de ſa mère de lui faire céder ſa boutique avec quatre mille ſequins au moins, & je ne crois pas que vous puiſſiez trouver dans tout Backu un gendre mieux élevé, plus honnête homme & plus reſpectueux. Ah, m'écriai-je alors, ce n'eſt pas aſſez que Kalem conſente à mon bonheur, j'y renonce, ſi ſa belle Dgengiari-nar y apporte la moindre répugnance. Cette délicateſſe de ſentiment charma Kalem: Eh bien, me dit-il en l'embraſſant, ma fille eſt la maîtreſſe de vous donner la main, & ſi vous lui plaiſez, elle peut dans ce moment même décider de votre ſort. Il faut donc auparavant, dit le derviche, qu'elle voie ſon nouvel amant tel qu'il eſt; alors m'ayant fait paſſer dans une autre chambre, je m'y débarbouillai ; & Kalem, qui étoit à-peu-près de même taille que moi, m'ayant couvert d'une de ſes robes, je parus devant la belle Dgengiari-nar, qui me trouva tellement à ſon gré, qu'elle m'accepta pour ſon époux. Le derviche, qui ne vouloit pas différer mon bonheur d'un ſeul moment, envoya chercher ma mère ſur le champ ; elle fut bien étonnée de mon aventure, elle conſentit à mes déſirs ; on fit le contrat, l'iman nous maria le ſoir même ; je couchai chez mon beau-père, & ma femme ſe trouva ſi contente de ſon mariage, qu'elle me fit ſervir le lendemain à déjeûner un grand plat de pieds de moutons (1) à la vinaigrette.

Me voilà donc, mon cher frère, marié avec la belle Dgengiari-nar, & le plus heureux de tous les hommes, lorſque je devois par mon imprudence être le plus miſérable ; tout conſpiroit à ma félicité, ma nouvelle épouſe m'adoroit ; mais, ſans aucune raiſon, je m'aviſai d'en devenir jaloux à un point qui paſſe l'imagination. Tout m'allarmoit : ſi je la voyois parler à ma mère, je croyois qu'elle étoit de concert avec elle pour me trahir : ſi elle faiſoit quelqu'innocente careſſe au derviche à qui nous avions tant d'obligation, j'oubliois en ce moment qu'il étoit mon père, & mon mauvais démon me rendoit cette amitié criminelle. Que vous dirai-je, enfin, pourſuivit le vieux calender, je m'exhalois ſans ceſſe en reproches avec Dgengiari-nar, à peine lui laiſſois-je voir le jour : & quoique je ne lui donnaſſe point de repos, il ne ſortoit aucune plainte de ſa bouche.

---

(1) C'eſt un ragoût en Turquie dont l'on reſtaure ceux qui ſont débilités par quelqu'excès : l'on a coutume d'en ſervir aux mariés le lendemain de leurs noces : de la même manière qu'en France on leur apporte le brouet.

Ma mère & le derviche me repréſentèrent pluſieurs fois l'excès de ma folie. Ce ne ſont point les verrouils ni les cadenats qui mettront votre honneur en sûreté, me diſoient-ils : l'honnête femme ſe garde d'elle-même, & vos ſoupçons continuels ſeroient plutôt capables de la déranger de ſon devoir que de l'y contenir. Je n'en voulus rien croire, & mes extravagances continuèrent à un tel point, qu'ils réſolurent de faire tous leurs efforts pour me guérir de cette manie.

Le derviche un jour cauſoit avec ma mère pendant que j'étois occupé à faire quelques mémoires de marchandiſes : Il nous eſt arrivé depuis trois jours de Circaſſie, lui dit-il, par forme de converſation, un jeune derviche d'une beauté au-deſſus de tout ce que l'on a encore vu à Backu; je crois que les pages, qui dans le paradis de notre grand prophète, nous doivent préſenter le poncire (1), pourroient à peine lui être comparés, puiſque jamais on n'a vu tant de modeſtie jointe à tant de perfections: ſa chambre eſt tout proche de la mienne, ce voiſinage nous a liés d'amitié, & je dois demain matin lui donner à déjeûner: je vous prie de m'envoyer une poule au ris de votre façon, & un plat de pilau (2): ma mère lui promit de n'y pas manquer: elle prépara tout ce qu'il lui falloit pour rendre ces ragoûts excellents & n'oublia pas le lendemain de les envoyer à mon père, à l'heure dont ils étoient convenus. J'avois entendu toute leur converſation ſans faire ſemblant de rien; curieux de voir un ſi bel homme, je réſolus d'être du déjeûner. Je n'en dis mot à ma mère : quand les plats furent partis, j'entrai dans l'appartement de ma femme, qui étoit encore au lit pour quelque légère incommodité, & qui dormoit profondément; je ne voulus pas la réveiller, je me contentai de la conſidérer quelque temps, & fermant la porte à double tour, j'emportai la clef ſuivant ma coutume, & m'en allai frapper au couvent des derviches. Je demandai celui qui étoit mon père : on me dit qu'il étoit à ſa chambre; j'y courus, mais à peine y eus-je mis le pied, qu'une pâle froideur me couvrit le viſage à l'aſpect de ſon compagnon.

---

(1) Mahomet promet aux bons Muſulmans un paradis rempli de délices, dans lequel après avoir bien bu & bien mangé, des pages d'une beauté achevée leur préſenteront dans un plat d'or, à chacun, un poncire ou un citron, & les aſſure que ſi-tôt qu'ils auront flairé ce citron, il paroîtra une jeune fille toujours vierge & ſurperbement habillée, qui les embraſſera, & qu'ils reſteront ainſi pendant cinquante ans, jouiſſant des plaiſirs les plus ſenſuels.

(2) Le pilau eſt du ris cuit avec du beure, de la graiſſe ou du jus de viande: c'eſt un mets très-uſité dans tout l'Orient.

CIII. QUART D'HEURE.

JE n'y eus pas plutôt reconnu tous les traits de ma femme, que me laiſſant tomber de foibleſſe ſur un ſofa de jonc, &

m'eſſuyant le front : où ſuis-je, m'écriai-je, & quel prodige eſt ceci ?... mon père m'interrompit en cet endroit, il ſe leva tout effrayé, & m'embraſſant tendrement : Qu'avez-vous donc, mon enfant, me dit-il, & quelle ſombre vapeur vous eſt montée à la tête ? Je me ſuis trouvé un peu mal, lui répondis-je, en entrant dans votre chambre ; je retourne au plus vîte chez moi. Le derviche me reconduiſit jusqu'à la porte du couvent. Comme il n'y avoit que la rue à traverſer pour entrer dans ma maiſon, je ne l'eus pas plutôt quitté que je volai à l'appartement de ma femme ; je commençai à reſpirer, mon cher frère, quand je la trouvai au lit dans le même état que je l'avois laiſſée il n'y avoit qu'un moment. Mes tranſports furent ſi vifs, que je la réveillai en ſurſaut, en lui faiſant mille careſſes, auxquelles elle répondit de la manière du monde la plus tendre. Je ne reſtai pas longtemps auprès d'elle, je retournai promptement au couvent, & courant à la cellule de mon père, j'y rentrai en lui diſant que mon mal étoit paſſé, & que je venois déjeûner avec lui : Volontiers, me dit-il, nous avons déjà commencé, ce beau derviche de Circaſſie & moi : mettez-vous à table, & muniſſez-vous toujours d'un verre de vin. Je rinçai une taſſe de criſtal, & mon père alloit prendre la bouteille pour me ſervir, lorſque le Circaſſien le prévenant : Mon frère, lui dit-il, permettez que ce ſoit moi qui lui verſe à boire; je veux faire aujourd'hui les honneurs de chez vous. Le ſon de ces paroles me fit frémir, j'avois la main ſi mal aſſurée en ce moment, & les yeux tellement attachés ſur ce jeune homme, dont la voix étoit toute pareille à celle de ma femme, que je répandis tout mon vin ſur la table & ſur moi. Je fis en un inſtant mille réflexions douloureuſes; & quittant bruſquement les derviches, je ne fis qu'un ſaut du couvent au logis, où je trouvai ma femme encore dans ſon lit; j'étois ſi ému, que je ne pus lui parler : Qu'avez-vous donc, chère lumière de ma vie, me dit-elle en ſe levant d'effroi, vous eſt-il arrivé quelqu'accident; ne me laiſſez pas davantage, je vous en conjure, dans cette cruelle incertitude.

Je repris un peu mes eſprits : Ah! Dgengiari-nar, m'écriai-je, ce que je vois, ce que j'entends, eſt-il bien croyable? Eh! que voyez-vous donc, & qu'entendez-vous, répliqua-t-elle ? Satisfaites au plutot ma curioſité : Non, lui dis-je, je me trompe ſans doute, je veux encore eſſayer ſi mes yeux ſont de fidèles témoins de ce qui vient de ſe paſſer au couvent des derviches. Je la quittai alors, & refermant la porte, comme je l'avois déjà fait, je retournai plus tranquille vers mon père. Je vous demande excuſe, lui dis-je en entrant, de l'incivilité que je viens de commettre ; ſi je vous ai quitté avec tant de précipitation, c'eſt que j'avois oublié de laiſſer de l'argent à ma mère pour faire un payement que l'on doit venir chercher dans un quart d'heure ; je ſuis à préſent libre de toutes mes affaires, & je ne demande pas mieux que de me réjouïr avec vous. Et bien ſoit, reprit mon père, nous pourrons donc paſſer ici toute la matinée dans le plaiſir : goûtez de ce plat de pilau, auquel nous n'avons pas encore touché, car la poule au ris a été expédiée pendant le temps que vous êtes allé chez vous. Je voulus en ce moment manger du pilau ; mais jetant les yeux ſur le Circaſſien au moment que je le portois à ma bouche, il me fut impoſſible de l'avaler, tant mon étonnement redoubla : c'étoit le vrai portrait de Dgengiari-nar, le geſte, la voix, tout en un mot concouroit à me faire croire qu'il ne s'étoit jamais rien trouvé de ſi reſſemblant. Qu'avez-vous donc, mon fils, me dit alors le vieux derviche, vous marquez dans toutes vos actions une inquiétude & une agitation ſi extraordinaires, que je ne ſais que penſer de vous aujourd'hui : Eh, n'en ai-je pas une juſte raiſon, répliquai-je en voyant ce jeune circaſſien, qui diable ne s'imagineroit pas que c'eſt ma femme ? Je vous avoue que j'ai couru chez moi pour en être plus certain : je l'ai toutes les deux fois trouvée au lit, cela devroit me raſſurer, & cependant, je ſens que je ne ſuis pas encore maître des mouvemens jaloux qui me déchirent l'ame.

Les deux derviches, à une déclaration ſi ingénue, firent de longs éclats de rire ; je ne ſavois comment ſoutenir cette plaiſanterie, lorſque le jeune Circaſſien m'entreprit : Quoi ! ſeigneur, me dit-il, un peu de reſſemblance entre votre femme & moi peut-elle ainſi vous troubler la cervelle ? Et faut-il que la jalouſie vous domine au point de faire les extravagances dont nous ſommes ſpectateurs en partie depuis une heure ? Que je plains le ſort de votre épouſe, elle doit avoir toute la vertu poſſible pour ne pas ſe révolter contre vos indignes ſoupçons. Je pardonne volontiers une jalouſie de délicateſſe; mais de la pouſſer juſqu'où ce bon derviche m'a conté qu'alloit la vôtre, en vérité, ſeigneur, c'eſt prendre le vrai chemin de donner envie à votre femme de vous punir comme vous le méritez.

J'écoutois le ſermon du jeune derviche avec une extrême confuſion : je commençois à rougir de ma conduite paſſée, & je prenois déjà la réſolution d'abandonner Dgengiari-nar à ſa propre vertu, lorſque ce nouveau prédicateur en s'agitant me fit appercevoir qu'il avoit contre l'oreille un ſigne tout pareil à celui de ma femme.

A cette vue ma frénéſie me reprit de plus belle : je fis un cri qui ſurprit les derviches. Ah ! je ſuis trahi, m'écriai-je, & mes ſoupçons n'étoient que trop bien fondés ! Quelle ſubite fureur s'empare donc de votre ame, me dit mon père ? êtes-vous fou, ou bien.... Je ne lui donnai pas le temps d'achever ſa remontrance : je m'échappai de ſes mains, je ſortis promptement de ſa chambre, & je me rendis chez moi, où je trouvai ma femme qui faiſoit l'abdeſt (1), je m'approchai d'elle avec une émotion extraordinaire; & examinant la marque qu'elle avoit contre l'oreille, je frappai dans mes mains en levant les yeux au ciel, & je penſai m'évanouïr : ma mère qui étoit dans la boutique attenant l'appartement de ma femme, accourut à ſes cris; elles s'informèrent l'une & l'autre du ſujet de mon mal & de mes fréquentes ſorties; mais je ne voulois pas encore leur en déclarer les raiſons : ayez ſoin ſeulement, je vous prie, dis-je à ma mère, de nous apprêter à dîner, je vais engager le beau derviche de Circaſſie & ſon compagnon à vouloir en être, je vous expliquerai devant eux tout ce qui m'eſt arrivé aujourd'hui, & vous conviendrez qu'il ne ſe peut rien de plus ſingulier.

Je les quittai alors, & retournant au couvent, j'y trouvai encore mon père à table avec ſon ami. Il faut, leur dis-je, que je vous faſſe connoître toute l'étendue de ma foibleſſe; le ſigne que ce beau derviche a contre l'oreille avoit réveillé toute ma jalouſie ; ma femme en a un ſi ſemblable au même endroit, que j'ai encore cru que je la voyois ſous cet habit : j'ai couru m'en éclaircir : grâces au ciel, je l'ai trouvée qui ſe purifioit, & tous mes ſoupçons étant finis, je reviens avec vous d'un eſprit tranquille, en attendant le dîner, que je vous prie d'accepter chez moi ; je veux y faire convenir ce jeune derviche, que ne pouvant être jumeau de ma chère Dgengiarinar, puiſque ſes père & mère n'ont jamais eu d'enfant, qu'elle la nature a produit en eux une reſſemblance ſi parfaite en tout, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'y méprendre. Très-volontiers, reprit le jeune Circaſſien, rien ne peut me faire plus de plaiſir ; je ſuis curieux de voir cette reſſemblance ſi extraordinaire, dont le derviche mon camarade ne convient pas tout-à-fait ; mais ce ne ſera qu'aux conditions qu'aucun mouvement jaloux ne troublera notre joie, car je ſuis en humeur de me réjouir, & peut-être ce pourroit bien être à vos dépens. Oh, je vous promets, interrompis-je, que vous ſerez les maîtres chez moi : ma réſolution eſt priſe, j'ai ſouffert ſi cruellement aujourd'hui dans tous les combats que j'ai eu à ſoutenir, que je veux vivre déſormais tranquillement. C'eſt le meilleur parti que vous puiſſiez prendre, repliqua ce jeune homme : ſi j'étois femme, & que j'euſſe envie de tromper mon mari, il auroit beau faire, toutes ſes précautions deviendroient inutiles; c'eſt une choſe dont je vous convaincrai tantôt chez vous. Vous m'obligerez, lui dis-je, je ferai mes efforts pour vous y bien recevoir, & vous ne ſauriez me rendre un plus grand ſervice que de me guérir radicalement de ma jalouſie.

---

(1) L'abdeſt, ou l'ablution, eſt une cérémonie à laquelle les Orientaux ne manquent jamais, ſur-tout le matin,

Je paſſai une couple d'heures fort agréablement avec les deux derviches; mais celle de dîner s'approchant, je les quittai pour aller tout faire préparer chez moi. Je voulus, avant l'arrivée de mes conviés, me faire auprès de ma femme un mérite de ma converſion, & l'aſſurer qu'elle jouïroit déſormais d'une honnête liberté; mais, mon cher frère, quel fut l'excès de mon étonnement, en ouvrant la porte de ſa chambre dont j'avois toujours eu la clef ſur moi, quand je ne l'y trouvai plus.

* * *

CIV. QUART D'HEURE.

SI ma ſurpriſe fut extrême de ne point voir ma femme où elle devoit être, elle augmenta bien en trouvant à ſa place les deux derviches que je venois de quitter au couvent. Je reſtai immobile de frayeur à cette vue, & je ſerois infailliblement tombé à la renverſe, ſans ma mère qui ſuivoit mes pas, & qui me retint dans ſes bras. Je fus longtemps ſans pouvoir proférer une ſeule parole; mais à la fin ayant un peu repris mes ſens : O ciel! m'écriai-je, rêve-je, ou le démon qui m'a perſécuté toute la matinée, prend-il encore plaiſir à me faſciner les yeux? Non, non, mon cher Hanif, répliqua le vieux derviche que je vous ai dit être mon père, vous êtes bien éveillé, un peu d'artifice ſeulement a part à tout ceci : votre jalouſie étoit ſi ridicule, que nous avons entrepris de la faire ceſſer : j'ai concerté avec votre mère & votre femme tout ce qui s'eſt paſſé ce matin dans ma chambre; vous avez merveilleuſement répondu à nos intentions, & le beau derviche qui vous a tant inquiété n'eſt autre que l'incomparable Dgengiari-nar : cela vous paroît ſans doute difficile à comprendre, & je ſuis sûr que vous avez peine à ajoûter foi à ce que je vous dis : mais il eſt facile de vous donner là-deſſus les éclairciſſemens néceſſaires. Eh, je vous en conjure, repris-je précipitamment, expliquez-moi au plutôt comment il eſt poſſible que ma femme ſe trouve dans ſon lit & dans votre chambre, & qu'au même moment je la voie en déshabillé de nuit, & ſous les vêtemens d'un derviche : je vais vous donner cette ſatisfaction, me dit mon père.

Dgengiari-nar n'ignore plus ce que je vous ſuis ; j'ai été obligé de lui déclarer le ſecret de votre naiſſance pour parvenir à ce que nous ſouhaitions d'elle. Il faut que vous ſachiez que le défunt mari de votre mère étoit quelquefois jaloux ; ſes bruſqueries à contre-temps dérangeoient ſouvent les meſures que nous avions priſes pour nous voir, cela nous chagrinoit ; & comme en qualité de bourſier de notre couvent, je ne manquois point d'argent, je choiſis le temps que ce brutal étoit allé à la campagne pour une quinzaine de jours, & je fis faire par des ouvriers, du ſecret deſquels j'étois sûr, un ſouterrain qui communique de ma chambre à cet appartement-ci, par-deſſous la rue, qui eſt fort étroite ; deux trappes avec des contre-poids en font l'affaire ; l'on paſſe de ma cellule, en moins de ſix minutes, par celle que vous voyez, au lieu qu'en prenant le chemin ordinaire, il faut traverſer toute notre cour, qui eſt aſſez longue, ouvrir & fermer des portes ; & vous pouvez à préſent facilement juger s'il a été impoſſible à votre femme de ſe revêtir d'un habit de derviche, de le quitter & de ſe remettre au lit dans l'intervalle qu'il vous a fallu faire le grand tour pour entrer dans notre couvent, ou pour en ſortir, & pour parvenir juſqu'à cet appartement. Voici, mon fils, tout ce grand myſtère découvert : au reſte, ce n'a point été ſans peine que j'ai fait conſentir Dgengiari-nar à cette ſupercherie ; elle aimoit mieux encore ſouffrir toutes vos extravagances, que de s'expoſer à votre colère mais je l'y ai déterminée, en l'aſſurant que ſi vous preniez mal la choſe, & que cette rude épreuve ne vous corrigeât pas, vous ignoreriez toujours la tromperie que nous vous aurions faite, & que je ferois promptement reprendre au beau derviche le chemin de Circaſſie.

Nous avons, je crois, réuſſi, mon fils, continua le vieillard, puiſque vous nous avez aſſurés que vous renonciez pour jamais à vos folies; perſonne en effet n'avoit moins de raiſon que vous d'être jaloux. Votre femme eſt ſage; elle a pouſſé avec vous la complaiſance au-delà de l'imagination; mais quand elle ne le ſeroit pas, jugez, mon cher Hanif, par l'expérience que vous venez de faire, de quoi l'amour eſt capable. Il n'eſt point d'inventions qu'il ne trouve pour mettre un jaloux hors de garde; & le plus sûr eſt de ſe repoſer ſur la vertu & ſur la fidélité de ſa femme : je ſais bien que cette maxime n'eſt pas de miſe dans tout l'orient, mais autre choſe eſt d'y vivre ſuivant l'uſage ordinaire, qui veut que les femmes n'y paroiſſent guères en public, ou de les traiter avec la défiance injurieuſe dont vous avez uſé avec Dgengiari-nar. Vous avez outré la jalouſie juſqu'à prendre ombrage de moi, qui ſuis votre père; l'amitié que votre mère portoit à ſa bru vous a allarmé. Eh, mon fils, qui plus que nous doit prendre part à votre bonheur? cependant, vous avez eu aſſez de foibleſſe pour croire que nous cherchions à le détruire.

J'étois ſi ſurpris & ſi confus, pour ſuivit le vieux calender, que je ne ſavois que répondre au ſage diſcours du derviche : Ah mon père, m'écriai-je, que je vous ſuis ſenſiblement obligé d'avoir travaillé à ma guériſon, & d'y avoir ſi bien réuſſi : je conçois aujourd'hui toute la force de votre raiſonnement, & je meurs de honte de la conduite que j'ai tenue juſqu'à préſent, mais je vais réparer mes fautes par des manières ſi oppoſées, que la belle Dgengiari-nar s'en louera autant qu'elle a eu ſujet de s'en plaindre ; alors me jetant aux pieds de ma femme, qui étoit encore vêtue en derviche, je lui demandai pardon de mes jalouſies ridicules, dans des termes ſi tendres, & où je marquois ſi bien mon repentir, que je tirai des larmes de ma mère & de mon père.

Dgengiari-nar, qui ne pouvoit auſſi s'empêcher d'en répandre, me releva promptement : Mon cher ſeigneur, me dit-elle, ſi je vous ai toujours aimé malgré la dureté avec laquelle vous m'avez traitée quelquefois, jugez à quel point doit monter mon amour, aujourd'hui que vous m'aſſurez d'un changement qui fait tout mon bonheur. Elle aſſaiſonna ce diſcours de careſſes ſi vives, que je l'embraſſai mille fois,

& que, dans les tranſports de ce plaiſir, je m'écriai : Non, ma chère Dgengiari-nar, il n'y a nulle différence du zéphyr du printemps au doux ſouffle de votre bouche qui rafraîchit l'ame & le cœur. Je ſuis devenu tout autre, & je ne veux plus déſormais employer les plus doux momens de ma vie qu'à chercher tous les moyens de vous plaire.

Mon père & ma mère étoient charmés de mon changement.

CV. QUART D'HEURE.

Rien au monde n'étoit capable de faire plus de plaiſir au derviche & à ma mère, que de me voir corrigé de mes folies par leur artifice, & Dgengiari-nar en reſſentoit une joie inexprimable. L'on ſervit le dîner, qui ſe paſſa avec tout l'agrément poſſible; & depuis ce temps je tiens exactement la parole que j'avois donnée.

Je vécus ainſi avec mon épouſe près de treize ans, pendant leſquels le derviche & ma mère moururent. Tous les enfans que j'avois eus de Dgengiari-nar n'avoient pas vécu longtemps. Je la perdis auſſi; mon cher frère, après une maladie de quatre mois, vous pouvez juger ſi je fus ſenſible à la mort d'une femme d'un mérite ſi diſtingué: tous mes amis vinrent chez moi pour me conſoler de mon chagrin, mais ce qu'ils ne purent faire fut l'ouvrage du temps; comme il vient à bout de tout, il l'effaça inſenſiblement de mon eſprit: je ne ſongeai plus qu'à me divertir, & me livrant tout entier au plaiſir, je tombai peu à peu dans la débauche.

La négligence que j'eus pour mes affaires fit qu'elles ſe dérangèrent. Je me trouvai au bout de deux ans accablé de dettes, & hors d'état de ſatisfaire mes créanciers: & n'ayant point d'autre parti à prendre que celui de la fuite, je vendis ſourdement tous mes effets à moitié perte, & je me ſauvai de Backu déguiſé en calender. Je me trouvai ſi bien de cet habit dès le premier jour, que je réſolus de ne le point quitter. Il y a près de trente ans que je le garde ſans avoir jamais eu deſſein de m'en défaire. J'ai parcouru avec lui toute la Perſe & la Tartarie, où il m'eſt arrivé un nombre infini d'aventures trop longues à vous raconter. J'ai deſſein de faire le voyage des Indes & de la Chine, & je me ſuis aſſocié pour cet effet, depuis deux mois, ce jeune homme qui s'eſt fait calender à mon imitation, & dont les aventures ſont pour le moins auſſi ſingulières que les miennes.

Quand le vieux calender eut achevé de parler, Faruk, ſeigneur, qui avoit pris un plaiſir infini à l'entendre, le remercia de ſa complaiſance. Il ne ſe peut rien de plus original que votre hiſtoire, lui dit-il, & quelqu'aſſurance que vous m'en donniez, je doute fort que celle de votre compagnon puiſſe l'égaler. Vous en allez décider, reprit le jeune calender.

AVENTURES

DU JEUNE CALENDER.

MA mère, car je vous dirai que je n'ai jamais connu mon père, j'étois trop jeune quand il mourut; ma mère, dis-je, étoit de Schiraz (1): elle y faiſoit un aſſez gros commerce de lait, de beurre & des fromages, qu'elle tiroit de troupeaux qui lui appartenoient, & qu'elle m'envoyoit vendre à la ville; mais je me laſſai bientôt de ce métier. Il y avoit deux ans ou environ qu'il étoit arrivé des Indes une troupe de comédiens (1), qui repréſentoient leurs pièces ordinairement dans le milieu du marché, où ils débitoient enſuite pluſieurs remèdes qu'ils prétendoient être merveilleux pour toutes ſortes de maux. Comme ils ſavoient fort peu la langue perſane, ils ne jouoient d'abord que des ſcènes de pantomimes, & faiſoient vendre leurs drogues par un interprète; mais peu-à-peu étant parvenus à ſe faire entendre, ils s'acquirent une telle réputation, qu'il n'y avoit perſonne qui ne les vît avec plaiſir. Je ne me trouvois point à Schiraz que je n'allaſſe à leurs comédies, & j'y pris tant de goût, que je me propoſai d'entrer dans leur troupe. J'avois naturellement du talent pour le théâtre, je les priai de me donner quelque petit rôle, ils m'en choiſirent un fort plaiſant dans la première pièce qu'ils repréſentèrent, & je m'en acquittai ſi bien au gré de tous les ſpectateurs, que je me crus bientôt capable d'entreprendre les perſonages les plus difficiles : je contrefaiſois ſurtout l'ivrogne à merveille, & je repréſentois le niais & le ſot avec tant de naïveté, qu'on m'eût pris pour un vrai habitant de Syvri Hiſſar. Enfin, mes chers frères, les ſcènes les plus bouffonnes n'avoient point de grâces à moins qu'elles ne fuſſent dans ma bouche.

---

(1) Schiraz, ville capitale de Perſe.

---

(1) Les baladins & les comédiens ſont fort communs dans les Indes, ils jouent avec beaucoup d'eſprit, & la plupart du tems ſans préparation, à peu près comme les comédiens Italiens.

Je ne me contentai pas de la qualité d'excellent acteur, j'y voulus encore joindre celle d'auteur. Juſqu'alors nous n'avions joué que des lambeaux de comédies, & preſque ſans aucune préparation ; je réſolus de lier les ſcènes, & d'en faire une pièce ſuivie : j'y réuſſis, & mon coup d'eſſai fut un coup de maître. Je donnai une petite farce intitulée : *Le Cadi dupé* ; en voici le ſujet en deux mots.

Un cadi de Candahar (1), fort avare, a

---

(1) Candahar, ville capitale d'une province du même nom ; elle a été priſe & repriſe pluſieurs fois par les Indiens & par les Perſes, à qui enfin elle eſt reſtée.

une fille très-jolie, dont un jeune perſan eſt paſſionnément amoureux; ce cadi a promis ſa fille à un vieux mulſulman fort riche: le perſan déſeſpéré de perdre ſa maîtreſſe, après avoir cherché différens moyens pour rompre un mariage qui va faire tout le malheur de ſa vie, ne trouve point d'autre expédient que de venir conſulter le cadi qui ne le connoît pas, ſur un enlèvement qu'il veut faire; ce juge trouve d'abord le procédé très-criminel, & ſe met fort en colère; mais une bourſe d'or qu'on lui préſente l'adoucit, & lui fait donner par écrit une eſpèce de conſultation, par laquelle il eſt d'avis que la fille dont il s'agit ſoit enlevée, attendu la diſproportion d'âge de celui avec qui on la veut unir, & que le mariage eſt le but du raviſſeur; & par le moyen d'une ſeconde bourſe qu'il reçoit, il fait défenſe au père de la fille de faire aucune pourſuite contre ſon amant, à peine de cent coups de bâton ſur la plante des pieds. L'on ſuit ſa conſultation, ou pour mieux parler, ſon ordonnance à la lettre. Le jeune perſan enlève ſa fille, & le cadi dupé ſe trouve obligé de conſentir qu'elle épouſe ſon jeune amant.

Voilà le plan de ma pièce; mais j'y peignois en détail l'avarice du cadi avec des couleurs ſi naturelles, ſelon moi, ſur-tout dans une ſcène où je faiſois le ſot à ravir, que je voudrois de bon cœur que vous euſſiez vu la repréſentation de cette comédie. Eh, reprit Faruk, un auteur comédien ne doit-il pas ſavoir ſes pièces par mémoire, & d'un bout à l'autre? Qui vous empêche de nous donner cette ſcène ſi comique? Ah! frère, répliqua le jeune homme, elle n'auroit pas la grâce qu'elle a eue ſur le théâtre: Et qu'importe, repliquèrent les deux autres calenders, nous nous prêterons au défaut des acteurs; nous ſavons bien qu'il n'eſt pas aiſé à un ſeul homme de faire différens perſonages. Puiſque vous le ſouhaitez, dit ce nouveau comédien, je vais vous ſatisfaire.

Imaginez-vous donc d'abord voir le cadi ſeul & chez lui, ſe plaindre de ce que l'on eſt trop ſage dans Candahar, & que les affaires criminelles ſur-tout, ne donnent pas cette année. J'entrois dans ſa chambre avec un de mes camarades habillés en villageois, nous paroiſſions l'un & l'autre fort eſſoufflés, & nous déſeſpérions le cadi par une ſcène muette fort plaiſante; à la fin, impatient de ne nous voir parler que par ſignes,

& curieux de ſavoir de quoi il s'agiſſoit ; voici de quelle manière il s'exprimoit.

Le Cadi.

Il faut ſans doute que ces deux marauts-là ſoient ivres ou muets, avec leurs ſignes auxquels je ne comprends rien.

Le premier Payſan.

C'étoit moi, mes chers frères, qui jouois ce rôle.

Oh ! c'eſt votre grâce, ſeigneur, j'ons couru.... juſqu'ici avec tant de diligence... pour... Ah ! que je ſis eſſoufflé : Compère, raconte toi-même la choſe au cadi, tu ly défricheras mieux que moi tout ce que j'ons vu.

Le Cadi.

Peſte ſoit de la pécore.

Le ſecond Payſan, en pleurant.

Pargué dis toi-même, ſi tu peux, je ſis tout hors de moi, & ſi parturbé.

Le Cadi.

Ces lourdaux viennent ici, je crois, pour me faire déſeſpérer; parleras-tu, marouffle? dis donc ce que tu as vu.

Le premier Payſan.

La, la; doucement, ſeigneur, vous vous réchauffez la bile; car, comme dit fort bien Locman (1) dans ſon livre des animaux.

Le Cadi.

Eh! coquin, laiſſe-là Locman & ſes animaux; qu'ont de commun ſes fables avec ce que tu as à me dire?

Le premier Payſan.

Vous avez raiſon; mais quand on a peu

---

(1) Il y a un recueil de fables ſous le nom du ſage Locman, & ce que les Orientaux en diſent a beaucoup de conformité avec ce que les Grecs ont écrit d'Eſope. Il eſt certain que Locman étoit abyſſin, & qu'il joignoit à une vivacité d'eſprit extraordinaire, une prudence & une ſageſſe conſommées. Mahomet a parlé de lui dans la trente-unième ſourate, ou dans le trente-unième chapitre de l'Alcoran, que l'on appelle la ſourate de Locman. Il y a des auteurs Orientaux qui prétendent que ce Locman étoit fils d'une ſœur de Job, & d'autres qui aſſurent qu'il étoit contemporain de David, & qu'il a demeuré très-long-temps à ſa cour.

d'eſprit, on charche à le mettre en lumière; ſi vous ne m'aviez pas interrompu, j'allois vous comparer à un âne.

Le Cadi.

Inſolent.... Mais il ne faut pas prendre garde aux diſcours de ce ſot? Eh, mon ami, finis, je te prie, & apprends-moi quel ſujet t'amène ici?

Le premier Payſan.

Oh, très-volontiers! eh, que ne parlez-vous? Or donc, je venions vous dire que comme j'allions, mon compère & moi,.... tout en dandinant, j'ons vu..... *en pleurant*: Ah! le cœur me ſaigne quand j'y penſe & je ſuis ſi attendri que je ne ſaurois achever.

Le Cadi.

Tu achèveras, pendard, ou je vais te faire aſſommer: Holà, quelqu'un.

Le premier Payſan.

Eh, la la, ſeigneur, puiſque vous ne voulez pas ſeulement me donner le temps de reprendre mon vent, je vous dirai, pour vous le faire court, & ſans aucun préambule, que.... tenez, je gage avec tout votre eſprit que nous ne ſauriez deviner ce que c'eſt que j'ons vu.

Le Cadi le prenant à la gorge.

Bourreau que tu es, tu veux donc me faire enrager tout vif?

Le premier Payſan.

Haya haye: & bien lâchez-moi, ſeigneur, je vous dirai auſſi-tôt que je venons de voir tuer un homme.

Le Cadi.

Ah! je reſpire; bon, tant mieux; voilà de quoi payer mon ſouper.

Le ſecond Payſan.

Ah! ſeigneur, le mal que j'y trouve, c'eſt que le mort étoit mon gendre, parce qu'il avoit épouſé ma fille, & il ne pouvoit rien m'arriver de pis.

Le Cadi.

Tant mieux, vous dis-je; voilà une très-bonne affaire.

Dans le moment arrivoit un archer du lieutenant du cadi.

L'Archer.

Seigneur, nous venons d'arrêter un aſſaſſin hors des portes de Candahar.

Le Cadi.

Vîte, vîte, ma robe & mon turban : *aux payſans*, avez-vous des témoins ?

Le premier Payſan.

Oh que oui, laiſſez-nous faire, j'en avons de reſte.

Le Cadi.

Cela étant, je vais dans le moment même me tranſporter ſur les lieux ; mais il faut auparavant ſavoir quelle eſt la condition du criminel.

L'Archer.

C'eſt.

Le Cadi.

Eh bien.

L'Archer.

Seigneur, c'eſt un garçon du village le plus prochain.

Le Cadi.

Un garçon du village ! me voilà bien chanceux : eſt-ce à des coquins comme cela à tuer : ah ! je ſuis au déſeſpoir, il n'y a pas-là de l'eau à boire pour moi ; *à ſes valets*, tenez, vous autres, reprenez ma robe & mon turban.

Le premier Payſan.

Mais morgué partons donc, pendant que je ſommes ici à lantiponer, le criminel ſe ſauvera peut-être.

Le Cadi.

Eh bien, ſauve qui peut, il n'y a rien de ſi naturel que cela ; auſſi-bien, ma foi, le jeu ne vaudroit pas la chandelle.

Le ſecond Payſan.

Mais ſi,

Le Cadi.

Qu'on mette dehors ces importuns qui me rompent la tête.

Le Lieutenant du Cadi.

Seigneur, bonne nouvelle, un homme vient d'être aſſaſſiné.

Le Cadi.

Je le ſais.

Le Lieutenant.

Eh bien, vous n'y courez pas?

Le Cadi.

Nous avons du temps de reſte; il ſera jour demain.

Le Lieutenant.

Oui, mais.

Le Cadi.

Qu'on ne m'en parle plus.

Le Lieutenant.

Seigneur, je ſuis ſurpris de votre indifférence, la bête a bon pied.

Le Cadi.

Comment ?

Le Lieutenant.

Eſt-ce que vous ignorez que l'aſſaſſin conduiſoit des moutons au marché ?

Le Cadi.

Des moutons ?

Le Lieutenant.

Oui vraiment.

Le Cadi.

Eh bien, qu'en as-tu fait ?

Le Lieutenant.

Belle demande ! j'ai tout mis d'abord en priſon ; *à demi-bas*, un novice auroit fait garder exactement le coupable; mais moi, inſtruit par votre exemple, je lui ai donné les moyens de ſe ſauver, & j'ai retenu les moutons.

Le Cadi.

Vîte ma robe, mon turban, que l'on bride ma mule; *au lieutenant*, vas, tu ſeras un jour un juge d'importance; *aux payſans*, & vous, bêtes que vous êtes, que ne me diſiez-vous d'abord que l'aſſaſſin avoit des moutons?

Le premier Payſan.

Par ma figure, je ne penſions pas qu'il en fût plus criminel pour avoir des moutons.

Le Cadi.

Si fait, ſi-fait: un homme aſſaſſiné! & des moutons! il ſuffit, rien ne peut m'émouvoir; & je veux faire un exemple.... des moutons!

Le premier Payſan.

Oui, ſeigneur, il mérite la mort; mais pour les moutons, ils ne ſont pas coupables, &, *en pleurant*, je vous demandons grâce pour eux.

Le Cadi.

Non, non, point de quartier, il faut que juſtice ſoit faite; j'entre dans ce cabinet avec mon lieutenant, attendez-moi un moment ici.

Le ſecond Payſan.

Pargué vla qu'eſt drôle, c'eſt l'entendre ça, drès qu'on a des moutons, le procès eſt tout fait; c'eſt autant de pendu.

Le premier Payſan.

Eh morgué compère, pendant que la fortune nous rit, & que le cadi eſt dans ſon himeur maſſacrante, vengeons-nous de notre voiſin Kaleb qui nous fait toujours queuque niche.

Le ſecond Payſan.

Le matois a plus de cent cinquante moutons, vla une belle occaſion pour nous déſaire de ly, ou tout au moins pour ly faire bailler la baſtonnade.

Le premier Payſan.

Alle eſt bonne, oui ma foi, baillons ly ſa pouſſée; il ſera bien heureux d'en être quitte pour des coups de bâton, & je rirons bien enſuite à ſes dépens.

Voilà, mes chers frères, continua le calender, un échantillon de ma pièce; j'introduiſois enſuite le jeune perſan, qui, pour de l'argent, tiroit de l'avare cadi une conſultation ſi contraire au mariage qu'il méditoit avec le vieux muſulman; mais je ne vous réciterai point cette ſcène, quoiqu'elle ſoit aſſez originale; il vous doit ſuffire que je vous aie fait voir de quoi je ſuis capable; je reviens à mon hiſtoire. Ah! permettez auparavant, lui dit Faruk, que je vous aſſure que je n'ai rien vu de plus joli que les ſcènes que vous venez de nous donner.....

Votre louange eſt bien modérée, reprit le calender auteur; ma pièce d'un bout à l'autre eſt excellente, enchantée, & tous nos meilleurs auteurs comiques n'ont rien fait de plus parfait & de plus naturel: tout Schiraz ſut me rendre cette juſtice; mais le cadi de cette ville, auquel je n'avois jamais penſé en faiſant ma comédie, en jugea autrement: il crut s'y voir peint d'après nature, & entrant dans une colère épouvantable contre les comédiens & contre l'auteur, il nous chaſſa tous de Schiraz, & nous défendit, ſous peine de la vie, d'y jamais repréſenter aucune pièce de théâtre. Je paſſerai légérement ſur quelques coups de bâton que je reçus par ordre du cadi au nom de notre troupe. Mes camarades n'entrèrent point en part avec moi ſur cet article; c'étoit un préciput que j'eus en qualité d'auteur ſatyrique, les autres profits furent également partagés entre nous. Je leur propoſai de nous aller établir dans quelqu'autre ville où les cadis euſſent l'eſprit mieux fait; mais ils me traitèrent avec tant d'aigreur, quelqu'excuſe que je leur fiſſe, que je réſolus de renoncer au métier, & de reprendre celui que je faiſois avant que d'être comédien.

Je retournai donc chez ma mère qui me reçut à bras ouverts; j'avois amaſſé de l'argent pendant près d'un an que j'avois joué la comédie.

* * *

CVI. QUART D'HEURE.

J'EMPLOYAI une partie de cet argent à faire emplette de beſtiaux; &, réſolu de me donner mes aiſes, je ne voulus plus aller à pied vendre mon beurre & mon fromage; pour cet effet, j'achetai à Schiraz un petit mulet qui me coûta dix ſequins d'or. Je m'en retournois tranquillement deſſus ma nouvelle monture, chaſſant devant moi un méchant cheval borgne qui portoit ordinairement notre beurre au marché, lorſqu'à un quart de lieue de la ville, je rencontrai un homme qui me demanda ſi je venois de Schiraz; vous voyez bien, lui dis-je, que j'en ſors: Vous venez ſans doute, repliqua-t-il, de faire quelqu'emplette au marché? J'y ai acheté ce mulet, lui répondis-je. Quel mulet? Et parbleu, celui ſur lequel je ſuis monté: Parlez-vous ſérieuſement? très-ſérieuſement, il me coûte dix ſequins d'or. Cet homme ſe prit alors à rire de toute ſa force; il eſt bon là, pourſuivit-il, celui qui a vendu cette bête n'eſt pas niais, de livrer un âne pour un mulet; il continua enſuite ſon chemin vers Schiraz en faiſant de grands éclats de rire.

J'eus pitié de cet homme ; & je le regardois comme un fou, lorſqu'une demie-lieue plus loin, un autre me fit à-peu-près la même demande : je lui répondis comme j'avois fait au premier ; mais quand je lui eus dit que j'avois acheté ce mulet : me prenez-vous pour un ſot, me répliqua-t-il, & prétendez-vous me faire croire qu'un âne eſt un mulet : je voulois lui ſoutenir qu'il étoit dans l'erreur, mais ſe mettant en colère, & m'injuriant, il paſſa ſon chemin, & me laiſſa fort étonné.

Je commençai tout de bon à croire qu'on pouvoit bien m'avoir trompé ; je deſcendis de deſſus ma monture, je l'examinai d'un bout à l'autre, je trouvai, ſelon moi, que c'étoit un mulet ; mais me défiant de moi-même, & ne voulant pas tout-à-fait m'en rapporter à mes yeux, je me promis de faire décider la queſtion par le premier que je rencontrerois dans mon chemin, & je jurai que s'il jugeoit en faveur de l'âne, je lui en ferois préſent ſur le champ.

Je n'eus pas fait trois cent pas que je vis venir une eſpèce de villageois : frère, lui dis-je, éclaircis-moi d'un doute où je ſuis ;

apprends-moi, je te prie, ſur quelle bête je ſuis monté? Voilà une plaiſante demande, me répondit-il, ne le ſais-tu pas mieux que moi? Que je le ſache ou non, répliquai-je, oblige-moi de me le dire. Eh bien, reprit le villageois, il n'eſt pas difficile de connoître que c'eſt un âne. Je reſtai confus de cette réponſe, je deſcendis de deſſus l'animal que j'avois acheté pour un mulet, & je priai mon villageois de l'accepter en pur don: le drôle ne ſe le fit pas dire deux fois, il me remercia, ne fit qu'un ſaut ſur ma bête, lui donna deux coups de talons, & s'éloigna comme un éclair.

J'arrivai à pied & tout triſte au logis; ma mère qui s'apperçut de mon chagrin, m'en demanda le ſujet. Je le lui racontai; elle ne put ſe tenir d'en rire: Innocent que tu es, me dit-elle, ne vois-tu pas bien que ce ſont trois fripons déguiſés, qui ſe ſont partagés ſur le chemin de Schiraz, & ſe ſont donné le mot pour t'attraper ton mulet; il faut que tu ſois d'une grande ſimplicité pour avoir donné dans un piège ſi groſſier. La raillerie de ma mère me piqua au vif; je compris en ce moment que je m'étois laiſſé duper; &, réſolu de me venger de mes fripons à la première occaſion, je retournai au marché le ſurlendemain; je les y reconnus, quoiqu'ils euſſent changé d'habits; & comme il me parut qu'ils n'étoient pas des plus fins, par deux ou trois tours de leur métier dont je fus témoin, je remis ma vengeance à une autre fois.

Après avoir bien pris mes meſures, & communiqué mon deſſein à ma mère, je mis une paire de paniers vuides ſur le dos d'une chèvre noire & blanche que j'avois achetée d'un de mes voiſins, & je m'en allai au marché de Schiraz avec elle. Je n'y fus pas plutôt arrivé que mes trois filoux m'apperçurent de loin & m'entourèrent, croyant bientôt trouver leur dupe. Je feignis de ne pas les voir; j'achetai un gigot de mouton, un dindon & trois poulets, & les mettant dans les paniers de ma chèvre; mignone, lui dis-je aſſez haut pour être entendu d'eux, va-t-en au logis; dis à ma cuiſinière qu'elle accommode ce gigot au ris; qu'elle mette ce dindon à la daube; qu'elle me faſſe une fricaſſée de ces poulets; qu'elle n'oublie pas ſurtout de faire une excellente tarte pour le deſſert, & qu'elle mette huit bouteilles de vin rafraîchir: je donnai alors un coup de houſſine à la chèvre, qui s'éloigna de moi en bondiſſant.

CVII. QUART D'HEURE.

LES trois compagnons furent auſſi ſurpris qu'on puiſſe l'être : Et, croyez-vous, frère, me dit l'un d'eux, que cette bête exécute ainſi vos ordres ? Sans doute, répliquai-je, ce n'eſt pas ici une chèvre du commun, elle ſait mes intentions, & je ſuis sûr qu'elle n'y manquera pas d'une ſyllabe. Ils ſe mirent à rire; il n'y a pas à plaiſanter, leur dis-je ſérieuſement, ſi vous en doutez, venez dîner avec moi tous trois, vous connoîtrez bien ſi je vous en impoſe. Les filoux me prirent au mot; curieux de voir une choſe ſi extraordinaire, ils ne me quittèrent pas d'un moment. Nous fîmes pluſieurs tours dans le marché, j'y fis quelques légères emplettes, enſuite, nous prîmes enſemble à pied le chemin de chez moi : je n'y fus pas plutôt arrivé, que parlant à ma mère, pour mieux les tromper, comme ſi elle eût été ma cuiſinière : Eh bien, lui demandai-je, la chèvre eſt-elle arrivée? Il y a longtemps, me dit-elle, qu'elle eſt de retour; elle broute les choux du jardin, &

votre dîner ſeroit déjà prêt, ſi ceux que vous avez priés n'avoient pas envoyé dire qu'il leur eſt ſurvenu des affaires qui les empêcheront d'être des vôtres pour aujourd'hui : cependant, le gigot eſt preſque cuit; il ne faut pas plus d'une demie heure pour achever la daube ; la fricaſſée de poulets eſt toute prête, la tarte eſt dans le four, & les bouteilles que vous avez ordonnées ſont dans la neige. Cela eſt fort bien, lui répondis-je ; voilà trois meſſieurs qui me conſoleront du défaut de parole de mes conviés, vous ſervirez votre dîner quand il vous plaira.

Mes hôtes reſtèrent dans un étonnement ſans pareil de la réponſe de ma mère ; ils entrèrent dans le jardin, & reconnoiſſant la chèvre avec ſes paniers, aux marques qu'elle avoit ſur le corps, & qu'ils avoient bien examinées, ils réſolurent de l'avoir à quelque prix que ce fut.

L'on ſervit bientôt après le dîner; je fis boire copieuſement mes filoux, qui ne ſe défioient de rien : & ſur la fin du repas, l'un d'eux m'ayant demandé ſi je ne voudrois pas bien leur vendre ma chèvre, je ne parus pas autrement m'en éloigner, pourvu que j'en trouvaſſe un prix raiſonnable. Ils proposèrent d'abord de m'en donner vingt pièces d'or : je rejetai ces offres bien loin. Enfin, mes chers frères, je jouai ſi bien mon perſonage, que je tirai d'eux, tout l'argent qu'ils avoient, & qui ſe montoit à ſoixante & quelques ſequins.

Nous bûmes tout de nouveau le vin du marché, & mes compagnons, demi-ivres, me quittèrent enfin ſur le ſoir, bien contens de l'achat de leur chèvre. Ils voulurent dès le lendemain matin éprouver ſi elle leur ſeroit auſſi obéïſſante qu'elle me l'avoit été la veille.

Ils la chargèrent comme j'avois fait, lui donnèrent leurs ordres; elle partit, mais ils l'attendirent inutilement, elle ne retourna point chez eux.

Il faut ici, mes chers frères, vous développer ce myſtère. Un de nos proches voiſins avoit deux chèvres blanches, tachetées de noir, mais ſi ſemblables l'une à l'autre, qu'il étoit impoſſible d'en faire la différence; je les lui avois achetées dans le deſſein de me venger de mes fripons. J'avois fait part de mes intentions à ma mère; je lui avois donné mes ordres pour le dîner, s'il m'eſt permis de parler ainſi, & après avoir attaché l'une des chèvres dans mon jardin, j'avois conduit l'autre au marché, où j'avois fait emplette de viandes toutes pareilles à celles que j'avois fait préparer chez moi; j'en avois chargé ma chèvre, & après lui avoir recommandé de tout porter au logis, je l'avois abandonnée à quiconque avoit voulu s'en emparer, & je ne ſais entre les mains de qui elle étoit tombée. Mes ordres furent ſi bien ſuivis, ma mère joua ſi naturellement ſon rôle, & l'autre chèvre, que mes filoux trouvèrent dans mon jardin, étoit ſi ſemblable à celle qu'ils avoient vue à Schiraz, qu'ils crurent bonnement qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans cette bête, & qu'ils l'achètèrent bien cher, comme je vous l'ai déjà dit; mais elle eût le même ſort que ſa jumelle, quelqu'un ſans doute s'en accommoda, & de tous les vivres qu'ils avoient mis dans ſes paniers.

Je ne doutois point, quand ils ſe verroient trompés, qu'ils ne vinſſent chez moi me redemander l'argent; je les attendois de pied ferme ſans les appréhender. Ils heurtèrent à ma porte avec menaces: j'ouvris moi-même, & leur demandant avec douceur la cauſe de leur colère, j'appris d'eux qu'elle provenoit de la perte de leur chèvre : ne l'aviez-vous pas ce matin, leur dis-je, étrillée de la main gauche, comme je vous le fis dire hier par ma cuiſinière ; elle courut après vous pour vous inſtruire de cette condition eſſentielle que le vin que nous avions bu m'avoit fait oublier de vous apprendre en concluant notre marché. Quelle cuiſinière, répliquèrent-ils ? nous n'avons vu perſonne de chez vous, & nous n'avons eu garde d'étriller la chèvre de la main gauche, puiſque nous n'étions pas informés de cette cérémonie. J'appelai en ce moment ma mère qui arriva en tremblant, voyant la colère où je feignois être : Pourquoi, malheureuſe, m'écriai-je, n'as-tu pas dit hier à ces meſſieurs, comme je te l'avois ſi préciſément ordonné, qu'ils ne manquaſſent pas d'étriller leur chèvre de la main gauche, ainſi que je le faiſois tous les matins. Mon cher maître, me dit-elle, en ſe jetant à mes genoux, j'ai bien eu intention de le faire, mais il n'a pas été en mon pouvoir d'en venir à bout ; j'ai couru longtemps, après eux, je n'ai jamais pu les atteindre. Ah ! coquine, répliquai-je, voilà de vos tours ordinaires ; vous vous êtes ſans doute amuſée avec quelque voiſine, & vous me ruinez par votre négligence ; mais je jure par Mahomet que vous ne la porterez pas loin : alors, la ſaiſiſſant par les cheveux, je tirai un poignard que j'avois à la ceinture, & je lui en portai un ſi furieux coup dans le ventre, que je la jetai à la renverſe; elle fut dans un moment tout en ſang, & mes trois filoux ſe trouvèrent ſi étonnés, que je vis l'heure qu'ils s'alloient ſauver: Seigneurs, leur dis-je, cette friponne ne méritoit pas moins qu'un tel châtiment : au reſte, que ſa mort ne vous effraye pas; je ſuis le maître de lui rendre la vie dans le moment même; mais comme elle n'en vaut pas la peine, obligez-moi de m'aider à l'enterrer dans mon jardin.

Les trois compagnons ſe regardèrent l'un l'autre quelque temps ſans parler; mais l'un d'eux rompant le ſilence : Quoi ! me dit-il, il eſt en votre pouvoir de faire revivre cette pauvre femme ? Sans doute, repris-je : Eh ! de grâce, faites ce miracle devant nous, & nous vous quitterons de la chèvre. J'héſitai de leur donner cette ſatisfaction ; ils m'en preſsèrent. On ne peut refuſer de ſi honnêtes gens, continuai-je ; alors, ouvrant une caſſette, j'en tirai un petit cor de chaſſe, & j'en jouai deux ou trois airs gais aux oreilles de la défunte.

CVIII. QUART D'HEURE.

MA mère parut peu-à-peu s'animer à meſure je jouois ; enfin, elle ſe leva ſur ſon ſéant au bout d'un quart d'heure, ſans paroître aucunement incommodée du coup de poignard, & laiſſa mes filoux ſi étonnés de cette merveille, & ſi envieux de mon cor, qu'ils rêvoient déjà entr'eux aux moyens de me le dérober. Ils s'informèrent de qui je tenois un inſtrument ſi miraculeux ; je leur répondis que je l'avois acheté cent quatre ſequins d'un étranger, & qu'il m'avoit dit, en me le vendant, qu'il perdroit ſa vertu ſi on me l'enlevoit de force ; mais qu'il auroit toujours le même effet en le cédant à un autre, pourvu que j'en reçuſſe huit ſequins au par-deſſus de ce qu'il m'auroit coûté, parce qu'en paſſant ainſi de main en main, il étoit eſſentiel qu'il augmentât de huit ſequins ; qu'originairement il n'en avoit pas coûté davantage, & qu'en comptant ſur ce pied, j'étois le treizième à qui il alloit appartenir.

Mes voleurs furent bien camus à cette

nouvelle ; ils mouroient d'envie d'avoir le cor, mais ils n'auroient pas voulu l'acheter ſi cher ; cependant, ils ſe réſolurent d'y mettre l'argent, & me prièrent avec tant d'inſtance de le leur céder pour les cent douze ſequins, qu'après pluſieurs difficultés, j'en reçus cette ſomme. Ils s'en retournèrent ſur le champ chez eux ; & comme ils demeuroient tous trois enſemble, ils firent venir leurs femmes, ſe mirent à table, & y paſsèrent le reſte de la journée. Vers la nuit, & ſur la fin du repas, qu'ils étoient échauffés de vin, ils réſolurent d'éprouver la vertu de leur cor, & cherchèrent pour cet effet querelle à leurs femmes ; elles patientèrent d'abord, mais quelques ſoufflets donnés avec aſſez de vigueur, les animant contre leurs maris, il n'y eut aucun défaut qu'elles ne leur reprochaſſent, & les menacèrent même d'avertir le cadi de la conduite qu'ils tenoient ; c'étoit juſtement ce que les drôles attendoient. A ces menaces, ils feignirent d'entrer dans une fureur extrême, & jouant chacun du coûteau en même-temps, ils égorgèrent leurs femmes, qui au fond ne valoient guères mieux qu'eux ; elles ne furent pas plutôt étendues ſur le carreau, qu'ils voulurent faire l'opération merveilleuſe du cor; ils eurent beau en ſonner l'un après l'autre aux oreilles de ces miſérables, elles n'en remuèrent pas davantage pour cela. Ils recommencèrent à ſonner tout de plus belle; mais voyant que c'étoit ſans aucun effet, ils virent bien en ce moment qu'ils s'étoient joués à plus fin qu'eux, & conçurent, comme il étoit vrai, qu'il falloit que je n'euſſe percé à ma cuiſinière qu'une veſſie pleine de ſang. Les voilà enragés, non-ſeulement d'être ma dupe, mais encore d'avoir tué leurs femmes, & de ne ſavoir qu'en faire; ils délibéroient ſur la manière dont ils s'en débaraſſeroient, & ſur les moyens de ſe venger de moi, lorſque le lieutenant du cadi, qui avec quelques azzas paſſoit par leur rue, & avoit entendu ſonner du cor, frappa à leur porte pour ſavoir d'où provenoit ce bruit, qui interrompoit le ſommeil des voiſins.

Les trois filoux ſe crurent perdus: ils furent ſi effrayés, que loin d'ouvrir ils cherchèrent à ſe ſauver; mais le lieutenant du cadi ayant fait enfoncer la porte, & voyant ces trois corps baignés dans leur ſang, il fit ſaiſir les coupables, & ordonna à ſes archers de les conduire en priſon. Ils avoient bonne

bonne intention d'exécuter ſes ordres, mais je ne ſais comment l'un des trois leur échappa : les deux autres repréſentèrent vainement au cadi qu'ils avoient été trompés, & qu'ils n'avoient pas cru que leurs femmes en duſſent mourir tout-à-fait. Il écouta l'hiſtoire du cor, comme une fable, & j'eus le plaiſir le lendemain de voir mes filoux pendus devant leurs portes.

Quelque content que je fuſſe de ma vengeance, la fuite du troiſième m'inquiétoit; j'appréhendai qu'il ne me jouât quelque mauvais tour. Je me tins ſur mes gardes pendant un aſſez long temps; mais enfin, malgré mes précautions, je ne pus éviter de tomber entre ſes mains.

Un ſoir aſſez tard que je revenois de Schiraz, je fus malheureuſement rencontré par ce maître coquin; il étoit ſi bien déguiſé, que je ne pouvois le reconnoître; mais il n'en fut pas de même à mon égard, il ne m'eut pas plutôt apperçu, que me ſaiſiſſant au collet aidé de trois ſcélérats comme lui, ils me jetèrent dans un grand ſac que l'un d'eux portoit ſur ſon bras, le lièrent avec de bonnes cordes, & me chargèrent ſur leurs épaules, dans l'intention, à ce que j'entendis, de m'aller jeter dans la rivière de Baudemír (1). Je comptois bien, mes chers frères, que c'étoit-là le dernier moment de ma vie, & je me repentois fort d'avoir voulu me venger de la perte de mon mulet, lorſque mes fripons ayant entendu le bruit de quelques cavaliers, ne ſe crurent pas en ſûreté; ils me jetèrent dans un trou qui n'étoit pas bien éloigné du chemin, me défendirent de pouſſer la moindre plainte, & s'éloignèrent dans le deſſein de venir me reprendre bientôt. Je me recommandois à notre grand prophête de bon cœur; mais je n'avois pas tant d'eſpérance en lui ſeul, que malgré l'ordre de ces coquins, je n'invocaſſe encore l'aide des paſſans.

Un boucher, qui chaſſoit devant lui une trentaine de moutons paſſa heúreuſement par cet endroit.

---

(1) Cette rivière paſſe auprès de Schiraz.

CIX. QUART D'HEURE.

MEs cris attirèrent le boucher au lieu où j'étois ; il me demanda ce que je faiſois dans ce ſac, & pourquoi je me lamentois ainſi. Hélas ! repris-je triſtement, je crois qu'on va me noyer, parce que je ne veux pas épouſer la fille du cadi. La fille du cadi ? Eh ! pourquoi, bête que tu es, me dit-il, fais-tu difficulté de l'accepter pour ta femme ; elle paſſe pour une des plus belles filles de Schiraz ? Une petite délicateſſe m'en empêche, lui répondis-je ; elle eſt groſſe, ce n'eſt point de mon fait, & le cadi, qui veut mettre ſon honneur à couvert, prétend que je répare une faute que je n'ai point commiſe ; mais j'aime cent fois mieux mourir que de recevoir un tel affront. La peſte ſoit du buffle, reprit le boucher, je ne me ferois pas, moi, tirer l'oreille pour cela ; je voudrois être à ta place, j'épouſerois bien vîte ; la choſe eſt fort aiſée, lui dis-je, tu n'as qu'à te mettre dans ce ſac : Oh ! volontiers, monſieur le ſot, répliqua le boucher, je vous donne encore mes moutons par-deſſus le marché ; mais quand j'y ſonge, le cadi voudra-t-il bien conſentir à cet échange ? Il ne cherche qu'un gendre, lui répondis-je ; il avoit ordonné à ſes eſclaves d'arrêter le premier paſſant, & de s'informer s'il étoit marié, parce que le galant de ſa fille étant mort depuis peu de jours, il ne ſavoit comment réparer ſon honneur. Le ſort eſt tombé ſur moi, l'on m'a conduit devant lui ; mais le gros ventre de ſa fille m'a tout d'un coup dégoûté du mariage ; à peine m'a-t-il enviſagé ſeulement, & dans ſa colère il a ordonné qu'on m'allât jeter dans la rivière, à moins que je ne changeaſſe de ſentiment. Si cela eſt, frère, je troque volontiers de condition avec toi, me dit-il ; alors il délia le ſac, & ſe mit à ma place : je le liai à mon tour, & chaſſant ſes moutons devant moi, je repris le chemin de mon village.

Au bout, environ, d'une demi-heure, mon voleur revint avec ſes camarades pour reprendre le ſac. Le boucher qui étoit dedans eut beau leur crier : Eh ! meſſeigneurs, menez-moi au cadi, j'ai changé de ſentiment, j'épouſerai ſa fille ſi groſſe qu'elle ſoit : ils crurent que la frayeur me faiſoit dire ces folies ; &, ſans lui répondre, ils l'allèrent jeter dans la rivière de Baudemir, où il finit ſes jours. J'en ai regret quand j'y penſe; mais, au bout du compte, j'aime encore mieux qu'il y ſoit que moi. Les voleurs, enſuite, réſolus de piller ma maiſon, tournèrent leurs pas vers notre village; ils y arrivèrent dans le moment que je frappois à ma porte, & ma préſence leur cauſa une ſi grande frayeur, qu'ils penſèrent tomber à la renverſe: Oh ciel! s'écrièrent-ils, quel prodige eſt-ce ici; comment n'es-tu pas noyé? d'où viens-tu? & où as-tu pris tant de moutons?

Franchement je ne m'attendois pas à voir ſitôt ces ſcélérats; je fus d'abord interdit; mais, payant tout d'un coup de préſence d'eſprit: allez, leur dis-je, vous n'êtes que des ânes; ſi vous m'aviez jeté ſeulement quatre braſſes plus loin dans la rivière, au lieu d'une trentaine de moutons que j'ai, j'en aurois ramené plus de trois cent. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, répliquèrent-ils? Cela ſignifie, répondis-je, qu'il y a un génie bienfaiſant ſous les eaux en cet endroit, qui m'a reçu fort gracieuſement, qui m'a fait préſent de ces moutons, qui m'a rapporté ici avec eux, & qui m'a aſſuré que ſi j'étois tombé dans l'eau un peu plus avant, j'en aurois rapporté huit fois davantage.

Les voleurs furent bien ſurpris à cette nouvelle; ils parlèrent bas entr'eux pendant quelque temps : & l'un d'eux enſuite élevant ſa voix; il y a ſans doute quelque myſtère là-deſſous, dit-il à ſes compagnons; car enfin nous ſommes sûrs d'avoir jeté ce jeune homme dans la rivière : il n'avoit aucun mouton : nous n'avons eu que le temps de venir juſqu'ici; il s'y retrouve encore avant nous avec trente moutons, & ſes habits ne paroiſſent pas ſeulement avoir été mouillés; pour moi je crois que la choſe mérite bien que nous jugions de cette merveille par nous-mêmes : alors ſe tournant vers moi : n'as-tu pas ici quelques ſacs, continua-t-il? j'en ai, je crois; lui répondis-je, une demi-douzaine; c'eſt trop de deux, repliqua-t-il, ſerre tes moutons, prends tes quatre ſacs, & viens avec nous. Je leur obéis de bon cœur; ils me menèrent juſqu'à l'endroit où ils croyoient m'avoir porté dans la rivière : ils allèrent même chercher un petit bateau afin, que je les puſſe jeter plus avant; ils entrèrent chacun dans leur ſac, dont je liai fortement l'ouverture, & ſe laiſsèrent précipiter dans le Baudemir pour aller pêcher des moutons. Depuis ce moment, mes chers frères, je n'ai point eu de leurs nouvelles.

Je m'en retournai enſuite tranquillement chez moi pleinement vengé de mes fripons. J'y fis bonne chère avec leur argent & les moutons du pauvre boucher : mais ma fortune ne fut pas de longue durée ; ma mère mit un ſoir malheureuſement pour nous le feu dans l'étable, il ſe communiqua en peu de temps, & fit un tel ravage, qu'il brûla non-ſeulement notre maiſon, mais ſept autres encore. Ma mère qui ſe voyoit par-là réduite à la dernière misère, en mourut de chagrin : pour moi qui avois un talent, je réſolus de chercher à en vivre : je partis de Schiraz dans le deſſein de joindre quelque troupe de comédiens qui courent les villes de Perſe. Je fis rencontre de ce vieux calender ; nous marchâmes quelques journées enſemble, ſa converſation & ſon genre de vie me plurent ; je me ſuis fait calender comme lui, & nous avons entrepris le voyage des Indes, où je ne déſeſpère pas de reprendre le métier de comédien, ſi je me trouve las de porter cet habit.

Faruk, ſeigneur, continua Ben-Eridoun,

avoit écouté l'hiſtoire du jeune calender avec un plaiſir infini.... Je le crois bien, interrompit le roi d'Aſtracan ; il ne ſe peut rien de plus plaiſant que les aventures des deux calenders, & je ne doute point qu'elles n'aient pu ſuſpendre la douleur que ce prince avoit de la perte de ſon royaume, puiſque moi, qui ai plus lieu d'être affligé qu'il ne l'étoit, je n'ai nullement ſongé à mes malheurs pendant un récit auſſi comique ; mais reviens, je te prie, à Faruk ; cet infortuné prince m'intéreſſe tellement, que je brûle de ſavoir la ſuite de ſon hiſtoire. Très-volontiers, ſeigneur, répondit le fils d'Abubeker ; il m'eſt aiſé de ſatisfaire votre curioſité.

SUITE

DE L'HISTOIRE DE FARUK.

FARUK & les deux calenders avoient preſque déjà traverſé toute la Perſe ſans qu'il leur fût arrivé aucun accident digne d'être raconté à votre majeſté, lorſqu'un jour que, pour éviter la brûlante ardeur du ſoleil, ils avoient quitté le chemin ordinaire, & s'étoient retirés dans un petit bois pour y prendre leur repas, ils entendirent les plaintes d'une perſonne que l'on maltraitoit; ils y coururent d'abord; mais ils arrivèrent trop tard pour ſécourir un malheureux voyageur que quatre aſſaſſins venoient de poignarder. Comme ces ſcélérats étoient bien armés, ils ne s'enfuirent pas à la vue des calenders; au contraire, ils dépouillèrent celui qu'ils venoient de tuer, & l'un d'eux opina qu'il falloit le couper par morceaux. Faruk eut horreur de cette inhumanité : Eh ! ſeigneurs, leur dit-il humblement, ne devez-vous pas être contens d'avoir privé cet homme de la vie, ſans vouloir encore exercer ſur ſon corps une cruauté qui n'a point d'exemple; de grâce, ne pouſſez point votre fureur juſqu'à ce point.

L'un des aſſaſſins regarda fièrement Faruk ; malheureux calender, lui dit-il, qui te mêles de ce que tu n'as que faire, garde tes remontrances pour d'autres que pour nous : ſi tu as quelqu'amour pour la vie, éloigne-toi ſeulement de ce lieu avec tes camarades, & crains, en différant de m'obéïr, que je ne t'envoie tenir compagnie à celui pour lequel ta pitié s'intéreſſe ſi mal-à-propos.

Le prince de Gur ne s'étonna pas des diſcours de cet homme; mais, ſeigneur, continua-t-il, quels que ſoient les mouvemens de votre rage, ſi je vous propoſois deux mille ſequins pour la rançon de ce corps mort, n'aimeriez-vous pas bien mieux les recevoir que de l'outrager ainſi. Sans doute, reprit le voleur : eh bien, jurez-moi que vous m'abandonnerez le corps mort, & je vous les fais toucher dans un moment. Ah! je le jure, pourſuivit cet homme, que le ſcorpion de Kachan (1) nous puiſſe tous quatre piquer à la main, ſi nous ne te tenons parole : livre-nous les deux mille ſequins, ce corps eſt à ta diſpoſition. Faruk alors, ſeigneur, tirant de ſon ſein la ſeule bague qui lui reſtoit, & qui valoit beaucoup plus qu'il ne leur avoit promis, la leur donna ſans aucun regret, & ces malheureux, abandonnant de bon cœur le corps de celui qu'ils venoient d'aſſaſſiner, ſe retirèrent.

---

(1) Kachan eſt une ville de Perſe où il y a des ſcorpions ſi dangereux, qu'ils ont donné lieu à ce proverbe, parce qu'il eſt preſqu'impoſſible de guérir de leurs piqûures.

Les deux calenders furent extrêmement étonnés de l'action de Faruk, & ne purent s'empêcher d'admirer ſa générоſité ou ſa folie, car ils lui donnoient plutôt ce dernier nom que le premier.

CX. QUART D'HEURE.

QUELLE eſt donc votre intention, lui dirent-ils; cette ſeule bague vous reſte de tous vos biens; c'eſt une reſſource pour vous dans la dernière misère, & vous la donnez pour racheter un corps mort: ſe peut-il au monde rien de plus extravagant; car enfin que prétendez-vous faire de ce corps?

Je veux, leur répondit Faruk, lui donner la ſépulture dans cet endroit; les bonnes œuvres ne ſont jamais perdues, & vous m'avez dit vous-mêmes, que, dans le genre de vie que j'embraſſois, cette bague m'étoit abſolument inutile: pourquoi voulez-vous donc, pour une pierre qu'il a plu aux hommes de nommer précieuſe, & qui ne ſert que d'un ornement ſuperflu, que je manque l'occaſion de m'acquitter d'un devoir auſſi ſaint que celui de couvrir de terre un muſulman, qui ſera peut-être un jour mon interceſſeur auprès de dieu?

C'eſt fort bien penſé, reprirent les calenders, mais ne trouvez pas mauvais que nous vous laiſſions ſeul vous acquitter de ce pieux devoir; il eſt un peu dangereux d'enterrer ici un homme aſſaſſiné, & l'on pourroit interprêter fort mal une ſi bonne action. Nous allons vous attendre à la ſortie de ce bois, & ſi vous tardez trop, nous vous retrouverons avant le coucher du ſoleil aux portes d'Ormus, dont nous ne ſommes plus éloignés que d'une lieue.

Les calenders ſortirent effectivement du bois dans lequel Faruk, avec un pieu, travailla de toutes ſes forces à faire une foſſe pour mettre le corps mort. Il étoit encore dans cette occupation quand la brigade du cadi d'Ormus vint à paſſer par ce lieu. Comme l'on juge preſque toujours dans la vie ſur les apparences, on arrêta Faruk, préſumant que c'étoit lui qui venoit d'aſſaſſiner celui qu'il vouloit enterrer. Il eut beau prendre le ciel à témoin de ſon innocence, on le lia à la queue d'un cheval, & on le conduiſit ainſi à Ormus, où il fut jeté dans une obſcure priſon.

Les deux calenders l'avoient vu paſſer en cet état : Nous lui avions bien prédit ſon malheur, ſe dirent-ils, & il n'a que ce qu'il s'eſt attiré par ſon obſtination ; ils le ſuivirent de loin, mais ayant peur d'être impliqués dans une affaire auſſi délicate, ils n'osèrent haſarder de ſolliciter pour lui.

On laiſſa le prince de Gur toute la nuit dans un affreux cachot ; on l'en tira le lendemain pour être préſenté au cadi, il en fut interrogé : tout ce qu'il put dire pour ſa juſtification ne fut pas écouté ; il fut condamné à mort, & conduit ſur le champ dans la grande place d'Ormus pour y être pendu.

Ce monarque, au pied de la potence, écouta ſon arrêt ſans s'émouvoir : O ciel ! s'écria-t-il après cette lecture, vous êtes juſte ! faut-il que je ſois puni d'une action qui mérite recompenſe devant dieu, & que les criminels jouiſſent des fruits de leurs crimes ? Ah ! ſages calenders, vous aviez bien raiſon de me détourner de donner la ſépulture à ce corps mort.

Comme le prince achevoit ces paroles,

il jeta par haſard la vue ſur la main du cadi, qui avoit voulu être préſent à cette exécution, & lui reconnoiſſant au doigt la bague dont il avoit fait préſent aux aſſaſſins : Ah ! ſeigneur, lui dit-il, le grand prophête qui s'intéreſſe ſans doute en ma faveur, ne veut pas qu'un innocent périſſe ; voilà à votre doigt la bague que j'ai donnée à ceux qui, après avoir poignardé le muſulman, vouloient encore exercer ſur ſon corps une cruauté inouïe. Il vous eſt maintenant facile de trouver les coupables, & deux calenders de mes camarades qui doivent être à préſent dans Ormus, les reconnoîtront auſſi-bien que moi. Le cadi devint plus pâle que la mort à cette nouvelle, il fit ſurſeoir le ſupplice du prince de Gur, & on le reconduiſit chez lui.

CXI. QUART D'HEURE.

J'EUS l'honneur de vous dire hier, ſeigneur, reprit Ben-Eridoun, que le cadi d'Ormus s'étoit trouvé bien ſurpris quand Faruk l'aſſura qu'il avoit ſa bague ; il avoit lieu de l'être, puiſqu'il la tenoit de ſon propre fils unique, qui la lui avoit vendue deux mille trois cent ſequins, & que ce fils avoit la réputation d'être fort débauché, & de fréquenter des ſcélérats. La première choſe que fit ce juge en rentrant chez lui, ce fut de faire chercher ſon fils. Un eſclave lui dit qu'il étoit à ſe réjouïr avec dix ou douze de ſes amis dans un jardin hors de la ville. Le cadi s'y tranſporta ſur le champ, & les faiſant tous arrêter, il les préſenta à Faruk, pour voir s'il pourroit reconnoître parmi eux les meurtriers en queſtion. Ce prince les enviſagea l'un après l'autre, & en reconnoiſſant deux, malgré leurs déguiſemens, c'eſt à l'un de ces deux-ci, ſeigneur, dit-il au cadi, en lui montrant ſon fils, que j'ai donné ma bague pour l'empêcher d'outrager le cadavre, c'eſt lui & l'un de ces jeunes débauchés qui ont commis le meurtre, dont deux calenders & moi avons été témoins; pour les autres complices de leur crime, je ne les trouve point dans la compagnie de ces gens-ci; & pour peu que vous doutiez, ſeigneur, de mes paroles, faites chercher dans Ormus mes deux camarades; s'ils ne reconnoiſſent pas les coupables, je veux perdre la vie dans les tourmens les plus cruels. Il fut aiſé de trouver les calenders ; on les conduiſit dans le jardin où étoit le cadi. Ils examinèrent les douze priſonniers, & ayant confirmé la dépoſition de Faruk, ils furent ſurpris, ainſi que le prince, de voir le cadi déchirer ſa robe & ſon turban, & ſe jeter le ventre contre terre : Ah ! malheureux père, s'écria ce juge, à qui l'accuſation des calenders ne pouvoit être ſuſpecte, faut-il livrer ton fils unique à un ſupplice infâme ! Non, perfide, lui dit-il, je m'épargnerai l'ignominie, mais tu n'en mourras pas moins, & je ſerai ton propre bourreau. Alors, ſe jetant ſur le ſabre d'un des archers, il en abattit la tête à ce ſcélérat ; & après avoir fait avouer dans les tourmens, aux onze autres priſonniers, mille crimes affreux, il les fit mourir, en les précipitant d'une haute tour ſur des crochets de fer, & laiſſa dans Ormus un exemple terrible de ſa juſtice.

Ce juge intègre & plein d'honneur ne pouvoit penſer ſans frémir au jugement qu'il avoit rendu contre Faruk : Ah ! ciel, s'écrioit-il, ſans cette bague j'allois donc donner la mort à un innocent ! Que nos lumières ſont bornées, & qu'il eſt aiſé de ſe préoccuper dans la charge où je ſuis !

C'en eſt fait, j'y renonce, & je vais déſormais toute ma vie demander pardon à dieu des fautes que j'y ai pu commettre par ignorance, par prévention, ou par défaut d'application. Alors s'adreſſant à Faruk qui, quand il avoit montré au cadi celui à qui il avoit donné ſa bague, ignoroit qu'il lui dût être ſi cher: Pieux calender, lui dit-il, quittez cet habit, & prenez auprès de moi la place du ſcélérat que je viens de punir de tous ſes crimes. Je vous donne tous mes biens, puiſque vous en ſavez faire un ſi bon uſage; acceptez-les, je vous en conjure, & faites que je n'emporte pas dans le tombeau où je ſuis prêt à deſcendre, le déplaiſir de me voir refuſé par vous.

Faruk, ſeigneur, attendri au diſcours de ce malheureux père, ſe jeta à ſes pieds: Ma préſence, lui dit-il, généreux cadi, vous rappelleroit ſans ceſſe dans l'eſprit la triſte mort de votre fils: permettez plutôt que j'éloigne de vos yeux un objet...... Au contraire, reprit ce juge, elle en effacera un ſouvenir que la ſolitude, où je veux vivre déſormais, me rendroit toujours préſent; ne m'abandonnez pas, je vous le répète encore, ſi vous avez quelque pitié d'un père infortuné. Le cadi embraſſoit tendrement

Faruk, en lui faiſant cette prière ; & le prince ne pouvant réſiſter à ſes larmes, lui accorda tout ce qu'il voulut.

Voilà donc le roi de Gur adopté par le cadi, & dans l'obligation de finir ſes courſes à Ormus. Il n'en fut pas de même des autres calenders : quelque belle propoſition que le prince leur fît pour les y retenir, il n'en put venir à bout ; ils ſuivirent le deſſein qu'ils avoient de paſſer aux Indes & à la Chine ; & tout ce que Faruk en put obtenir, ce fut de leur faire accepter à chacun deux mille ſequins d'or.

Le prince de Gur, ſeigneur, vivoit heureux & tranquille avec le cadi, qui s'étoit dépoſé lui-même, malgré les oppoſitions du roi d'Ormus ; il avoit pour lui toute la complaiſance & la véritable tendreſſe d'un fils, & ce bon homme ſe louoit tous les jours d'avoir fait un ſi bon choix : mais il jouit peu du fruit de ſon adoption : il tomba dangereuſement malade au bout de huit mois, & remit, enfin, ſon ame juſte entre les mains de l'ange de la mort.

Faruk en conçut une véritable & ſincère affliction. Il examina enſuite à quoi pouvoit monter tout ſon bien, & trouvant qu'il étoit aſſez conſidérable, il en fit deux parts, en prit la moitié pour lui, & employa l'autre à faire bâtir une moſquée, & un caravanſérail aux portes d'Ormus. Il y fit enterrer tout auprès ſon bienfaiteur, & lui dreſſant lui-même une épitaphe magnifique, elle fut gravée ſur une colonne de marbre au pied de ſon tombeau.

Le prince de Gur, après avoir rempli tous les pieux devoirs d'un bon fils, s'ennuya bientôt de la vie oiſive qu'il menoit à Ormus. Le ſouvenir de ce qu'il avoit été l'animoit ſans-ceſſe à faire quelques actions qui puſſent le remettre dans ſa première grandeur. Pour en venir à bout, il réſolut de vendre le reſte des biens du cadi, & d'armer un vaiſſeau avec lequel il pût rendre ſon nom illuſtre. Il exécuta ce deſſein, & choiſiſſant dans Ormus tout ce qu'il y avoit de plus braves gens, ſa réputation fut en peu de temps ſi étendue ſur la mer d'Arabie & ſur-tout l'océan indien, que l'on ne parloit que de ſon intrépidité & de ſes victoires.

Ce fut dans ce temps-là, ſeigneur, que les princeſſes de Tefflis & de Borneo devinrent ſes captives; vous ſavez le reſte de ſon hiſtoire juſqu'au moment que Gulguli-Chemamé tomba dans la mer: en voici, ſeigneur, la ſuite que j'ai tirée des annales des iſles de Divandurou.

Faruk à ſon réveil fut dans une ſurpriſe extrême de ne plus trouver la princeſſe dans le vaiſſeau. On lui apprit l'accident de la nuit ; il en conçut une douleur ſi violente, qu'il voulut vingt fois ſe priver de la vie. Tous ſes gens s'opposèrent aux effets de ſon déſeſpoir, & l'ont vint, enfin, à bout d'en calmer la violence à force de bonnes raiſons.

Dans le temps que le prince commençoit à être un peu plus tranquille, il apperçut de loin deux vaiſſeaux qui avoient le vent ſur lui ; il ne balança pas à les attendre ; & les ayant attaqués, ſon déſeſpoir lui fit faire des actions de valeur ſi ſurprenantes, qu'il s'en rendit bientôt le maître. Il viſita ces deux vaiſſeaux, & ayant fait paſſer ſur ſon bord les priſonniers qui lui parurent être de quelque conſéquence, il fit mettre les autres à la chaîne pour ſa sûreté ſeulement, & juſqu'à ce qu'il pût arriver à quelque port, où ſon intention étoit de leur donner la liberté.

* * *

CXII. QUART D'HEURE.

PARMI les priſonniers qui ſe trouvèrent ſur le bord de Faruk, il y avoit deux jeunes gens de fort bonne mine, & très-proprement vêtus, dont les traits n'étoient pas tout-à fait inconnus au prince de Gur. Il chercha longtemps dans ſa mémoire où il les avoit vus, ſans pouvoir s'en reſſouvenir; & s'étant informé d'eux s'ils ne s'étoient pas rencontrés quelque part, l'un d'eux lui répondit qu'il ne croyoit pas avoir jamais eu cet honneur, & qu'il y avoit plus de trois ans qu'ils voyageoient dans la Chine & dans les Indes.

Faruk croyant s'être trompé, ſe contenta de cette réponſe; & après avoir paſſé le reſte de la journée dans le repos, (s'il en pouvoit goûter après la perte de la princeſſe de Tefflis), il ſe retira dans ſa chambre, où, accablé de laſſitude, il ſe livra à un ſommeil aſſez tranquille.

Il n'y avoit pas plus de deux heures qu'il dormoit, quand il fut réveillé en ſurſaut par un rêve auquel il crut devoir faire attention. Celui à qui il avoit donné la ſépulture auprès d'Ormus quelques années auparavant, lui apparut : Vous aviez raiſon, ſeigneur, lui dit ce ſpectre, de repréſenter aux deux calenders vos camarades, & qui voulurent vous empêcher de me couvrir de terre, qu'une bonne action n'étoit jamais ſans récompenſe ; voici le temps où je puis vous payer de votre piété : les deux hommes, que vous ne pûtes hier remettre dans votre mémoire, ſont mes aſſaſſins, j'entends ceux à qui la fuite fit éviter le ſupplice ; ils vous ont bien reconnu malgré votre changement d'état ; & craignant la juſte punition de leur crime, ils ont déjà égorgé la ſentinelle qui étoit à votre porte, & ſont prêts à entrer ici pour vous poignarder.

Le prince qui, comme je vous l'ai déjà dit, ſeigneur, s'étoit éveillé à la fin de ce rêve, ne crut pas devoir négliger un avis ſi ſalutaire ; il ſe leva, & entendant du bruit à la porte de ſa chambre, qui étoit foiblement éclairée par une lampe, il prit ſon ſabre, ſe plaça de manière à n'être point ſurpris, & attendit l'événement d'un ſonge ſi peu commun. Il n'y avoit qu'un moment qu'il étoit dans cette poſture, quand on ouvrit tout doucement la porte, & qu'il vit entrer les deux ſcélérats armés chacun d'un poignard : il n'héſita pas à les mettre hors d'état de l'approcher ; & ayant abattu le bras à l'un d'eux d'un coup de ſabre, & étourdi l'autre d'un revers de pommeau qu'il lui donna par le viſage, il appela ſes gens, leur fit ſaiſir ces aſſaſſins, &, après leur avoir reproché l'aſſaſſinat qu'ils avoient commis près d'Ormus, il les fit pendre ſur le champ à un mât du vaiſſeau.

Faruk, après avoir raconté à tout l'équipage le rêve qui lui avoit ſauvé la vie, ſe retira dans ſa chambre, il ſe proſterna pour remercier le grand prophête de l'avis ſalutaire qui lui avoit été envoyé ; & s'étant enſuite recouché, il ne fut pas plutôt endormi, que le même homme lui apparut une ſeconde fois : Ce n'eſt pas aſſez, lui dit ce fantôme, d'avoir préſervé tes jours contre l'attentat de ceux que tu viens de punir ; je ne pouvois pas moins faire pour toi, mais je veux encore que tu ſaches à qui tu as obligation de cet avis. On m'appeloit Almaz (1), j'étois ſeul héritier de Zelabdin, roi des iſles de Divandurou ; j'obtins, il y a près de ſix ans, du roi mon père, la permiſſion de voyager, & je partis, moi quatrième ſeulement, dans le deſſein de voir la Perſe & la Tartarie. Mes trois compagnons moururent pendant le cours de ce voyage; & je revenois ſeul, & incognito, à Ormus, dans le deſſein de m'y embarquer pour retourner à Divandurou, lorſque je fus maſſacré par le fils du cadi d'Ormus.

---

(1) Almaz, en arabe, ſignifie diamant.

Mon père qui, depuis mon départ, n'a point eu de mes nouvelles, & qui attend mon retour avec impatience, eſt depuis un mois au lit d'une maladie dont il eſt écrit ſur la table de lumière qu'il ne guérira pas, & notre grand prophête a obtenu de dieu en ma faveur, que l'épée de l'ange de la mort demeure enrouillée dans ſon fourreau juſqu'à ce que tu ſois arrivé à Divandurou, où tu épouſeras la princeſſe Gerun ma ſœur. Prens cette route ſans crainte, j'y annoncerai ton abord; & pour qu'on ne puiſſe s'y méprendre, je vais te ſceller du ſceau des prédeſtinés; alors le ſpectre ayant appuyé aſſez ferme un cachet tout de feu ſur le bras du prince de Gur, il en reſſentit dans le moment une ſi grande douleur, qu'il fit un cri perçant qui réveilla tout l'équipage; on courut à lui, il raconta ce ſecond rêve, & le trouvant réel par la marque imprimée qu'il avoit au bras, & ſur laquelle on liſoit diſtinctement le nom de dieu & du grand prophête, il ne balança pas un moment à prendre la route des iſles de Divandurou, où il aborda au bout de cinq ſemaines.

Les vents favorables l'avoient conduit dans le port à point nommé. Le roi de ces iſles étoit très-mal, & la princeſſe ſa fille, qui ne le quittoit pas d'un moment, en étoit dans une affliction inconcevable; la mort prochaine de ſon père la mettoit dans un état fort à plaindre de toutes manières. Le roi de Cananor (1) dont les ancêtres avoient eu autrefois quelques prétentions ſur les iſles de Divandurou, n'attendoit que la mort de Zelabdin pour faire une irruption dans ſon royaume, & profiter de l'abſence du prince ſon fils; mais Faruk, ſeigneur, changea bien la face des affaires.

Almaz étoit apparu au roi ſon père pendant la nuit qui précéda l'arrivée du prince de Gur; il lui avoit appris ſa mort violente, la piété de Faruk, les ordres qu'il avoit reçus du ciel de le marquer de ſon ſceau, & de l'envoyer à Divandurou pour y épouſer Gerun, & lui avoit ordonné de la part du grand prophête de ſe préparer ſaintement à la mort.

---

(1) Le royaume de Cananor eſt auprès du Malabar, & des iſles de Divandurou dans l'Inde: tous les peuples y ſont mahométans.

Zelabdin étonné de ce rêve, le regardoit comme l'effet d'une fièvre brûlante; mais quelle fut ſa douleur, quand Gerun, qui couchoit à côté du lit de ſon père, ſe leva bruſquement, jeta ſeulement une robe ſur ſes épaules, & courant au lit de Zelabdin: Ah! ſeigneur, lui dit-elle, en fondant en larmes, mon frère ſans doute ne vit plus; je viens de le voir tout ſanglant; il m'a appris qu'il avoit été aſſaſſiné par le fils du cadi d'Ormus: qu'un jeune prince caché ſous l'habit de calender lui avoit donné la ſépulture: que ce même prince que nous reconnoîtrons au nom de dieu, qu'il lui avoit gravé ſur le bras, arrivoit ici dans le moment même, pour s'oppoſer à l'injuſte entrepriſe du roi de Cananor; qu'il étoit écrit dans le ciel que j'épouſerois notre libérateur. Hélas! ma chère Gerun, reprit l'affligé Zelabdin, ton rêve n'eſt que trop vrai, Almaz qui vient de m'apparoître auſſi, m'a dit les mêmes choſes; mais il y en a ajouté une que ta tendreſſe me cache, peut-être de crainte de m'épouvanter: Azraïl eſt dans la ruelle de mon lit, il y attend mon ame, & la liaiſon qu'elle a avec mon corps ſera de ſi peu de durée, qu'à peine aurai-je le plaiſir de te voir unie avec le prince de Gur. Ah! ſeigneur, c'eſt cette circonſtance que je voulois vous taire, & qui cauſe ma douleur, répliqua la princeſſe de Divandurou: faut-il, ſeigneur, que je vous perde.... Oui, ma fille, interrompit Zelabdin avec fermeté; préparons-nous l'un & l'autre à cette dure ſéparation par une ſoumiſſion édifiante que le juſte rapport de nos rêves exige de nous, & lis-moi, je t'en conjure, les verſets de l'alcoran qui nous font regarder ce paſſage ſans frayeur.

Gerun, toute en pleurs, tira l'alcoran de ſon étui de drap vert; elle lut à ſon père juſqu'au jour, pluſieurs chapitres de ce divin livre, & elle étoit encore dans cette pieuſe occupation, lorſqu'on vint annoncer au roi l'arrivée d'un vaiſſeau au port, qui apportoit des nouvelles du prince Almaz.

* * *

CXIII. QUART D'HEURE.

A CETTE nouvelle qui réveilla toute la douleur de Zelabdin, il fit un grand cri. Ah! ma chère Gerun, dit-il à la princeſſe, voilà donc nos rêves accomplis: allez vous mettre en état de paroître devant le prince de Gur, & ordonnez qu'on l'introduiſe ſans différer dans mon appartement. Gerun obéit, elle alla ſe faire habiller, pendant que l'on porta à Faruk les ordres du roi de Divandurou; & le jeune prince ayant été conduit dans la chambre du monarque mourant, il vit tant de triſteſſe ſur ſon viſage, qu'il n'eut jamais la force de lui annoncer la mort de ſon fils. Zelabdin s'en apperçut: Seigneur, lui dit-il d'une voix foible, (car je n'ignore pas votre nom ni votre miſſion) ne craignez point d'augmenter ma douleur par le récit de la mort de mon cher fils Almaz, il a pris le ſoin lui-même de me prévenir ſur un accident auſſi triſte. Faruk, ſeigneur, héſitoit à répondre aux intentions de Zelabdin, lorſque la belle Gerun entra dans ſa chambre. Le prince de Gur à ſa vue, s'étant laiſſé tomber preſqu'évanouï ſur le lit même du roi, cet accident jeta ce monarque & ſa fille dans un étonnement extrême.

La nature, ſeigneur, continua Ben-Eridoun, avoit pris plaiſir à préparer les voies de l'amour entre Faruk & Gerun. Cette princeſſe reſſembloit ſi parfaitement à Gul-guli-Chemamé, que le prince de Gur n'avoit pu l'enviſager ſans un trouble extraordinaire. Il revint peu-à-peu de ſa foibleſſe, & reconnoiſſant, à la différence des tailles, qu'il s'étoit trompé, il ne jugea pas à propos de découvrir à Gerun le motif ſecret de cette ſubite vapeur, & ſe tournant vers Zelabdin : Ah ! ſeigneur, lui dit-il, pardonnez une impoliteſſe que je viens de commettre malgré moi; les beaux yeux de la charmante Gerun ont lancé dans mon cœur des traits ſi perçans, que je n'ai pas eu la force de les ſoutenir; mais en voulant excuſer une incivilité, je m'apperçois que j'en commets une autre; il ſied mal de parler d'amour dans des lieux remplis d'horreur & de triſteſſe; & quoique j'y ſemble autoriſé par les aſſurances que m'en a données l'ombre du prince votre fils, & par les marques divines qu'elle m'a gravées ſur le bras droit, je ſens bien mon imprudence en cette occaſion.

Tout vous eſt permis, ſeigneur, reprit l'affligé Zelabdin, puiſque le ciel vous deſtine pour être l'époux de la belle Gerun; j'aurois mauvaiſe grâce de trouver à redire à une paſſion qui doit faire tout le bonheur de ſa vie, & je ſuis charmé au contraire que ſes attraits aient fait une impreſſion ſi vive & ſi prompte ſur les ſens d'un prince auſſi accompli. Mais, ſeigneur, faites-moi la grâce de m'apprendre, enfin, le ſort de mon fils, puiſque vous êtes le ſeul qui m'en puiſſiez dire des nouvelles certaines. Faruk en ce moment ne put ſe diſpenſer d'inſtruire Zelabdin de la mort déplorable d'Almaz, il lui en apprit toutes les circonſtances dans le moins de paroles qu'il lui fut poſſible, la punition de ſes aſſaſſins, l'apparition de ce malheureux prince, & les ordres précis qu'il en avoit reçus de ſe rendre à Divandurou, où il l'avoit aſſuré du cœur de la belle Gerun.

A peine, ſeigneur, le prince de Gur avoit achevé ſon récit, qu'on vint bruſquement annoncer à Zelabdin que le roi de Cananor en perſonne venoit de faire une deſcente dans l'iſle, & qu'il mettoit tout à feu & à ſang. Ah! ſeigneur, dit Faruk, c'eſt à moi à vous venger de l'oppreſſion de cet injuſte monarque; je périrai bientôt avec tous les miens, ou je vous apporterai ſa tête avant qu'il ſoit peu. Le prince alors faiſant une profonde inclination au roi, ſe tourna vers la princeſſe : Et vous, lui dit-il, charmante Gerun, oſerois-je me flatter de vous être déjà aſſez cher pour mériter que vous faſſiez au ciel des vœux pour un prince qui répandra juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang avant que le roi de Cananor vienne à bout de ſes lâches prétentions.

La princeſſe de Divandurou fut interdite du compliment du prince; elle ne ſavoit comment y répondre; mais ſon amour ſemblant être autoriſé par le grand prophête & par ſon père : Allez, ſeigneur, lui repliqua-t-elle, où la gloire vous appelle, notre cauſe eſt trop juſte pour que la victoire ſoit du côté du roi qui veut nous opprimer; mais ne vous abandonnez point tant à l'ardeur de votre courage, que je puiſſe y trouver une nouvelle matière de douleur. La princeſſe ne put achever ces mots ſans rougir; & Faruk, transporté de joie de voir le cœur de la princeſſe ſenſible pour lui, courut ſe mettre en état d'exécuter ce qu'il venoit de promettre. Il aſſembla en un moment tous ſes gens ; & les troupes du roi Zelabdin s'étant jointes à lui, ils les conduiſit vers les ennemis avec tant d'intrépidité, qu'on liſoit ſur ſon viſage des marques aſſurées de ſa victoire.

Le roi de Cananor avoit d'abord inſpiré une telle terreur dans l'iſle, que tout fuyoit devant lui ; mais Faruk ramenant les fuyards, le repouſſa ſi vigoureuſement, qu'il fut obligé de reculer lui-même à ſon tour. Déſeſpéré de ſe voir vaincu par un ſeul homme, car ce n'étoit pour ainſi dire que Faruk qui faiſoit pencher la victoire de ſon côté, il ſe fit jour à travers mille épées pour le joindre ; & le prince de Gur, qui brûloit d'envie de meſurer ſes forces contre celles du roi de Cananor, ayant fait plus de la moitié du chemin, & renverſé tout ce qui ſervoit d'obſtacle à ſa valeur, l'on vit entr'eux un combat terrible, qui ſe termina enfin à l'avantage de Faruk. Le roi de Cananor y laiſſa la vie, & ſa mort ayant découragé ſes ſoldats, ils cherchèrent à regagner promptement leurs vaiſſeaux ; mais le prince de Gur les ayant pourſuivis ſans relâche, ils paſsèrent tous ſous le tranchant des ſabres des ſoldats de

Zelabdin & de Faruk, & leurs vaiſſeaux furent abandonnés au pillage.

Après une victoire auſſi complette, le prince retourna au palais au milieu des acclamations de tout le peuple. Il fut reçu de Zelabdin, & ſurtout de l'incomparable Gerun, avec des tranſports de joie difficiles à exprimer. La ſympathie, qui fait ordinairement beaucoup de chemin en peu d'heures, lui avoit tellement gagné le cœur de cette princeſſe, qu'elle avoit peine à modérer le plaiſir qu'elle reſſentoit de ſe voir deſtinée à être l'épouſe d'un prince ſi charmant.

CXIV. QUART D'HEURE.

FARUK, ſeigneur, étoit parfaitement bien fait, les traits vifs, l'air noble, l'ame belle, extrêmement adroit, & brave au-delà de l'imagination. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour enflammer une jeune princeſſe, que ſon heureuſe reſſemblance avec Gulguli-Chemamé faiſoit adorer à ce jeune héros. En un mot, Zelabdin ne voulut plus laiſſer longtemps ſoupirer ces heureux amans.

Il les unit enſemble dès le jour même; & déclarant Faruk pour ſon ſucceſſeur, il alla peu de temps après rendre compte de ſes actions devant le trône majeſtueux de dieu.

Voilà, ſeigneur, toutes les aventures de Faruk; ce prince chéri de la belle Gerun, après avoir ſincérement pleuré la mort de Zelabdin, paſſa ſes jours avec ſon illuſtre épouſe dans une félicité digne d'envie, & laiſſa après lui des princes dont la poſtérité règne encore aujourd'hui dans les iſles de Divandurou.

RETOUR

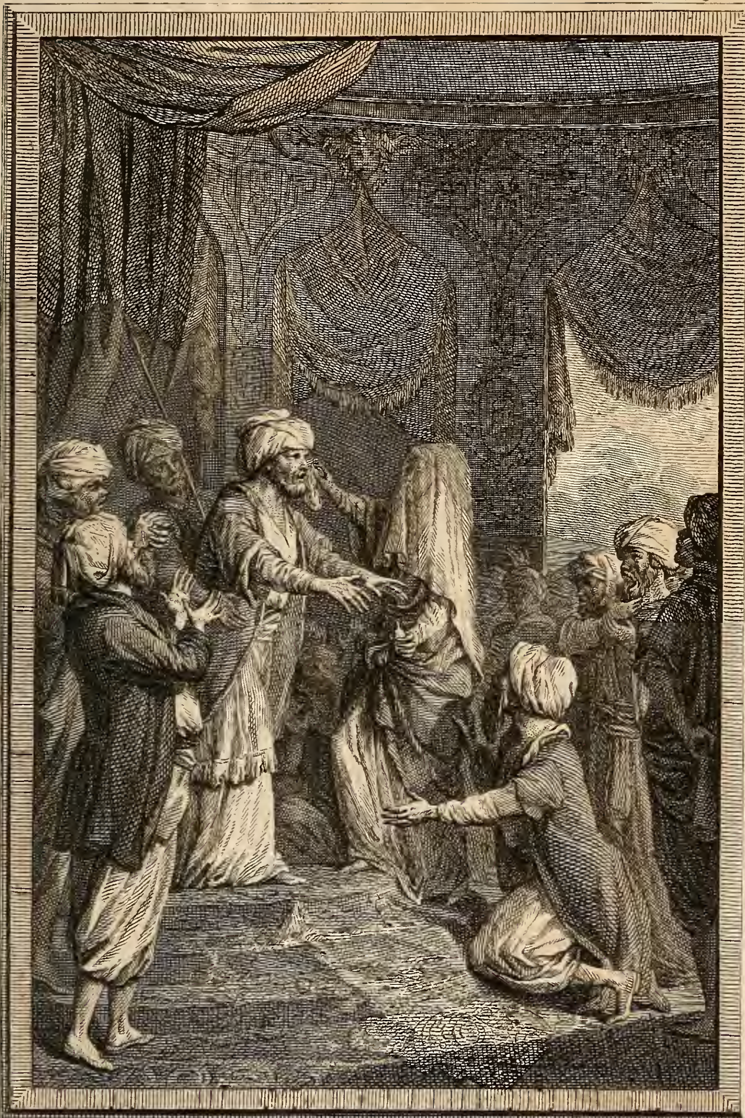
DU MÉDECIN ABUBEKER.

DANS le moment que Ben-Eridoun achevoit l'hiſtoire de Faruk, l'on entendit par tout Aſtracan mille cris de joie, qui retentirent jusqu'au palais de Schems-Eddin. Ce monarque, ſurpris de cette nouveauté, ordonna promptement au viſir Mutamhid de s'informer du ſujet de ce bruit. Il ſortit pour cet effet du palais, mais y rentrant dans l'inſtant même: Ah! ſeigneur, s'écria-t-il tout tranſporté, je viens d'appercevoir Abubeker avec une dame voilée qu'il conduit ici par la main; ſans doute que vos maux vont finir, & c'eſt la préſence de ces deux perſonnes qui porte dans le cœur de vos peuples une joie qu'ils ne peuvent contenir.

Mutamhid n'avoit pas encore achevé d'apprendre au roi d'Aſtracan une ſi agréable nouvelle, que le père de Ben-Eridoun entra dans le ſallon où étoit Schems-Eddin, ſuivi de la foule du peuple, qui avoit forcé les portes; il ſe proſterna au pied de ſon roi : Seigneur, lui dit-il, voici votre fidèle eſclave de retour avant le temps que j'avois promis à votre majeſté, & j'amène avec moi un tréſor que je n'ai pu trouver qu'à Serendib même; c'eſt la femme qui doit vous rendre la vue. Approche, mon cher Abubeker, que je t'embraſſe, répondit le roi d'Aſtracan; des ſujets tels que toi & ton fils méritent toute la bienveillance de leur prince : que cette femme ſi rare faſſe donc ſon expérience; mais je t'avertis par avance que quand elle ne réuſſiroit pas, je ne t'en aurai pas moins d'obligation.

La dame voilée, à ce commandement, s'approcha du trône de Schems-Eddin; chacun étoit attentif à ce qui s'alloit paſſer ; & peu de gens, ſurtout les médecins, ajoutoient foi à ce remède, lorſque cette femme tirant de ſon ſein un flacon d'or qu'elle ouvrit, frotta les yeux du roi d'Aſtracan avec l'eau qu'elle avoit recueillie ſur l'arbre merveilleux de Serendib. A peine cette divine liqueur eut-elle touché les prunelles de Schems-Eddin, qu'il y ſentit une fraîcheur ſalutaire, qui lui réjouït l'ame ; deux eſpèces de tayes qui empêchoient l'effet des rayons viſuels s'évanouïrent ; & ce prince recouvrant en ce moment l'uſage de la vue, auſſi net qu'il l'eut jamais eu avant le crime de Ben-Bukar, qui l'en avoit ſi barbarement privé, s'écria transporté de joie : O ciel ! eſt-il bien poſſible que l'obſcurité qui m'enveloppoit depuis ſi longtemps ſe ſoit diſſipée ? Oui, je vous reconnois, mon cher Mutamhid ; c'eſt vous-même Cubergh, voici tous mes fidèles ſujets, dont les traits n'ont point été effacés de ma mémoire par un ſi long aveuglement ; enfin donc je revois la lumière.

L'étonnement fut ſi extraordinaire, & la joie ſi grande dans le ſallon, que l'on n'entendoit de toutes parts que des battemens de mains ; mais le roi ayant fait faire ſilen-



A peine cette divine liqueur eut elle touché les prunelles de Schems-Eddin, qu'il y Sentit une fraicheur Salutaire qui lui rejouit l'Ame.

[illegible] 17[illegible] Vinc. [illegible] sc.

ce, adreſſa la parole à la dame voilée, qui étoit demeurée debout, dans un modeſte ſilence. Qui que vous ſoyez, lui dit-il, illuſtre héroïne de votre ſexe, eſpérez tout d'un ſervice dont la récompenſe n'a point de prix. La perte de ma chère Zebd-El-Caton ne me permet pas de partager mon trône avec vous; jamais femme, quelque belle qu'elle puiſſe être, n'aura pouvoir ſur mon cœur; mais comptez ſur une reconnoiſſance ſans bornes & toujours nouvelle. Au reſte, madame, ne me cachez plus, ni à mes ſujets, une perſonne à qui j'ai tant d'obligation : levez ce voile, je vous en conjure, & laiſſez-nous voir des yeux dont la vivacité éblouït, quoique leurs feux ſoient rompus par la gaze qui les cache.

La dame voilée, à cette prière, crut devoir obéïr. Elle leva ſon voile; mais que devint Schems-Eddin à cette vue qu'il ne put ſoutenir? il ſe laiſſa aller ſur ſon trône, & ne reprenant l'uſage de la parole que quelques momens après : Ah! Zebd-El-Caton, ma chère Zebd-El-Caton, s'écria-t-il, eſt-ce bien vous que je vois, & mon cœur, ſur lequel votre image eſt ſi profondément gravée, ne prend-il pas pour vous tout ce qui ſe préſente à mes yeux? Non, reprit la dame, qui venoit d'ôter ſon voile, en verſant des larmes de joie, je ſuis cette Zebd-El-Caton que vous avez crue morte; je vis, & je ſuis aſſez heureuſe pour faire finir vos malheurs. Ah! ſans doute, reprit le roi, en embraſſant tendrement ſon épouſe, tous mes maux ſont finis, puiſque je vous revois. Dieu m'eſt témoin que je n'ai pas été un ſeul jour, depuis notre cruelle ſéparation, ſans répandre des larmes de votre perte; en voilà donc la ſource tarie.

Cette converſation, & les mutuelles tendreſſes & careſſes de ces illuſtres époux, touchèrent vivement les aſſiſtans. Ils étoient étonnés d'une ſi ſurprenante & miraculeuſe aventure, auſſi-bien qu'Abubeker lui-même, qui avoit amené cette princeſſe de Serendib à Aſtracan, ſans la connoître pour Zebd-El-Caton. Bientôt après cette heureuſe reconnoiſſance, la triſteſſe & le ſilence firent place à la joie & au plaiſir. Le roi fit des libéralités exceſſives à Abubeker & à ſon fils, qu'il retint toujours auprès de lui. Il envoya des ſommes immenſes dans tous les couvents de derviches & dans les moſquées, pour remercier le ſouverain prophête de ſa divine protection; mais, impatient de ſavoir par quel pouvoir ſurnaturel ſon épouſe avoit été rappelée à la vie, & par quel haſard elle avoit rencontré Abubeker, il ne fut pas plutôt rentré dans ſon palais avec ſes viſirs & le médecin, qu'il pria Zebd-El-Caton en leur préſence de vouloir ſatisfaire ſa curioſité. La princeſſe aimoit trop le tendre Schems-Eddin pour retarder ſa ſatisfaction d'un inſtant; elle lui parla en ces termes.

HISTOIRE

DE ZEBD-EL-CATON.

IL eſt inutile, ſeigneur, de vous rappeler les dernières paroles que je vous dis au moment de notre ſéparation; elles m'étoient dictées par notre grand prophête, & je ne croyois pas que nous duſſions jamais être réunis enſemble, voyant Azraïl auſſi près de mon chevet; cependant, je n'en mourus pas; une vapeur léthargique interrompit ſeulement la fonction de tous mes ſens, & fit croire ſans doute que je ne vivois plus: vous y fûtes trompé vous-même, vous me fîtes enfermer, à ce que j'ai ſu depuis par

Abubeker, qui, ſans me connoître, a raconté tous vos malheurs en ma préſence au roi de Serendib; vous me fîtes enfermer, dis-je, dans un cercueil orné de pierreries; mais vous eûtes la précaution de ne me point couvrir le viſage, & c'eſt ce qui me ſauva la vie.

Les bijoux & l'or, dont le cercueil étoit garni, firent que les voleurs arabes m'emportèrent juſqu'à ce qu'ils ſe cruſſent en sûreté. Ce ne fut qu'à plus de dix lieues de l'endroit où ils vous avoient attaqué, qu'ils partagèrent entr'eux leur butin; & après avoir déchiré mon cercueil, ils alloient me dépouiller, & me jeter dans une petite rivière aſſez profonde, qui n'étoit pas éloignée d'eux, lorſque l'un des arabes ayant voulu découdre avec ſon coûteau la manche de ma robe, ſur laquelle étoit attachée une émeraude, fut aſſez mal-adroit pour me piquer au bras, & ce fut-là, ſeigneur, ce qui me garantit de la mort: le ſang en ſortit en ſi grande abondance, que cet homme en fut ſurpris, & ſentant encore en moi quelque reſte de chaleur, & une palpitation aſſez lente, il jugea bien que la léthargie m'avoit réduite en cet état. Il ne témoigna rien de ce qui venoit de lui arriver, & me chargeant ſur ſes épaules, il me porta vers la rivière, dans le deſſein de faire croire qu'il alloit m'y jeter. Les voleurs pendant ce temps s'éloignèrent ſans ſonger ſeulement à cet homme : heureuſement qu'il ſavoit un peu de médecine, il laiſſa couler mon ſang autant qu'il le crut à propos pour me ſauver la vie, banda enſuite mon bras avec la mouſſeline de ſon turban, & me jetant de l'eau ſur le viſage, il me fit revenir peu-à-peu.

J'ouvris enfin les yeux, ſeigneur, & quand j'eus aſſez de force pour conſidérer fixement les objets les plus prochains, je ne fus pas peu ſurpriſe de me voir ſeule avec un homme inconnu; comme il lut mon étonnement & ma douleur dans mes yeux & dans mes actions. Raſſurez-vous, madame, me dit-il, votre vie eſt en sûreté avec moi, & votre honneur n'y court aucun riſque, puiſque je ſuis hors d'état de l'attaquer, quand même j'en aurois la volonté. Ces paroles firent ceſſer mon effroi; & m'étant informée de lui par quel moyen j'étois tombée entre ſes mains, j'appris, ſeigneur, que votre petite caravane avoit été attaquée par des voleurs arabes à quelques journées du grand Caire; que vous aviez fait une réſiſtance inouïe ; mais qu'enfin vous aviez ſuccombé ſous le nombre, & qu'avec toute votre eſcorte vous étiez tombé, percé de mille coups, & entouré de plus de trente de vos ennemis, qui avoient tous péri de votre main. Jugez, mon cher prince, de mon déſeſpoir, en apprenant cette cruelle nouvelle. Je ne vous comptai plus au nombre des vivans ; & voulant vous rendre les mêmes devoirs dont vous m'aviez honorée, je ſuppliai l'arabe, avec qui j'étois, de me conduire à l'endroit où s'étoit paſſé le combat ; il eut pour moi cette complaiſance. Comme j'étois extraordinairement foible, je ne pus faire ce chemin qu'en trois jours ; nous examinâmes enſemble les morts ; mais comme ils étoient preſque tous défigurés par le ſang, par les plaies qu'ils avoient reçues au viſage, & par le temps qu'il y avoit qu'ils étoient expoſés à l'air, je ne pus reconnoître votre corps avec certitude : j'en trouvai pourtant un qui me parut de votre taille, & que je pris pour vous ; je lui lavai le viſage de mes larmes, j'y crus remarquer quelques-uns de vos auguſtes traits, & ma douleur fut ſi vive en ce moment, que je m'évanouïs ſur le corps que je tenois embraſſé tendrement : l'arabe m'en détacha ; je fus plus d'une heure ſans ſentiment ; mais je revins enfin à moi. Nous creusâmes avec quelques ſabres rompus, un trou aſſez grand pour y mettre ce corps ; je l'y enfermai, je le couvris de terre, & je quittai enfin ce funeſte lieu.

J'étois ſi étonnée, malgré mon affliction, des civilités & de la politeſſe de mon arabe, que je ne pouvois être un moment ſans lui en témoigner ma reconnoiſſance. Seigneur, lui dis-je, comment eſt-il poſſible, qu'ayant embraſſé le genre de vie que vous meniez avec les Bédouins, vous ayez conſervé parmi eux des manières ſi nobles & ſi éloignées de leur caractère ? vous n'étiez pas né pour une condition ſi baſſe & ſi cruelle ; il faut ſans doute que quelque raiſon preſſante vous ait obligé à demeurer avec eux. Ah ! madame, s'écria l'arabe, quoique d'un état médiocre, je ne croyois pas certainement me trouver jamais dans la compagnie de pareils ſcélérats ; la vengeance que j'ai voulu prendre du plus cruel affront que l'on puiſſe faire à un homme, m'a ſeule déterminé à m'aſſocier aux voleurs arabes ; mais la mort de mon ennemi ne me rend point ce que ſon injuſte fureur m'a ôté. Cet homme ne put prononcer ces dernières paroles ſans répandre des larmes abondamment ; elles excitèrent ma compaſſion & ma curioſité : je le priai de vouloir me raconter ſes malheurs. Voici à-peu-près, ſeigneur, de quelle manière il s'en acquitta.

AVENTURES

DE L'ARABE ABEN-AZARD.

JE ſuis fils, madame, d'un aſſez riche jouailler d'Aden (1). Mon père avoit un intime ami, nommé Saman, de ſa même profeſſion ; cet ami avoit une fille de quatre ans moins âgée que moi ; mais d'une beauté qui effaçoit tout ce qu'il y avoit de jeunes perſonnes dans Aden. Pour s'attacher encore plus étroitement l'un à l'autre, mon père & ſon ami deſtinèrent leurs enſans à être unis enſemble ; de ſorte que nous n'eûmes pas plutôt l'âge de raiſon, que l'on apprit à la jeune Abdarmon à me regarder comme devant être un jour ſon époux, & que mon père me fit connoître que je ne lui plairois qu'autant que je ferois des progrès ſur le cœur de cette aimable fille.

---

(1) Aden, ville ſituée à l'entrée de la Mer Rouge ; dans l'Arabie heureuſe ; elle eſt capitale d'un royaume du même nom.

Il arrive rarement que des enfans, deſquels on diſpoſe dans un âge ſi tendre, ſuivent exactement les volontés de leurs parens ; il ſemble même que cette eſpèce de tyrannie leur inſpire un déſir de révolte. Il en fut, madame, tout autrement de nous ; plus nous avançâmes en âge, & plus nous répondîmes aux intentions de nos pères. Je paſſois des journées entières avec ma petite maîtreſſe, ſans chercher d'autres plaiſirs. Elle n'en trouvoit point de plus ſenſible que celui de me voir auprès d'elle ; & ſi je manquois d'un moment les heures auxquelles j'avois coutume de me rendre à ſa chambre, elle m'en faiſoit des reproches ſi tendres, que mon amour en recevoit une puiſſante augmentation. Vous ne m'aimez pas comme il faut, mon cher Aben-azard, me dit-elle un jour, & je vois bien que je ne ſuis pas aſſez belle pour eſpérer de vous attacher uniquement ; vous paroiſſez ſouvent diſtrait avec moi pendant que je ne ſuis occupée que de vous ſeul. Que manque-t-il donc à votre bonheur pour le rendre parfait ? Ah ! ſi je le ſavois, dût-il m'en coûter la vie pour rendre mon amant heureux, je lui proteſte que je le ferois avec joie. Vous êtes bien injuſte, ma chère maîtreſſe, lui répondis-je, & en même-temps bien ingénieuſe à vous donner de la peine ? pourquoi me faire des reproches que je mérite ſi peu ? Je n'aime que vous ; votre amour ſeul fait tout mon bonheur ; je languis dans les lieux où je ne vous trouve point ; & ſi je puis être capable de quelque chagrin, c'eſt de voir que notre félicité ſoit ſi éloignée qu'il me faille attendre quatre ans pour être l'époux de ma chère Abdarmon.

Ma jeune maîtreſſe, continua Abenazard, n'avoit au plus que dix ans, & j'en avois à peine quatorze, lorſque nous tenions des diſcours ſi tendres ; jugez quels ils pouvoient être, plus nous approchions du terme ſi déſiré. Enfin, madame, je ne crois pas qu'on puiſſe jamais s'aimer avec plus de délicateſſe que nous le faiſions ; & nous touchions preſqu'à l'heureux moment qui devoit couronner un amour ſi pur & ſi fidelle, lorſque nous devînmes tout-d'un-coup les plus infortunés amans de toute la terre. Nos pères ſe brouillèrent pour quelque jalouſie de profeſſion : un ennemi mortel du mien prit le ſoin de fomenter leur querelle par mille mauvais rapports; & ce traître, par ſes artifices, vint ſi bien à bout de les déſunir, qu'il ſe forma entr'eux une haine irréconciliable. L'on avoit commencé, madame, par rompre les engagemens que l'on nous avoit fait prendre, Abdarmon & moi. L'on nous défendit enſuite abſolument de nous voir, & de concevoir jamais la moindre eſpérance de raccommodement. Que ce coup fut ſenſible! j'en penſai expirer de douleur, & je dois rendre à Abdarmon la juſtice de dire, que la ſienne fut ſi vive qu'elle en tomba dangereuſement malade, & qu'elle en fut réduite à l'extrêmité. J'appris cette nouvelle avec un déſeſpoir violent; je courus chez Saman, je me jetai à ſes pieds; il n'eſt point de termes ſoumis dont je n'uſaſſe pour l'attendrir en ma faveur; je le trouvai inflexible : je voulus lui faire craindre la mort prochaine d'Abdarmon, il n'en fut point ému. Quoique j'aie pour ma fille toute la tendreſſe poſſible, j'aime encore mieux, me dit-il, qu'elle ſoit dans le tombeau que de la voir entre les bras du fils de mon plus cruel ennemi; ainſi, n'eſpérez pas me fléchir, & retirez-vous promptement de chez moi, ſi vous ne voulez que j'oublie bientôt les bontés que j'ai encore pour vous. Je voulus ouvrir la bouche, mais la dureté de Saman me toucha ſi vivement, que je tombai ſans connoiſſance à ſes pieds; il n'en fut pas plus touché, au contraire, il me fit prendre par deux eſclaves en l'état où j'étois, & me fit mettre hors de chez lui.

Mon père, qui revenoit de ſes affaires, paſſa malheureuſement pour moi dans cette rue; il apprit l'indigne procédé de Saman: il en fut outré, & m'ayant fait rapporter au logis, j'y revins, enfin, de mon évanouiſſement.

L'affront que je venois de recevoir étoit trop public pour ne pas aigrir mon père au dernier point. Il me défendit, ſous peine de ſon indignation, de retomber jamais dans la même faute. Mais, Madame, que j'avois peu d'inclination à lui obéir. La belle Abdarmon avoit fait trop d'impreſſion ſur mon ame pour que je la puſſe ſitôt oublier;

oublier; au contraire, je cherchai tous les moyens de l'aſſurer de bouche d'une tendreſſe éternelle; mais elle étoit trop bien gardée; il me fut impoſſible d'en approcher. J'en tombai malade de chagrin; &, pour comble de malheur, j'appris, en relevant de maladie, qu'elle venoit d'épouſer Ilekhan, le fils de notre ennemi. Que devins-je à cette cruelle nouvelle; je vomis contre Saman tout ce que la rage & le déſeſpoir me dictèrent. Ah! m'écriai-je, belle Abdarmon, il eſt donc poſſible que vous ſoyez devenue la proie du plus vil & du plus brutal de tous les hommes? En effet, Madame, Ilekhan avoit une mine ſi baſſe, l'air ſi farouche, & des manières ſi peu polies, qu'il étoit généralement haï de tout le monde; mais ſon père avoit gagné Saman par d'artificieuſes flatteries, & lui ayant fait comprendre qu'il ne pouvoit mieux ſe venger du mien, qu'en donnant Abdarmon à ſon fils, ce malheureux n'avoit pas héſité d'un moment à ſacrifier ſa fille à ſa vengeance, & la belle Abdarmon avoit été la victime de la haine de nos familles.

Ce n'avoit pas été ſans une extrême répugnance de ſa part, qu'on l'avoit livrée entre les bras d'Ilekhan ; elle s'étoit ſervie de toutes ſortes de moyens pour l'éviter : il avoit fallu obéir à un père inexorable ; mais on n'avoit jamais pu arracher d'elle ſon conſentement pour une union à laquelle elle auroit préféré la mort, ſi on lui en avoit donné le choix. Saman, cependant, abandonnant la qualité de père pour devenir le bourreau de ſa fille, la remit entre les mains d'Ilekhan. Il la conduiſit en ſa maiſon, ſans trop s'embarraſſer de l'averſion qu'elle témoignoit avoir pour lui, & croyant que le conſentement de l'indigne Saman lui ſuffiſoit pour exiger d'Abdarmon ce qu'une femme ne peut, ſans ſcrupule, refuſer à ſon mari, il trouva chez cette vertueuſe fille une réſiſtance que les prières ni les menaces ne purent jamais vaincre. Son humeur impatiente le fit courir en porter ſes plaintes chez Saman : il en fit de ſévères réprimandes à ſa fille ; mais cette généreuſe perſonne, ſans ſortir du reſpect qu'elle devoit à ſon père, lui déclara qu'elle ne ſeroit jamais la femme d'Ilekhan. Non, ſeigneur, lui dit-elle, vous tentez vainement de me rendre infidelle ; mon cœur s'eſt fait une douce & longue habitude d'aimer Aben-azar, je n'ai fait en cela que ſuivre vos ordres, & la mort la plus affreuſe me ſera préférable au changement.

Saman fut étonné d'une pareille réſolution; il crut pourtant que le temps viendroit à bout de la détruire, & conſeilla à Ilekhan de traiter Abdarmon avec douceur; il lui fit eſpérer par ce moyen de fléchir ce jeune courage.

Ilekhan eut bien de la peine à ſe modérer & à ſuivre cet avis; il réſolut pourtant d'éprouver pendant quelques jours, ſi une conduite reſpectueuſe lui gagneroit un cœur ſi rebelle, & ſe réſerva enſuite d'uſer de toute ſon autorité en cas qu'il ne réuſsît pas par la douceur.

Je ſus avec une joie incroyable la noble réſiſtance d'Abdarmon, & le parti qu'Ilekhan venoit de prendre; j'en conçus une eſpérance favorable; & mettant tout en uſage pour déranger les projets de mon lâche rival, je trouvai le moyen de féduire un de ſes eſclaves, & j'obtins de lui qu'il m'introduiroit la nuit dans l'appartement de ma maîtreſſe. Il le fit en effet; je m'étois déguiſé en femme, afin de donner moins de ſoupçon à ceux qui pouvoient me voir entrer chez Ilekhan, & je fus conduit ſous cet habit dans la chambre de ma chère

Abdarmon. Elle étoit couchée négligemment ſur un lit, la tête appuyée ſur ſon bras, dans la poſture d'une perſonne affligée. Je me jetai à ſes genoux, & je baiſai une de ſes belles mains avec un ſi grand tranſport, qu'elle connut bien qu'il n'y avoit qu'un amant aimé qui pût prendre une pareille liberté. Si elle reſſentit une extrême joie à ma vue, elle ne fut pas moins effrayée quand elle fit réflexion que j'étois dans un endroit dont Ilekhan étoit le maître. Ah! ſeigneur, me dit-elle, en m'embraſſant; fuyez, je vous en conjure, des lieux où je tremble pour votre vie; mettez-vous en état, s'il ſe peut, de m'arracher à mon tyran, & ſoyez perſuadé que je ſouffrirai les tourmens les plus cruels & la mort même, avant que de trahir les ſermens que je vous ai faits tant de fois de n'être qu'à vous. Eh bien, Madame, repris-je, venez donc à l'heure même avec moi, je vais vous ſouſtraire à un homme dont le procédé doit être odieux à toute la terre.

L'eſclave que j'avois gagné s'oppoſa d'abord à ma réſolution; mais un diamant l'ébranla: je lui promis de l'emmener avec nous, & de reconnoître ſi bien le ſervice qu'il me rendroit, que je le gagnai entièrement. J'embraſſai alors Abdarmon avec un tranſport extraordinaire ; & nous allions ſortir de ſon appartement, & prendre la fuite, lorſqu'Ilekhan parut à nos yeux le ſabre à la main, & ſuivi de huit eſclaves armés de même ; je fus ſi étrangement ſurpris à cette vue, que je donnai à ces miſérables le temps de me ſaiſir.

Abdarmon connut bien par la rage qu'elle lut dans les yeux de notre ennemi, qu'il n'y avoit pas grâce à eſpérer pour nous. Elle ne daigna pas entreprendre de fléchir ſa colère, & le regardant avec indignation : Je ne t'ai point caché, lui dit-elle, tyran, la violente paſſion que j'ai toujours eue pour Aben-Azar ; il eſt aimable, il m'a plu ; je lui ai paru préférable à toutes les filles d'Aden : il m'a aimée avec toute la délicateſſe poſſible, & j'étois à lui avant qu'une injuſte haine, qui a diviſé nos familles, eût déterminé mon père à me livrer à toi : voilà, barbare, tout le crime que tu vas punir, il eſt trop beau pour en avoir le moindre regret ? Alors me tendant la main ; je vois bien, mon cher amant, me dit-elle avec aſſez de fermeté, que nous allons mourir ; l'indigne Ilekhan n'eſt pas aſſez généreux pour nous rendre à nous-mêmes ; préparons-nous donc ſans frayeur à paſſer dans une vie tranquille & délicieuſe : là nos plaiſirs ne ſeront point troublés par la haine de nos parens, nous n'y verrons ni jaloux ni tyrans, & comme nous y portons des cœurs tout remplis de flammes, nous y ſerons ſans doute reçus au nombre de ces fidèles amans qui n'auront point d'autre occupation que de ſe livrer tout entiers au plaiſir d'aimer & d'être aimés.

Ce diſcours ſi tendre pour moi, & ſi piquant pour mon rival, ne fit encore qu'allumer ſa fureur. Oui, perfide, dit-il à Abdarmon qui s'étoit jetée entre mes bras ; oui, tu mourras, & tu mourras de ma propre main ; ma vengeance ne ſeroit pas pleinement ſatisfaite ſi j'en remettois le ſoin à un autre : alors il enfonça ſon ſabre dans le ſein de ma chère maîtreſſe, qui n'eut que le temps de tourner les yeux vers moi & de me dire adieu.

Ah ! madame, continua l'arabe, en verſant un torrent de larmes que lui arrachoit un ſi tendre ſouvenir, que devins-je à cette ſanglante vue ? J'avois été, pour ainſi dire, immobile d'étonnement juſqu'alors, mais la mort d'Abdarmon m'en tira bientôt. Je fis un cri qui effraya ceux qui me tenoient, & ma fureur fut ſi violente, que je me débarraſſai d'eux, & me jetai ſur le barbare Ilekhan; je le mis ſous mes pieds, & lui arrachant un poignard qu'il portoit à la ceinture, je fis ſi bien, malgré les efforts de ſes eſclaves, que je lui en portai pluſieurs coups; mais j'étois ſi hors de moi, que je ne le bleſſai que très-légèrement. On me terraſſa, je fus déſarmé, & la rage de mon rival augmentant en voyant couler ſon ſang, il devint furieux. Traître, me dit-il, ne crois pas que je borne ma vengeance à te donner la mort: Non, non, tu n'iras pas rejoindre Abdarmon; je te deſtine à un genre de ſupplice beaucoup plus affreux que le ſupplice même. Alors, m'ayant fait lier les pieds & les mains: ah! madame, pourſuivit Aben-Azar, en verſant des larmes en plus grande abondance, la pudeur & mon déſeſpoir m'ôtent ici la parole; que vous dirai-je? Le cruel Ilekhan me fit ceſſer d'être ce que j'étois, ſans m'ôter la vie, & l'on me rapporta enſuite par ſon ordre, tout baigné dans mon ſang, & ſans connoiſſance, à la porte de mon père, à laquelle, ſoit par pitié, ou pour lui faire plutôt ſentir la douleur qu'il devoit avoir du cruel état où j'étois, les eſclaves d'Ilekhan heurtèrent de toute leur force.

Mon père à ce bruit ſe releva, alluma ſa lampe & deſcendit dans la rue : quel triſte ſpectacle pour lui ? il réveilla par ſes cris tous les voiſins ; on me porta promptement ſur un lit ; on envoya chercher un habile chirurgien. Cet homme, avec quelques poudres ſpécifiques, étancha d'abord le ſang que je perdois, & s'étant enſuite ſervi d'un baume excellent, je commençai à ouvrir les yeux, & à donner quelques ſignes de vie ; mais je n'eus pas plutôt entièrement recouvré l'uſage des ſens, que faiſant réflexion au triſte état où je me trouvois, & à la perte d'Abdarmon, je réſolus de ne lui point ſurvivre. J'arrachai l'appareil que l'on avoit mis ſur mes plaies, & je parus dans un ſi grand déſeſpoir, qu'on fut contraint de me lier pour me guérir malgré moi. Mon père apprit avec fureur que c'étoit Ilekhan qui m'avoit traité ſi indignement ; il vouloit l'aller poignarder chez lui ; je m'oppoſai à ſes deſſeins : laiſſez-moi, ſeigneur, lui dis-je, le ſoin de ma vengeance ; & ſi je vous ſuis encore cher, ne répandez point ma honte dans Aden ; je ſaurai punir, avant qu'il ſoit peu, mon ennemi de ſa cruauté. Mon père eut la complaiſance de me laiſſer faire. Enfin, madame, au bout de quatre mois je fus en état d'exécuter ce que j'avois projeté; mais il faut auparavant vous inſtruire de ce qui ſe paſſa chez Ilekhan, après le barbare traitement que j'en avois reçu, & la punition de l'eſclave qui avoit facilité notre entrevue.

Ce traître envoya ſur le champ chercher Saman, quoiqu'il fut aſſez tard: comme on l'aſſura que c'étoit pour affaire de conſéquence, il n'héſita point à ſe rendre chez Ilekhan: Seigneur, lui dit ce dernier, ſi vous étiez à ma place, & qu'après de ſévères défenſes, qui ont été faites à votre fille d'avoir aucun commerce avec Aben-Azar, vous les trouvaſſiez ici l'un & l'autre conjurant votre perte, & ne vous laiſſant aucun lieu de douter de votre déshonneur, quel parti prendroit votre amour ſi cruellement mépriſé? Le plus prompt & le plus violent, répondit Saman; dans ma juſte colère je poignarderois Abdarmon & mon rival. Je ſuis fort aiſe, reprit Ilekhan, que nous ayons été de même avis; venez voir ſi je ſais bien venger un affront: alors l'ayant fait paſſer dans l'appartement d'Abdarmon, il la lui fit voir noyée dans ſon ſang, & lui apprit en peu de mots de quelle manière il m'avoit ſu punir de ſon âmour.

Saman ne put s'empêcher de frémir à la vue de ſa fille morte; ce qu'il venoit de dire étoit plutôt l'effet de la haine qui règnoit dans nos familles, que ſes véritables ſentimens; cependant, comme il nous avoit condamnés lui-même, il ne put appeler de ſon jugement; cela ne fit même que l'animer davantage contre nous; & réſolu de nous perdre quand il en trouveroit l'occaſion, il ſe lia plus que jamais avec Ilekhan & ſon père pour y réuſſir.

Comme le lâche Saman n'avoit fait aucun bruit de la mort d'Abdarmon, je m'imaginai bien qu'il avoit quelques mauvais deſſeins. Je ſortis d'Aden, & me joignant à une troupe de Bedouins, qui rodoient aux environs de cette ville, je les priai de me recevoir dans leur compagnie. Je ſavois, par le moyen d'un eſclave fidèle, toutes les démarches de mes ennemis. J'appris un jour qu'ils étoient ſortis tous trois d'Aden, dans le deſſein d'aller paſſer quelques jours à une maiſon de campagne, qui appartenoit à Saman. Comme j'y avois été très-ſouvent, & que je ſavois parfaitement les endroits par où l'on pouvoit la ſurprendre, je propoſai au chef des Bedouins de lui faire gagner en une nuit plus de cent mille ſequins, pourvu qu'il me donnât une eſcorte ſuffiſante, & qu'il me permît de me venger pleinement des trois plus cruels ennemis que j'euſſe dans le monde.

L'on accepta ma propoſition avec joie; je choiſis vingt hommes intrépides, je leur expliquai mes intentions, & les conduiſant ſur la brune à la maiſon de campagne de Saman, je les introduiſis juſque dans le ſallon où il étoit à table avec Ilekhan & ſon père, ſans avoir eu beſoin que d'arrêter quelques eſclaves dont les cris auroient dérangé nos projets. J'étois aſſez bien déguiſé pour n'être point reconnu. On ſe ſaiſit de mes ennemis; on leur mit le poignard ſur la gorge, & on les menaça de la mort s'ils ne donnoient pas chacun un billet pour aller chez eux chercher l'écrin dans lequel ils enfermoient leurs diamans. Ils furent obligés de le faire, croyant par-là ſauver leur vie; je m'en ſaiſis auſſitôt, & leur faiſant enſuite lier les mains, leur faiſant baillonner la bouche, je les fis marcher à coups de bâton, ainſi que leurs eſclaves, juſque dans un petit bois où nous avions choiſi cette nuit notre retraite. Je remis alors leur billet à notre chef ; il voulut lui-même en être le porteur, ſe déguiſa avec trois arabes, & ſe rendit à la pointe du jour à Aden, où les commis de Saman & du père d'Ilekhan, car ce dernier, ainſi que ſon fils, ſe mêloit auſſi de la jouaillerie, ne firent aucune difficulté de lui remettre en main les diamants de leurs maîtres, dont ils voyoient les ordres ſi précis. Je contai enſuite à notre chef toute mon hiſtoire, la cruauté de Saman, & l'indigne traitement que j'avois reçu du perfide Ilekhan : il ne put l'écouter ſans horreur. Venge-toi, me dit-il, je t'abandonne ces traîtres ; & ſi tu étois aſſez généreux pour leur pardonner, je ſerois moi-même leur bourreau & le tien. Je fis donner d'abord la liberté aux eſclaves, afin qu'ils ne me reconnuſſent point, & après avoir dépouillé les vêtemens qui me rendoient méconnoiſſable, je me montrai bientôt après à mes ennemis ; ils frémirent à ma vue, & me demandèrent la vie avec des larmes, qui commençoient à me toucher, lorſque me rappelant toute leur barbarie, je la leur reprochai avec fureur, & après avoir poignardé moi-même Saman & le père d'Ilekhan, il n'y eut ſorte de tourmens que je ne fiſſe ſouffrir à mon lâche & cruel rival, avant de lui donner la mort : j'en ai même encore horreur en ce moment ; mais, madame, de quoi n'eſt point capable un homme outragé auſſi cruellement que je l'avois été. Après m'être ainſi vengé, je n'avois plus deſſein de ſuivre les Bedouins ; mais il y a du danger de s'aſſocier avec des gens de ce caractère, on ne les quitte pas comme l'on veut : le vol des diamans m'avoit mis en réputation ; il avoit été conduit avec tant de prudence, que notre chef eut en moi toute la confiance poſſible ; loin de me donner mon congé, il ne voulut plus rien entreprendre ſans mon conſeil, & je me ſuis trouvé malgré moi dans l'obligation de reſter avec lui depuis plus de deux mois juſqu'au jour d'hier qu'il a été tué de la main même de votre époux. Comme cette victoire nous avoit coûté cher par la perte de plus de huit cent arabes, & que nos forces étoient bien diminuées, l'on ne jugea pas à propos de partager le butin ſur le champ de bataille, de peur d'être ſurpris. Nous nous chargeâmes de toutes les dépouilles ; l'on me donna le ſoin de votre cercueil, à cauſe des pierreries qui y étoient attachées, & nous ne commençâmes nos partages qu'auprès de l'endroit, où, ſous prétexte de vous aller jeter dans la petite rivière, qui eſt aſſez profonde dans de certains endroits, je me ſuis écarté des Bedouins. La confuſion & le déſordre qui règnoient entre ces ſcélérats ne leur ont pas permis de s'appercevoir de mon abſence. J'en veux profiter, madame, & tâcher d'obtenir du ciel, par de bonnes actions, & ſans nombre, le pardon de mes crimes; auſſi bien me reprocherai-je ſans ceſſe l'extrême cruauté dont j'ai uſé envers mes ennemis.

Voilà, madame, le récit ſuccinct & déplorable de mes malheurs; jugez à préſent ſi vous ne pouvez pas bien, ſans ſcrupule, vous abandonner à ma conduite, lorſque je vous offre de vous accompagner par-tout où vous aurez deſſein d'aller.

SUITE

DE L'HISTOIRE DE ZEBD-EL-CATON.

J'AVOIS écouté l'arabe Aben-Azar avec beaucoup de compaſſion, pourſuivit la belle reine d'Aſtracan. Comme je ne croyois pas, ſeigneur, pouvoir être en plus ſûre compagnie, j'acceptai ſes offres, & nous

nous rendîmes à Aden par des chemins détournés. Il appréhendoit qu'on ne l'eût ſoupçonné d'avoir fait aſſaſſiner ſes ennemis; nous n'y entrâmes que ſur le ſoir, & nous allâmes droit à la maiſon de ſon père, à qui il raconta l'horrible vengeance qu'il en avoit priſe, & de quelle manière il m'avoit trouvée. Ce bon homme fut ſi ſenſible au plaiſir de revoir ſon fils, dont il n'avoit point eu de nouvelles depuis long-temps, qu'il en penſa mourir de joie: j'en reçus tout l'accueil poſſible; & comme il avoit intérêt qu'on donnât un bon motif de ſon abſence, il fit courir le bruit qu'il venoit de faire un voyage à Suaquem, (1) où il m'avoit épouſée. Peu de gens ſavoient à fond la diſgrace d'Aben-Azar, excepté le chirurgien; mais il étoit mort depuis ſa guériſon, & Ilekhan ne s'étoit pas vanté de ſa vengeance. Comme je ne riſquois rien à appuyer cet ingénieux menſonge, l'on me regarda dans Aden comme la femme de ce jeune homme, & j'y demeurai avec lui près de trois ans. Je l'avois prié de cacher ma qualité à ſon père, & de me faire paſſer auprès de lui pour la femme d'un tartare qui avoit été tué par les Bedouins en revenant de la Mecque: il me tint parole, mais cette précaution me fut très-nuiſible.

---

(1) Cette ville eſt ſituée ſur les côtes de la Mer Rouge.

Le père d'Aben-Azar étoit un vieillard encore d'aſſez bonne mine; j'avois pour lui toutes les complaiſances poſſibles; il crut apparemment ne les pouvoir mieux reconnoître que par de l'amour. Je m'imagine qu'il combattit long-temps avant que de me le déclarer; mais enfin, après s'être bien fortifié dans ſes réſolutions, il ne vouloit plus me laiſſer ignorer ce que ſon cœur reſſentoit pour moi. Quoiqu'il fut impétueux dans ſes déſirs, il prit quelques précautions pour me le faire ſavoir; & m'en inſtruiſit d'une manière aſſez ſingulière. L'on vous regarde dans Aden comme la femme de mon fils, me dit-il un jour; mais, madame, en même temps qu'on le loue du choix que l'on croit qu'il a fait de vòtre perſonne, on le plaint de votre ſtérilité: ces diſcours m'effraïent; & j'appréhende qu'en venant à découvrir notre tromperie, on n'ait aſſez de preuves pour le convaincre du meurtre d'Ilekhan

& de ſes deux autres ennemis ; l'on réveille notre ancienne querelle ; l'on parle de la vengeance cruelle exercée ſur Aben-Azar : il eſt venu juſqu'à moi des bruits qui pourront autoriſer les envieux à croire mon fils coupable ; je ne ſuis point en repos dans une conjoncture auſſi délicate, & il n'y a que vous, madame, qui puiſſiez faire ceſſer ces diſcours. Moi ? répondis-je fort étonnée ; je ſuis trop ſenſible à tout ce qui vous regarde pour vous rien refuſer ; parlez, ſeigneur, apprenez-moi comment il faut s'y prendre pour vous rendre la tranquillité, vous m'y verrez travailler auſſi-tôt avec joie. Eh bien, madame, reprit l'amoureux vieillard, en voici le ſeul moyen. Puiſque mon fils n'eſt pas en état de faire taire les mauvaiſes langues, j'ai cru que je devois y ſuppléer, & que je n'étois pas encore hors d'âge à faire ceſſer une ſtérilité qui fait parler dans Aden : devenez mère, madame, que ce ſoit par mon moyen ; voilà nos ennemis hors de meſure, ils prendront mes propres enfans pour mes petits-fils, & ne raiſonnant plus ſur une matière qui me cauſe des inquiétudes terribles, la vie d'Aben-Azar eſt en ſûreté.

Je fus, ſeigneur, pourſuivit Zebd-El-

Caton, autant ſurpriſe qu'on puiſſe l'être de la propoſition du vieillard ; j'eus vingt fois envie de lui découvrir qui j'étois ; mais appréhendant qu'il ne crût que je ne lui ferois cette déclaration que pour le refuſer, je réſolus de tourner la choſe en plaiſanterie : il s'en choqua, nous nous brouillâmes, & m'étant enſuite venu demander excuſe de ſes emportemens, il me jeta par de nouvelles & fréquentes ſollicitations, dans un embarras qui me fit tout appréhender de ſes extravagances. Je les déclarai à Aben-Azar, il m'en demanda mille pardons, & prenant tout d'un coup une réſolution digne d'un honnête homme, il me propoſa de monter avec lui un vaiſſeau qui partoit le lendemain pour Ormus. Je l'acceptai avec une extrême joie ; il ſe munit de pierreries, nous nous embarquâmes enſemble, & nous étions bien loin du port, avant que cet amant ridicule ſoupçonnât ſeulement notre fuite.

Me voilà donc, ſeigneur, ſur mer avec Aben-Azar, dans le deſſein de reprendre la route d'aſtracan, lorſque nous ſerions arrivés à Ormus ; nous avions les vents très-favorables, & nous eſpérions y arriver bientôt, lorſqu'il ſurvint tout d'un coup une tempête effroyable, qui, après avoir battu notre vaiſſeau pendant dix-ſept jours ſans relâche, le fit briſer en mille pièces ſur un rocher, qui ne paroiſſoit pas bien éloigné de terre. Preſqu'aucun de nous ne périt dans ce naufrage, les débris du vaiſſeau dont nous nous faisîmes, nous portèrent à bord: mais quelle fut notre douleur d'apprendre par notre pilote que nous étions dans une iſle déſerte, dans laquelle le roi de Serendib reléguoit ordinairement ceux de ſes ſujets qui avoient mérité la mort; qu'il ne venoit point de vaiſſeau à cette iſle, ſi ce n'étoit une fois l'an, & qu'encore il y avoit des années entières où, faute de coupable, il n'en arrivoit aucun.

Cette triſte nouvelle nous affligea fort; nous parcourûmes l'iſle, nous y trouvâmes quelques légères habitations à moitié ruinées, mais nous n'y trouvâmes point d'habitans. Nous vécûmes pendant près d'un mois, avec beaucoup d'économie, de quelques proviſions que la mer nous envoya de notre propre vaiſſeau; & nous fûmes enſuite contraints d'avoir recours à des fruits dont le goût étoit fort déſagréable. Enfin, ſeigneur, la plûpart de nos compagnons étoient déja morts de misère, lorſque nous vîmes de loin un vaiſſeau qui paroiſſoit venir droit à notre iſle ; nous ne nous trompâmes point, c'étoient les exilés de Serendib. Il y avoit plus de trois ans qu'on n'y avoit amené perſonne, ainſi que nous l'apprîmes enſuite ; & ſi l'arrivée de ce vaiſſeau avoit été différée de quelques jours, nous aurions tous péri miſérablement.

On mit à terre les coupables ; ils étoient au nombre de cinq ſeulement ; on leur laiſſa quelques proviſions de bouche, & celui qui conduiſoit le vaiſſeau nous ayant reçus dans ſon bord, nous prîmes la route de Serendib.

Nous n'étions reſtés que neuf en vie de tous ceux qui étoient échappés du naufrage ; Aben-Azar étoit de ce nombre, & j'arrivai avec lui à Serendib. Je ne m'étendrai point, ſeigneur, ſur les richeſſes & la magnificence du jeune monarque qui y règne ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que c'eſt un des plus puiſſans & des plus équitables rois de la terre, & qu'il eut la bonté de nous recevoir avec toute ſorte de diſtinction. Ce que j'avois ſouffert dans l'iſle des exilés, & la fatigue du vaiſſeau, m'avoient rendue méconnoiſſable ; ce prince crut pourtant diſtinguer ſur mon viſage quelques traits de beauté, & ayant ordonné qu'on eût pour moi toutes les attentions poſſibles, le repos & la bonne nourriture me rendirent bientôt mon premier embonpoint, & m'attirèrent ſes regards.

J'étois logée avec Aben-Azar, qui paſſoit toujours pour mon époux, dans l'extérieur du palais de ce prince. Je recevois à tout moment de nouvelles marques du déſir qu'il avoit de me plaire; mais ſes aſſiduités étoient trop reſpectueuſes pour allarmer ma pudeur. Cependant, ſa paſſion augmentoit à chaque inſtant, & elle devint bientôt ſi violente, qu'il réſolut, ſans pourtant bleſſer ſon équité, de mettre tout en uſage pour rompre un mariage dont l'étroite union le rendoit extrêmement jaloux. Il fit appeler Aben-Azar, & après avoir pris auprès de lui toutes les précautions les plus délicates pour lui découvrir ſon amour, il lui propoſa de lui donner des richeſſes immenſes, & vingt autres femmes à choiſir dans ſon ſerrail, s'il vouloit me répudier, & m'engager à répondre à ſa paſſion. Aben Azar, ſeigneur, qui connoiſſoit à fond le ſecret de mon cœur, & qui ſavoit bien que je n'aurois pas grand égard aux ſentimens intéreſſés du roi, fut interdit à cette propoſition : Seigneur, lui dit-il, ſi ce que votre majeſté me demande dépendoit entièrement de moi, je puis l'aſſurer qu'il n'eſt point d'effort que je ne fiſſe ſur moi-même pour la ſatisfaire ; mais en épouſant la belle Fatmé, (c'eſt ainſi que je m'étois fait appeler à Aden & à Serendib) je me ſuis engagé par des ſermens horribles à ne la répudier que de ſon conſentement. Obtenez d'elle, ſeigneur, qu'elle y donne les mains ; je vous jure que quelque douleur que j'aie de perdre une femme d'un mérite auſſi rare, je ne combattrai point ſes ſentimens, & que je vous la céderai ſur le champ : mais il faut la préparer à cette propoſition par toutes les complaiſances dont votre amour ingénieux eſt capable, autrement, elle s'effrayeroit ſûrement de l'idée d'une ſéparation qu'elle m'a aſſuré cent fois devoir faire tout le malheur de ſa vie.

On ne pouvoit répondre au roi de Serendib avec plus de prudence. Ce monarque amoureux embraſſa mille fois Aben-Azar & le combla de ſes bienfaits.

Je fus bientôt avertie des prétentions de ce prince ; quelque répugnance que j'euſſe à flatter un amour auquel j'étois réſolue de ne rien accorder de contraire aux ſentimens de tendreſſe que j'avois conſervés dans mon cœur pour votre auguſte majeſté, Aben-Azar appuya cette tromperie de raiſons ſi ſolides, que je fus obligée de feindre & d'avoir quelques égards pour ce prince. Il ne crut pas plutôt s'appercevoir qu'il avoit fait du progrès ſur mon cœur, qu'il en donna des marques de joie éclatantes, par mille fêtes où régnèrent la profuſion & la magnificence. Aben-Azar même, qui, ainſi que moi, ſeigneur, ne vous croyoit plus en vie, me conſeilloit très-ſérieuſement de répondre à la tendreſſe du roi, & d'accepter le trône de Serendib; mais j'oſe vous aſſurer, & la ſuite de mes aventures en fait foi, que je n'ai jamais voulu écouter cette propoſition, toute glorieuſe qu'elle pût m'être. Enfin, ce monarque, qui n'avoit encore oſé depuis trois mois me faire aucune déclaration préciſe, commençoit à concevoir de telles eſpérances d'être aimé & d'obtenir mon conſentement pour ma répudiation, qu'il devoit dans peu m'offrir ſa main & ſon trône, lorſque l'arrivée d'Abubeker à Serendib renverſa tous ſes projets.

C'eſt à ce fidèle ſujet, ſeigneur, à vous conter à préſent le reſte de mon hiſtoire ; je vous dirai ſeulement que je fus transportée de joie quand j'appris de lui que vous étiez encore vivant, & que je crus alors devoir inſtruire le roi de Serendib de ma qualité, & de la tromperie d'Aben-Azar. Quelqu'amoureux que fut ce monarque, après être revenu de ſon étonnement au récit de vos aventures & des miennes, il renonça généreuſement à la poſſeſſion d'un cœur qui ne vouloit point être à lui, & m'offrit tout ce qui dépendoit de ſa grandeur pour me renvoyer à Aſtracan. J'acceptai ſeulement un vaiſſeau pour me conduire juſqu'à Ormus. Notre voyage a été heureux ; j'ai traverſé enſuite toute la Perſe, accompagnée ſeulement du fidèle Aben-Azard que voici, & d'Abubeker, qui ignoroit qui j'étois ; & j'ai eu la conſolation, ſeigneur, de vous redonner la vue, en vous rendant une épouſe qui a fait juſqu'à préſent, & qui fera toujours, ſon unique bonheur de vous plaire & d'être tendrement aimée de votre majeſté.

Le roi d'Aſtracan ne pouvoit retenir ſes larmes aux nouvelles proteſtations de tendreſſe de Zebd-El-Caton. Il l'aſſura mille fois d'un amour éternel ; après quoi, ſe tournant

tournant vers Abubeker, il lui ordonna de parler à ſon tour. Quelqu'empreſſement, lui dit-il, mon cher ami, que j'aie d'apprendre la concluſion des aventures de ma belle reine, n'obmets, je te prie, aucunes circonſtances de celles qui te ſont arrivées dans un voyage de ſi long cours. Je ne doute point que tu n'en aies eu d'aſſez particulières; & de quelque nature qu'elles puiſſent être, je me prépare à t'entendre avec tout le plaiſir poſſible.

Abubeker ne répliqua au roi que par une profonde inclination, qui marquoit ſon obéiſſance. Il ſe raſſit enſuite à ſa place, & voici de quelle manière il raconta ce qui lui étoit arrivé depuis ſon départ d'Aſtracan.

* * *

AVENTURES

DU MÉDECIN ABUBEKER.

VOUS n'ignorez pas, ſeigneur, que les railleries des médecins d'Aſtracan, au ſujet de l'oiſeau de Serendib, furent un puiſſant aiguillon pour me faire entreprendre ce voyage; mais je vous avouerai naturellement que je me repentis bientôt d'avoir ajouté foi au manuſcrit arabe; je l'avois lu étant fort jeune, il ne m'en étoit reſté que des idées très-confuſes, & je n'étois pas bien ſûr que l'oiſeau en queſtion fût à Serendib; c'eſt pourquoi je me déterminai, avant que de prendre la route de cette iſle, à aller conſulter quelqu'un de ces fameux philoſophes, qui font leur demeure ſur une petite montagne ſituée au milieu des Indes. Je m'éloignai donc d'Aſtracan dans cette intention; & après avoir traverſé la mer Caſpie, j'arrivai à Derbent (1). J'y cherchai envain la femme dont j'avois beſoin pour rendre la vue à votre majeſté ; elle ne s'y trouva pas, non plus que dans toute la perſe. Je paſſai à Tauris, de Tauris à Hiſpahan, & d'Hiſpahan à Schiraz, où je fis quelque ſéjour, mais oſerai-je bien vous raconter, ſeigneur, ce qui m'arriva dans cette ville : Oui, ſans doute ? & je divertirai votre majeſté par mes extravagances, puiſqu'elle m'a ſi préciſément ordonné de ne lui rien cacher de mes aventures. J'avois ouï parler de la fille du cadi de Schiraz, comme d'une perſonne d'une beauté achevée. Je l'avois vue paſſer pluſieurs fois devant ma porte ; & quoique ſon viſage & ſa taille fuſſent cachés par un grand voile fort épais, je m'en étois fait une idée ſi charmante, que j'en perdois le boire & le manger ; mais un coup de vent ayant un jour relevé le voile qui couvroit tant de perfections, j'en fus ébloui, & je réſolus de tout tenter pour me faire aimer d'une perſonne ſi accomplie. Je ne ſongeois pas que j'avois près de cinquante ans, & que je n'étois plus d'un âge à exciter de grandes

---

(1) Ville de la province de Servan en Perſe, au pied du Mont Caucaſe: elle eſt appelée Temir-Capi;

---

ou Porte de Fer, parce que c'eſt un paſſage qui met la Perſe à couvert des courſes de ſes ennemis.

paſſions dans le cœur d'une jeune perſonne ; mon fol amour me fit tout oublier. Je fis confidence de la tendreſſe que j'avois pour Schahariar, (c'eſt ainſi que ſe nommoit cette charmante fille) à une vieille femme qui étoit voiſine du cadi, & qui avoit accès dans ſa maiſon ; & lui promettant une groſſe récompenſe ſi elle pouvoit toucher le cœur de Schahariar en ma faveur, elle parut y travailler de tout ſon pouvoir, & me faiſant ma maîtreſſe tantôt cruelle & tantôt prête à ſe rendre, ſelon que cela lui étoit utile, elle m'aſſura, enfin, que cette charmante fille étoit réſolue à m'accorder tout ce que je ſouhaiterois d'elle. Je payai cette nouvelle fort graſſement ; je me préparai pour le rendez-vous que j'avois reçu. J'allai me mettre le plus propre qu'il me fut poſſible, & je ne manquai point à l'heure marquée. Je fus introduit par la vieille dans la maiſon du cadi ; & une jeune eſclave m'ayant fait monter par un petit degré juſqu'au haut de la maiſon, m'enferma dans un cabinet, où je ne fus pas long-temps ſans voir arriver l'objet de mes déſirs. Je fus ſi tranſporté à cette vue, que je me jetai à ſes genoux, & je les lui embraſſois malgré ſa réſiſtance, ſans pouvoir proférer une ſeule parole, lorſque le cadi ſon père entra dans le cabinet. Ma frayeur fut extrême en ce moment ; Schahariar s'évanouït, en liſant dans ſes yeux toute ſa colère, & le cadi l'ayant fait reporter à ſon appartement, je reſtai le ſeul objet de ſa fureur. Son premier deſſein parut être de me faire donner la mort ſur le champ ; mais changeant de réſolution, il me fit lier les pieds & les mains, & voulant faire un exemple public de mon inſolence, il me laiſſa jusqu'au lendemain en la garde de deux eſclaves noirs.

Je ne ſaurois aſſez, ſeigneur, pourſuivit Abubeker, vous repréſenter ma douleur & ma confuſion ; je voyois bien que j'étois dévoué à la mort, mais je n'avois de regret à la vie que par rapport à votre majeſté, & je me reprochois ſans-ceſſe d'être la cauſe, peut-être, que vos maux ne finiroient jamais. Je crus voir mes gardes ſenſibles à ma douleur ; je leur offris tout ce qui dépendoit de moi, s'ils vouloient me laiſſer échapper : ils rejetèrent d'abord ma propoſition ; mais l'un des deux paroiſſant plus touché que l'autre, fit tant auprès de ſon camarade, qu'il vint à bout de le gagner ; il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir de quelle manière je pourrois me ſauver. Il y avoit à ce cabinet une très-petite fenêtre qui donnoit ſur la rue ; ils me proposèrent de me ſervir des cordes dont j'étois lié pour me deſcendre par cet endroit : je l'acceptai avec joie ; on me délia, & je me mis en état d'exécuter ce que nous venions de projeter : mais par malheur l'ouverture de la fenêtre ſe trouva ſi étroite, que c'étoit tout ce que je pouvois faire que d'y paſſer tout nud. Je ne balançai point à me dépouiller ; je reſtai en chemiſe & en caleçon ; & mes gardes m'ayant promis de me jeter mes habits quand je ſerois dans la rue, je ſortis avec aſſez de peine, & me laiſſai gliſſer tout le long de la corde, qui malheureuſement pour moi ſe trouva trop courte. L'obſcurité m'empêchoit de voir de combien il s'en falloit que je ne touchaſſe à terre ; mais n'ayant point d'autre parti à prendre pour éviter la colère du cadi, je me déterminai, quelqu'accident qui pût m'en arriver, à ſauter ce qui m'en reſtoit. J'exécutai ma réſolution ; mais votre majeſté jugera de mon étonnement, quand je me ſentis enveloppé dans un filet qui avoit été placé exprès pour me recevoir, & que j'entendis de grands éclats de rire qui procédoient de mes gardes. Ah ! ſeigneur, quelle fut ma douleur

& ma rage de connoître en ce moment que j'avois été la dupe de Schahariar, & qu'elle ſe vengeoit auſſi cruellement de l'amour que j'avois eu pour elle. Je fis mille douloureuſes réflexions ſur mon malheur, & de vains efforts pour rompre les mailles du filet. La pièce avoit été trop bien concertée, je n'en pus venir à bout; je paſſai toute la nuit, qui étoit aſſez froide, dans ce cruel état, & j'eus la confuſion, le jour ſuivant, de voir tout Schiraz accourir en foule à un ſi riſible ſpectacle. Enfin, le cadi fit ceſſer cette plaiſanterie ſur le ſoir; on deſcendit le filet, j'en fus tiré: je reçus par ſon ordre cinquante coups de bâton bien appliqués; l'on me rendit mes habits, & l'on me permit enſuite de retourner à mon logis à la faveur de la nuit. Je le regagnai avec aſſez de peine, ſans dire à mon hôte le ſujet de mon abſence; il avoit été un des premiers témoins de ma honte, mais heureuſement il ne m'avoit pas reconnu, & j'eus encore le chagrin d'entendre tout au long mon hiſtoire, & d'être obligé d'en rire pour ne pas lui faire croire que j'en étois le principal perſonage.

Vous pouvez croire, ſeigneur, que je fus guéri bien promptement de mon amour,

& qu'après une telle avanie, je ne fis pas un long ſéjour dans Schiraz; j'en ſortis dès le lendemain. Je gagnai Ormus, & m'embarquant ſur le premier vaiſſeau qui partit pour les Indes, nous deſcendîmes à Diû (1); je n'y trouvai point ce que je cherchois : je traverſai une partie des Indes, & j'arrivai enfin vers l'habitation des Sages (2) où

---

(1) L'iſle de Diû eſt à vingt lieues de l'entrée du golphe de Cambaye, les Indiens la nomment Dive en prononçant fort doucement cette derniere lettre. Ce mot, en indien, ſignifie l'iſle : & l'on nomme celle-ci Diû ou Dive tout court par excellence.

(2) Cette demeure des Sages indiens, qui étoient à-peu-près les Jogues ou Joguis dont j'ai déjà parlé, étoit juſtement au milieu des Indes : il y avoit ſur la montagne qu'ils habitoient un puits ſacré; & le plus ſolemnel ſerment qu'on pût faire, étoit de jurer par l'eau de ce puits. Près de ce lieu; on voyoit un grand baſſin en forme d'un réchaut plein de feu, d'où ſortoit une flamme de couleur de plomb ſans fumée ni odeur, qui ne paſſoit jamais les bords de ce baſſin : c'étoit-là que les Indiens venoient ſe purifier des fautes qu'ils avoient commiſes, & la raiſon pour laquelle leurs Sages les nommoient le puits de la faute & le baſſin du pardon. On y voyoit encore deux tonneaux de pierre noire, l'un pour la pluie, & l'autre pour les vents; celui de la pluie s'ouvroit quand l'Inde étoit affligée d'une extrême ſéchereſſe, & il en ſortoit auſſi-tôt des nuages qui l'arroſoient d'un bout à l'autre; & lorſque les pluies trop exceſſives pouvoient nuire aux biens de

Gymnoſophiſtes Indiens ; ils demeurent ſur une petite montagne fort élevée, preſque au milieu d'une plaine, & ceinte d'un rocher ainſi que d'une forte muraille. Ce lieu eſt ordinairement entouré d'un brouillard épais qui les rend viſibles ou inviſibles, ſuivant leur volonté ; mais apparemment qu'ils ne s'opposèrent pas à mes deſſeins, puiſque je parvins juſqu'à eux, & que j'y vis ces merveilles ſi rares, appelées le puits de la faute, le baſſin du pardon, les tonneaux ſi ſalutaires à l'Inde, d'où ſortent les pluies & les vents, & le feu ſacré qu'ils ſe vantent d'avoir allumé immédiatement des rayons du ſoleil.

Ah ! ſeigneur, que j'eus lieu d'être content de mon voyage, puiſque j'appris des Sages Indiens que je trouverois, non-ſeulement à Serendib l'oiſeau qui m'avoit été enſeigné par le manuſcrit arabe, mais encore que j'y rencontrerois la ſeule perſonne qui étoit deſtinée à vous rendre la vue.

---

la terre, en fermant ce tonneau & ouvrant l'autre où étoient les vents, l'humidité ceſſoit, & l'air devenoit doux & ſerein. C'étoit encore en ce lieu-là que l'on avoit coutume de venir prendre le feu ſacré qui ſervoit aux ſacrifices.

Je partis de ce lieu avec une extrême confiance aux promeſſes des Sages Indiens ; je traverſai pluſieurs villes ſans accident ; mais comme je paſſois par un bois aſſez épais, je fus arrêté par huit voleurs, qui, après m'avoir pris mon cheval & tout ce que je poſſédois, tinrent conſeil entr'eux pour ſavoir s'ils m'égorgeroient ; les uns furent de cet avis ; mais les autres plus cruels encore s'y opposèrent. Il y en avoit un d'eux fort mal monté ; il s'empara de mon cheval, & ayant ouvert le ventre au ſien avec ſon ſabre, il le vuida, me dépouilla tout nud, me lia les pieds & les mains, & m'ayant mis dans le corps de ce cheval, il chevilla ſa peau de manière qu'elle étoit comme recouſue ; & abandonnant ce lieu avec ſes camarades, ils me laiſsèrent prêt à périr par un genre de mort inouï jusqu'alors.

J'étois preſque ſuffoqué, & j'allois ſans doute rendre les derniers ſoupirs, quand quelques paſſagers traversèrent la route auprès de laquelle j'étois ; mes plaintes allèrent juſqu'à eux. Ils me cherchèrent longtemps ſans me trouver ; mais l'un d'eux s'étant approché du cheval, & ayant remarqué que ce qu'il entendoit paroiſſoit ſortir du ventre de cet animal, il s'en éloigna avec frayeur : ſes compagnons furent plus hardis, ils retournèrent le cheval, & l'ayant déchevillé, ils m'en tirèrent avec une ſurpriſe extrême. J'étois à demi mort: mais à peine eus-je pris l'air, que je commençai à donner des ſignes de vie. Je revins peu-à-peu, & ayant raconté à ces charitables perſonnes la cruauté de mes voleurs, ils en eurent horreur. Je me lavai au premier ruiſſeau, l'un d'eux me donna un méchant habit ; & comme ils tenoient le chemin que j'avois réſolu de ſuivre, ils me permirent d'aller en leur compagnie. J'arrivai avec eux à Gingi (1); nous allâmes loger dans un caravanſérail, & je fus ſurpris autant qu'on puiſſe l'être d'y voir mon cheval, & d'y reconnoître mes voleurs. Je le dis à mes compagnons ; ils trouvèrent cette rencontre fort heureuſe, & quelques-uns d'eux étant allés trouver le gouverneur de cette ville, ils revinrent avec lui, & ſe ſaiſirent de ces ſcélérats. Ils avouèrent leur dernier crime, & quantité d'autres ; on me rendit tout ce qu'ils m'avoient volé, & ils en furent punis le lendemain par des ſupplices dignes de leur cruauté.

---

(1) Cette ville eſt dans le royaume de Biſnagar.

Comme en racontant mes aventures à ceux qui m'avoient tiré du ventre du cheval, je leur avois dit que j'exerçois la médecine, & que mon intention étoit d'aller à Serendib chercher un remède pour rendre la vue à votre majeſté, ils avoient fort vanté ma capacité au gouverneur de Gingy, & je trouvai moyen de l'exercer bien plaiſamment ſur l'un de ſes fils; mais je ne ſais, ſeigneur, ſi je pourrai vous raconter cette aventure avec aſſez de délicateſſe.

Sarama, c'eſt ainſi que ſe nommoit ce gouverneur, me témoigna beaucoup de joie de me voir: l'on m'aſſure, dit-il, que vous êtes un médecin très expérimenté, & je n'en ſaurois douter, puiſque le roi d'Aſtracan vous envoie ſi loin chercher le remède dont il a beſoin. J'ai un fils qui, depuis huit jours, eſt devenu hipocondriaque, & pas un de nos médecins n'a pu le guérir de ſa folie; il faut avouer auſſi qu'elle eſt des plus nouvelles & des plus particulières. Il s'eſt imaginé qu'il doit un jour inonder tout le royaume de Biſnagar; rien n'a pu lui ôter cette imagination de la tête, & ſur ce fondement, il retient ſon eau avec une obſtination ſi grande, qu'il eſt en danger d'en mourir ſi l'on ne trouve le ſecret de remettre ſon eſprit dans ſa première aſſiette. Cela n'eſt pas aiſé, repliquai-je, ſeigneur, les maladies de l'eſprit ſont plus difficiles à guérir que celles du corps; mais je puis bien vous aſſurer que j'y apporterai remède avant qu'il ſoit quatre heures. Sarama me regarda avec admiration; il me fit conduire promptement à ſon palais, & ayant fait préparer, par mon ordonnance, un bain tiède, il fit entrer ſon fils: quand je vis ce jeune homme à peu près dans la diſpoſition où je le voulois, & qu'il n'y avoit plus que la ſeule volonté de guérir qui lui manquoit, je ſortis de ſa chambre, & j'ordonnai aux eſclaves de Sarama de crier au feu de toutes leurs forces, & de faire paroître, avec de la poix-réſine & du ſoufre, des flammes à la porte & aux fenêtres de la chambre du malade; je rentrai alors contrefaiſant l'épouvanté. Ah! ſeigneur, m'écriai-je à ce jeune homme, tout notre eſpoir eſt en vous ſeul, voyez le ravage que le feu fait dans Gingy, la moitié de la ville eſt déjà conſumée, les flammes gagnent le palais, & nous ſommes tous en danger d'être bientôt réduits en cendres, ſi vous ne nous ſauvez de l'incendie général. Le fils de Sarama ſortit du bain, tout effrayé : Eh ! que faut-il donc que je faſſe pour l'éteindre, me dit-il ? Ah ! ſeigneur, continuai-je, donnez un paſſage libre à vos eaux ; ſemblables aux cataractes du Nil, elles ſeules ſuffiſent pour nous préſerver de l'embrâſement. Vous avez raiſon, reprit ce jeune homme d'un grand ſens froid, je n'y penſois nullement, & je ne pouvois pas m'imaginer que l'inondation que je croyois ſi dommageable à mon pays, & pour lequel je ſacrifiois ma vie, dût lui être ſi ſalutaire. Alors, déférant à mon conſeil, il rendit très-copieuſement l'eau qu'il gardoit depuis ſi longtemps. J'avois donné ordre qu'on éloignât les flammes à meſure que ce jeune homme auroit lieu de croire qu'elles devoient ceſſer ; on exécuta très-ponctuellement ce que j'avois commandé, & des gens que j'avois apoſtés pour venir remercier le prince de les avoir ſauvés du feu, finirent cette riſible comédie, que l'on recommençoit toutes les fois que le fils du gouverneur retomboit dans ſa manie.

Il n'eſt point de remercîment que je ne reçuſſe de Sarama ; il paya fort généreuſement mes avis, qui furent ſi utiles à ſon fils, qu'il guérit enfin radicalement, ainſi que je l'ai appris à mon retour. Mais, ſeigneur, il faut que je vous raconte une aventure fort plaiſante qui arriva chez ce gouverneur ; c'étoit un homme d'étude, & chez lequel il y avoit toujours un grand concours de gens de lettres.

Un jour que Sarama tenoit chez lui une eſpèce d'académie, où il m'avoit fait l'honneur de m'appeler ; il y entra un arabe de fort bonne mine, qui ſe tint debout juſqu'à ce que Sarama lui eût fait ſigne de s'aſſeoir ; cet arabe lui ayant demandé où il lui plaiſoit qu'il prît ſa place, le gouverneur lui répondit : mettez-vous où vous vous trouverez le plus commodément. L'arabe alors, ſans faire aucune cérémonie, alla s'aſſeoir ſur un coin du ſofa où étoit placé Sarama. Surpris de la hardieſſe de cet étranger, le gouverneur dit à un de ſes officiers, puiſque cet homme eſt ſi indiſcret, allez lui faire une reprimande, & faites-lui en même-temps quitter la place qu'il a priſe. L'arabe ayant entendu ce commandement, répondit au gouverneur : Tout beau, ſeigneur, celui qui commande ſi légèrement eſt ſujet à ſe repentir. Sarama, qui avoit parlé en langue ſyriaque à ſon domeſtique, qui étoit de Syrie, étonné d'entendre ainſi parler l'arabe, lui demanda s'il ſavoit cette langue? Je l'entends non-ſeulement, répliqua-t-il, mais encore pluſieurs autres; alors entrant en diſpute avec les docteurs aſſemblés, il leur impoſa bientôt ſilence. Il nous réduiſit tous alors à l'écouter, & à apprendre de lui beaucoup de choſes que nous ne ſavions pas.

La diſpute étant finie, Sarama rendit beaucoup d'honneur à l'arabe, & le retint auprès de lui, pendant que les muſiciens qu'il avoit fait venir ſe mirent à chanter; l'arabe ſe mêla avec eux, & les accompagnant avec un luth qu'il prit en main, il ſe fit admirer de toute l'aſſemblée, qui lui demanda s'il n'avoit point quelque pièce de ſa compoſition: il en tira une ſur le champ de ſa poche, avec toutes ſes parties qu'il diſtribua aux muſiciens, & continuant à ſoutenir leurs voix de ſon luth, il nous mit tous de ſi belle humeur, que nous nous mîmes à rire de toutes nos forces; après quoi, lui faiſant chanter une autre de ſes pièces, il nous fit tous pleurer: & changeant enſuite de mode, il nous provoqua tous au ſommeil le plus agréable: alors ayant pris un poinçon, il écrivit, ſur le manche du luth dont il s'étoit ſervi, ces paroles: « Abounaſſar (1) eſt venu, & les » chagrins ſe ſont diſſipés »; enſuite il ſe retira, & nous laiſſa tous très-ſurpris à notre réveil d'être tombés dans un pareil enchantement.

Je partis enſuite de Gingy pour aller à Negapatan (2), où je prétendois m'embarquer pour Serendib; mais plus j'approchois, pour ainſi dire du port, & plus la fortune ſembloit me mettre à deux doigts de ma perte. Je n'avois plus que quelques lieues à faire pour arriver à cette ville, lorſque je fis la rencontre de deux indiens à pied, qui me parurent être de fort honnêtes gens; nous allâmes quelque temps le même chemin, en nous entretenant de choſes fort indifférentes; mais comme j'étois à cheval, & qu'il n'y avoit pas loin d'où nous étions à la ville, je crus qu'il y auroit de l'impoliteſſe à ne pas mettre pied à terre; je le fis donc, & je marchois tranquillement avec ces deux hommes, lorſque l'un me jetant une corde au col, m'entraîna avec ſon camarade hors du chemin. Ils me conduiſirent à l'entrée d'un bois, où, après m'avoir volé & dépouillé, ils me jetèrent dans une foſſe, qui avoit près de douze pieds de profondeur. Ces deux ſcélérats, dont je ne m'étois point défié, attachèrent alors mon cheval à un arbre, ils s'aſſirent enſuite ſur le bord de cette foſſe, & plaiſantant entr'eux de ma ſimplicité, ils partagèrent à ma vue tout ce qu'ils m'avoient volé. Ah! ſeigneurs, leur criai-je, ſoyez touchés de quelqu'humanité, & ſi vous n'avez pas voulu me donner la mort, ne permettez pas que je devienne la pâture des bêtes féroces; donnez-moi ſeulement mon arc & mes flêches, afin que tant que je ſerai en vie, je ne ſois pas du moins déchiré par leurs dents carnacières: mes voleurs ne crurent pas devoir me refuſer ſi peu de choſe, ils me jetèrent mon arc & mon carquois, mais ils furent bientôt punis de leur ſottiſe ; avant qu'ils euſſent le temps de ſe lever de leur place, je les perçai chacun d'une flêche, dont ils tombèrent morts : ils roulèrent avec tout leur butin dans la foſſe où ils m'avoient jeté ; je leur ôtai ce qu'ils m'avoient volé, & les ayant mis l'un ſur l'autre, leurs corps m'élevèrent aſſez pour me donner le moyen de ſortir de l'endroit où j'étois. Je remontai ſur mon cheval, je repris mon chemin, & après avoir ſéjourné quelques jours à Negapatan, je m'y embarquai pour Serendib, où j'arrivai heureuſement.

---

(1) Abulfeda, auteur arabe, raconte pareille choſe de Farabi, ou Fariabi; ce docteur, ſelon lui, étoit le phénix de ſon ſiècle, le coriphée des philoſophes de ſon temps, & ſurnommé Maallem-Tſani, c'eſt-à-dire, le ſecond maître, parce que celui dont il avoit appris de ſi beaux ſecrets n'en ſavoit guères plus que lui: l'auteur arabe ne nomme pas celui qui les lui avoit enſeignés.

(2) Ville de la province de Coromandel, ſur le golphe de Bengale.

Mon premier ſoin, ſeigneur, quand je me vis dans cette iſle, fut de m'informer où je pourrois trouver l'oiſeau dont j'avois beſoin ; j'appris avec une extrême ſatisfaction, qu'il étoit dans les jardins du roi. Je ne m'occupai alors qu'à chercher la femme qui m'étoit néceſſaire, & je fis pour cet effet publier par toute l'iſle une aſſemblée des femmes des aveugles. Il en vint un nombre infini ; je leur expoſai de quoi il s'agiſſoit, & je leur promis des récompenſes exceſſives, mais il ne s'en trouva point qui osât monter ſur l'arbre dangereux, & pas une ne ſe flatta d'être capable de redonner la vue à votre majeſté.

J'étois dans un chagrin inconcevable de ne pouvoir réuſſir dans mon entrepriſe, & je commençois, ſeigneur, à douter de la prédiction des ſages Indiens, lorſque le roi de Serendib m'envoya chercher par un de ſes viſirs. Mon aventure avoit fait aſſez de bruit dans ſon iſle pour être parvenue juſqu'à lui; il avoit eu la curioſité de la ſavoir par moi-même, & j'eus l'honneur, ſeigneur, de lui raconter toute votre hiſtoire depuis ſon commencement juſqu'à mon départ, en préſence d'un jeune homme d'aſſez bonne mine, & d'une dame voilée qui parut l'écouter avec beaucoup d'émotion.

Ce monarque fut très-ſenſible à vos malheurs; mais il ne put s'empêcher de rire de la douleur que je témoignois de ne point trouver une femme qui crût ſa vertu & ſa tendreſſe aſſez épurée pour monter ſur l'arbre de Serendib. J'ai appris, me dit-il, par tradition, que l'oiſeau merveilleux, qui eſt dans un de mes jardins, eſt un génie qui depuis près de deux cent ans eſt ſous cette forme, pour quelque chagrin qu'il donna à l'un des ſages qui habitent ſur la montagne du feu ſacré; je ſais encore qu'il ne doit ſortir de l'eſclavage que lorſqu'une femme, après avoir monté juſqu'au faîte de l'arbre ſur lequel il fait ſa réſidence, & après avoir puiſé de la divine liqueur qui coule de ſon bec, en ſera deſcendue ſans avoir éprouvé le tranchant de cet arbre ; mais il faut que cette femme ait par-devers elle des qualités ſi éminentes & ſi ſingulières, que je crois franchement que l'enchanteur reſtera toujours oiſeau, & que le roi d'Aſtracan ne recouvrera jamais la vue par ce moyen.

La dame voilée parut piquée de la plaiſanterie du roi de Serendib ; mais, ſeigneur, lui dit-elle, quoique cette femme puiſſe être aſſez rare, vous croyez donc qu'il eſt abſolument impoſſible de la trouver : Si vous voulez que je parle naturellement, madame, reprit le monarque, je crois qu'Abubeker fait une recherche inutile, & qu'une femme d'un caractère ſi particulier, ne peut paſſer que pour un être imaginaire. Eh bien, ſeigneur, répliqua la dame en levant ſon voile : je veux vous convaincre du contraire, & venger l'honneur de mon ſexe que vous mépriſez tant ; ce ſera moi qui ferai l'épreuve de l'arbre dangereux, & je ſerai moins craintive qu'un grand nombre de femmes qui ont auſſi-bien que moi, les conditions requiſes pour monter ſur cet arbre, mais qui manquent de courage & de hardieſſe. Vous! madame, s'écria le roi de Serendib tout éperdu : vous, faire l'épreuve de l'arbre dangereux! Songez-vous bien à ce que vous dites? Et quand même je permettrois que vous l'entrepriſſiez, faites vous réflexion que vous n'avez pas toutes les qualités néceſſaires, qu'il faut être pour cela femme d'un aveugle, & que votre mari a deux bons yeux. Que cela ne vous inquiète pas, ſeigneur, reprit froidement cette dame, je vous éclaircirai ce myſtère quand il en ſera temps; mais ma vertu ne permet plus que je diffère de travailler à la guériſon du roi d'Aſtracan.

Ce monarque, ſeigneur, s'oppoſa vainement aux volontés de la dame; elle fut ferme dans ſa réſolution, & tout ce qu'il put obtenir d'elle, ce fut qu'elle remettroit l'exécution de ce projet au lendemain matin. Je logeai cette nuit au palais, par ordre du prince; & le bruit s'étant répandu par toute l'iſle, qu'il s'étoit à la fin trouvé une femme qui devoit faire l'épreuve de l'arbre dangereux, le palais du roi fut dès la pointe du jour entouré d'une foule extraordinaire de ſes ſujets, qui le firent ſupplier de permettre qu'ils fuſſent ſpectateurs d'une ſi grande merveille; il ne put leur refuſer cette ſatisfaction, l'on ouvrit les portes du jardin, & le prince, à qui ſans doute cette dame avoit découvert qui elle étoit, n'ayant plus de raiſon pour la détourner de ſon deſſein, la conduiſit bientôt par la main juſqu'au pied de l'arbre. Elle quitta alors une longue robe, qui pouvoit l'embarraſſer, & montant avec beaucoup de facilité de branche en branche juſqu'au ſommet de cet arbre, elle y recueillit la liqueur qui diſtilloit du bec de l'oiſeau, en emplit un flacon d'or qu'elle attacha à ſa ceinture, & deſcendit auſſi facilement qu'elle étoit montée. L'air retentit alors de mille cris de joie & d'admiration, & l'étonnement augmenta encore quand on vit l'oiſeau s'envoler dans les airs ſans être retenu comme il l'étoit auparavant, & l'arbre ſécher de manière qu'il n'y reſta plus une ſeule feuille.

Le roi de Serendib ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la dame qui venoit de donner un exemple ſi éclatant de vertu & d'amour conjugal. Que Schems-Eddin eſt heureux, s'écria-t-il, de pouvoir poſſéder une telle femme! Ah! mon cher Abubeker, marque lui, je t'en conjure, combien je ſuis ſenſible à ſon bonheur ; il eſt ſi grand, que je ne vois rien qui puiſſe l'égaler.

La dame voilée écoutoit ces louanges avec une modeſtie qui relevoit encore l'éclat de ſa beauté. Que vous dirai-je davantage, ſeigneur, pourſuivit le médecin? après avoir fait ſeulement autant de ſéjour à Serendib qu'il en falloit pour préparer notre retour, nous en partîmes accablés de bienfaits, & des libéralités du puiſſant & ſage monarque qui y gouverne avec tant de juſtice & de modération, & nous arrivâmes à Ormus, ſans avoir eſſuyé aucun des périls auxquels on eſt ſi ſujet ſur mer dans un voyage de long cours. Nous traversâmes enſuite toute la Perſe ; nous ſommes heureuſement arrivés à Aſtracan, où je n'ai ſu que dans ce moment, ſeigneur, & par la propre bouche de l'incomparable Zebd-El-Caton, qu'Aben-Azar que j'avois toujours regardé comme ſon époux, n'eſt rien moins que ce qu'il paroiſſoit, & que j'ai eu le bonheur, en contribuant à vous rendre la vue, de vous ramener, ſans le ſavoir, une illuſtre épouſe que vous avez ſi longtemps pleurée, & ſans laquelle votre joie ſeroit imparfaite. Faſſe le ciel, ſenſible à mes vœux, que vous jouiſſiez, ſeigneur, avec cette incomparable princeſſe, d'une félicité qui ne ſoit point interrompue par la maladie ni par la vieilleſſe; & que dieu aſſignant un jour ſur votre amour le douaire des dames du paradis, elles mettent leur unique bonheur à être autant aimées de vous, que l'eſt aujourd'hui la divine Zebd-El-Caton.

Les ſouhaits d'Abubeker, qui finit ainſi ſon hiſtoire, eurent un plein effet; Schems-Eddin, l'heureux Schems-Eddin, après l'avoir comblé de bienfaits, ainſi qu'Aben-Azar & Ben-Eridoun, vécut dans une union charmante avec ſon épouſe, dont il eut pluſieurs enfans dignes héritiers de leur vertu; & ils reſſentirent encore l'un pour l'autre, dans un âge preſque décrépit, ces tendres mouvemens qui ne ſemblent devoir ſe trouver que dans la jeuneſſe.

AVERTISSEMENT.

L'On a ſans doute attendu de moi un ouvrage d'auſſi long cours que les Contes Arabes ou Perſans. Je m'imagine voir le lecteur ſurpris, & fâché peut-être, de trouver *dans ce volume le dénouement d'une hiſtoire qu'il n'eſpéroit qu'après un nombre conſidérable d'autres aventures ; cette petite colère auroit ſon mérite, puiſque ce ſeroit une marque que cette lecture ne l'auroit pas ennuyé ; mais il eſt bon de rendre raiſon de mon travail. Quoique ce livre ſoit intitulé*, les Mille & un quart d'heure, *pour peu que l'on y faſſe attention, on connoîtra que je n'ai point eu deſſein de rapporter toutes les hiſtoires qui ont été racontées au roi d'Aſtracan. Il y a plus de deux ans que le médecin Abubeker eſt parti pour l'iſle de Serendib, lorſque Ben-Æridoun entreprend de divertir Schems-Eddin de la perte qu'il a faite de ſa femme & de ſa vue ; je puis donc ſuppoſer qu'il y a environ neuf cent quarts d'heures d'employés par différens particuliers ; ce ne ſont pas ceux-là que j'ai entrepris de donner au public, je me ſuis fixé à ceux que Ben-Eridoun fait paſſer au roi d'Aſtracan. Heureux ſi le lecteur y a pris autant de plaiſir que l'on peut ſe flatter que Schems-Eddin en a reçu, & ſi la brièveté de l'ouvrage eſt le ſeul défaut que l'on puiſſe reprocher à l'auteur.*

FIN.

LES SULTANES
DE GUZARATE,
OU
LES SONGES
DES HOMMES ÉVEILLÉS;
CONTES MOGOLS.

AVIS

AU LECTEUR.

LE public a reçu ſi favorablement mes Contes Tartares & Chinois (puiſque les libraires de Paris en ſont à la troiſième édition, & qu'ils ont même été pluſieurs fois imprimés dans le pays étranger) que j'oſe me flatter qu'il aura autant de bonté pour les Contes Mogols que je lui préſente. Ce n'eſt pas un petit embarras, après tant d'ouvrages écrits très-poliment dans ce goût, de prétendre donner encore du nouveau.

Meſſieurs Galland, & Petit de la Croix, ou du moins ceux qui leur ont prêté leur plume pour rédiger & écrire les Contes Arabes, Perſans & Turcs, paroiſſent avoir épuiſé la matière, & il ſemble qu'il n'y ait plus qu'à glaner après eux; cependant, le fonds des hiſtoires orientales eſt ſi ample, les fables qu'elles admettent ſont en ſi grand nombre, & elles prêtent des aventures ſi étonnantes à leurs héros préadamites, que pluſieurs de nos auteurs romanciers n'ont pas dédaigné de puiſer dans ces ſources, alors très-peu connues, des hiſtoires dont quelquefois même ils n'ont fait que changer les noms. Je ne dis pas ceci pour le leur reprocher; au contraire, j'eſtime que nous leur avons beaucoup d'obligation d'avoir tiré, pour ainſi dire, ces ouvrages de l'obſcurité. A leur exemple, ſi l'on reconnoît quelque fonds de mes hiſtoires, je crois que l'on aura autant d'indulgence pour moi que l'on en a eû pour ces meſſieurs.

J'ai déjà à ce ſujet éprouvé les bontés du public plus d'une fois, dans les livres que je lui ai donnés dans ce genre; il ne m'a point chicané ſur les aventures des *trois Boſſus de Damas*, *de mes mille & un* *quart d'heure*, quoiqu'il ne lui ait pas été difficile de connoître qu'elles étoient priſes des *facétieuſes nuits de Straparolles*, & qu'elles ayent même fait la matière des trois ou quatre ſcènes jouées il y a près de quatre-vingt ans par des bateleurs, & imprimées ſous le nom de *la Farce des Boſſus*.

Il a lu avec beaucoup de plaiſir, à ce que j'ai appris, ce conte habillé à la tartare, & extrêmement différent de ce qu'il eſt dans l'original. J'eſpère qu'il en ſera de même aujourd'hui. Je lui avouerai, cependant, que je n'ai pas été peu embarraſſé à imaginer une première hiſtoire, pour donner un tour nouveau à raconter les autres, & que cela ſeul m'a coûté plus que tout le reſte.

Dans les Contes Arabes, une jeune fille à qui, au ſortir du lit du ſultan, on doit couper la tête, trouve le ſecret de l'amuſer pendant mille & une nuits par le récit d'aventures qui ſuſpendent toujours la curioſité de ce monarque, & lui obtiennent la vie qu'elle étoit deſtinée à perdre.

Les Mille & un jour ſont remplis d'hiſtoires ingénieuſes, & très-délicatement écrites, dans leſquelles la nourrice d'une princeſſe prévenue contre notre ſexe, veût lui prouver qu'il y a des amans fidèles. Et malgré toutes les aventures que cette princeſſe raconte à ſon tour, pour faire connoître la perfidie des hommes, elle eſt obligée, enfin, de changer de ſentimens, & ſe détermine à ſe marier.

Le ſeul volume que nous ayons des Contes Turcs, & qui nous en fait ſouhaiter la ſuite, contient des faits fort intéreſſans. Un prince accuſé par ſa belle-mère, eſt condamné à mort par ſon père; pluſieurs viſirs prennent ſa défenſe, & par des hiſtoires, dans leſquelles ils développent au ſultan la malignité du cœur des femmes, ils ſuſpendent la mort du prince. La belle-mère à ſon tour détruit l'ouvrage des viſirs, par d'autres récits, où elle fait voir à ſon époux de quoi les enfans ſont capables, quand ils ſont nés avec un mauvais naturel.

Un prince dont la femme eſt crue morte, & qui devenu aveugle par accident, ſe fait raconter tous les jours des hiſtoires nouvelles pour ſoulager ſa douleur, fait le ſujet des Mille & un quart d'heure. Pendant qu'un habile médecin eſt allé lui chercher un remède fort extraordinaire pour lui rendre la vûe, on accuſe le fils de ce médecin de s'être moqué de l'embarras dans lequel eſt le viſir, d'avoir trouvé de nouveaux ſujets de charmer les peines du ſultan, & de s'être vanté au péril de ſa vie d'être ſeul capable de l'entretenir juſqu'au retour de ſon père; le viſir l'oblige à exécuter ce dont la malice des médecins l'a chargé; enfin, le père de ce jeune homme ramène au ſultan ſon épouſe qu'il croyoit avec raiſon avoir perdue pour toujours, & par ſon moyen il recouvre la vûe qu'elle ſeule étoit en état de lui rendre.

Il s'agit dans les Contes Chinois de faire changer de religion à un roi de la Chine. Un ſage cabaliſte prend la figure du premier mandarin, &, ſous prétexte de convertir la reine, qui eſt mahometane, il lui raconte en préſence de ſon époux, les aventures merveilleuſes qu'il ſuppoſe lui être arrivées dans les différens corps par leſquels il a paſſé, ſuivant la métempſycoſe qu'admettent les Chinois; & enſuite faiſant connoître toute l'abſurdité de ce ſyſtême, il oblige le ſultan à embraſſer, ſuivant ſon but, la religion de Mahomet.

J'oſe dire que dans les Contes Tartares & Chinois, (& je ne le dis qu'après qu'un nombre conſidérable de perſonnes qui les ont lus me l'ont aſſuré) j'ai ſuſpendu aſſez agréablement l'eſprit du lecteur, qui dans ces deux ouvrages ne s'eſt point attendu au dénouement; mais il ne m'a pas été permis de faire la même choſe dans les Contes Mogols.

J'aurois bien voulu y faire croire que le ſultan de Guzarate eſt véritablement mort, afin que lorſqu'on le voit reparoître, ſa vue, à laquelle ſes ſultanes s'attendent ſi peu, pût auſſi ſurprendre le lecteur; mais il ſentira bientôt qu'il m'eut été impoſſible de ſuivre cette idée, ſans détruire le motif qui fait agir ainſi le ſultan, & que s'il étoit cenſé mort pour le lecteur, comme pour les ſultanes, il n'auroit plus beſoin de ſavoir ce que ſes femmes penſent de lui après l'avoir perdu. Cette ſeule réflexion doit me juſtifier envers le public, de ne lui avoir pas donné le plaiſir de la ſurpriſe; d'ailleurs elle ne ſe trouve pas non plus dans le dénouement des Contes Arabes, Perſans & Turcs.

Il me reſte à dire que ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai mis à ces aventures des notes géographiques & hiſtoriques un peu plus amples que l'on n'a coutume de le faire en pareil cas, outre qu'il y a néceſſairement dans ces ſortes d'ouvrages des endroits qui ont beſoin d'explication, ſurtout pour les dames, j'ai cru devoir les appuyer, & principalement ceux qui regardent l'hiſtoire fabuleuſe, de l'autorité de la bibliothèque orientale, ou des plus célèbres voyageurs, qui ont parcouru ces vaſtes pays, perſuadé que le lecteur ne me ſaura pas mauvais gré de ces remarques, qu'il ſentira bien m'avoir coûté beaucoup de temps & de lecture.

LES SULTANES
DE GUZARATE,
OU
LES SONGES
DES HOMMES ÉVEILLÉS,
CONTES MOGOLS.

OGUZ, roi de Guzarate (1), ayant établi dans ſes états la religion du grand prophête, & fait abattre tous les temples des idoles que ſes ſujets adoroient auparavant, ſe propoſa de faire une paix ſolide avec les rois ſes voiſins : comme ſon exemple, ſa valeur & ſa piété, les avoient engagés à reconnoître un ſeul Dieu, & Mahomet pour ſon envoyé, il ne lui fut pas difficile de s'acquérir leur amitié, & quatre d'entr'eux voulant lui en donner des marques, lui offrirent leur alliance par des ambaſſadeurs, qui, par un événement aſſez ſingulier, arrivèrent tous à Cambaye le même jour. Quoiqu'Oguz, qui n'avoit guère plus de vingt-quatre ans, ſe ſentît beaucoup d'antipathie pour le mariage, cependant, pour éviter de faire préſumer qu'il mépriſoit les ſultans, il fit entendre à

---

(1) *Guzarate*, province aujourd'hui de l'empire du grand Mogol dans la terre ferme de l'Inde, à l'orient du Decan, & dont la capitale eſt Cambaye, qui a un golphe & un port du même nom : ce pays avoit autrefois ſes rois particuliers, qui étoient très-puiſſans, & qui, malgré l'irruption des Tartares dans l'Indouſtan, en 1401, ſe ſoûtinrent contre *Tamerlan* leur prince. *Achobar*, l'un de ſes ſucceſſeurs, l'uſurpa

---

vers l'an 1545, pendant la minorité de Madof-her, qui n'avoit que douze ans, lorſque le ſultan *Mamoët*, qui deſcendoit d'Oguz, lui laiſſa la couronne. Le tuteur de ce jeune prince, qui ſe nommoit *Ehamet-Chan*, ſe voyant obligé de demander la protection du Mogol contre les grands du royaume, qui s'étoient révoltés, & de s'engager à lui promettre la ville d'Amadabat, *Achobar* entra auſſitôt dans le Guzarate avec une puiſſante armée; mais au lieu de maintenir *Madof-her* ſur le trône qui lui appartenoit légitimement, il ſe rendit maître de tout le royaume, & emmena priſonniers ce jeune monarque & ſon tuteur. Pluſieurs voyageurs aſſurent qu'il n'y a point de roi en Europe dont la cour fût auſſi magnifique que l'étoit autrefois celle des rois de Guzarate.

leurs ambaſſadeurs, qu'il étoit prêt d'accepter l'honneur que lui faiſoient leurs maîtres; mais que ne pouvant ſe choiſir une épouſe ſans choquer celles auxquelles il ne donneroit pas la main, il les prioit de vouloir bien s'accorder entr'eux, pour un choix qui l'embarraſſoit extrêmement.

Les ambaſſadeurs, après avoir conféré enſemble ſur une matière auſſi délicate, imaginèrent un expédient; ce fut que chaque princeſſe ſe trouveroit, à un jour marqué, à (1) Amadabat, qu'Oguz s'y rendroit le même jour; que-là, dans une ſalle du palais, toutes les princeſſes paroîtroient couvertes d'un voile très-épais qui cacheroit même leur taille; & que celle que le ſultan choiſiroit ſans la voir, ſeroit ſa légitime épouſe. Ce projet tout biſarre qu'il étoit, ayant été approuvé par Oguz & par les rois qui demandoient ſon alliance, les princeſſes, dont la plus âgée n'avoit pas dix-huit ans, ſe trouvèrent à Amadabat au jour déſigné. Oguz après s'être promené quelques momens dans la ſalle où elles étoient, & leur avoir donné le temps de l'examiner, préſenta au haſard la main à l'une d'elles; & l'Iman, ainſi que l'on en étoit convenu, ayant fait les cérémonies ordinaires en pareil cas, le ſultan n'eut pas plutot épouſé cette princeſſe, que lui adreſſant la parole: Madame, lui dit-il, mon cœur juſqu'à préſent n'a point eu de part au choix de ma main; cependant, comme j'ai cru m'appercevoir, par la manière dont vous avez reçu ma foi, que ma perſonne ne vous étoit pas indifférente, ne différez pas, je vous en conjure, à me faire voir l'épouſe que le haſard m'a donnée; puiſſe le ciel approuver cette union! puiſſions-nous n'avoir jamais lieu l'un & l'autre de nous en repentir!

---

(1) *Amadabat*, ville du royaume de Guzarate, à dix-huit lieues de Cambaye, proche du fleuve Indus. Il y a encore dans cette ville pluſieurs ſépultures d'anciens rois idolâtres.

Comme il n'y avoit dans la ſalle du palais d'Amadabat que des eſclaves & des eunuques noirs, qui avoient accompagné les princeſſes & le ſultan, celle qui venoit d'être l'épouſe d'Oguz, crut devoir ſe montrer docile à ſes premières volontés; & rejetant ſon voile avec promptitude, elle fit voir tant de majeſté dans toute ſa perſonne, une beauté ſi parfaite, des traits ſi réguliers, & des yeux d'une ſi grande vivacité, que ce monarque en fût quelque temps ébloui;

Grand prophête, s'écria-t-il! eſt-ce là une ſimple mortelle, & ne m'as-tu pas envoyé à la place de l'épouſe que j'attendois, une des filles de ton paradis? Non, ſeigneur, dit modeſtement la nouvelle ſultane, vous ne voyez devant vous qu'une princeſſe d'une médiocre beauté; je ſuis fille du roi de (1) Jeſelmère, l'on me nomme (2) Gehernaz, & je ſuis fâchée que le ſort vous ait procuré pour épouſe la moins belle des princeſſes qui ſont ici. Ah! madame, s'écria le ſultan de Guzarate, la choſe eſt impoſſible; je m'en tiens très-volontiers à mon choix, l'amour, cette paſſion qui juſqu'à préſent m'avoit été inconnue, vient de s'emparer ſi violemment de tous mes ſens, que je ſuis hors de moi-même; mais je ne puis être parfaitement heureux, ſi je n'ai pas fait la même impreſſion ſur votre cœur.

A peine le ſultan eut-il achevé un diſcours auſſi flatteur pour Gehernaz, que les autres princeſſes, qui avoient été enchantées de la perſonne d'Oguz, ne purent retenir leurs larmes ; la douleur même de l'une d'elles fut ſi violente, qu'elle ſe laiſſa tomber entre les bras de ſes eſclaves. Dans cette ſituation, ſon voile s'échappa, & les deux autres princeſſes ayant voulu lui porter un prompt ſecours, elles ſe trouvèrent toutes trois dans le même état, c'eſt-à-dire, ſans voile. Quelque prévenu que le ſultan fût pour Gehernaz, il reſta immobile à la vue de tant de beautés, qui n'avoient peut-être pas leurs pareilles dans tout le monde ; & la reine ſon épouſe s'étant apperçue de ſon émotion : avouez, ſeigneur, lui dit-elle, que ces princeſſes ſont d'un mérite incomparable, & que votre main ne vous a pas bien ſervi dans le choix que vous avez fait de ma perſonne.

---

(1) *Jeſelmère* ou *Giſlemère*, ville & royaume des Indes, aujourd'hui dans l'empire du Mogol: ce pays eſt dans les montagnes, ſa capitale eſt grande & bien peuplée, & il y en a pluſieurs autres, comme Radimpore, &c.

(2) *Gehernaz*, c'eſt-à-dire, la dot de la beauté.

Je ne puis diſconvenir, ma chère ſultane, reprit Oguz, que ces princeſſes ne ſoient parfaitement belles ; mais de quelques charmes dont elles ſoient pourvues, je les trouverai toujours fort inférieures à ceux de l'adorable Gehernaz. Ah ! ſeigneur, répliqua la ſultane, que votre prévention me fait de peine ! & que je ſuis éloignée de mes projets ! Quels peuvent-ils être ? s'écria le ſultan allarmé? Oſerai-je bien vous l'avouer, mon cher prince, continua la ſultane! mais quand je voudrois vous le taire, les ſermens affreux que j'ai fait m'obligent à ne vous rien cacher. Nous arrivâmes avant-hier aſſez tard, ces trois princeſſes & moi, dans ce palais; quelqu'inimitié qui dût être entre des rivales trop prévenues de leur beauté & de votre mérite, nous nous fîmes d'abord beaucoup de politeſſes; enſuite ayant quitté nos voiles, nous reſtâmes malgré nous-mêmes, dans l'admiration les unes des autres; & après nous être aſſez longtemps examinées avec des yeux envieux, ſans pouvoir nous trouver de défauts, nous fûmes très-ſurpriſes de voir que chacune de nous avoit les yeux remplis de larmes; nous en comprîmes d'abord la raiſon, & rompant la première le ſilence: Princeſſes, leur dis-je, les grandes actions du ſultan de Guzarate, & les relations avantageuſes que l'on nous a faites de ſa perſonne, font craindre à chacune de nous de n'avoir pas le bonheur d'être ſon épouſe. Je crois que notre grand prophête vient de m'inſpirer le moyen de faire ceſſer notre appréhenſion; mais avant que de vous le découvrir, ſi j'ai bien connu la ſource de nos pleurs, & ſi vous êtes dans les mêmes ſentimens que moi ; jurons-nous en ce moment, que non-ſeulement rien ne pourra jamais altérer l'eſtime & l'amitié qui doit nous unir pour toujours ; mais encore, que celle que ſon bonheur deſtine à être l'épouſe du ſultan, ne jouira point de cet honneur, qu'elle ne lui ait fait promettre ſur le divin livre, qui eſt le fondement de notre religion, de ſe ſoumettre à la condition qu'elle lui impoſera.

Les princeſſes, dont j'avois pénétré les ſentimens, curieuſes au dernier point de ſavoir ce que j'avois à leur propoſer, ayant fait avec moi le ſerment dont nous étions convenues, je continuai ainſi mon diſcours. Le ſultan en épouſant une de nous, va jeter le déſeſpoir dans le cœur des trois autres. Quelqu'inſenſibilité que ce monarque ait témoigné juſqu'à préſent pour notre ſexe, c'eſt que ſon heure de ſe laiſſer enflammer n'eſt pas encore venue : je ſuis sûre qu'il n'aura pas plutôt fait un choix, que celle en faveur de laquelle le ſort aura décidé, comme un ſoleil brillant, diſſipera par ſes regards la glace dont le cœur de ce prince eſt environné ; mais plus il en ſera éperduement amoureux, plus elle doit employer la force de ſes charmes pour la ſatisfaction des trois autres : voici donc, princeſſes, ce que j'exige de vous, & ce à quoi je me ſoumets auſſi. Celle qui eſt deſtinée à faire le bonheur du ſultan, ne lui rendra pas les devoirs d'une légitime épouſe, qu'elle ne lui ait fait jurer ſur l'alcoran de partager ſon cœur avec les autres princeſſes. Notre prophête permet aux hommes, par la loi qu'il nous a laiſſée, d'épouſer quatre femmes légitimes ; nous ne ſurpaſſons pas ce nombre ; pourquoi le ſultan de Guzarate, pouvant nous rendre toutes heureuſes, ne nous procureroit-il pas un bonheur qui doit nous combler de joie ? Uniſſons-nous donc, mes chères princeſſes, lions-nous d'une amitié ſincère & parfaite ; & mépriſant l'envie & la jalouſie qui règnent ordinairement entre des rivales, ne travaillons de concert qu'à la félicité du ſultan & à la nôtre.

Ma propoſition, ſeigneur, fut univerſellement applaudie ; les princeſſes & moi, nous nous promîmes une amitié à l'épreuve des évènemens les moins attendus. Nous convînmes d'exécuter ponctuellement mes projets, ſous les ſermens les plus terribles, & nous ne pouvons les enfreindre ſans encourir l'indignation de notre ſouverain prophête. C'eſt à vous à préſent, ſeigneur, à vous conſulter, & à voir ſi vous m'aimez aſſez pour accepter les conditions que nous avons juré d'obſerver avec la dernière régularité; ſans cela, & malgré l'engagement que je viens de prendre avec votre majeſté, je lui déclare qu'elle n'uſera jamais avec moi des droits qu'une union ſi ſainte lui donne ſur ma perſonne.

Le ſultan de Guzarate fut ſi ſurpris d'une pareille propoſition, qu'il fut quelque temps ſans y répondre: interdit, embarraſſé & confus, il ne ſavoit quel parti prendre, lorſque promenant ſes regards ſur les trois princeſſes, il vit leurs beaux yeux noyés de larmes. Faites un effort ſur vous-même, ſeigneur, lui dit alors Gehernaz, en lui baiſant tendrement la main: votre irréſolution plonge un poignard dans le ſein de ces belles perſonnes: que leur douleur & la mienne vous attendriſſe! & ne faites pas croire que j'aye aſſez peu de pouvoir ſur votre majeſté, pour ne pas obtenir la première grâce que je vous demande. Elle eſt par rapport à vous-même, d'une nature ſi ſingulière, reprit Oguz, que je croirois vous offenſer, belle Gehernaz, ſi je vous l'accordois ſi promptement; cependant, je ſens bien que je ne puis rien vous refuſer: mais permettez que j'y mette une condition; c'eſt que les ſultans à qui les princeſſes doivent le jour y donneront un plein conſentement; chacun d'eux jaloux de ſes droits, pourroit s'offenſer de ce que la princeſſe ſa fille ne ſeroit pas ſeule ſultane de Guzarate; mais, ſi informés d'un événement auſſi extraordinaire, ils approuvent votre propoſition, je vous jure ſur le divin livre, dicté mot à mot par l'ange à notre prophête, que j'épouſerai ces trois princeſſes, auſſi-tôt que je ſerai certain que les ſultans ne s'y oppoſeront pas; tout ce qui me reſte à craindre, c'eſt (1) qu'Aſmoug ne s'introduiſe un jour parmi vous, & ne trouble le repos & la tranquillité que vous vous propoſez toutes de goûter avec moi. Non, ſeigneur, reprit Gehernaz, ce démon n'aura jamais entrée dans nos cœurs, (2) Isfendiar prendra ſoin de l'en chaſſer ; & je ſuis caution pour toutes ces princeſſes, que leur union avec vous n'altérera pas notre repos : ſeigneur, dirent alors les trois princeſſes, après avoir tendrement embraſſé la ſultane, le procédé de Gehernaz eſt ſi généreux, que nous n'oublierons jamais que nous lui devons tout notre bonheur ; car nous ſommes bien perſuadées que les princes de qui nous dépendons, ne nous refuſeront pas leur conſentement ; ce refus nous ſeroit funeſte, puiſque nous ſommes toutes déterminées à nous donner la mort, plutôt que de renoncer aux avantages que votre bonté & la généroſité de Gehernaz veulent bien nous procurer.

---

(1) *Aſmoug*, eſt le nom d'un démon, lequel, ſelon Zoroaſtre, eſt auteur de tout le mal qui eſt au monde. Il a pour ſa fonction principale, à ce que croyent les Orientaux, de ſemer la diſcorde dans les familles, les procès entre les voiſins, & les guerres entre les princes.

(2) Les Orientaux ſont perſuadés qu'*Isfendiar*, eſt une eſpèce d'ange gardien de la chaſteté des femmes, & qu'il inſpire l'eſprit de paix dans leurs ſerrails.

Le ſultan de Guzarate, ſurpris autant qu'on puiſſe l'être de la réſolution des trois princeſſes, répondit à ce diſcours avec toute la politeſſe imaginable, & trouvant qu'aucune d'elles n'étoit inférieure en beauté à la princeſſe de Jeſelmere, il ne put diſconvenir au fond de ſon cœur, qu'il ne dût être le prince le plus heureux de l'Indouſtan. Princeſſes, ajouta-t-il, j'accepte donc avec ſatisfaction l'offre de vos cœurs ; il eſt trop glorieux pour moi, pour que je ne vous en marque pas toute la reconnoiſſance poſſible : je vais écrire aux ſultans à qui vous devez le jour, après en avoir conféré avec leurs ambaſſadeurs ; & pour peu que vous leur témoigniez les ſentimens dans leſquels vous êtes à mon égard, je ne doute point que vous n'en obteniez ce que vos cœurs ſouhaitent avec tant d'empreſſement. Nous nous flattons, ſeigneur, reprit une des princeſſes, que les ſultans nous aiment aſſez pour paſſer par-deſſus un léger point d'honneur qui pourroit s'oppoſer à notre contentement.

Oguz & les princeſſes écrivirent aux ſultans ; leurs lettres furent remiſes aux ambaſſadeurs, & ce monarque, après avoir ordonné que les trois princeſſes & leur ſuite fuſſent traitées dans ſon palais conformément à leur qualité, paſſa dans ſon appartement ſecret avec la ſultane ſon épouſe : on leur ſervit une magnifique collation ; ils entrèrent quelques heures après dans le bain, & enſuite ils ſe couchèrent.

Jamais le ſultan de Guzarate n'avoit goûté des plaiſirs ſi parfaits ; enivré des beautés raviſſantes qu'il découvroit dans Gehernaz : adorable ſultane, lui dit-il, lumière de ma vie, croyez-vous que je puiſſe jamais partager mon cœur entre vous & les belles perſonnes avec leſquelles vous venez de m'engager? Non, non, cela n'eſt plus en mon pouvoir; il faudroit, pour cela, n'avoir jamais vu l'incomparable princeſſe de Jeſelmere. Ah: ſeigneur! reprit Gehernaz, faites réflexions que vous pouviez ſous nos voiles, choiſir une autre épouſe que moi, & que je ſerois morte de douleur, ſi cette princeſſe n'avoit pas obtenu de votre majeſté, ce qu'elle lui a promis ſi ſolemnellement; mon cœur, à la vérité, gémira en ſecret de voir votre union avec les autres ſultanes; mais il le verra ſans ſe plaindre, perſuadée qu'elles ſont toutes dans les mêmes ſentimens où je ſuis: aimez-les donc, ſeigneur, je vous en conjure; elles vous adorent, & par une indifférence qu'elles ne pourroient pas ſupporter, & dont je mourrois ſi j'étois à leur place, ne cauſez pas la mort de tout ce qu'il y a de plus aimable dans la nature: en effet, peut-on rien voir de plus parfait que la princeſſe de Chitor? Ne mérite-t-elle pas avec juſtice le nom de (1) Gehenſouz qu'elle porte, puiſque les charmes de ſa perſonne ſont capables d'enflammer tout l'univers? (2)

---

(1) *Gehenſouz*, ſignifie l'incendiaire du monde.

(2) *Neubahar*, c'eſt-à-dire, nouveau printems.

Neubahar, ſultane de Bukar, dément-elle le nom qu'on lui a donné? Ne repréſente-t-elle pas, par une jeuneſſe des plus brillante & des plus enjouée, les agrémens du printemps? Et la divine (3) Schebgerak fille du ſultan (4) d'Aſmère, n'eſt-elle pas une véritable pleine lune, par l'excellente beauté dont elle eſt ornée? Il eſt vrai, chère portion de ma vie, que toutes ces princeſſes ſont parfaites, dit alors le ſultan; mais leur mérite peut-il entrer en comparaiſon avec celui de l'incomparable Gehernaz? Oui, ſeigneur, reprit la ſultane, vous trouverez ſûrement, dans ces belles perſonnes, des grâces que je n'ai pas; & plaiſe au ciel qu'elles ne vous faſſent pas un jour totalement oublier une épouſe qui ne ſurvivroit pas une heure à votre indifférence! Ah! belle ſultane, répliqua Oguz, ne craignez jamais un pareil ſort; la deſcription de votre beauté eſt écrite ſur mon cœur avec la plume des (5) paons céleſtes, en caractères ineffaçables. Seigneur, dit alors la ſultane, ne répondez de rien: quand la toute puiſſance de dieu a décoché la flêche de ſon décret, il n'y a point d'autre bouclier à y oppoſer, que la conformité que l'on doit apporter à ſa volonté; ainſi je me ſoumets avec réſignation à ce qu'il a ordonné de moi, & je lui demanderai ſeulement, qu'en ce cas il m'envoie la mort, ou la force de pouvoir ſoutenir la perte de votre cœur, ſans en murmurer, & ſans chercher à troubler votre bonheur.

---

(3) Flambeau de la nuit.

(4) Les royaumes de Chitor, de Bukar & d'Aſmère, ſont aujourd'hui partie des états du Mogol.

(5) Anges.

Des ſentimens ſi tendres & ſi ſoumis arrachèrent des larmes au ſultan; Gehernaz en fut attendrie, & embraſſant ſon époux avec la dernière affection: mon cher roi, lui dit-elle, banniſſons des idées ſi triſtes, & qui troublent la tranquillité de nos cœurs? livrons-les au contraire à une joie pure, & inacceſſible au chagrin: pour moi, je ne veux plus déſormais penſer qu'au bonheur que j'ai de poſſéder mon cher ſultan. Enfin, après de ſemblables diſcours pluſieurs fois réitérés, ces heureux époux s'abandonnèrent à un ſommeil tranquille, & ne ſe réveillèrent que bien tard après le lever du ſoleil.

Les trois princeſſes, qui ne voyoient pas ſans quelqu'envie le bonheur de Gehernaz, attendoient avec impatience le retour des couriers, qui étoient allés chercher le conſentement des ſultans leurs pères : Ils arrivèrent enfin avec des pouvoirs ſuffiſans, & Oguz ayant épouſé ces princeſſes, trouva dans leur poſſeſſion, un ſurcroît de plaiſir & de ſatisfaction que l'on ne peut exprimer : ce qui y mit le comble, c'eſt qu'étant retourné à Cambaye, les quatre ſultanes y accouchèrent le même jour, & preſque à la même heure, chacune d'un garçon, plus beau que tout ce que l'on peut s'imaginer.

Si cet événement ſi extraordinaire remplit d'une extrême joie le cœur de ces princeſſes, il donna une idée bien ſingulière au ſultan : Mes femmes, dit-il à un vieux eunuque qui l'avoit élevé dès l'enfance, n'ont point eu juſqu'à préſent de diviſion entr'elles : je leur ai ſi également partagé ma tendreſſe, qu'il n'y en a aucune des quatre qui puiſſe croire qu'elle me ſoit moins chère que les autres : je tremblois que la naiſſance de leurs enfans ne troublât l'union qui règne heureuſement dans mon ſerrail, & que je ne puſſe pas conſerver pour mes fils, ſans exciter la jalouſie des mères, la même égalité de tendreſſe que j'ai fait voir juſqu'à préſent pour elles : mais, mon cher (1) Abdalla, c'étoit le nom de l'eunuque favori, ce que je viens d'imaginer diſſipe toutes mes craintes ; je ſouhaite que les ſultanes ne connoiſſent pas les enfans à qui elles viennent de donner le jour, & que cela paroiſſe arriver ſans ma participation : pour cet effet, je veux faire venir, ce ſoir, les nourrices dans mon appartement ; & quand je le jugerai à propos, tu exécuteras les ordres que je te donnerai : laiſſe-moi le ſoin du reſte.

Le ſultan, ſuivant ſon projet, fit apporter les enfans dans ſa chambre ; il les fit déshabiller, & ayant dans ce moment donné à Abdalla le ſignal dont il étoit convenu, l'eunuque qui étoit dans un cabinet près de cette chambre, alluma une compoſition qu'Oguz lui avoit donnée, & qui faiſant paroître tout l'appartement en feu, auroit inſpiré une extrême frayeur à tout autre, même, qu'à des femmes. Les flammes ayant alors paru gagner la porte, Abdalla paſſant à travers, & appelant du ſecours, cauſa à ces pauvres nourrices une telle épouvante, que ſans faire aucune attention à leurs enfans, elles ſe ſauvèrent avec précipitation, en faiſant retentir tout le palais de leurs cris. C'étoit juſtement ce que le ſultan avoit prévu; il profita de ce déſordre, & aidé du ſeul Abdalla, ils portèrent les petits princes dans un autre appartement, & les ayant placés dans le même ordre qu'ils les avoient vus dans la chambre, pour les pouvoir reconnoître, ils les enveloppèrent de langes qu'Abdalla courut promptement chercher, & auxquels il avoit mis des marques ſecrettes qui puſſent les faire diſtinguer. Le ſultan, après avoir fait éteindre le feu, qui avoit cauſé plus de frayeur que de déſordre, fit alors chercher les nourrices; revenues de leur effroi, elles parurent en ſa préſence: il leur ordonna de reprendre leurs nourriçons; mais ne les ayant vu que quelques heures, & ne les pouvant sûrement reconnoître, elles ſe jetèrent aux pieds de ce monarque pour lui demander pardon de leur faute.

---

(1) Serviteur de Dieu.

Le ſultan, tranſporté de joie de voir que le tout avoit réuſſi comme il le ſouhaitoit, feignit alors d'entrer dans une colère épouvantable: malheureuſes, leur dit-il avec une fureur qu'elles crurent véritable, que deviendront les ſultanes, quand elles sauront que, par votre peu d'attention, elles ne ſeront plus en état de reconnoître leurs enfans ? deviez-vous quitter un ſeul moment des dépôts ſi précieux, & ne méritez-vous pas la mort, pour avoir lâchement abandonné les princes que l'on vous avoit confiés.

Les nourrices, proſternées le viſage contre terre, n'oſoient lever les yeux ſur le ſultan, qui paroiſſoit dans une colère immodérée; elles attendoient avec une extrême frayeur qu'il ordonnât leur trépas, lorſqu'Abdalla jouant ſon rôle auſſi naturellement qu'Oguz, ſe jeta à ſes pieds: Seigneur, lui dit-il, tournez toute votre colère contre votre eſclave, puiſque c'eſt moi, qui, par des cris indiſcrets, ai obligé ces pauvres femmes à prendre la fuite; c'eſt un crime pardonnable à la timidité de leur ſexe: j'ai cru le feu plus conſidérable qu'il n'étoit; c'eſt mon imprudence, & l'effroi que j'ai marqué dans ce moment, qui a cauſé l'erreur dans laquelle eſt votre majeſté ſur les princes ſes enfans; c'eſt moi ſeul qu'il en faut punir, & non pas ces miſérables femmes dont je vous demande la vie avec la dernière inſtance. Levez-vous, Abdalla, dit le ſultan, je vous pardonne une faute dont vous n'êtes coupable que par l'excès du zèle que vous avez eu pour moi; vous avez craint que nous ne fuſſions enveloppés dans l'incendie : mais, pour ces femmes, elles ſont inexcuſables; je ne veux pourtant pas, à votre ſeule conſidération, les punir comme elles le méritent : qu'elles ſortent à l'inſtant du ſerrail pour n'y rentrer jamais, & donnez-vous le ſoin de me chercher d'autres nourrices plus exactes dans leurs devoirs.

Abdalla exécuta ſur-le-champ les ordres du ſultan : il renvoya les nourrices, leur donna, comme de lui-même, à chacune une bourſe de trois cent pièces d'or, pour les conſoler de ce qui venoit de leur arriver par ſa faute, fit promptement chercher quatre autres femmes pour les remplacer, & leur remit entre les mains les petits princes.

L'on eut grand ſoin de cacher aux ſultanes l'accident arrivé dans le ſerrail; on ne le leur apprit que lorſqu'il n'y eut plus de danger que cette nouvelle cauſât en elles une révolution qui pût intéreſſer leur ſanté & leur vie, & ce ne fut pas ſans une extrême douleur, qu'elles furent inſtruites d'un événement ſi ſingulier. Chacune d'elles étoit au déſeſpoir de ne pouvoir reconnoître ſon fils, & quoique le ſultan tâchât, par les careſſes les plus tendres, de les conſoler, elles avoient toutes les peines du monde à lui cacher les ſentimens de leurs cœurs. Un jour, que ce monarque étoit avec elles & les petits princes : voyez, leur dit-il, ſi la nature ne pourroit pas découvrir en vous ce que vous avez tant d'envie d'apprendre. Elles examinèrent ces enfans avec attention ; l'incertitude où elles étoient à leur égard leur faiſoit prodiguer à tous également mille careſſes ; mais cette nature qu'elles conſultoient en vain, ne leur donnoit pas plus de préférence pour l'un que pour l'autre ; elles en versèrent des larmes, & le ſultan, qui voyoit avec plaiſir que la tromperie qu'il avoit faite à ces princeſſes lui réuſſiſſoit ſi bien, feignoit, cependant, de prendre beaucoup de part à leur affliction, lorſque Gehernaz, attendrie par la douleur apparente d'Oguz, eſſaya de le conſoler par ce diſcours : Mon cher ſeigneur, lui dit-elle, il y a une extrême différence de votre ſituation à la nôtre ; vous pouvez regarder ces aimables princes du même œil & les aimer également ; vous ſavez bien qu'ils vous doivent le jour : pour nous, il n'en eſt pas de même, & je vous avoue que ſi je n'aimois pas auſſi tendrement que je fais les trois ſultanes vos épouſes, je ſerois inconſolable de ne pouvoir pas diſtinguer mon fils de ces autres petits princes ; mais comme notre union a toujours été parfaite, je m'imagine être la mère de ces quatre enfans, & je ſuis très-perſuadée que notre ignorance ſur leur ſort eſt un coup du ciel qui veut que nous les aimions tous d'une égale tendreſſe ; nous n'avons donc point d'autre parti à prendre que celui-là, puiſque les ſultanes & moi ne pourrions témoigner quelqu'averſion pour l'un d'eux, ſans riſquer de haïr le fruit de nos propres entrailles, & loin de murmurer contre le ciel, nous devons remercier la providence ; elle a permis, ſans doute, cet événement, pour nous lier encore davantage, d'une amitié qui doit durer autant que notre vie.

Les trois ſultanes trouvèrent le raiſonnement de Gehernaz ſi ſenſé, qu'elles l'embraſsèrent avec la dernière tendreſſe : nous vous devrons toujours notre tranquillité, lui dirent-elles, vous êtes féconde en expédiens, & il y a tant de bon ſens dans votre propoſition, que nous ſommes réſolues de ſuivre votre conſeil avec exactitude ; travaillons donc de concert à notre commun bonheur ; élevons nos enfans dans la crainte de dieu & de ſon ſaint prophéte ; aimons-les avec une égalité parfaite, & redoublons notre tendreſſe pour le ſultan notre ſouverain ſeigneur.

Un tel diſcours ne pouvoit être que très-agréable à Oguz ; auſſi témoigna-t-il aux ſultanes combien il étoit ſenſible à la réſolution qu'elles venoient de prendre, & vit l'exécution de leur projet avec la dernière ſatisfaction.

Quand les princes eurent atteint l'âge de raiſon, le ſultan, uniquement occupé de leur éducation, leur donna les plus habiles maîtres dans tous les exercices du corps, & n'oubliant rien pour former leur ame à la vertu, il eut la ſatisfaction de voir qu'ils répondoient parfaitement à ſon attente, & ils lui devinrent d'autant plus chers, que, pendant près de quinze ans, les ſultanes ne lui donnèrent que des filles, qui moururent toutes à différens âges, à l'exception d'une petite princeſſe, appelée Ac-Sou,

(1) d'une beauté achevée, & qui naquit de Gehernaz.

Quoique ces quatre princes euſſent les mêmes maîtres, il s'en falloit de beaucoup qu'ils profitaſſent également dans leurs exercices. (2) Aſſad-Allad qui devoit ſa naiſſance à la ſultane de Jeſelmère, ſurpaſſoit tous ſes frères en mérite : (3) Humayoun, fils de Géanzouz, (4) Nériman, qui avoit obligation de la vie à Neubahar, (5) & Schirin qui la devoit à Scheb-Gerak, lui étoient fort inférieurs en tout; cependant il cachoit cette ſupériorité avec tant d'adreſſe, pour ne point cauſer de jalouſie à ſes frères, que le ſultan, qui s'appercevoit de la bonté de ſon cœur, lui donnoit la première place dans le ſien par cette raiſon, & parce que, le connoiſſant pour fils de Gehernaz, il avoit toujours ſecrettement donné la préférence à cette ſultane, quoiqu'il n'en eût jamais rien fait connoître.

Une profonde paix régnoit depuis plus de vingt-ans dans le royaume de Guzarate,

---

(1) *Ac-Sou.* C'eſt-à-dire, eau pure.

(2) *Aſſad-Allad.* Lion de Dieu.

(3) *Humayoun*, noble.

(4) *Neriman*, brave.

(5) *Schirin*, doux, agréable.

& les princes, après leurs exercices extraordinaires, n'avoient point d'autres occupations que celles d'aller à la chaſſe. Ils s'ennuyèrent bientôt d'une vie ſi unie, & allant un jour trouver le ſultan : Seigneur, lui dit Aſſad-Allad, en portant la parole pour ſes frères & pour lui, nous languiſſons dans une molle oiſiveté, pendant que nos voiſins & nos alliés ſont en guerre : (1) Samſam, ſultan de (2) Tata, vient de faire une irruption ſur les terres de Nagmedin, roi de (3) Soret; vous ſavez que ce monarque eſt oncle de la ſultane Gehernaz, & qu'il ne s'eſt attiré la haine de cet injuſte prince, que pour avoir refuſé de lui donner ſa fille pour épouſe. Il n'a pas cru devoir l'accorder à un homme qui, dans les emportemens de l'ivreſſe, a déjà poignardé trois malheureuſes princeſſes que la politique lui avoit donné pour femmes : permettez donc, ſeigneur, que nous allions offrir notre ſecours à

---

(1) *Samſam.* C'eſt-à-dire épée tranchante.

(2) *Tata*, royaume des Indes, aujourd'hui dans les états du Mogol, avec une ville de ce nom ſur le fleuve Indus, & vers les frontières de la Perſe.

(3) *Soret*, province aujourd'hui de l'empire du Mogol, dont Janagar eſt la capitale : elle eſt ſituée à l'embouchure du Pader dans le golphe de l'Inde.

Nagmedin, & que dans une occaſion auſſi glorieuſe, nous cherchions à nous inſtruire de ce que doivent ſavoir des princes tels que nous.

Quelque douleur qu'Oguz pût reſſentir d'une pareille demande, à laquelle il ne s'attendoit pas, & qui devoit accabler de triſteſſe les ſultanes, la prière des princes étoit trop juſte pour qu'il n'y eût point d'égard; il donna donc des ordres pour faire promptement leurs équipages, & les ayant mis, en moins de quinze jours, à la tête de quarante mille hommes, avec les plus braves officiers de ſes troupes, il les fit partir pour ſe rendre à Janagar.

Ce ne fut pas ſans répandre bien des larmes, que les ſultanes ſe ſéparèrent des princes leurs fils; mais ſi elles en reſſentirent une extrême affliction; elles furent du moins aſſez raiſonnables pour convenir qu'ils ne pouvoient acquérir de la gloire dans une occaſion plus juſte & plus louable; enfin, ils ſe mirent en marche, &, après quinze jours, étant arrivés à Janagar, ils y trouvèrent Nagmedin, pénétré de colère de la lettre la plus outrageante, qu'il venoit de recevoir du ſultan de Tata. Cet indigne prince, fier de quelques avantages qu'il venoit de remporter ſur lui, ne lui demandoit plus la princeſſe ſa fille en mariage, il lui ordonnoit de la lui envoyer comme ſon eſclave, & le menaçoit de mettre tout à feu & à ſang dans ſes états, s'il n'exécutoit pas ſes ordres dans l'inſtant. L'on peut juger que les princes, arrivant au ſecours du ſultan de Soret dans une pareille circonſtance, en furent parfaitement bien reçus : il aimoit Noud (c'étoit le nom de la princeſſe ſa fille) avec une tendreſſe extrême ; il craignoit Samſam : ce prince étoit jeune, plein de feu ; il commandoit lui-même des troupes aguerries, & Nagmedin, outre les incommodités de la vieilleſſe, étoit d'une ſanté très-infirme, qui ne lui permettoit pas de ſe mettre à la tête de ſon armée. Il montra la lettre du ſultan de Tata aux princes de Guzarate, & ils en furent ſi indignés, qu'ils jurèrent tous quatre de lui arracher la vie, ou de périr dans cette entrepriſe. Nagmedin fut charmé & du ſecours des princes, & de la colère qu'ils témoignoient contre Samſam, & pour leur donner les marques les plus ſenſibles d'amitié & de reconnoiſſance, il voulut, en paſſant par-deſſus l'uſage ordinaire, leur faire voir la princeſſe ſa fille. Noud, avertie des intentions de ſon père, n'épargna rien pour relever une beauté des plus touchantes ; elle haïſſoit mortellement le ſultan de Tata, & ne croyant pas trouver un plus sûr rempart contre la violence de ſes deſſeins, que de ſe faire aimer de quelqu'un des princes de Guzarate, qu'elle ſavoit avoir tous beaucoup de mérite, elle parut à leurs yeux plus brillante mille fois qu'une pleine lune. Les princes furent ſi ſurpris de ſa beauté, qu'ils en reſtèrent comme immobiles ; mais Aſſad-Allad revenu le premier de ſon étonnement, & rompant un ſilence qui n'avoit été cauſé que par l'admiration : Incomparable princeſſe, lui dit-il, ſi Samſam n'étoit pas un prince qui ne s'eſt rendu juſqu'à préſent recommandable que par des excès de cruauté inouïe, je ne pourrois pas le blâmer au fond de mon cœur de ce qu'il entreprend pour vous obtenir ; mais ſa barbarie & la férocité de ſon ame le rendent indigne, je ne dis pas d'une perſonne pour laquelle notre grand prophête ſoupireroit s'il étoit encore ſur la terre, mais même de la plus vile de ſes eſclaves ; pour moi, madame, qui ne crois pas qu'un ſimple mortel puiſſe aſpirer à un bonheur ſi au deſſus de toute expreſſion, je ne ſerai pas aſſez préſomptueux pour vous offrir un cœur, qui n'eſt pas digne de vous être préſenté; mais ſoyez certaine que je répandrai juſqu'à la dernière goutte de mon ſang, plutôt que de ſouffrir que vous deveniez la proie d'un monſtre tel que le cruel Samſam. Belle ſultane, s'écrièrent les trois princes, Aſſad-Allad n'a ſur nous l'avantage que de vous avoir le premier offert ſes ſervices, nous ſommes tous dans les mêmes ſentimens; nous vous jurons ſur le ſaint temple de la Mecque, ſi reſpectable à tous les vrais croyans, que nous vous vengerons de l'inſolence du ſultan de Tata, & que nous arracherons la vie à ce monarque, qui, par des cruautés exceſſives, s'eſt rendu l'horreur de tout l'Indouſtan.

Si Nagmedin fut touché des ſermens des princes, Noud en fut tranſportée de joie. L'on ſervit enſuite un repas magnifique, où les mets les plus exquis & les plus délicats furent préſentés en abondance; vingt-quatre eſclaves les portoient dans des plats d'or & de porcelaine la plus rare: ſur l'un l'on voyoit un agneau farci, dans l'autre des perdrix, des cailles, des faiſans; dans celui-ci, des boulettes de viande hachée, enveloppées dans des feuilles d'herbes nouvelles; du pilau, des tourtes, des gelées, des ſalades, des compotes, des fruits cruds & confits, & des pâtés hachés, ſervis ſur de grandes tables d'argent, ſur leſquelles ils étoient faits & cuits : l'on préſenta enſuite d'excellent ſorbet, & ſur la fin du repas, qui ſe termina par le caffé que l'on ſervit à genoux aux princes de Guzarate, Aſſad Allad, charmé de l'honneur extraordinaire qu'il recevoit de ce monarque, ayant prononcé avec une eſpèce d'enthouſiaſme ces mots : (1) *ſaatler ola alla, chaala padichaah vmurler virſun.* Les officiers de Nagmenin répondirent reſpectueuſement, *amin.* Enſuite on fit entrer les baladines, qui, par leurs danſes & milles poſtures comiques, plus plaiſantes les unes que les autres, divertirent infiniment toute la compagnie, & terminèrent la fête. L'armée des princes ayant ſéjourné deux jours aux environs de Janagar, les officiers à qui le ſultan avoit envoyé tous les rafraîchiſſemens néceſſaires, ayant témoigné aux princes l'impatience où étoient leurs ſoldats d'aller com-

---

(1) Bonheur & proſpérité puiſſent arriver au ſultan, que Dieu tout-puiſſant lui donne des jours longs & heureux. Ainſi ſoit-il.

battre l'ennemi, ils ne jugèrent pas à propos de laiſſer refroidir leur ardeur, & s'étant mis à leur tête, ils arrivèrent, après cinq jours de marche, devant un gros bourg de la dépendance du ſultan de Soret, près duquel ſon armée étoit retranchée.

Samſam, campé dans la plaine voiſine, avoit tâché par pluſieurs eſcarmouches de faire ſortir de ſes retranchemens l'armée de Nagmedin. Le viſir qui la commandoit alors étoit trop prudent pour riſquer une bataille, qui pouvoit décider du ſalut de l'empire de ſon maître. Poſtée avantageuſement à la tête d'un défilé, ſon armée, qui n'étoit que de quarante mille hommes, étoit capable d'arrêter celle du ſultan, qui étoit de plus de cent mille : mais le ſecours qu'il reçut de l'armée des princes, & des troupes que Nagmedin y avoit jointes avec les plus braves ſeigneurs de ſa cour, ayant rendu leurs forces à-peu-près égales, les princes crurent qu'il leur ſeroit honteux de différer davantage à attaquer un ennemi qu'ils venoient de jurer de détruire, & dont l'injuſtice de la cauſe devoit attirer ſur lui le courroux du grand prophête. Pour cet effet, profitant de l'obſcurité de la nuit, pour ſortir de ce défilé, & ayant rangé leur armée en bataille, à la petite pointe du jour, ils fondirent ſur leurs ennemis, qui ne s'attendoient pas à une pareille hardieſſe, & ce fut avec tant d'impétuoſité, que rien ne put réſiſter à leur valeur. Le ſultan de Tata ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe : la prudence n'étoit pas ſa principale vertu; endormi par la tranquillité du viſir de Nagmedin, qui n'étoit que ſur la défenſive, il ne le croyoit pas aſſez hardi pour l'attaquer; cependant, ayant ſenti qu'il falloit qu'il lui fut arrivé du ſecours, il exhorta ſes ſoldats à combattre avec toute l'intrépidité dont il alloit lui-même leur montrer l'exemple; mais les princes de Guzarate; animés par le ſerment qu'ils avoient fait de vaincre ou de mourir, firent, pendant près de quatre heures, des actions ſi fort au-deſſus de la nature, que les ſoldats de Samſam ne purent ſoutenir leur effort. Ce monarque barbare trouvant par-tout Aſſad-Allad, qui faiſoit marcher la victoire devant lui, crut que s'il pouvoit terraſſer ce héros, il la feroit bientôt pancher de ſon côté : il ſe préſenta donc en fureur devant ce prince. Qui que tu ſois, lui dit-il, je te regarde comme mon plus cruel ennemi, & ce n'eſt que par ta mort, que je puis venger celle de mes plus braves ſoldats : alors portant un coup de ſabre ſur la tête du prince, il l'auroit fendu juſqu'à l'arçon de la ſelle de ſon cheval, ſi Aſſad-Allad, qui conſervoit tout le ſens froid imaginable dans le combat, n'avoit fait un mouvement qui lui ſauva la vie. A ſon tour, ayant attaqué le ſultan, ces deux princes également braves, & animés du déſir de vaincre, commencent un combat des plus opiniâtres & des plus terribles; ils ſe portent mille coups, qu'ils parent avec une adreſſe extrême, & les ſoldats des deux partis ayant pendant quelque temps ſuſpendu leur animoſité, pour admirer la valeur de leurs chefs, dont le ſang commençoit à ruiſſeler de toutes parts, Aſſad-Allad termina enfin ce combat, par un revers qui fit voler la tête de Samſam.

Ceux du parti de ce monarque ne le virent pas plutôt mort, que mettant les armes bas, ils demandèrent quartier; le prince le leur accorda, & les chefs de l'armée du ſultan s'étant proſternés aux pieds d'Aſſad-Allad, qu'ils avoient appris être l'un des princes de Guzarate : ſeigneur, lui dirent-ils, ce monarque à qui nous n'obéïſſions qu'à regrêt, ne laiſſe aucun ſucceſſeur; ſa barbarie lui a fait égorger toute ſa famille ; permettez que nous mettions ſur le trône de Tata, un héros à qui nous avons vu faire des actions ſi extraordinaires, & qui vient de nous délivrer d'un tyran dont le joug nous devenoit inſupportable : ſoyez donc notre ſultan, & jouïſſez, ſeigneur, des fruits d'une victoire qui n'eſt dûe qu'à votre valeur. Aſſad-Allad, ſurpris de cette propoſition, héſita pendant quelque temps à répondre ; mais enſuite prenant ſon parti : Mes amis, leur dit-il affectueuſement, nous combattons pour Nagmedin ; c'eſt à lui, non à moi, à décider de votre ſort, & je commettrois une injuſtice extrême, d'accepter une couronne qui lui appartient de droit. Le refus que fit ce prince de monter ſur le trône, augmentant l'admiration des chefs de l'armée de Samſam : Seigneur, lui dit un des principaux d'entr'eux, nous ne voulons reconnoître que vous pour notre maître, vous êtes ſeul digne de nous commander ; acceptez nos offres, ou ſouffrez que nous défendions notre liberté juſqu'à la dernière goutte de notre ſang. Alors reprenant leurs armes : optez ; continua-t-il, vous voyez à vos pieds des ſujets fidèles & ſoumis, ou des ennemis furieux & déſeſpérés. Si Aſſad-

Allad avoit été étonné de la première demande des chefs de l'armée de Samſam, il le fut encore davantage de leur dernière réſolution : cependant, ne voulant point qu'il lui fût reproché d'avoir accepté la couronne qu'on lui offroit, au préjudice des droits de conquête qu'y avoit Nagmedin, il fit tenir conſeil, & les viſirs de l'armée de ce ſultan étant tous d'avis que dans la circonſtance préſente, le prince de Guzarate ne devoit pas refuſer la couronne de Tata, cette réſolution ne fut pas plutôt connue, que tout retentit d'acclamations & de cris de joie; le nom du ſultan Aſſad-Allad vola auſſitôt de bouche en bouche, & les chefs & les ſoldats des deux armées proclamèrent ſur le champ ce jeune prince, monarque de Tata.

Quelque modeſtie que le nouveau ſultan affectât, il reſſentoit une joie extraordinaire de ſon élévation ſur le trône. Comme il avoit en peu de temps conçu une paſſion extrêmement vive pour la princeſſe de Soret, il ne douta point que la couronne ne lui applanît toutes les difficultés qui pourroient s'oppoſer à la poſſeſſion du cœur de la charmante Noud.

Après avoir reçu les ſermens de ſes nouveaux

veaux ſujets, & nommé l'un des chefs de leur armée, conjointement avec un des viſirs de Nagmedin, pour les reconduire juſqu'à ſa capitale où il les aſſura qu'il ſe rendroit le plus promptement qui lui ſeroit poſſible, il partit pour Soret, dans le deſſein d'y porter ſa couronne aux pieds de la princeſſe.

La nouvelle de la victoire, celle de la mort de Samſam, & de l'élévation involontaire d'Aſſad-Allad ſur le trône de Tata, étoit ſue à la cour de Nagmedin, avant que le nouveau ſultan y arrivât, & loin que ce monarque fût jaloux du bonheur de ce prince, il le vit avec une joie parfaite; mais ſa ſatisfaction redoubla lorſqu'Aſſad-Allad lui baiſant la main : Seigneur, lui dit-il, mon intention n'a point été de vous priver de la domination des ſujets du ſultan qui vient de perdre la vie; je n'ai pu m'oppoſer à leur réſolution, ſans mettre notre armée dans un péril dont le ſuccès pouvoit être incertain; mais je vous déclare que je n'accepte point cette couronne ſans l'eſpérance de la faire paſſer à votre poſtérité, en la partageant avec la princeſſe votre fille : je l'adore, ſeigneur, & je ne ſuis ſenſible à l'élévation où je ſuis parvenu, qu'autant que vous me donnerez les moyens de faire un jour régner vos petits-fils ſur le trône de Tata.

Comme Nagmedin ne pouvoit ſouhaiter rien de plus avantageux pour ſa fille, il n'héſita pas un moment à l'accorder au nouveau ſultan, & l'embraſſant avec tendreſſe, il l'aſſura que rien ne pouvoit lui faire plus de plaiſir & plus d'honneur que ſon alliance. Quoiqu'Aſſad-Allad fût devenu indépendant par ſa nouvelle qualité, il ne voulut pas ſe diſpenſer de demander le conſentement du roi ſon père; pour cet effet, il lui envoya en toute diligence un de ſes principaux officiers. On peut juger de la ſituation où ſe trouva le ſultan de Guzarate, à des nouvelles ſi agréables. La gloire que tous les princes ſes fils s'étoient acquiſe pénétra ſon ame de la joie la plus vive, & jugeant de l'impatience d'Aſſad-Allad par la manière dont il lui vantoit, dans ſa lettre, les perfections de la princeſſe de Soret, il fit repartir promptement l'officier qui étoit chargé de cette commiſſion, avec le conſentement que le nouveau ſultan lui demandoit.

Le courier ne fut pas plutôt de retour à Janagar, qu'Aſſad-Allad épouſa la princeſſe: leur mariage fut célèbré avec toute la magnificence poſſible, & ſi quelque choſe put diminuer la joie que reſſentoient ces nouveaux époux, d'une union qui faiſoit tout leur bonheur, ce fut la nouvelle du départ précipité des trois princes de Guzarate. Aſſad-Allad s'étoit bien apperçu qu'ils avoient conçu la même inclination que lui pour la charmante Noud; mais il avoit cru que la couronne que ſa valeur venoit de lui faire obtenir feroit reſpecter ſon amour, & que le conſentement de Nagmedin à ſon mariage, devoit éteindre dans leurs cœurs la paſſion qu'ils reſſentoient pour cette princeſſe. Il s'étoit trompé; chacun de ces princes ne ſe rendant pas la juſtice qu'il ſe devoit, croyoit pouvoir obtenir la préférence ſur Aſſad-Allad; ils ne virent donc point ſon bonheur ſans jalouſie, & quittant la cour de Soret avec précipitation, lorſqu'ils ſentirent qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour eux, ils ſe rendirent à Cambaye, très-mécontens de la campagne qu'ils venoient de faire, quoiqu'ils y euſſent acquis beaucoup de gloire.

Oguz, ſurpris d'un ſi prompt retour, n'en pouvoit pénétrer les raiſons, lorſqu'une lettre qu'il reçut du nouveau ſultan de Tata, lui ouvrit les yeux: il s'y plaignoit tendrement de ſes frères, & prioit ce monarque de les engager à lui rendre ſon amitié, qu'il croyoit n'avoir pas perdue par ſa faute. Une conduite auſſi extraordinaire affligea extrêmement ce bon père : il fit venir les trois princes en ſa préſence, & après leur avoir lu la lettre d'Aſſad-Allad, il leur reprocha leur peu de tendreſſe pour un frère qui méritoit tout leur attachement. J'entrevois, leur dit-il, que la princeſſe Noud a ſu vous toucher ; mais comme elle ne pouvoit être l'épouſe que de l'un de vous, n'avez-vous pas dû penſer qu'étant liée avec Aſſad-Allad, elle devenoit un objet ſacré pour ſes frères ? Rentrez-donc en vous-mêmes, mes chers enfans ; loin d'être jaloux du bonheur d'Aſſad-Allad, louez plutôt le grand prophête de ſon élévation ; tâchez, par une conduite pleine de piété, de mériter ſes faveurs : demandez-lui qu'il vous procure un jour un pareil avantage, & rougiſſez d'avoir pu concevoir des ſentimens qui doivent être ſi éloignés de la nature, puiſqu'ils vous ont porté à haïr un frère digne de toute votre tendreſſe.

Les princes, étonnés d'une réprimande à laquelle ils ne s'attendoient pas, ne purent diſconvenir du tort qu'ils avoient eu ;

ils en demandèrent pardon au ſultan, & en firent même par écrit des excuſes à Aſſad-Allad.

Oguz s'appercevant, cependant, que les trois princes conſervoient toujours, ſur leur viſage & dans le cœur, une humeur noire & ſombre, étoit affligé autant qu'on peut l'être. Après avoir, pendant quelques jours, cherché les moyens de les guérir de cette eſpèce de maladie, il fit ordonner aux plus fameux marchands d'eſclaves qui réſidoient à Cambaye, de lui faire paſſer en revue toutes les plus belles filles qu'ils pourroient trouver.

Dès le lendemain cet ordre fut exécuté; les marchands d'eſclaves préſentèrent au ſultan ce qu'ils avoient de plus rare, & ce monarque expoſant à la vue des trois princes, douze des plus belles perſonnes qu'il y eût au monde : mes enfans, leur dit-il, choiſiſſez dans ces aimables filles celles qui vous ſeront le plus agréables, je vous en fais préſent; c'eſt une ſatisfaction que notre prophête ne vous défend pas; & je ſuis perſuadé que vous trouverez dans leur compagnie, de quoi diſſiper la triſteſſe que l'on remarque dans toutes vos actions.

Si les princes furent d'abord étonnés des offres du ſultan, leur ſurpriſe fut ſi agréable, qu'ils ne purent s'empêcher de la témoigner. Il n'y avoit pas une de ces eſclaves qui ne pût diſputer le prix de la beauté avec Noud; & chacun des princes ayant fait ſon choix, ils en furent tous ſi contens, qu'ils oublièrent bientôt entièrement le ſujet de haine qu'ils avoient eu contre Aſſad-Allad, ſans qu'il leur en reſtât la moindre impreſſion dans le cœur.

A l'égard du ſultan de Guzarate, s'il étoit tranſporté de joie d'avoir ainſi rétabli l'union entre les princes ſes fils, il ſentoit au fond de ſon cœur un trouble & une inquiétude dont il n'étoit pas le maître, & que la vue de ces belles eſclaves venoit de lui cauſer. Accoutumé depuis ſi longtemps à la poſſeſſion de ſes quatre femmes légitimes, ſans avoir jamais penſé à aucune autre, il s'étoit cru le plus heureux de tous les hommes : depuis ce fatal moment il ſentit qu'il manquoit quelque choſe à ſon bonheur ; il avoit tremblé pluſieurs fois en conſidérant que parmi les filles eſclaves qu'il avoit fait préſenter à ſes fils, il y avoit une jeune Circaſſienne de ſeize à dix ſept ans qu'ils pouvoient choiſir ; il y avoit eu même des momens où il avoit ſouhaité que quelqu'un des princes jetât les yeux ſur elle, afin que par ce choix il ne lui fût plus permis de la regarder comme une perſonne qui pouvoit ſervir à ſes plaiſirs. Aucun d'eux ne l'avoit honorée avec attention de ſes regards; pour Oguz, quoiqu'il fût honteux de ſe laiſſer ainſi ſurprendre, il ne put réſiſter à ſa nouvelle paſſion; & la découvrant quelques heures après à ſon grand viſir : Horremdin, lui dit-il, que l'homme eſt foible! Depuis plus de vingt ans, je jouïſſois dans mon ſerrail des plaiſirs les plus parfaits; je les avois bornés à quatre des plus belles perſonnes qu'il puiſſe y avoir dans l'univers, je n'en voulois point connoître d'autres; depuis un moment, je viens de voir toutes mes réſolutions renverſées. (1) Goul-Saba, cette jeune Circaſſienne, a percé mon cœur des traits les plus vifs. Quelle honte pour moi! Quoi, je vais devenir l'eſclave de mon eſclave même! Non, viſir, non, je veux vaincre une paſſion auſſi ridicule, & qui feroit mourir de douleur toutes mes femmes. N'eſt-il pas extravagant, ayant près de cinquante ans, que je veuille encore m'abandonner à toutes les folles paſſions auxquelles nous livre une jeuneſſe inconſidérée? D'ailleurs, pourrois-je me flatter d'être véritablement aimé de cette adorable fille? Ah sans doute elle accorderoit à mon rang ce que je voudrois qu'elle ne donnât qu'à ma perſonne! Eh bien, viſir pour te faire voir que je veux remporter ſur moi une pleine victoire, je te fais préſent de Goul-Saba; je ne veux plus la voir, je te défends de m'en parler, & même de prononcer ſon nom devant moi: voilà qui eſt fini, je retourne à mes ſultanes, & je vais t'envoyer cette eſclave avec les autres que j'ai fait acheter, de peur qu'en la diſtingant de ſes compagnes, on ne ſoupçonnât ma foibleſſe pour elle. Le ſultan de Guzarate paroiſſoit déterminé à exécuter ces dernières réſolutions, lorſque prenant Horremdin par le bras: te voilà donc le maître de cette belle eſclave, lui dit-il; qu'en vas-tu faire, mon cher viſir? Ah, tu ne pourras la voir ſans l'aimer! La nature n'a jamais rien produit de ſi beau, & il faut que les trois princes ſoient devenus aveugles, pour lui avoir préféré les autres eſclaves qu'ils ont choiſies. Imagine-toi, viſir, trouver dans Goul-Saba une (1) houry dont la peau diſputeroit de la blancheur

---

(1) Fleur du matin.

---

(1) Mahomet aſſure que dans le paradis qu'il promet aux bons muſulmans, il ſe trouve quatre eſpèces de filles, toutes d'une beauté égale & extraordinaire, dont les premières ſont blanches, les ſecondes vertes, les troiſièmes jaunes, les quatrièmes rouges, & que leurs corps ſont compoſés de ſafran, de muſc, d'ambre & d'encens; enſorte que ſi par haſard une de ces filles belles & raviſſantes crachoit une ſeule fois ſur la terre, tout ce grand monde ſeroit entêté de l'odeur de muſc; qu'elles ont la face découverte, & qu'on lit ſur elles ces belles & conſolantes paroles écrites en caractère d'or: *Quiconque a de l'amour pour moi, qu'il accompliſſe la volonté du Créateur, qu'il me voie & qu'il me fréquente; je m'abandonnerai à lui, & je le ſatisferai.* Il ajoute que tous ceux qui auront obſervé exactement ſa loi, & ſurtout les jeunes du Ramazan, ſe marieront infailliblement à ces charmantes filles à ſourcils noirs, ſous des tentes de perles blanches, où chaque fille y trouvera ſoixante-dix planches de rubis, ſur chacune de ces planches ſoixante-dix matelas, & ſur chaque matelas ſoixante-dix femmes eſclaves qui en auront encore chacune une autre, pour les aider & les ſervir, & qui revêtiront ces belles perſonnes appelées Houris, de ſoixante-dix veſtes magnifiques, ſi légères & ſi tranſparentes, qu'on verra à travers juſqu'à la moëlle de leurs os; que les bons Muſulmans reſteront mille ans dans les embraſſemens de ces charmantes épouſes, après leſquels elles ſe retrouveront encore filles & vierges.

Tant d'extravagance & de puérilité, avec des déavec la neige même; ſes yeux vifs & brillans, & qui vont au cœur, ont droit de charmer les plus inſenſibles; peut-on voir une phyſionomie plus riante & plus ſpirituelle, & une taille.... Ah! viſir, j'en ſuis enchanté, je n'y puis penſer ſans tomber dans une eſpèce de délire; mais je ne m'apperçois que trop, que je ne puis vivre ſans cette rare beauté; rends-la moi donc, mon cher Horremdin, rends-la moi, je t'en conjure, n'abuſe pas du préſent que je t'en ai fait, & reçois en ſa place tous mes tréſors.

Le viſir fut ſi ſurpris de voir parler ainſi le ſultan, qu'il n'oſoit rompre le ſilence: Ah! s'écria, Oguz, héſiterez-vous à m'accorder cette adorable fille? Il y va de ma vie; & faites-vous ſi peu de cas des prières de votre maître? Seigneur, reprit Horremdin, quoique je prévoye que la diſſention va entrer dans votre ſerrail avec Goul-Saba, que vous n'y jouïrez plus de cette douce tranquillité qui a fait juſqu'à préſent

---

tails auſſi ridicules, ſont rapportés dans *le ſecond volume de la religion des Turcs, par Echialle Muſti dans les chapitres* 48 *&* 49. *depuis le fol.* 96. *juſqu'au* 109.

les délices de votre ame, & que vos femmes & les princes vos enfans, qui juſqu'aujourd'hui ont mérité avec juſtice toute votre attention, vous deviendront bientôt des objets d'ennui, & peut-être de haine; cependant, puiſque la vie de votre majeſté y eſt intéreſſée, je ſuis d'avis que vous contentiez au plutôt votre paſſion; vos épouſes en murmureront, mais leur douleur n'aura qu'un temps; d'ailleurs n'êtes-vous pas le maître abſolu de vos actions? & ſi juſqu'à préſent vous avez bien voulu borner vos plaiſirs aux ſeules ſultanes, la loi de notre ſaint prophête ne vous permet-elle pas d'avoir autant d'eſclaves qu'il vous plaira, pour contenter vos déſirs? aimez donc, ſeigneur, la belle Goul-Saba: comme elle doit ſe trouver honorée que vous daignez jeter les yeux ſur elle, elle feroit tort à ſon jugement, ſi elle ne répondoit pas avec ſincérité à la paſſion du plus bel homme & du plus grand monarque de. l'orient.

Oguz, tranſporté de joie de voir que le viſir approuvoit ſa paſſion, l'embraſſa tendrement: mon cher Horremdin, lui dit-il, je reſpire, tu viens de diſſiper toutes mes inquiétudes; c'en eſt fait, je ne puis plus réſiſter au feu qui me dévore, je me livre tout entier à mon amour; prends ſoin de faire ſavoir mes intentions aux ſultanes, & diſpoſe-les à recevoir avec douceur la compagne que je vais leur donner.

Le viſir obligé d'exécuter les ordres de ſon maître, fit inſtruire les ſultanes de la nouvelle paſſion d'Oguz: quoiqu'elles en fuſſent très-affligées, & qu'elles viſſent avec autant de ſurpriſe que de douleur, la conduite du ſultan, elles prirent la réſolution, par le conſeil de Gehernaz, de ne lui point témoigner par des reproches la peine que cela leur cauſoit.

Oguz rentrant quelques heures après dans l'intérieur de ſon ſerrail, ne fit pas la moindre attention au ſilence de ſes femmes. Il ne craignoit que leurs reproches; & comme elles eurent aſſez de force pour ne lui pas faire voir juſqu'à quel point alloit leur affliction, il les quitta bien-tôt pour courir avec empreſſement à l'appartement de Goul-Saba que, par ſon ordre, l'on avoit préparée à recevoir ſa viſite. Le ſultan loin de paroître devant ſon eſclave avec cette gravité, qui ſied ſi bien aux monarques, ne témoigna jamais tant de foibleſſe que dans cette occaſion; embraſſant ſes genoux avec des tranſports peu convenables à ſa grandeur & à ſa majeſté : adorable Goul-Saba, lui dit-il, vous voyez à vos pieds l'homme le plus tendre & le plus ſoumis ; ſon bonheur dépend uniquement de vous ; c'eſt à votre cœur qu'il en veut, mais il vous le demande avec tout l'empreſſement que l'amour le plus vif peut inſpirer.

Goul-Saba ſurpriſe au dernier point de la vivacité des ſentimens du ſultan, & connoiſſant toute l'étendue de la tendreſſe qu'elle avoit fait naître dans le cœur de ce monarque, réſolut d'en profiter : elle le releva avec beaucoup de modeſtie, le ſupplia d'interrompre, pour quelques momens, les tranſports de ſa paſſion, & de vouloir bien l'écouter tranquillement : Seigneur, lui dit-elle, je ſais que je ſuis votre eſclave, & par conſéquent que je dois être ſoumiſe à vos volontés ; mais je vous crois trop honnête, pour vouloir uſer avec moi de toute votre autorité : quoique je ne paroiſſe pas d'une condition égale à celle des ſultanes vos épouſes, je ne crois pas, cependant, être ſortie d'un ſang inférieur au leur : enlevée à mes parens dès l'âge de quatre ans, je n'ai que des idées confuſes de la nobleſſe de ma naiſſance ; je me ſouviens ſeulement, qu'élevée juſqu'à ce moment dans un palais magnifique, l'on m'y donnoit ſouvent le titre de princeſſe, que les différens marchands à qui j'ai appartenu m'ont traitée toujours avec beaucoup de reſpect, & m'ont fait entendre que je n'étois deſtinée que pour être l'épouſe d'un grand monarque ; je vois déjà une partie de leurs promeſſes accomplies ; mais permettez-moi, ſeigneur, de vous entretenir de mes chagrins : votre majeſté m'aime beaucoup, je n'en puis douter ; je lui avouerai qu'elle a fait ſur mon cœur un effet auſſi prompt & auſſi violent, & que le ſeul reſpect m'empêche de lui témoigner la vivacité de mes ſentimens ; cependant, malgré cet amour réciproque, jamais le ſultan de Guzarate n'obtiendra la poſſeſſion de mon cœur, qu'il ne m'ait épouſée ſolemnellement. Je ne ſuis point née pour être l'objet du mépris ſecret de ſes autres femmes ; obligée de vivre avec elles dans ce ſerrail, elles me regarderoient toujours comme une eſclave : mes enfans n'y ſeroient traités qu'avec une eſpèce de ſubordination, & je ſouffrirai plutôt la mort, que de m'expoſer à un pareil outrage.

Quelque paſſion qu'Oguz reſſentît pour la belle circaſſienne, il fut étonné de ſa propoſition : charmante Goul-Saba, lui dit-il, la douleur peinte ſur le viſage, la loi ne me permet d'épouſer que quatre (1) femmes légitimes. Je ne puis l'enfreindre ſans encourir l'indignation de notre ſouverain prophête. Il eſt aiſé d'y remèdier, reprit vivement la circaſſienne; vous avez la liberté, ſeigneur, de répudier une des ſultanes. Ah! s'écria Oguz, c'eſt ce que je ne ferai jamais; j'ai trop de conſidération pour ces princeſſes. Eh bien, ajouta Goul-Saba, conſultez donc votre Iman; je ſuis sûre qu'il vous dira, qu'à l'exemple de Mahomet, des ſultans tels que vous, ſeigneur, ſont au-deſſus des loix, ſur-tout quand ces loix n'intéreſſent que leurs perſonnes; ſi l'Iman décide en votre faveur, je ſuis prête à donner la main à votre majeſté; ſinon, je me contenterai du ſimple titre de ſon eſclave, & la mort la plus cruelle me ſera toujours préférable à l'affront d'être la concubine du ſultan de Guzarate.

---

(1) Les muſulmans peuvent avoir trois ſortes de femmes ; des légitimes qu'ils épouſent ; des femmes qu'ils peuvent prendre *au Kebin*, & des femmes eſclaves ; à l'égard des premières, ils n'en peuvent épouſer que quatre, & ils les répudient quand ils veulent, en allant devant le cadi, & diſant *aleï talac be talati*, c'eſt-à-dire, je la quitte pour trois fois. Si un homme répudie ſa femme à tort, il lui doit donner ſon douaire ; ſi c'eſt avec raiſon, il n'y eſt point obligé. La femme répudiée ne peut ſe marier à un autre qu'au quatrième mois après ſa répudiation. Quand un homme a répudié ſa femme légitime, s'il la veut reprendre, il ne le peut qu'elle n'ait été mariée auparavant avec un autre, & l'on appelle ce mari *Hulla*. Pour les femmes *au Kebin*, on va trouver ſeulement le cadi, auquel on déclare qu'on prend une telle femme, à laquelle on promet de payer tant en la répudiant ; le cadi écrit cela, & le donne à l'homme, lequel garde enſuite cette femme tant qu'il veut, & la chaſſe quand il lui plaît, en lui payant ce qu'il a promis : ils peuvent avoir de ces femmes autant qu'ils veulent ; à l'égard des eſclaves, comme ils en ſont les maîtres, ils en font tout ce qu'ils ſouhaitent, & les enfans de ces trois ſortes de femmes ſont auſſi légitimes les uns que les autres.

Ces paroles, prononcées avec fermeté, furent un coup de foudre pour Oguz. Il envoya ſur-le-champ chercher l'Iman, & lui ayant expoſé l'état de la queſtion avec la vivacité du plus amoureux de tous les hommes, cet Iman, qui craignoit pour ſa vie s'il ne répondoit pas conformément aux intentions du ſultan, lui parla en ces termes: Cette belle circaſſienne a raiſon, ſeigneur, la loi de notre prophête, il eſt vrai, a borné les mariages (1) à quatre femmes légitimes, & dieu avoit donné à lui ſeul la permiſſion d'en avoir autant qu'il lui plairoit; mais les interprêtes du divin livre qu'il a reçu de l'ange Gabriel, prétendent que cette loi n'eſt pas faite pour les ſultans; comme ils ſont une eſpèce de portion de la divinité, ils ſont au-deſſus des autres hommes: j'ajouterai même à leur interprétation, que, dans le cas qui ſe préſente, l'exception de la loi eſt tout-à-fait favorable à votre majeſté. Victime du bien public, & par le ſeul motif d'étendre la religion de notre prophête & de conſerver la paix dans vos états, vous avez épouſé les quatre ſultanes; votre cœur n'avoit point de part à ces engagemens: & parce que vous vous êtes ſacrifié pour le bien de votre peuple, il ne vous ſera pas permis, une fois en votre vie, de contenter votre paſſion, avec une perſonne qui croit être en droit de n'entrer dans le lit de votre majeſté, qu'en qualité de ſon épouſe! Ah, ſeigneur, cette loi ſeroit bien dure pour vous ſeul : auſſi m'eſt-il permis de lever là-deſſus vos ſcrupules; vous pouvez-donc, ſans crainte, épouſer cette belle circaſſienne, & vous me voyez prêt à vous unir enſemble.

---

(1) Quoique les Mahométans prétendent que leur prophête ait été garanti du péché originel, & de la concupiſcence, ils ne peuvent ſe diſpenſer d'avouer qu'il a eu vingt-une femmes contre la loi qui n'en permet que quatre; de ces vingt-une il en répudia ſix, & cinq moururent avant lui; de ſorte qu'il lui en reſta encore dix, à chacune deſquelles il donnoit une nuit; & l'on dit qu'*Aiſchah* en avoit deux, parce que *Soudah*, la dernière de toutes ſes femmes, lui avoit cédé la ſienne.

Bibliothèque Orientale, folio 602.

Le ſultan, tranſporté de joie d'une déciſion auſſi favorable, ne voulut pas différer plus long-temps à ſe contenter. L'iman les maria ſur-le-champ; il reçut pour prix de ſa complaiſance dix mille pièces d'or, & les eſclaves & les officiers du ſerrail l'ayant fait retentir par leurs cris de joie, les quatre ſultanes comprirent en ce moment qu'elles venoient de perdre toute l'affection de leur époux, &, renfermées dans l'intérieur de leur appartement, elles y gémirent ſans ſe plaindre, pendant qu'Oguz, enchanté de ſa nouvelle épouſe, ne ſongeoit qu'à ſatisfaire ſes impatiens déſirs.

Goul-Saba, cependant, ſuivant l'uſage des femmes de l'Orient, diſputa le terrein pendant plus de huit jours, & ce ne fut qu'après avoir bien éprouvé les ſoumiſſions & les hommages de ſon nouvel époux, qu'elle lui laiſſa goûter entièrement le plaiſir de la poſſéder.

Pendant plus d'un mois, l'on ne vit dans le ſerrail que danſes, que jeux, que feſtins. Parmi tous ces divertiſſemens, le ſultan ſe déroboit ſouvent avec ſa nouvelle épouſe; il revenoit enſuite rejoindre ſes eſclaves avec un viſage plus gai & plus ſerein, & ce qui le combla de joie, Goul-Saba mit au monde un prince plus beau que l'on ne dépeint l'amour même. Sa naiſſance fut célèbrée par des fêtes dont les dépenſes furent ſi prodigieuſes, qu'il s'en fallut peu qu'elles n'épuiſaſſent les tréſors d'Oguz.

Pendant plus de quinze ans, le ſultan de Guzarate ne donna toute ſon attention qu'à Goul-Saba & à ſon cher fils, & s'il entroit quelquefois dans l'appartement de ſes autres femmes, il y reſtoit ſi peu de temps, & y faiſoit paroître tant de froideur, qu'elles avoient toute la peine imaginable à s'empêcher de lui témoigner l'extrême douleur qu'elles en reſſentoient, d'autant plus que la nouvelle ſultane, fière de ſa faveur, ne gardoit pas avec elle toutes les meſures de politeſſe & de bienſéance qu'elle leur devoit. Le jeune Batthal (1), c'eſt ainſi que s'appeloit le fils de Goul-Saba, ſuivant les mauvais exemples de ſa mère, qui l'élévoit avec beaucoup de hauteur, manquoit auſſi aux ſultanes à tous momens, &, malgré les réprimandes de ſon père, il n'y avoit preſque point de jour qu'il ne donnât des marques d'un mauvais naturel. Quelqu'aveuglé qu'Oguz fût ſur le compte de Goul-Saba & de ſon fils, il s'appercevoit bien des mortifications que les ſultanes recevoient à tous momens, ſans ſe plaindre, & rentrant ſouvent en lui-même, il avoit preſque regret à l'engagement qu'il avoit pris avec la belle circaſſienne. Quoiqu'il ſoit bien flatteur à un homme de ſoixante ans de ſe croire tendrement aimé d'une jeune & charmante perſonne, il y avoit pourtant des momens où Oguz doutoit de la ſincérité des ſentimens de Goul-Saba; il s'imaginoit voir quelque choſe de gêné dans ſes careſſes; il n'y trouvoit pas la même ouverture de cœur que dans ſes autres femmes, & ne ſachant comment s'éclaircir ſur ce fait, il ſe livroit quelquefois à la plus amère douleur.

---

(1) *Batthal;* ce nom en arabe ſignifie vaillant; hardi; mais il veut dire auſſi, fainéant, pareſſeux.

Une nuit que, retiré ſeul dans ſon appartement, après avoir lu avec beaucoup de reſpect pluſieurs chapitres de l'alcoran, & prié le grand prophête de ſoulager ſes peines, le ſultan s'étoit abandonné au ſommeil, il eut un ſonge des plus ſinguliers : Mahomet lui apparut, & lui parla ainſi : Tu voudrois être inſtruit de ce que Goul-Saba penſe ſur ton compte ; ne ſais-tu pas que le cœur d'une femme eſt impénétrable, à moins que d'avoir à ſon doigt l'anneau (1) enchanté ? Je veux, cependant, t'enſeigner un ſecret pour connoître, non ſeulement l'intérieur de ta belle circaſſienne, mais encore de toutes tes ſultanes & de tes enfans, & par ce moyen j'ôterai le coton des oreilles de ton entendement : demain, à ton réveil, va trouver le célèbre (1)

---

(1) C'eſt l'anneau de Salomon, auquel tous les Orientaux attribuent de grandes vertus.

(1) Voyez dans mes Contes Chinois, (ils ſont dans le tome XVI. de cette collection) l'hiſtoire d'Alroamat, ce fameux cabaliſte, qui a pris la figure du mandarin Fum-hoam, pour convertir le ſultan de la Chine ſon beau-frère, à la religion de Mahomet, l'aſſure que le fils dont Gulchenraz ſon épouſe eſt enceinte, ſera dans ſon temps auſſi illuſtre dans les ſciences cabaliſtiques, que les plus fameux philoſophes ;

Alroamat ; il ſe nomme Cothrob ; conſulte-le ſur ton embarras ; je lui inſpirerai ce qu'il faut qu'il faſſe pour te ſatisfaire.

Le ſultan de Guzarate avoit bien entendu parler d'un roi de Géorgie, qui avoit régné à Guriel (2), il y avoit plus de deux cent ans ; il ſavoit que l'on racontoit de ce prince des choſes au-deſſus de toute croyance, & que c'étoit par ſon moyen que la religion de Mahomet avoit pénétré à la Chine ; mais il n'avoit jamais entendu parler de ce Cothrob, que le prophête lui ordonnoit d'aller chercher, & ne pouvoit même s'imaginer qu'après plus de deux ſiècles un des neveux d'Alroamat pût être encore en vie ; cependant, pour ne rien négliger ſur une matière qui l'intéreſſoit ſi fort, il aſſembla le len-

---

c'eſt ce prince appelé Cothrob, qui veut dire lutin, eſprit follet, qui, quitté après avoir le trone de la Chine, où il avoit monté aprés la mort du roi d'Iſalem ſon père, & l'avoir cédé à l'un de ſes fils, ſe retira dans le royaume de Guzarate, pour y mener une vie purement contemplative, & qui dans le ſerrail du ſultan Oguz, opére toutes les merveilles que l'on lira dans ces Contes Mogols.

(2) Les provinces de Guriel, d'Immereri, & de Mengrelie & Georgie, ſont la Colchide, pays natal de Médée.

demain tous ſes viſirs avec les plus ſavans de Cambaye, & leur demanda s'il y avoit quelqu'un d'entr'eux qui sût la demeure de Cothrob. Aucun ne put la lui apprendre, il leur étoit entièrement inconnu, ainſi qu'aux ſavans qui compoſoient cette aſſemblée, & le ſultan ſe retiroit fort triſte dans le ſerrail, lorſqu'il entendit un vieil eunuque qui prononçoit le nom de Cothrob. Il le fit appeler, & lui ayant demandé quel étoit celui dont il parloit, il apprit que c'étoit un vieillard, qui demeuroit dans une eſpèce de grotte à douze lieues de Cambaye, & qui menoit une vie ſi édifiante & ſi retirée, qu'il faiſoit l'admiration de tous ceux de ſon voiſinage. Oguz ayant ſur-le-champ monté à cheval avec très-peu de ſuite, & accompagné de l'eunuque, ſe rendit en peu d'heures à la porte de ce ſaint homme, & s'y étant préſenté, Cothrob l'ouvrit ſans attendre qu'on y frappât, & s'avançant vers Oguz avec un air riant mais rempli de majeſté : Sultan de Guzarate, lui dit-il, je ſais quelle eſt votre inquiétude, j'y remédierai; mais il faut auparavant que je vous entretienne en particulier. Le ſultan étonné, ayant fait éloigner alors ceux qui l'accompagnoient, & étant entré ſeul dans la demeure de Cothrob, cet homme divin lui parla en ces termes : Le grand prophête, (dont le nom ſoit à jamais glorifié) m'a parlé, ſeigneur ; il m'a communiqué le ſujet de vos peines, & m'a ordonné, pour les ſoulager, de vous bâtir un palais ſuperbe aux portes de Cambaye ; c'eſt dans ce lieu & par mon moyen que vous retrouverez cette douce tranquillité que vous avez perdue. Ne croyez pas, au reſte, ſeigneur, que je ſois un architecte ordinaire ; la ſageſſe dont je fais profeſſion, & cet anneau, qui appartint autrefois au ſultan Salomon, me rendent faciles les choſes qui paroiſſent les plus impoſſibles : je n'ai beſoin que de témoigner ma volonté aux intelligences qui me ſont ſoumiſes, pour être obéi dans un inſtant ; cependant, afin de n'être point ſuſpect aux ſultanes vos épouſes, ni à vos ſujets, il eſt néceſſaire de donner à la conſtruction de ce palais un temps ſuffiſant pour ne pas faire connoître tout mon pouvoir. Ordonnez-moi donc, en préſence de tous ceux qui vous accompagnent, de vous ſuivre à Cambaye, de vous y bâtir un nouveau ſerrail, & d'y joindre une moſquée & un tombeau, dans lequel vous ſouhaitez que votre corps repoſe,

poſe, lorſque l'ange de la mort aura enlevé votre ame. Le ſultan, ſurpris des diſcours de ce ſage vieillard, exécuta ponctuellement ce qu'il lui avoit dit, & Oguz étant revenu à Cambaye, Cothrob ſe mit en état de remplir les ordres qu'il avoit reçus de ce monarque.

A peine y avoit-il huit jours que ce projet avoit été annoncé, que plus de trois mille ouvriers de toutes les eſpèces commencèrent, ſous la conduite de ce vénérable architecte, à jeter les fondemens de l'édifice qui lui avoit été commandé. Jamais l'on n'a travaillé avec tant de promptitude, de régularité & d'exactitude; &, quoique le ſultan fut prévenu, il ne pouvoit comprendre par quel enchantement cet ouvrage s'avançoit au point où il le voyoit tous les jours. Enfin, après ſix mois, tout l'édifice s'étant trouvé dans ſa perfection, Cothrob, qui conduiſoit le ſultan dans les lieux les plus ſecrets du palais, le fit entrer dans la tribune de la moſquée, qui étoit toute boiſée; là, par une galerie pratiquée avec art, & qui régnoit dans l'épaiſſeur des gros murs, l'on pouvoit, ſans être vu, non-ſeulement découvrir tout ce qui ſe paſſoit dans les différens appartemens deſtinés aux ſultanes, mais encore il étoit facile d'entendre toutes leurs converſations, par des vuides pratiqués dans des ſculptures de moſaïques, qui paroiſſoient ne ſervir que d'ornemens.

Ce n'eſt point aſſez, ſeigneur, dit alors Cothrob, de pouvoir ſavoir par ce moyen ce que penſeront les ſultanes, vous devez les mettre à une épreuve des plus délicates; pour cela, il faut que vous me nommiez pour être (1) l'iman de cette moſquée : ne craignez pas, ſeigneur, de me voir renfermé dans le ſerrail avec vos femmes; à mon âge, il n'y a plus de ſexe; il y a plus de cent ans que j'ai renoncé aux plaiſirs de cette vie, dans la ſeule eſpérance de jouir, dans le paradis de notre ſaint prophête, des avantages qu'il promet aux vrais croyans. Cent ans! s'écria Oguz. Oui, ſeigneur, reprit Cothrob; neveu du grand Alroamat, roi de Géorgie, & inſtruit par lui dans les ſciences les plus ſublimes, j'ai régné aſſez long-temps à la Chine; c'eſt la ſageſſe dont cet excellent homme m'a donné les premières leçons, qui m'a fait mépriſer les grandeurs de la terre, pour m'élever juſqu'à celles que notre loi nous fait eſpérer dans le ciel, j'ai laiſſé ſans regret mon royaume à mon fils, & ſes petits-enfans règnent encore aujourd'hui à la Chine; pour moi, uniquement occupé de la contemplation des merveilles céleſtes, je ſuis l'inſtrument dont l'envoyé de dieu ſe ſert aſſez ſouvent, pour retirer les mortels des précipices où le péché de notre premier père les entraîne ſi fréquemment; ainſi vous voyez, ſeigneur, un homme tout-à-fait détaché de la terre, ſur laquelle il ne reſte depuis plus de deux ſiècles que pour ſe conformer aux volontés de notre prophête : ne craignez donc point de me confier vos ſultanes; vous pouvez dès demain les faire paſſer dans ce palais, & il faut que de celui que vous allez quitter, vous en faſſiez un caravanſérail, pour recevoir commodément tous les voyageurs; vous connoîtrez bientôt l'utilité de cette fondation.

---

(1) C'eſt celui qui deſſert la Moſquée.

Oguz fut dans une ſurpriſe extrême d'apprendre que Cothrob eût été un ſi grand monarque; il vouloit lui rendre en cette qualité tout ce qui étoit dû à ſon rang, lorſque ce vénérable vieillard le prévenant: Si j'avois voulu des reſpects continuels, lui dit-il, je n'aurois pas quitté le trône; grâces au ciel, tant que j'ai régné, je n'ai pas été enivré de cet encens que l'on offre ſans ceſſe aux monarques, & qui ne leur fait jamais mal à la tête; je ſavois heureuſement diſtinguer le vil flatteur d'avec l'homme poli; je voulois que la vérité m'environnât toujours, & j'avois accoutumé tellement ceux qui m'approchoient à ne s'en point écarter, que je puis dire que ma cour étoit unique dans ſon eſpèce. J'avois tranſmis ces leçons à mes petits-fils; mais la dépravation du ſiècle n'a pas permis qu'ils les ſuiviſſent bien exactement, & la cour de la Chine eſt aujourd'hui ſur le pied de preſque toutes celles de l'Orient, dans leſquelles de vils eunuques ou des ſultanes favorites décident tous les jours de la vie & du bonheur des peuples qui ſont ſoumis à leurs ſultans: tâchez, ſeigneur, vous qui juſqu'à préſent avez gouverné vos ſujets avec tant de ſageſſe, de ne jamais tomber dans ce déſordre, & ſouvenez-vous que vous êtes reſponſable à dieu de la conduite des peuples qu'il vous a confié.

Le ſultan de Guzarate, charmé des ſages inſtructions de Cothrob, & docile à tous ſes conſeils, ne manqua pas d'exécuter ſes intentions. Il fit, dès le lendemain, conduire les ſultanes dans ſon nouveau ſerrail, dont la magnificence étoit au-deſſus de toute expreſſion; les jardins en étoient charmans; & Cothrob y ayant enfermé un grand bois, qui avoit près d'une lieue en quarré; tout cet ouvrage paroiſſoit plutôt être celui des Peris (1), comme il l'étoit en effet, que celui des hommes ordinaires.

Oguz avoit chargé Cothrob, ainſi qu'il l'avoit ſouhaité, de l'adminiſtration de la moſquée du nouveau ſerrail, & il y avoit au plus quatre mois qu'ils l'habitoient, lorſque le ſultan, ſuivant le conſeil du ſage vieillard, feignit de ſe trouver mal, & de reſſentir des palpitations de cœur très-violentes. Si toutes les ſultanes parurent allarmées de cette maladie, Goul-Saba fit voir dans ce moment des inquiétudes extrêmes. Ah! ſeigneur, dit-elle à ce monarque, en fondant en larmes, que deviendrois-je, ſi j'avois le malheur de vous perdre, & que deviendroit mon fils ? la prédilection, que vous avez toujours marquée pour lui, animera ſans doute ſes frères contre ce prince infortuné ; les ſultanes même les pouſſeront à ſe venger ſur moi, de l'amour que vous m'avez témoigné ſans interruption depuis ſi long-temps ; elles ne me pardonneront jamais de leur avoir enlevé votre cœur, & le malheureux Batthal ſera bientôt la victime de toute leur fureur. Ne craignez rien de pareil, reprit le ſultan de Guzarate, je connois trop mes femmes pour les croire capables de concevoir des deſſeins auſſi noirs ; mais, afin de vous tranquilliſer, je mettrai des bornes à leur pouvoir. (1) Azrail n'eſt pas encore au chevet de mon lit, & je ſens bien que ce jour terrible, & qui doit faire trembler le plus pur de tous les muſulmans, n'eſt pas encore ſi proche. Ces aſſurances calmèrent pour quelque temps les agitations de Goul-Saba ; mais quelle fut ſa douleur & celle des autres ſultanes, lorſque, quelques jours après, Humayoun

---

(1) Les *Peris* ſont la belle eſpèce de ces créatures qui ne ſont ni hommes, ni anges, ni diables, que les arabes appellent *Ginn*. Ce ſont les génies bienfaiſans; ils habitent, ſuivant les Romans Orientaux, un pays particulier appelé le *Ginniſtan*; ils ſont continuellement la guerre aux mauvais génies, appelés Dives.

---

(1) L'ange de la mort.

& Nériman ayant été viſiter enſemble quelques villes de Guzarate, des gouverneurs deſquelles le peuple ſe plaignoit, ils y furent attaqués de la peſte, & que la nouvelle de leur mort fut annoncée au ſultan! Il en conçut une douleur ſi exceſſive, que les ſultanes dès ce moment crurent s'appercevoir que ſes forces & ſa ſanté diminuoient extrêmement, & qu'il ne paroiſſoit plus s'occuper que du ſoin d'aller rendre compte de ſes actions devant le trône d'un dieu, dont les rois, tout puiſſans qu'ils paroiſſent être, ne ſont que le marchepied.

En vain les médecins employèrent tous leurs remèdes; il n'étoit pas étonnant qu'ils n'apportaſſent pas de ſoulagement à la maladie du monarque, puiſqu'il n'en prenoit aucun : l'iman, qui faſcinoit, pour ainſi dire, les yeux de tous ceux du ſerrail, le faiſoit paroître très-dangereuſement malade, quoiqu'il jouît d'une ſanté aſſez bonne, malgré ſes chagrins; enfin, un jour qu'il ſembloit plus accablé de ſes maux qu'à l'ordinaire, ayant fait approcher de ſon ſopha ſes femmes & ſes enfans : Je commence à m'appercevoir, leur dit-il d'une voix foible, après les avoir embraſſés tous avec tendreſſe, que les rois ne ſont pas plus exempts de la mort, que les derniers de leurs ſujets, & que, quand ce jour plein d'allarmes approche, ils ont plus lieu de le craindre que le moindre des muſulmans : chargés du ſoin de tout le peuple qui eſt ſous leur domination, quel compte n'ont-ils point à rendre de la mauvaiſe adminiſtration de leurs royaumes! Livrés pour l'ordinaire dans leur jeuneſſe aux plaiſirs les plus ſenſuels, ils ne s'embarraſſent guère s'il y a dans leurs états des gens qui gémiſſent dans la misère & dans la pauvreté, accablés le plus ſouvent par la dureté des gouverneurs qu'ils leur envoyent. C'eſt dans ce moment où je vois que je vais deſcendre dans l'abîme de l'éternité, que tout cela ſe préſente à mon imagination; que n'ai-je point à craindre, en paſſant ſur ce pont (1) terrible que perſonne ne peut éviter ! Que de miſérables s'attacheront aux bords de ma robe ! Ah ! j'en frémis d'horreur ! Cependant, je ſens qu'il faut que je me prépare à ce rude paſſage, & que je n'ai que quelques jours pour cela : mon corps s'affoiblit de momens en momens, & dans peu toute cette majeſté, qui s'eſt fait craindre aux rois de l'Indouſtan, & devant laquelle tous mes ſujets trembloient, ne ſera plus qu'un peu de pouſſière ; mais je vois couler vos larmes ; elles m'attendriſſent trop ; retenez-les, je vous en conjure, & écoutez mes dernières volontés avec attention.

---

(1) Ce pont, ſuivant la Théologie des Orientaux, s'appelle *Poul Serrha*, ce qui ſignifie *pont ſur le milieu du chemin.* Ils croyent qu'audeſſous eſt un feu éternel ; que c'eſt-là qu'au jour du jugement dernier ſe fera la ſéparation des bons & des méchans, & que ceux qui auront ſouffert quelqu'injure, dont on ne leur aura pas fait raiſon, s'attacheront alors au bord de la veſte, & ſe jetteront aux jambes de celui dont ils auront droit de ſe plaindre. Les Perſans ſur-tout ſont très-infatués de la crainte de ce pont.

Si jamais je vous fus cher, c'eſt aujourd'hui, ſultanes, & vous, mes enfans, que je vous en demande une marque eſſentielle. Je veux abſolument que l'on cache ma mort pendant quatre mois. J'ai pour cela des raiſons dont vous ſerez inſtruits quand il en ſera temps. Je ſouhaite que l'iman Cothrob ſeul faſſe toutes les cérémonies qui s'obſervent en pareille occaſion : qu'il me renferme

---

Voyez les voyages de Chardin, tome VII, folio 50. & la Religion ou Théologie des Turcs, par Echialle Moufti, tome II, chap. 35. folio 16.

dans le tombeau de la moſquée de ce palais ; que ſans-ceſſe il y implore pour moi la miſéricorde d'un dieu terrible, mais toujours juſte & bon, & que votre douleur ne tranſpire pas hors du ſerrail. Voici mes dernières volontés écrites dans ce paquet, ſcellé de mon ſceau. Je vous défends, ſous peine de ma malédiction, de le faire ouvrir avant que le temps que je vous marque ſoit expiré ; cependant, je veux que mon premier viſir agiſſe toujours en mon nom, & qu'il reçoive les ordres de Cothrob, comme il a fait depuis que je ſuis malade ; cet iman ſeul, dont l'extrême ſageſſe vous eſt connue, & à qui je confie mon teſtament, eſt dépoſitaire de mes intentions. Vous, mes fils, honorez vos mères ; vivez dans l'union & dans la paix, ſans exciter aucun trouble dans l'état. Et vous, ſultanes, ſi je vous ai cauſé de la mortification par mon amour pour Goul-Saba, pardonnez-la moi, en l'attribuant à la foibleſſe humaine, & oubliez, s'il eſt poſſible, l'averſion que vous pourriez avoir conçue pour elle & pour ſon fils : je les exhorte l'une & l'autre à vous aimer & à vous reſpecter, & je les prie de ſe reſſouvenir que ſans preſqu'aucun ménagement je leur ai donné toute mon affection, tandis que je vous en privois en apparence ; car, ne croyez pas que j'aie jamais ceſſé d'avoir pour vous, au fond de mon cœur, les ſentimens de tendreſſe que vous méritiez avec tant de juſtice, par la douceur avec laquelle vous avez ſupporté mes égaremens.

Voilà, quant à préſent, quelles ſont mes volontés ; vous ſaurez le reſte dans le temps que je vous ai preſcrit ; en attendant ce moment, vivez en paix dans ce palais dont je vous défends de ſortir. Comme je crois connoître la foibleſſe du cœur des femmes, je ne vous empêche pas de vous remarier lorſque vous le pourrez avec bienſéance, quoiqu'une eſpèce de pudeur & la majeſté de votre rang doivent vous en empêcher ; ſongez ſeulement à ne point prendre d'engagement dont vous puiſſiez rougir, & ſouvenez-vous tous de ne point encourir ma malédiction, en vous écartant de ce que je viens de vous ordonner.

Les ſultanes & les princes fondoient en larmes pendant tout ce diſcours ; ils avoient le cœur ſi ſerré, qu'ils ne pouvoient prononcer une ſeule parole : le ſultan ſeul paroiſſoit tranquille, & ayant ordonné à l'iman de lui préſenter l'alcoran, il les fit jurer ſur ce ſaint livre, qu'ils exécuteroient avec la dernière exactitude tout ce qu'il avoit exigé d'eux, & après les avoir embraſſés avec une extrême tendreſſe, il leur témoigna qu'ils lui feroient plaiſir de ſe retirer de ſon appartement, pour qu'il ne fût plus occupé dans ces derniers momens que du ſoin de penſer à ſa conſcience. Quelque violence qu'un pareil ordre leur fît, ils obéirent, & ſortirent de la chambre du ſultan, pénétrés de la plus vive douleur.

Depuis ce moment, & pendant deux jours entiers, l'iman ne parut employé auprès d'Oguz qu'à lui faire la lecture du livre divin recueilli par le grand prophête; enfin, l'inſtant funeſte de la mort du ſultan ayant été annoncé par Cothrob dans le ſerrail, il alloit être rempli de cris & de gémiſſemens, ſi le ſage vieillard n'avoit pas remontré aux ſultanes & aux princes, que cette douleur trop marquée feroit connoître ce que le monarque avoit recommandé que l'on cachât avec tant de ſoin; les parties intéreſſées ayant donc renfermé dans le fond de leur cœur le violent déſeſpoir dont elles étoient agitées, on laiſſa à l'iman le ſoin de la ſépulture du ſultan; pour cet effet, l'ayant porté lui-même dans ſon appartement, qui touchoit à la moſquée, il feignit de laver ſon corps, de l'enſevelir dans un linceul, ſur lequel ce monarque (1) de ſon vivant avoit fait écrire tout l'alcoran; & ayant ſubſtitué une buche dans le cercueil, il fit croire qu'il l'avoit renfermé dans le tombeau qu'il s'étoit deſtiné.

Tout l'intérieur du ſerrail obſerva enſuite très-religieuſement les cérémonies que l'on a coutume de faire en pareil cas. Les princes & les ſultanes, vêtus de robes brunes, reſtèrent comme immobiles pendant les huit premiers jours, & ſe refusèrent les alimens les plus néceſſaires; le neuvième, les princes étant entrés au bain, ſe firent raſer la tête & la barbe; ils prirent des habits tous neufs; & ayant paſſé dans l'appartement des ſultanes, ils n'oublièrent rien pour les conſoler de la perte qu'elles venoient de faire; mais, malgré cela, elles donnèrent juſqu'au quarantième jour complet des marques d'une douleur exceſſive.

Quand ce temps fut expiré, chacune des ſultanes chercha une occupation qui pût adoucir ſa douleur : l'une brodoit, l'autre filoit de la ſoie : pour Gehernaz, qui touchoit admirablement du luth, elle ne paſſoit pas un jour ſans chanter ſur cet inſtrument les louanges du défunt ſultan ; &, comme elle faiſoit fort bien des vers, elle compoſoit quelquefois des pièces ſi touchantes, & les prononçoit avec tant de paſſion, qu'elle ne pouvoit les achever ſans s'évanouir.

---

(1) Les dévots muſulmans croyent que cela leur eſt d'un grand ſecours pour être ſauvés.

Les princes & les autres ſultanes écoutèrent ces vers lugubres avec plaiſir, pendant les premiers jours ; mais s'appercevant qu'ils ne faiſoient que redoubler leur triſteſſe, ils la prièrent de faire quelque trêve à ſa douleur.

Goul-Saba, qui avoit craint le reſſentiment des ſultanes, voyant qu'elles lui témoignoient beaucoup d'amitié, crut, pour gagner encore davantage leur bienveillance, qu'elle devoit leur parler ainſi : notre ſouverain ſeigneur eſt mort depuis près de deux mois ; nos larmes, nos ſanglots, nos gémiſſemens ne lui rendront pas la vie, au contraire, elles altéreront notre beauté, dont il nous a permis de faire uſage, quand le moment qu'il nous a preſcrit ſera fini ; croyez-moi, ſultanes, mettons des bornes à notre douleur, & cherchons jusqu'à ce temps des amuſemens plus convenables à notre ſituation; pour moi, je vous déclare que je ne veux point m'enſevelir toute vive: je ſerois donc d'avis que nous priſſions là-deſſus l'avis du prince Schirin. Si ce conſeil ne fut pas généralement approuvé, il ne fut pas rejeté. Il fut donc réſolu que l'on chercheroit un genre de divertiſſement honnête, qui pût écarter les triſtes idées dont ils étoient environnés; on pria Schirin, qui étoit naturellement fort gai, d'y pourvoir: il y avoit rêvé pendant quelques jours, lorſque tout-d'un coup il ſe préſenta à ſon eſprit un moyen sûr d'amuſer les ſultanes pendant quelques momens, & le leur ayant communiqué, il fut généralement approuvé.

Celui qui avoit l'inſpection ſur le caravanſérail, qui avoit été auparavant le palais d'Oguz, avoit été eſclave de Schirin; il l'envoya chercher. Saady, lui dit-il; le ſultan mon père eſt infirme & plongé dans une noire mélancolie, dont nous avons tout lieu de craindre les ſuites; nous inventons tous les jours quelque choſe de nouveau pour le réjouir; mais la matière eſt épuiſée de notre part, j'ai penſé que tu étois le ſeul homme qui pût déſormais nous être utile, pour lui procurer quelque plaiſir, & voici ce que j'exige de toi : il vient à tous momens des voyageurs dans ton caravanſérail ; je veux tous les ſoirs, ſous un habit des plus ſimples, & avec une fauſſe barbe, me trouver à leur arrivée ; quand j'en verrai quelqu'un à mon goût, c'eſt-à-dire, qui me paroîtra convenir à nos deſſeins, je le ferai enlever & porter dans le palais. Eh, ſeigneur, reprit Saady, comment pourrez-vous faire cette opération, ſans que l'on s'en apperçoive ? Cette violence fera du bruit. Je ne prétends point en uſer, ajouta le prince ; voici de quelle manière je m'y prendrai : quand je croirai avoir trouvé un voyageur tel que je le ſouhaite, tu lieras amitié avec lui, tu lui propoſeras de faire une petite débauche dans ta chambre ; je ſerai de la partie, nous ſouperons enſemble, & ſur la fin du repas nous mêlerons dans ſa boiſſon de la décoction de (1) bueng. Quand elle aura fait ſon effet, je le ferai emporter ſur un brancard dans le ſerrail, & là nous nous réjouirons de ſa ſurpriſe; puis, quand nous en aurons tiré tout le plaiſir que je me propoſe, ou par le récit de ſes aventures, ou de quelque manière que ce puiſſe être, une ſeconde doſe le replongeant dans le ſommeil, je le ferai, ſi je le juge à propos, reconduire au caravanſérail, où, ſans doute, à ſon réveil, il regardera comme un rêve tout ce qui lui ſera arrivé; je veux même me donner ce divertiſſement dès ce ſoir, ſi la choſe eſt poſſible. Seigneur, dit alors Saady, cette idée me paroît très-plaiſante, & elle eſt d'autant plus facile à exécuter dans ce jour, qu'il y a actuellement dans le caravanſérail trois jeunes gens, à qui j'ai cédé ma chambre, & avec leſquels je dois

---

(1) En Perſe, l'infuſion de la graine de pavot, avec celles de chenevis, de chanvre & de noix vomique, s'appele *Bueng* & *Pouſt* ; elle jette ſelon la doſe que l'on en prend, dans une démence bouffonne & gaïe,

---

& en peu de temps ſon uſage hébête tout-à-fait. Dans les Indes, le bueng eſt plus ſimple & moins dangereux; c'eſt du chanvre tout pur, graine, écorce & feuilles broyées & infuſées enſemble; cependant, l'uſage trop fréquent devient mortel avec le temps. Noblot, dans le cinquième volume de ſa Géographie univerſelle, fol. 495, dit que dans l'iſle de Madagaſcar il y a une eſpèce de chanvre dont les feuilles, étant mâchées comme du tabac, étourdiſſent & plongent dans un ſommeil dont on ſe reveille fort gai & fort joyeux.

ſouper ce ſoir : ils ſont habiles muſiciens, à ce que j'en puis juger par quelques paroles fort tendres que je leur ai entendu chanter : une femme d'environ cinquante ans, qui ſe dit leur mère, les accompagne, & comme ils doivent partir demain, vous pouvez les garder dans votre palais, tant que vous le jugerez néceſſaire à vos plaiſirs, ſans qu'on ait le moindre ſoupçon de leur enlèvement. Très-volontiers, reprit le prince ; j'irai ce ſoir ſouper avec toi, & je vais donner ordre pour le tranſport de ces quatre perſonnes. Schirin, très-content du plaiſir qu'il alloit procurer aux ſultanes, courut leur annoncer cette nouvelle ; elles en furent charmées, à l'exception de Gehernaz, qui témoigna que cette eſpèce de divertiſſement lui paroiſſoit hors de propos ; mais elle ſe rendit à la pluralité des ſentimens, quand elle apprit que Cothrob ne le déſapprouvoit pas, & témoignoit même qu'il en verroit l'exécution avec plaiſir.

Schirin avoit trop d'impatience d'exécuter ſon projet, pour ne pas ſe rendre de bonne heure au caravanſérail : il s'étoit traveſti en fakir (1), avec la dépouille d'un tigre ſur les épaules, un bonnet de peau d'agneau ſur la tête, & un grand bâton à la main ; en cet équipage il entra hardiment dans la chambre de Saady : Frère, lui dit-il, je viens ſouper avec toi ; te voilà en bonne compagnie, tant mieux, nous en ferons meilleure chère ; pour l'augmenter, voilà un flacon de vin de Schiraz que je t'apporte; il m'a été donné par une vieille femme, qui vient de me prier d'intercéder auprès de notre prophête pour que ſon mari, qui a gagné une fluxion de poitrine, ne relève pas de cette maladie ; elle eſt amoureuſe d'un jeune homme de ſes voiſins, qu'elle voudroit bien épouſer ; je l'ai aſſurée que Mahomet ne me refuſeroit pas cette petite grâce ; & à compte de ce qu'elle m'a promis, ſi mes prières opéroient, j'ai toujours emporté cette bouteille. Les trois jeunes gens & la vieille ſe mirent à rire de l'entrée du fakir ; on ſe plaça à table

---

(1) Il y a pluſieurs genres de religieux chez les mahométans, *les Derviches*, *les Fakirs*, *les Calenders*

& les Teberra. Les Derviches ſont habillés modeſtement & pauvrement ; pour les autres, ils ſont vêtus comme des boufons de théâtre, & le plus burleſquement du monde, chacun ſuivant ſa fantaiſie ; leur genre de vie eſt tout-à-fait libre, & tend même au libertinage.

quelque temps après : le repas fut aſſez gai, l'on vuida la bouteille du vin de Schiraz, & ſur la fin, Schirin ayant mêlé du bueng dans l'eau & dans le vin, il fit bientôt l'effet qu'il attendoit. Ces quatre perſonnes tombèrent dans un aſſoupiſſement ſi profond, qu'on les emporta au palais ſans aucun ſentiment, & qu'on les poſa ſur des ſophas, où ils furent plus d'une heure ſans ſe réveiller.

Si l'iman Cothrob, malgré ſon âge & ſa gravité, avoit conſenti ſi aiſément à ce genre de divertiſſement, ce n'étoit pas ſans une raiſon eſſentielle : comme ſans être vu, lui dit le ſultan, je ſerai témoin de tout ce qui ſe dira dans ce palais, je ne ſerai point fâché qu'il s'y paſſe quelques aventures, qui me donneront peut-être occaſion de connoître encore mieux les ſentimens de mes femmes ; je ne veux point les gêner, & quelque conduite qu'elles tiennent, je me ſuis propoſé de regarder le tout d'un œil tranquille ; ſi les ſultanes m'ont véritablement aimé, elles ne feront rien d'indigne d'elles : en ce cas, je ſaurai bien reconnoître leur tendreſſe ; mais ſi je puis découvrir qu'il n'y ait eu que de la diſſimulation dans l'amour qu'elles me témoignoient, elles me deviendront, dès ce moment, ſi indifférentes, que je ne prendrai plus aucune part à ce qui les regarde. Voilà, mon cher Cothrob, le parti que j'ai pris; notre grand prophête, dont vous êtes le favori, m'a donné, ſans doute par votre moyen, cette force d'eſprit, ſi peu commune dans un pays où la jalouſie la plus mal fondée cauſe ordinairement des effets terribles, & je regarderai tout ce qui va ſe paſſer en ces lieux, comme ſi je n'y prenois aucun intérêt.

A peine le ſultan achevoit de parler, que Cothrob, ſachant que les jeunes gens & la vieille étoient ſur le point de ſe réveiller, quitta Oguz, pour ſe rendre dans la ſalle où les ſultanes & les princes attendoient que l'aſſoupiſſement de ces voyageurs fût fini : ſitôt que l'on en eut quelque certitude, l'on releva une portière d'étoffe d'or qui couvroit l'eſtrade, & ces gens, après avoir ouvert les yeux, & avoir tenu pendant plus d'un quart d'heure, des diſcours vagues & peu ſenſés, témoignèrent une extrême ſurpriſe de ſe trouver dans un ſallon éclairé de plus de cent bougies, qui, en répandant une lumière très-vive, exhaloient les odeurs les plus exquiſes; ils avoient devant eux un pupitre, ſur lequel on voyoit des livres de muſique, à leurs pieds étoient tous les inſtrumens que l'on peut ſouhaiter, & ce qui augmenta leur étonnement, ce fut la préſence des ſultanes & des princes ſuperbement vêtus, tous brillans de pierreries, & qui obſervoient un profond ſilence : ils ſe regardèrent aſſez long-temps ſans parler ; mais Schirin, qui, depuis qu'il avoit quitté l'habit de fakir & ſa barbe poſtiche, leur étoit abſolument inconnu, les ayant prié de commencer le concert qu'ils leur avoient promis, ils prirent chacun un inſtrument, & quoiqu'ils ſuſſent bien de n'être entrés avec la compagnie dans aucun engagement, ils chantèrent à livre ouvert une eſpèce de tragédie, dont les paroles étoient ſi tendres, & la muſique ſi touchante, que le plus jeune des trois muſiciens, qui étoit d'une rare beauté, ne put achever ſon rôle ſans verſer des larmes en abondance. Si les ſultanes avoient été charmées de la voix de ces étrangers, elles ſe ſentirent pénétrées de la douleur qui paroiſſoit dans toutes les actions de ce jeune homme, & furent encore plus touchées lorſqu'il tomba évanouï, & que Schirin ayant voulu lui porter du ſecours, on s'apperçut, en ouvrant ſa veſte à l'endroit de l'eſtomac, que c'étoit une fille! Les ſultanes alors s'en étant approchées, la firent revenir à elle, & voyant peint ſur ſon viſage une extrême pudeur, & un violent chagrin de s'être trouvée dans cet état : raſſurez-vous, belle étrangère, lui dit Gehernaz, vous êtes ici en ſûreté, & il n'y a perſonne dans ces lieux qui ne s'intéreſſe à votre affliction. L'étrangère, revenue de ſes inquiétudes, remercia la ſultane de ſes bontés : Madame, lui dit-elle, je ne ſais ſi je dors ou ſi je veille; arrivés depuis deux jours à Cambaye, nous ſoupâmes hier dans la chambre du concierge du caravanſérail, avec lui & avec un fakir, qui nous parut de fort bonne humeur; nous nous endormîmes après le ſouper, ſuivant toutes les apparences, & je ne conçois pas par quel enchantement nous nous trouvons tranſportés dans un palais qui reſſemble, par le brillant de ſes richeſſes, à ce lieu de délices que notre prophête promet à ſes élus. Ma chère fille, dit bruſquement la femme qui paſſoit pour la mère de ces trois jeunes gens, je crois avoir pénétré le myſtère de cette aventure. Tous les anciens Romans Turcs & Perſans, dont j'ai fait autrefois la lecture, ſont remplis d'événemens bien plus merveilleux ; ſi ce qui ſe paſſe en ce moment n'eſt pas l'effet d'un ſonge, il faut que nous ayons été tranſportés pendant cette nuit dans le Ginniſtan, & tous les objets que nous voyons ici, doivent être de cette belle eſpèce de créatures que l'on appelle Periz & Perizes, qui ne ſont produites que pour faire du bien aux hommes, & pour ſoulager les malheureux ; vous avez beſoin de leur ſecours, ainſi, tâchez de les mettre dans vos intérêts, en leur faiſant part de tous les accidens de votre vie ; ce récit leur ôtera la mauvaiſe opinion qu'ils pourroient avoir conçue de vous, en vous voyant traveſtie ſous cet habit, & dans la compagnie de ces deux jeunes gens. Cela me paroît bien inutile, reprit la jeune fille ; les Periz, n'ignorant de rien, doivent lire au fond de mon cœur ; & ſi ces perſonnes ſont de cette eſpèce, elles ſavent déjà toutes mes aventures, ſans que je les leur raconte : Faites comme ſi nous ne les ſavions pas, dit alors l'iman en riant, ainſi que les ſultanes, de l'idée de la vieille, qui étoit très-conforme à la vraiſemblance, & encore plus à leur intention, & ſoyez perſuadée que nous

nous tâcherons, autant qu'il ſera en notre pouvoir, d'adoucir vos malheurs. Ah! reprit la bonne mère, je ne faiſois pas attention que ma chère fille eſt trop émue à préſent pour commencer ce récit ; attendez, s'il vous plaît, qu'elle ſoit un peu remiſe de l'agitation où elle eſt, les faits ſe préſenteront alors bien mieux à ſa mémoire ; pendant ce temps je vais raconter à ces intelligences bienfaiſantes l'hiſtoire de ma vie, & je n'en obmettrai pas la moindre circonſtance. La vieille voyant alors qu'on lui prêtoit ſilence, parla en ces termes.

PREMIERE SOIRÉE.

Hiſtoire de Karabag.

QUOIQUE vous me voyez des cheveux preſque blancs, il faut que vous ſachiez que j'ai été autrefois très-jolie ; on me nommoit (1) Karabag, parce qu'avec la peau extrêmement blanche, j'avois les cheveux du noir le plus parfait. On ne parloit que de moi dans tout le quartier (1) d'Ormuz où je demeurois, & ſur cette réputation, un de nos voiſins, qui paſſoit pour être fort à ſon aiſe, devint amoureux de moi, & me demanda en mariage; mes parens comptant que c'étoit un avantage pour moi, y conſentirent bientôt, & j'épouſai ce voiſin, qui s'appeloit Bahalul. C'étoit un fort honnête homme, très-bien fait, les traits réguliers, d'une humeur pacifique; il m'aima beaucoup, je répondis exactement à ſa tendreſſe, & au bout d'un an j'accouchai d'un fils, que nous appelâmes Albaert; vous le voyez dans le plus grand de ces deux jeunes gens, à côté de celui qu'il tient par la main, & qui eſt ſa femme. Je vous expliquerai pourquoi, ainſi que

---

(1) *Karabag*, ſignifie jardin noir.

---

(2) Texeira dans ſon hiſtoire d'Ormuz, dit qu'après que les Selgiucides eurent obligé par leurs pillages les habitans de l'ancienne ville d'Ormuz, qui étoit ſituée au milieu d'une plaine très-fertile en palmiers d'Indes, dans la province de Kerman qui eſt la Caramanie Perſane, à quitter cette ville, ils ſe retirèrent dans l'iſle de Gerun, où ils bâtirent la nouvelle ville appelée aujourd'hui Ormuz ou Hormouz: cette iſle eſt ſituée ſur le golphe de Perſe.

cette belle perſonne, dont je ne ſuis point la mère, elles ſont toutes deux traveſties ſous des habits d'un autre ſexe.

Mon mari aimoit paſſionnément la chymie ; il l'avoit étudiée ſous un très-habile maître, qui lui avoit enſeigné les plus beaux ſecrets du monde ; & les cures merveilleuſes qu'il faiſoit tous les jours dans Ormuz, lui avoient donné tant de réputation, que les médecins de cette ville conçurent une extrême jalouſie contre lui ; on le menaça même de lui faire un mauvais parti, & Bahalul, craignant pour ſa vie, réſolut de s'abſenter quelque temps, & me fit part du deſſein qu'il avoit de voyager. Il n'y avoit pas plus de huit ans que nous étions mariés ; nous nous aimions tendrement, & vous pouvez juger que cette ſéparation me fut d'autant plus ſenſible, que j'étois enceinte quand il partit, & que trois mois après j'accouchai d'une fille, qui mourut ſix ſemaines après être née. Je reſſentois encore vivement la douleur de ma ſéparation d'avec mon mari, lorſque le premier viſir du ſultan d'Ormuz, qui avoit fort aimé mon père, ſachant que je venois d'accoucher, me fit propoſer de nourrir une fille qui venoit de naître à notre monarque ; je ne crûs pas devoir refuſer un honneur que je comptois qui me procureroit une protection certaine. Je fus acceptée ; j'entrai dans le ſerrail, & je donnai la mamelle à la princeſſe Canzadé. L'on peut dire qu'avec l'humeur d'un ange, cette aimable enfant étoit d'une beauté parfaite ; mais que les grâces dont elle étoit ornée lui ont été funeſtes ! Vous en jugerez bientôt par le récit de ſes malheurs ; je reviens à ce qui me regarde. Pendant que j'étois dans le ſerrail, où je demeurai ſept années entières, Albaert, que j'avois mis en penſion chez un maître qui n'oublia rien pour l'inſtruire, devint grand, & le viſir qui me protégoit, l'ayant trouvé bien fait & d'une phiſionomie heureuſe, me le demanda pour tenir compagnie à ſon fils. Comme il avoit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour les exercices du corps, il apprit bientôt, avec le fils du viſir, tout ce qui peut rendre un cavalier parfait, & par deſſus cela, il s'attacha tellement à la muſique qu'il y excella.

Pendant près de dix années d'abſence, Bahalul m'avoit donné ſept ou huit fois de ſes nouvelles ; il revint enſuite de ſes voyages, & amena avec lui un homme dont la figure & les manières étoient ſi reſpectables, que je ne pus le regarder ſans une eſpèce de vénération. Comme il y avoit près de trois ans que j'avois quitté le ſerrail, & que j'étois retournée dans ma maiſon, après les premières marques de tendreſſe que mon mari m'eût donné, il me préſenta ſon compagnon de voyage : ma chère Karabag, me dit-il, je vous ai toujours reconnue ſi diſcrète, que je n'ai rien eu de caché pour vous : vous voyez dans cet ami que je compte qui voudra bien être notre hôte, un des plus ſavans hommes de la terre, & dont les mœurs répondent à la capacité : écoutez de quelle manière j'ai acquis ſon amitié.

Karabag alloit continuer de parler, lorſqu'une eſclave s'étant préſentée devant les ſultanes, Gehernaz prit la parole : voilà l'heure à laquelle nous ſommes obligés de nous retirer tous les ſoirs, dit-elle à cette femme; mais nous prenons trop d'intérêt à tout ce qui vous regarde, & à l'affliction de cette belle perſonne, pour ne pas ſouhaiter de ſavoir la ſuite de votre hiſtoire & la ſienne, ce ſera pour demain à-peu-près à pareille heure; juſqu'à ce moment, l'on va vous conduire dans un appartement où vous ne manquerez de rien; l'on aura ſoin que, pour le repos dont vous pouvez avoir beſoin, & les alimens qui vous ſont néceſſaires, tout vous ſoit fourni en abondance; vous n'aurez qu'à ſouhaiter, & faire connoître vos intentions, vous ſerez ſervies ſur le champ; mais n'attendez pas que ceux qui ſeront auprès de vous, vous donnent aucun éclairciſſement ſur le lieu où vous êtes, & ſur ce que nous ſommes: ils perdroient en un moment, par leur indiſcrétion, tout l'avantage qu'ils peuvent eſpérer d'une obéiſſance aveugle à nos volontés, &, dans l'inſtant même, vous courriez riſque de la vie, ſans que nous puiſſions vous en garantir: voilà donc la condition ſous laquelle vous pouvez reſter en ces lieux; ſi vous vous y ennuyez; vous n'avez qu'à le témoigner, vous ſerez ſur le champ remis dans le lieu où l'on vous a pris.

Madame, reprit Karabag, quoique l'on regarde la curioſité comme un vice attaché à notre ſexe, je vous réponds que ce ne ſera pas par cet endroit que nous quitterons ce palais enchanté, nous ſommes ſi perſuadés de la ſupériorité de votre eſſence, que nous n'avons pas beſoin d'être confirmés dans cette croyance par qui que ce ſoit; ne craignez donc rien de notre indiſcrétion; & puiſque vous allez vous retirer, il n'y a qu'à nous faire conduire où vous ſouhaitez que nous paſſions la nuit & la journée de demain, & à l'heure que vous nous le ferez ſavoir, nous nous rendrons à vos ordres.

Gehernaz & les princes, charmés de la docilité de leurs hôtes, leur en marquèrent leur contentement : on les fit paſſer dans un appartement ſuperbe ; ils y trouvèrent toute ſorte de rafraîchiſſemens, & des lits tout dreſſés, dont la magnificence les confirma dans l'idée qu'ils étoient dans un lieu enchanté. Après y avoir jouï d'un ſommeil tranquille, avoir paſſé tout le jour dans des repas d'une délicateſſe exquiſe, à ſe promener dans les jardins, & à conſidérer avec admiration toutes les beautés de ce divin ſéjour, on vint les avertir ſur le ſoir qu'ils étoient attendus dans le ſallon : ils y trouvèrent tout diſpoſé de la même manière que la veille, & Gehernaz qui portoit la parole, ayant prié Karabag de continuer ſon hiſtoire, elle le fit en ces termes.

* * *

SECONDE SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Karabag.

JE vous diſois hier, meſdames, que mon mari alloit me raconter de quelle manière il avoit fait connoiſſance avec l'homme qu'il me préſentoit; voici comment il me parla: en paſſant dans le cours de mes voyages par la ville de Damas (1), j'appris que le ſultan qui y règne y retenoit dans ſes priſons un homme d'un mérite ſingulier; je m'informai du ſujet de ſa détention; je ſus que ce malheureux priſonnier avoit eu l'indiſcrétion, dans les états de ce prince, de tranſmuer en or quelques livres de plomb; que ce monarque en ayant été averti, l'avoit fait amener en ſa préſence, & avoit voulu l'obliger de lui découvrir un ſecret qu'il étoit d'autant plus curieux d'apprendre, que, par une imprudence qui ne lui étoit pas pardonnable, il avoit, dix ans auparavant, manqué cette occaſion. Voici de quelle manière cela étoit arrivé. Un homme qui n'avoit rien de recommandable dans ſa figure, étant arrivé à Damas, & y ayant trouvé le caravanſérail trop plein de monde, s'adreſſa à un fondeur, & le pria de vouloir bien le loger chez lui pour trois ou quatre jours. Le fondeur l'ayant reçu dans ſa maiſon, & l'ayant traité de ſon mieux, fut dans une extrême ſurpriſe, en voulant vuider les moules dans leſquels il avoit jeté pluſieurs chandeliers & autres ouvrages de ſon art, de trouver que tout ſon cuivre étoit converti en très-bon or : étonné de cette métamorphoſe, & ſans réfléchir à ce qu'il faiſoit, il appela un de ſes voiſins, & lui ayant montré un de ces chandeliers, cette aventure fut bientôt ſue du cadi (1) qui s'étant ſur le champ tranſporté chez le fondeur, l'interrogea ſur un évènement auſſi ſingulier : cet homme lui jura qu'il ne ſavoit comment cette tranſmutation avoit pu ſe faire, & que perſonne n'avoit approché de ſon fourneau qu'un inconnu, qui, ayant logé pluſieurs jours chez lui, étoit venu quelquefois le voir travailler, & en étoit parti la veille. L'étranger, qui s'étoit imaginé que le fondeur auroit la diſcrétion de profiter ſeul de ſa bonne fortune, ne ſe méfioit de rien & marchoit doucement & à petites journées, lorſqu'il fut arrêté par ordre du cadi qui avoit mis beaucoup de monde en campagne pour le chercher : il fut ramené à Damas, & conduit droit chez le ſultan : ce monarque l'ayant fait entrer dans ſon cabinet, lui fit remarquer pluſieurs pièces très rares qui en faiſoient l'ornement, & en particulier les chandeliers d'or, qui lui avoient été apportés de chez le fondeur, & voyant que l'inconnu ne témoignoit faire aucun cas de ce qu'il lui montroit : ce que j'eſtime le plus de ces chandeliers, lui dit-

---

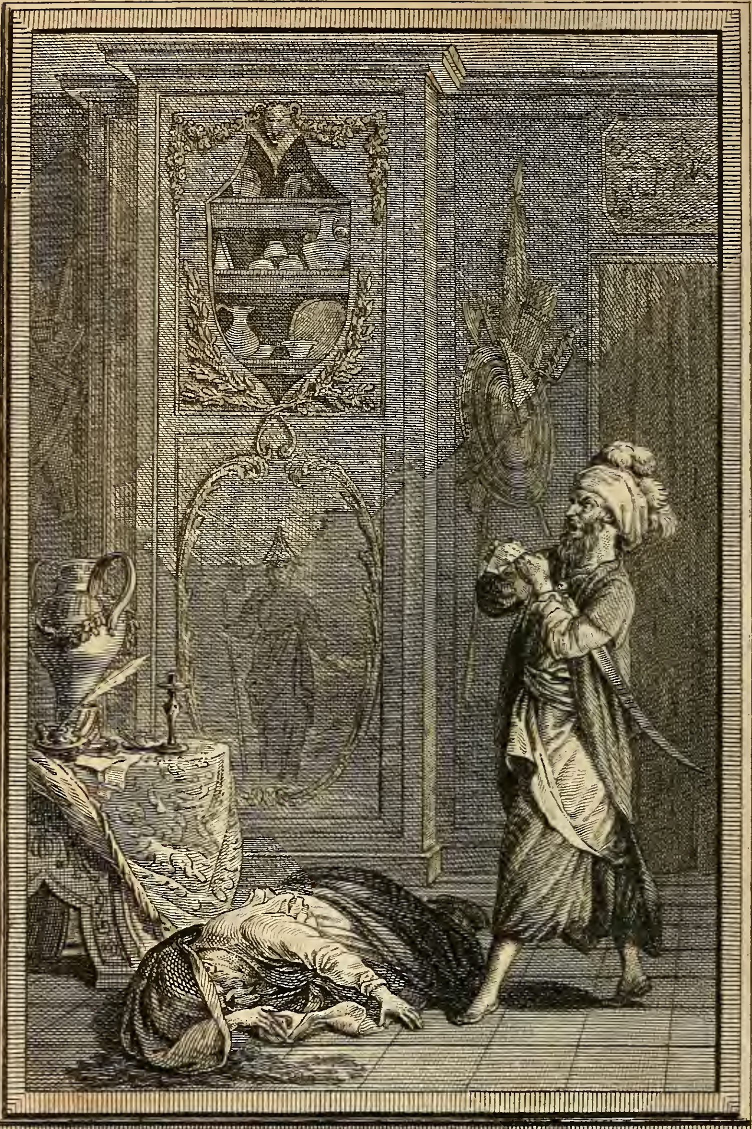
(1) *Damas*, ville capitale de la Syrie. La plus commune opinion des Orientaux, eſt que cette ville a tiré ſon nom de Dimſchak, ou Damaſchk Eliezer, ſerviteur d'Abraham, & que c'eſt ce patriarche qui en eſt le fondateur: d'autres croyent qu'elle doit ſon origine à Demſchak fils de Chanaan, fils de Cham, fils de Noé. Cette ville eſt au pied du mont Liban: les Arabes appellent la plaine de Damas, Gaoutha, & on la regarde comme un des quatre paradis de l'Orient.

---

(1) Le *Cadi*, chez les muſulmans eſt un juge qui

---

décide pami eux tous les points de droit, & même de religion, avec appel cependant, en dernier cas, au mufti qui eſt ſouverain dans cette matière.



Je Sçais mourir, mais je ne Sçais pas communiquer mon Secret

Marillier inv. Patas sculp.

il, c'eſt qu'ils ſavent faire dire la vérité à ceux à qui on les fait voir, ou qu'ils doivent s'attendre en ne la voulant pas dire, aux ſupplices les plus cruels. L'étranger qui entendit parfaitement le ſens de ces paroles, loin d'en être effrayé, ne fit qu'en rire. Seigneur, répondit-il au ſultan d'un air auſſi libre que reſpectueux, je ſuis perſuadé que, ſur des ames baſſes & ſerviles, l'or a un grand aſcendant; pour moi, j'en fais ſi peu d'eſtime, que je ne crois pas que les vertus de ce métal ſoient comparables à la puiſſance que je ſais donner à un morceau de papier. En même temps il demanda au ſultan la permiſſion d'écrire un petit billet qui lui alloit faire voir des choſes merveilleuſes, & l'ayant obtenue, il écrivit deux lignes, mit le billet plié dans ſa bouche, & l'aſſura que, par le moyen de ce charme ou taliſman, il étoit devenu invulnérable, & que s'il vouloit en faire l'expérience, il pouvoit le frapper hardiment de ſon ſabre, ſans crainte de l'offenſer. Le crédule ſultan ayant tiré ſon cimeterre, lui en déchargea un ſi grand coup ſur la tête, qu'il la lui fendit juſqu'à l'endroit où étoit le billet, dans lequel il lut ces mots. *Je ſais mourir, mais je ne ſais pas communiquer mon* *ſecret.* On peut juger de l'étonnement & de la douleur de ce monarque. Le ſultan ayant donc appris qu'un nouveau philoſophe avoit fait une pareille opération dans Damas, il le fit enlever & conduire dans ſon palais, avec deſſein de s'y prendre d'une autre manière pour l'engager à lui communiquer ſon ſecret : Fariabi (c'eſt le nom de notre hôte), qui ignoroit l'hiſtoire que je viens de raconter, ne pouvant nier qu'il eût changé du plomb en or, en convint ; mais il aſſura le ſultan qu'il ne ſavoit point la compoſition de la merveilleuſe poudre qui produiſoit des effets ſi ſurprenans ; que c'étoit un inconnu auquel il avoit ſauvé la vie en Egypte, qui la lui avoit donnée, & qu'il ſupplioit ce monarque d'accepter ce qui lui en reſtoit, & de lui rendre la liberté.

Le ſultan ne ſe paya pas de cette réponſe ; il prit bien la poudre qui étoit en très-petite quantité ; mais après avoir eſſayé les promeſſes les plus brillantes, ſans avoir rien pu obtenir de Fariabi, il en vint aux menaces, des menaces aux effets, & lui fit ſouffrir les tortures les plus cruelles, mais il ne put en tirer la moindre parole.

J'arrivai à Damas dans ces circonſtances, & lorſque cette aventure y faiſoit le plus de bruit : indigné contre le ſultan au récit des cruautés qu'il avoit exercées contre ce philoſophe, car je ne doutois point que le priſonnier ne fût un de ces ſages que je ſouhaitois de voir depuis ſi longtemps, je cherchai les moyens de m'introduire dans la priſon où il étoit, & ayant lié amitié avec le concierge de la tour où l'on renfermoit ce malheureux, j'obtins de lui qu'il me feroit voir un homme d'une eſpèce ſi ſingulière : j'entrai pluſieurs fois avec lui dans ſon cachot, & ayant gagné l'un des géoliers, par des préſens, il me permit un jour de rendre ſeul une viſite à ce grand homme auquel je témoignai une extrême douleur de le voir dans un état auſſi déplorable, & l'envie que j'avois de l'en délivrer ; mais comme je crus m'appercevoir qu'il manquoit de confiance à mon égard, & qu'il craignoit que je ne fuſſe apoſté pour le faire parler, je fis de mon mieux pour le tirer de cette erreur, & j'y réuſſis. Arrachez-moi de ces horribles lieux, me dit-il en m'embraſſant, je ne ſerai point ingrat, c'eſt tout ce que je puis vous dire, ſi vous me parlez de bonne foi ; mais ſi vous cherchez à me tromper, ſachez que puiſque les plus cruels tourmens n'ont pu ébranler mon ame, la mort même, ſous quelque forme qu'on me la préſente, ne me fera jamais rien faire d'indigne d'un philoſophe. Je le quittai en lui promettant que j'allois tout employer pour lui procurer la liberté. Alors je vendis des pierreries que j'avois achetées dans mes voyages, j'en fis dix mille pièces d'or, &, avec une partie de cet argent, ayant corrompu le concierge & les gardes qui étoient à la priſon, je les régalai un ſoir ſplendidement, & après les avoir fait bien boire, je les ſommai de leur parole; je leur rendis la choſe facile, en leur diſant qu'ils pouvoient aſſurer que leur priſonnier étoit mort de la violence des tourmens qu'il avoit ſouffert, & y ſubſtituer le cadavre d'un homme qui avoit été enterré le matin dans un petit cimetière qui étoit preſqu'au pied de la tour. Avec de l'argent, de quoi ne vient-on point à bout? Nous allâmes, deux gardes & moi, déterrer le mort, & après avoir recouvert ſa foſſe, ſans qu'il y parut, nous l'apportâmes dans la chambre de Fariabi, nous l'habillâmes des habits de ce philoſophe, nous enlevâmes notre priſonnier, que je fis entrer vêtu en femme dans un (1) cagiavat, ſur un chameau que je tenois tout prêt, & étant monté à cheval, nous ſortîmes de Damas à la petite pointe du jour, ſans aucune inquiétude : nous étant arrêtés par ſon ordre au village d'Eſſair qui eſt à trois lieues de cette ville, j'entrai dans une maſure abandonnée qu'il m'indiqua ; & j'y trouvai ſous une pierre aſſez difficile à lever, une boëte de plomb que je lui remis ſans l'ouvrir.

---

(1) Le *Cagiavat* ou *Cajavah*, eſt une eſpèce de cunes ou berceau dans lequel, en Orient, les femmes voyagent : on en met deux ordinairement ſur un chameau ; ils ſont longs de 40 pouces, larges de 30, hauts de 50, & s'élargiſſent par le deſſus qui n'eſt fait que de cerceaux : on les couvre de drap, ou de feûtre, & quand il n'y a qu'un des deux Cagiavats de rempli, on met des coffres ou autres choſes peſantes dans l'autre, pour ſervir de contre-poids. On peut y être auſſi à ſon aiſe que dans ſon lit, quand on eſt ſur ſon ſéant.

Voyez le chevalier Chardin, tome 10, folio 214.

* * *

TROISIEME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Karabag.

QUOIQUE nous n'euſſions aucun ſujet de craindre qu'on nous pourſuivît, continua Bahalul, nous ſortîmes avec précipitation des états du ſultan de Damas, & après avoir gagné (1) Alep, de là Mouſſoul & Bagdad, nous arrivâmes enfin à Balſora; nous nous y embarquâmes pour Ormuz, où nous voici enfin arrivés ſans accident.

J'étois tranſportée de joie, de revoir mon mari après une ſi longue abſence, pourſuivit Karabag; il nous combla de careſſes ſon fils & moi, & je fis mes efforts pour lui témoigner combien j'étois ſenſible à ſon retour & aux marques de tendreſſe qu'il me donnoit. J'avois fait apprêter un fort bon repas, nos voyageurs mangèrent avec appétit, & ayant encore parlé de la priſon de Fariabi; je ſerois curieuſe, dis-je alors à mon mari, de ſavoir ce qu'il y avoit dans cette boëte de plomb que vous allâtes chercher dans une maſure auprès de Damas. Il eſt aiſé de vous ſatisfaire, me répondit fort obligeamment Fariabi; tenez, mon aimable hôteſſe, continua-t-il, la voici; ouvrez-la, tout ce qui eſt dedans eſt à vous. Je l'ouvris d'abord avec précipitation; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je la trouvai remplie de diamans d'un prix très-conſidérable. Ah! ſeigneur, lui dis-je en voulant lui rendre la boëte, je me connois aſſez en pierreries pour ſavoir que je ne dois point recevoir un préſent de cette conſéquence, & j'ai tout lieu de croire que c'eſt une plaiſanterie que vous me faites de concert avec mon mari. Nullement, me dit-il, de quelque prix que puiſſent être ces diamans, je vous prie inſtamment de les accepter, c'eſt la moindre choſe que je veuille faire pour l'épouſe du généreux Bahalul: recevez-les donc, je vous prie, ſi vous ne voulez m'offenſer mortellement. Je commençai à croire que le préſent étoit ſérieux, & Fariabi m'ayant très-preſſée de ne point refuſer cette marque de ſa reconnoiſſance, je l'acceptai pour ne le point chagriner.

---

(1) *Alep*, ville célèbre de la Syrie, à quarante lieues de Damas: elle eſt ſur la petite riviére de Singa.

Mouſſoul ou *Maſul*, ville du Diarbeck, ou de l'ancienne Aſſyrie.

Bagdad ou *Badet*, capitale de la province d'Yerak, anciennement Chaldée: elle eſt ſur le Tigre ou Tigil.

Balſora ou *Baſrah*, ville ſituée ſur le Tigre, à l'embouchure de ce fleuve, dans le golphe Perſan.

Il y avoit plus de trois mois que ce ſage philoſophe vivoit avec nous, lorſqu'un jour embraſſant Bahalul : mon cher ami, lui dit-il, pourquoi juſqu'à ce jour ne m'avez-vous jamais parlé des promeſſes que je vous fis dans la priſon de Damas ? C'eſt, lui répondit mon mari, que les diamans que vous avez voulu que Karabag acceptât, ont payé plus que ſuffiſamment le ſervice que je vous ai rendu ; mais quand même vous ne nous auriez pas donné, comme vous avez fait, des marques d'une extrême reconnoiſſance, je ne vous en aurois jamais parlé, parce que vous étiez dans les fers quand vous me jurâtes de n'être point ingrat de ce que j'allois tenter pour vous rendre la liberté, & que je ſuis perſuadé que l'on n'eſt guères obligé de tenir ce que l'on promet dans une pareille ſituation. Je vous ſais bon gré de penſer ainſi, reprit Fariabi ; ne croyez pas pourtant que je borne mes remercîmens au préſent que j'ai fait à Karabag; j'ai quelque choſe de plus précieux à vous offrir : recevez cette boëte remplie de la divine poudre qui a fait tous mes malheurs; que l'exemple du ſage à qui le ſultan de Damas a ôté la vie par une ſotte crédulité, & que mon indiſcrétion dans cette même ville vous rende plus circonſpect. Avec ce que vous avez à préſent de cette poudre, il y a de quoi tranſmuer en or preſque tous les métaux que la terre renferme dans ſon ſein : ce que je vous dis ne doit point vous ſurprendre; je parle à un homme à qui il ne manque preſque rien pour être enfant de la ſcience; laiſſez au vulgaire ignorant les préjugés dans leſquels il eſt contre les vrais ſages; ne vous communiquez à perſonne, ſurtout aux grands; travaillez ſans vous rebuter, & demandez à dieu qu'il vous découvre un ſecret que je ne dois pas révéler ſans faire un grand péché, à moins que je ne connoiſſe bien que le ſujet à qui je pourrois en faire part en ſoit digne.

Si Bahalul avoit écouté avec joie le commencement du diſcours de Fariabi, il n'en entendit pas la fin ſans chagrin : il n'en fit pourtant rien paroître; au contraire, il lui marqua la plus vive reconnoiſſance de tant de bienfaits, & ayant en ſa préſence changé pluſieurs livres de plomb en or très-pur, il les vendit à un juif d'Ormuz.

Fariabi brûloit d'envie de ſe voir entièrement rétabli des maux que la torture qu'on lui avoit donnée à Damas lui avoit cauſé : ce ne fut qu'après plus de ſix mois, & avec un élixir ſpécifique, qu'il compoſa pendant tout ce temps, & que l'on peut appeler la médecine univerſelle, qu'il vint à bout de réparer dans ſa perſonne un épuiſement total contre lequel la pharmacie ordinaire n'avoit point de remède.

Cet illuſtre philoſophe ne paſſoit point de jour qu'il n'eût de ſecrettes conférences avec mon mari : plus il l'étudioit, plus il le trouvoit propre à être admis dans les miſtères dans leſquels il étoit déjà initié. Enfin, avant de le quitter, il lui découvrit le premier agent de toutes choſes, & en quatre paroles il l'inſtruiſit de ce qu'il y avoit de plus caché dans la nature. On ne peut concevoir quelle fut en ce moment la joie de Bahalul ; mais elle fut bien combattue par la douleur qu'il eut de voir que Fariabi avoit pris une ferme réſolution de partir d'Ormuz, le jour même ; ſes larmes ne l'ébranlèrent point : il nous embraſſa tous tendrement, & en diſant adieu à Bahalul, il lui recommanda ſur-tout l'humilité, la charité & la crainte de dieu, qui eſt, à ce qu'il lui dit, le commencement de la véritable ſageſſe.

Ce ne fut point ſans une extrême douleur que nous vîmes partir ce grand homme; mais enfin il fallut nous conformer à ſes volontés, & mon mari profitant exactement de ſes conſeils, ſe renferma dans ſon cabinet, & s'adonna uniquement à l'étude. Comme les vrais philoſophes ſe cachent extrêmement, & que leur vie n'eſt pas en ſûreté lorſque l'on ſait que la nature eſt pour eux ſans voile, Bahalul ſe communiquoit très-rarement, & ne recevoit preſque de viſites que du juif qui achetoit de temps en temps ſes lingots.

Etant devenus très-riches par ce moyen, nous ne ſongeâmes plus qu'à établir notre fils unique: mon mari avoit remarqué qu'il avoit beaucoup de penchant pour le ſexe. Mon cher Albaert, lui dit-il un jour, heureux celui qui a une femme ſage & vertueuſe; plus heureux encore celui qui peut s'en paſſer; je m'explique: quelqu'uni que vous ſoyez avec votre épouſe, les ſuites de cette union ſont preſque toujours fâcheuſes; des enfans vous cauſent ſouvent mille chagrins:

s'ils ſe portent au bien, la moindre maladie qu'ils ont, le plus petit accident qui leur arrive, vous mettent au déſeſpoir; vous êtes à tous momens dans l'appréhenſion de les perdre : ſi, au contraire, malgré toutes les peines que vous vous donnez pour leur éducation, ils ſe tournent du mauvais côté, dans quelles cruelles agitations n'êtes-vous pas à toutes les heures du jour ? leurs débauches ne ſont-elles pas la ſource de mille malheurs que vous ne ſauriez prévoir? Faites donc bien réflexion à ce que je vous dis : ſi, cependant, vous ne vous ſentez pas aſſez de force pour vivre ſaintement dans le célibat, mariez-vous; mais faites enſorte, mon cher fils, qu'une aveugle paſſion ne vous domine pas dans le choix que vous devez faire. Je ſuis aſſez riche pour que vous n'ayez pas beſoin d'une femme qui vous apporte d'autre dot que celle de la vertu & de la beauté; cherchez dans tout Ormuz une perſonne qui puiſſe vous convenir. Dans quelque ſévérité que les femmes ſoient élevées dans l'Orient, elles trompent tous les jours leurs maris : informez-vous donc exactement des mœurs de la mère de celle que vous choiſirez; pour l'ordinaire, il eſt rare qu'une femme ſage & raiſonnable ne mette pas au jour des filles qui lui reſſemblent ; ne vous alliez pas à une perſonne de baſſe extraction, vous n'y trouveriez que du déſagrément ; mais auſſi craignez de vous attirer du mépris de la part de votre femme, ſi vous la prenez dans une condition trop au-deſſus de la vôtre ; c'eſt, ſelon moi, ce qu'un honnête homme doit avoir le plus de peine à ſupporter.

QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Karabag.

ALBAERT écouta les conſeils de ſon père avec beaucoup d'attention ; mais comme le tempéramment l'emportoit, il fit faire dans Ormuz des recherches exactes, des plus aimables & des plus vertueuſes filles qu'il y eût, & après quatre mois de perquiſition, il apprit qu'une bonne veuve qui demeuroit dans un quartier très-éloigné du nôtre, avoit trois filles d'une rare beauté, & qu'elle les élevoit avec toute l'attention & la piété poſſible. Cette découverte ne ſuffiſoit pas à mon fils ; il vouloit connoître à fond celle qu'il ſe propoſoit d'épouſer : pour cet effet, comme il avoit à peine dix-huit ans, & qu'il étoit très-agréable de ſa perſonne, il ſe traveſtit en femme, & ſe fit préſenter par un de ſes amis, à cette veuve, qui cherchoit une eſclave pour mettre auprès de ſes filles. Sa figure revint fort à la mère, elle l'acheta preſque ſans héſiter, & trouvant dans cette eſclave beaucoup de modeſtie, de conduite & de talens, ſur-tout un grand goût pour la muſique, que ſes filles aimoient paſſionnément, elle lui devint extrêmement chère.

Albaert, qui nous avoit caché ſes deſſeins, & nous avoit fait croire qu'il étoit allé faire un petit voyage de trois ou quatre mois, n'avoit jamais goûté tant de plaiſir que dans la condition ſervile où il avoit bien voulu ſe réduire ; il fut ſi enchanté du caractère d'eſprit, de la douceur, de la vertu & de la beauté de ces charmantes filles, qu'il eut aſſez de peine à ſe déterminer ſur le choix qu'il feroit de l'une des trois ; il le fit pourtant en faveur de l'aînée, qui ſe nommoit (1) Gul-Endam, & qui avoit au plus dix-ſept ans ; & s'étant un jour échappé de cette maiſon, qu'il laiſſa très-affligée de ſa fuite, il revint au logis, & nous raconta, à ſon père & à moi, la cauſe de ſon abſence, & dans quel lieu il s'étoit retiré pendant plus de trois mois. Nous tremblâmes l'un & l'autre du danger qu'il auroit couru s'il avoit été découvert, &, après quelque temps, Bahalul étant allé trouver cette veuve dont le mari avoit autrefois été cadi d'Ormuz: je n'ignore pas, lui dit-il, les bonnes qualités de vos filles, & le ſoin que vous avez pris de leur éducation; ce ſont ces raiſons qui me déterminent à venir vous propoſer une alliance avec mon fils que je puis vous aſſurer n'être pas ſans mérite; & pour vous faire voir à quel point j'eſtime la belle Gul-Endam votre aînée, voilà deux bourſes de dix mille pièces d'or chacune, dont je la prie de faire préſent à ſes ſœurs, pour leur former un établiſſement convenable: à ſon égard, j'oſe l'aſſurer qu'il y aura peu de femmes dans toute la Perſe plus heureuſe qu'elle de toutes les façons, & qu'elle ſera adorée de ſon mari: je ne vous parle pas de mon bien; par le préſent que je fais à vos deux cadettes, vous devez conjecturer quelles doivent être mes richeſſes. La bonne veuve fut bien étonnée d'un pareil compliment ; elle le regardoit comme un ſonge, & ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût de la réalité ; cependant, elle fut obligée d'y ajouter foi, & remerciant Bahalul de ſa libéralité, elle fit venir ſes filles pour lui en rendre grâces. Il fut ébloui de leur beauté, & trouvant que Gul-Endam étoit véritablement une perſonne parfaite, il tira de ſa poche un fil de perles & deux bracelets de rubis, d'un prix des plus conſidérables, & la pria de vouloir bien accepter ce préſent de la part d'un fils qu'il aimoit tendrement, & qui ſouhaitoit avec une extrême paſſion être ſon époux.

---

(1) *Gul-Endam*, ſignifie corps de roſe.

Gul-Endam, ſurpriſe au dernier point, rougit beaucoup de ſe trouver ſans voile devant un homme ; elle fut encore plus interdite des ordres que ſa mère lui donna de recevoir ces préſens, comme des arrhes du mariage qu'elle venoit de conclure entr'elle & Albaert ; cependant, en fille ſage & ſoumiſe à ſes volontés, elle témoigna qu'elle étoit prête à le recevoir pour ſon époux. Mon fils, pourſuivit Karabag, avoit trop d'empreſſement de terminer cette affaire, pour que nous le laiſſaſſions languir longtemps ; huit jours ſuffirent pour les apprêts,

& il fut, au bout de ce temps, marié à cette aimable fille, avec laquelle il a vécu depuis cinq ans dans une union parfaite.

Gul-Endam dans les premiers jours de ſon mariage ne ſe laſſoit pas de regarder Albaert; elle cherchoit à ſe reſſouvenir où elle avoit pu le rencontrer dans Ormuz, lorſqu'elle étoit quelquefois ſortie de la maiſon avec ſa mère: mon fils rioit en lui même de ſon inquiétude, & ce ne fut qu'après plus d'un mois qu'il lui apprit l'innocent artifice dont il s'étoit ſervi pour la connoître. Une extrême rougeur couvrit en ce moment le viſage de ſon épouſe: quelque modeſte qu'elle eût été pendant le ſéjour qu'Albaert avoit fait chez ſa mère, ſous l'habit d'une eſclave, il étoit preſqu'impoſſible qu'elle ne lui eût pas laiſſé voir bien des beautés qu'elle auroit cachées avec un ſoin extrême à tout autre qu'à des perſonnes de ſon ſexe; elle lui pardonna pourtant cette tromperie, en faveur des avantages qu'elle & ſes ſœurs trouvoient dans notre alliance, & de la paſſion qu'elle reſſentoit pour un époux qui méritoit toute ſa tendreſſe.

Bahalul avoit tout lieu d'être content de ſon ſort, il ſe voyoit au comble de ſes vœux; mais comme il avoit de grandes grâces à rendre au prophête, il réſolut de faire le pélérinage de la Mecque (1). Pour cet effet, il partit d'Ormuz, & après un aſſez long trajet, étant parvenu par la mer rouge juſqu'à Gidda (2), il ſe rendit par terre à la Mecque en trois jours; là, après y avoir fait ſept fois le tour de l'oratoire (3), y avoir baiſé la pierre (1) noire, vu la goutière (2) d'or, fait ſa ſtation & le corban (3) ſur le mont Arafat, bu de l'eau du

---

(1) *La Mecque* eſt la ville du monde la plus connue par tout l'univers; elle eſt ſituée dans cette grande preſqu'isle, comme les Orientaux l'appellent, que forment le golphe de Perſe, la mer des Indes & la mer Rouge, de laquelle elle eſt éloignée de dix lieues perſannes, qui en compoſent plus de vingt des nôtres. Il y a peine de mort de mettre le pied dans ſon territoire, c'eſt-à-dire à dix lieues à la ronde, pour quiconque n'eſt pas mahométan, ou ne veut pas le devenir.

(2) Gidda près de la mer Rouge, où l'on débarque pour aller à la Mecque: les Mahométans croyent qu'Eve y eſt enterrée.

(3) Cet Oratoire s'appelle *Kaaba*; on prétend qu'il a été bâti par Abraham. Les pélerins proſternent la la tête ſur le ſeuil, font ſept proceſſions à l'entour, & s'arrêtent aux coins pour les baiſer; on y apporte tous les ans une nouvelle tenture de ces belles étoffes que l'on fait à *Merdin*, en Meſopotamie; c'eſt le grand ſeigneur qui a ſeul droit de la fournir, de même que pour la chapelle de *Médine*, où Mahomet eſt enterré. Le prince de la Mecque, que l'on appelle Cherif, diſpoſe de la vieille, qu'il envoie par morceaux en préſent, comme de précieuſes reliques. Cet oratoire con-

---

tient, à ce que l'on prétend, des richeſſes d'un prix ineſtimable.

(1) Cette fameuſe pierre s'appelle *Barktan*; tous les pélerins ſont obligés de la baiſer; elle eſt noire, polie, poſée à l'angle oriental du *Kaaba*, à quatre pieds & demi de hauteur, entourée d'un cercle de fer, ou d'or ſelon quelques-uns, & ſuſpendue à de groſſes chaînes d'or; cette pierre, ſi l'on en croit la légende des mahométans, a été rendue noire miraculeuſement, pour avoir été baiſée par une femme, dans un temps critique, & au moment qu'elle n'étoit pas dans un état de pureté légale. L'on prétend que lorſqu'Abraham voulut bâtir le *Kaaba*, les pierres venant d'elles-mêmes & toutes taillées ſe préſentèrent à lui, celle-ci s'étant trouvée de reſte, & s'en affligeant; ne vous fâchez point, répondit le prophête, vous ſerez plus honorée qu'une autre; car je commanderai de la part de dieu à tous les fidèles de vous baiſer en faiſant la proceſſion.

(2) De l'un des côtés de la terraſſe qui couvre le *Kaaba*, il ſort une goutière d'or maſſif de la longueur d'une braſſe, pour jeter les eaux de la pluie.

(3) La ſtation ſur le mont Arafat ſe fait par pénitence du péché originel, parce que les mahométans prétendent que c'eſt ſur cette montagne qu'Adam approcha d'Eve ſa femme la première fois; à l'égard du corban, c'eſt le ſacrifice d'un ou de pluſieurs moutons que l'on fait dans la plaine qui eſt au bas de cette montagne, en mémoire du ſacrifice d'Abraham.

Voyez les voyages de Thévenot, tome II. fol. 497.

puits zemzem (1), fait ſept autres tours entre Safa (2) & Mervé, & jeté des pierres dans la vallée de Menah (3), mon mari prit la route de Medine (4) avec la caravane qui étoit venue par terre ; après y avoir viſité le tombeau du ſaint prophête, il revint heureuſement à Ormuz : nous jouiſſions alors d'une ſanté parfaite ; mais elle fut troublée au bout de ſix mois par un accident terrible & des plus funeſte : mon fils, ſa femme & moi, nous étions allés à une demi-lieue d'Ormuz, à une maiſon utile qui nous appartenoit, & Bahalul étoit reſté ſeul à la ville avec ſes eſclaves, lorſque le feu prit la nuit dans notre quartier, avec une ſi grande rapidité, que notre maiſon fut réduite en cendres en moins d'un quart d'heure : mon mari & tous ſes domeſtiques, qui dormoient profondément, ne purent échapper à la violence de la flamme dans laquelle ils périrent ; & tout l'or, l'argent & les richeſſes que nous poſſédions furent per-

---

(1) On voit pareillement à la face orientale du *Kaaba*, la fontaine ou le puits Zemzem, enfermé dans une chapelle à quatre portes; on en tire continuellement de l'eau pour les pélerins; ils croyent qu'il provient de la ſource que dieu fit paroître en faveur d'Agar & d'Iſmaël, qu'Abraham avoit chaſſés de ſa maiſon.

Voyez la Bibliot. Orient. fol. 927. & Chardin. tome VII. fol. 380.

(2) *Safa & Mervé* ſont deux petites buttes à trois cent pas l'une de l'autre; on fait ces tours d'un pas inégal, & comme ſi l'on cherchoit quelque choſe; cela repréſente, ſelon eux, l'embarras & l'inquiétude d'Agar durant la ſoif de ſon fils, & la peine avec laquelle elle cherchoit de l'eau.

(3) *Menah*, eſt à quatre lieues de la Mecque; l'on y doit jeter ſept pierres par-deſſus l'épaule: les mahométans en rapportent trois raiſons; les uns diſent que c'eſt pour renoncer au diable, & le rejeter à l'imitation d'Iſmaël, qu'il voulut tenter au moment que ſon père Abraham alloit le ſacrifier, & qui le fit fuir en lui jetant des pierres; les autres, qu'ayant voulu empêcher Abraham d'égorger Iſmaël, ils l'éloignèrent tous les trois par ce moyen, & les troiſièmes, que c'eſt en mémoire des pierres qu'Adam jeta au diable, lorſqu'il revint l'aborder, après lui avoir fait commettre le péché originel. Au reſte, l'on voit bien la mépriſe des mahométans, qui confondent Iſaac avec Iſmaël.

(4) *Medine*, de la partie de l'Arabie appelée *Agiaz*,

---

eſt recommandable par le ſépulcre de Mahomet, que les pélérins viſitent ordinairement au retour de la Mecque ; ils n'y ſont point obligés par la loi, comme ils le ſont à faire le voyage de la Mecque, Mahomet ayant ſeulement dit à ſes ſectateurs, étant proche de la mort, que ſi quelqu'un, retournant des lieux ſaints, avoit la curioſité de venir voir ſon ſépulcre, il le prioit de dire pour ſon ame un *Fatha*, qui eſt une oraiſon tirée de l'alcoran : il n'y a guère que la caravane de Damas, qui à ſon retour paſſe par Médine.

dues dans l'incendie, ou pillées par la populace qui vint pour éteindre le feu.

Jugez, mes ſeigneurs & mes dames, continua Karabag, de l'extrême douleur que nous reſſentîmes à une nouvelle auſſi triſte; outre la perte que nous faiſions de Bahalul, nous nous voyons ſans cette divine poudre qui étoit la ſource de tous nos biens; elle avoit ſans doute été conſumée avec lui, & nous nous trouvâmes réduits à vivre dans notre bien de campagne avec une extrême frugalité : nous nous y accoutumâmes cependant, & après avoir ſéché nos larmes, nous commencions à nous faire à la vie champêtre, lorſque mon fils eut un rêve aſſez ſingulier; un vieillard vénérable lui apparut pendant une nuit: Albaert, lui dit-il, ſi tu veux avoir plus de richeſſes que tu n'en as perdu à la mort de ton père, va à Chitor (1); tu y trouveras, près la porte de la principale moſquée, un aveugle qui te découvrira un tréſor d'un prix ineſtimable. Mon fils ne fit pas grande attention à ce rêve, il le regarda d'abord comme l'effet d'une imagination échauffée, & crut que la douleur ſeule d'avoir perdu ſon bien lui avoit produit pendant le ſommeil ces vapeurs de richeſſes ; mais le même vieillard lui ayant répété deux autres fois la même choſe, pendant qu'il dormoit, il nous communiqua ſon rêve, & nous fit entendre qu'il ſeroit prêt à entreprendre le voyage de Chitor, s'il avoit aſſez d'argent pour cela. Nous ne pouvions faire une ſomme conſidérable qu'en vendant notre bien de campagne, & nous n'étions pas d'humeur à nous en défaire ſur la foi d'un ſonge, lorſqu'un jour que je revenois du bain, un eunuque m'abordant, me remit un billet de la part de la princeſſe Canzadé : voici à peu près ce qu'il contenoit.

---

(1) *Chitor*, province de l'empire du grand Mogol, dans la terre-ferme de l'Inde, entre les provinces de Guzarate, avec une ville du même nom : l'on y voit encore des reſtes d'édifices publics fort magnifiques.

Je ne puis être plus longtemps ſans vous voir, ma chère nourrice ; comme vous avez vos entrées libres au ſerrail, profitez-en ; mais ne perdez pas un moment : j'ai des choſes de la dernière conſéquence à vous communiquer.

CINQUIÈME SOIREE.

Fin de l'Hiſtoire de Karabag.

SITOT que j'eus lu cette lettre, je courus au palais. J'y trouvai la princeſſe fondante en larmes; elle m'embraſſa tendrement, & dans l'excès de ſa douleur, elle fut plus d'un quart d'heure ſans pouvoir me parler; enſuite ayant repris ſes eſprits : ma chère Karabag, me dit-elle, m'aimez-vous aſſez pour tout riſquer pour l'amour de moi? Vous n'en pouvez point douter, ma chère fille, répondis-je. Eh bien, reprit la princeſſe, voilà dix bourſes de mille pièces d'or chacune, & pour autant de diamans, que je vous ordonne de faire vendre, ſi vous le jugez à propos; avec cet argent trouvez-moi un vaiſſeau, ſur lequel, s'il eſt poſſible, je veux dès la nuit prochaine fuir d'un lieu qui ne m'inſpire que de l'horreur, & dans lequel je m'arracherai la vie, ſi vous n'apportez un prompt remède à mes maux; ne cherchez pas à combattre ma réſolution, les momens me ſont trop précieux pour les employer en diſcours inutiles; allez, & revenez ſur le ſoir m'annoncer mon départ.

Je reſtai immobile aux ordres de la princeſſe, pourſuivit Karabag: mais ma chère Canzadé, lui dis-je, effrayée de l'état où je la voyois, avez-vous bien fait réflexion à ce que vous me propoſez; en concevez-vous toutes les difficultés, & ſongez-vous bien.... J'allois continuer, lorſque la princeſſe tirant un poignard, en tourna la pointe vers ſon cœur, & prete à l'y enfoncer, faites ce que j'exige de vous, me dit-elle, ou laiſſez-moi me priver d'une vie qui m'eſt odieuſe; quand je ſerai en liberté de vous expliquer juſqu'où va l'excès de mes maux, vous conviendrez que la mort ſeule ou la fuite ſont les remèdes que j'y puis apporter. Il n'y eut rien à répliquer au diſcours de Canzadé; je ſortis, avec promeſſe d'exécuter ſes intentions; je revins au logis, & ayant fait part à mon fils & à ſa femme de la converſation que je venois d'avoir avec la princeſſe, ils me repréſentèrent l'un & l'autre que c'étoit là la plus belle occaſion que nous puſſions jamais trouver de faire le voyage de Chiror; qu'il ne falloit pas manquer d'en profiter, & fermant les yeux ſur tous les dangers d'une entrepriſe auſſi périlleuſe, après avoir remis le ſoin de notre bien au ſeul eſclave qui nous étoit reſté, & dont la fidélité nous étoit connue, Albaert s'aſſura d'un vaiſſeau, dont le capitaine, qui ſe trouva heureuſement de ſes amis, ébloui par mille pièces d'or qu'il lui offrit, n'héſita pas un moment à lui promettre de mettre à la voile cette nuit même.

J'étois convenu avec la princeſſe que ſur la brune elle m'envoyeroit à la porte de la principale moſquée d'Ormuz, le même eſclave qui m'avoit remis ſa lettre, & que là, je lui rendrois une réponſe poſitive. Je lui fis tenir un billet, par lequel je lui mandai que ſes ordres étoient exécutés, & que je l'attendrois juſqu'à minuit à la porte d'Ormuz, qui donnoit du côté de la mer. Elle n'y manqua pas, &, ſuivie du ſeul eunuque qui s'étoit chargé de ſes commiſſions, & qui lui avoit apporté un habit d'homme, elle s'y rendit avant dix heures. Mon fils & ſa femme, pareillement traveſtie en homme, aſſurèrent alors la princeſſe d'un attachement inviolable à ſes intérêts; & ayant gagné le port, nous fûmes conduits par le capitaine, qui nous y attendoit, juſqu'à ſon vaiſſeau, qui ſur-le-champ fit voile pour ſe rendre à l'embouchure de l'Indus.

Comme nous avions le vent favorable, à meſure que nous nous éloignions d'Ormuz, Canzadé, qu'une violente crainte altéroit extrêmement, reprenoit ſes ſens : nous étions ſeuls dans la chambre du capitaine, & nous faiſions notre poſſible pour diſſiper le reſte de la frayeur de la princeſſe, lorſqu'elle me parla en ces termes : Ma chère Karabag, quelles obligations ne vous ai-je pas ! vous haſardez votre fortune & votre vie pour moi, ſans même être informée du détail des raiſons qui m'obligent à une fuite auſſi précipitée ; mais vous ne me blâmerez plus quand vous ſaurez juſqu'à quel point la fortune me perſécute. Alors Canzadé, en verſant un torrent de larmes, continua ainſi..... Mais, mes ſeigneurs & mes dames, je m'imagine que ce récit vous ſera bien plus agréable dans ſa bouche que dans la mienne, & que pour peu que vous témoigniez à la princeſſe que cela vous fera plaiſir, elle n'héſitera pas un moment à vous raconter elle-même ſes infortunes. Comment, dit Gehernaz, c'eſt donc la princeſſe de Perſe qui s'eſt trouvée ſi mal le premier jour que vous êtes entrés dans ce palais ? C'eſt-elle même, dit Karabag, dont les malheurs ſont au-deſſus de toute expreſſion. Madame, dit Gehernaz, en ſe levant, & en embraſſant la princeſſe, quoique la renommée nous ait déjà inſtruites d'une partie de vos aventures, vous nous ferez un plaiſir extrême de nous en apprendre vous-même le détail; mais comme voici à-peu-près l'heure à laquelle nous devons nous retirer, il vaut mieux remettre ce récit à demain: aſſurez-vous ſeulement que nous prenons tout l'intérêt poſſible à ce qui vous regarde, & que nous vous rendrons tous les ſervices qui dépendront de nous.

Canzadé en ce moment alloit ſe proſterner aux pieds des ſultanes, que malgré ce que venoit de dire Gehernaz, ſans y faire trop d'attention, elle prenoit toujours pour des intelligences bienfaiſantes, ſi elles ne l'en avoient empêchée: elles lui firent toutes mille careſſes, & ayant donné des ordres pour qu'on redoublât l'attention & le reſpect qui lui étoient dûs, elles ſe diſposèrent à écouter le lendemain avec plaiſir le récit de ſes aventures.

Si les princes & les ſultanes avoient été contents de l'hiſtoire de Karabag, le ſultan Oguz, qui du lieu où il étoit placé n'en avoit pas perdu une ſeule parole, l'avoit écoutée avec beaucoup de ſatisfaction. Mon cher Cothrob, dit-il à l'iman, quand ils ſe furent rejoints, je ſuis bien curieux de ſavoir les aventures ſecrètes de la princeſſe d'Ormuz; je m'intéreſſe extrêmement à ce qui la regarde, & il faut que les événemens en ſoient bien triſtes, puiſqu'en exécutant ſeulement la muſique de cette tragédie, elle s'eſt évanouïe par le ſouvenir ou par la comparaiſon de ſes malheurs avec ceux des acteurs dont elle chantoit les rôles : c'eſt, ſeigneur, ce que vous ſaurez demain, répondit Cothrob, & je ne nuirai pas à ſes affaires; j'oſe même vous dire, que, ſans mon ſecours, cette princeſſe pourroit bien être encore longtemps malheureuſe : mais je ne veux pas vous ôter le plaiſir de la ſurpriſe, vous ſaurez le tout quand il en ſera temps.

Oguz, les ſultanes & les princes attendoient avec impatience l'heure marquée pour ſe trouver dans le ſallon : à peine futelle arrivée, que tout le monde s'y rendit, & Canzadé ayant été priée de conter ſon hiſtoire, elle la commença en ces termes.

* * *

SIXIEME SOIRÉE.

Hiſtoire de Canzadé, Princeſſe d'Ormuz.

JE dois le jour à Daoud-Can ſultan d'Ormuz ; & le prince Cazan-Can, qui eſt aujourd'hui ſur le trône, eſt mon frère : je perdis la ſultane ma mère preſqu'en naiſſant, & par ſa mort je fis une perte irréparable, puiſque ſi elle eût vécu, elle m'eût ſans doute préſervée des malheurs qui m'ont accablée juſqu'à ce moment. Les perſonnes que le ſultan mit auprès de moi, n'oubliant rien de ce qui pouvoit me former l'eſprit & le cœur, m'inſpirèrent tous les ſentimens que doit avoir une grande princeſſe. Je paſſai les dix premières années de ma vie aſſez tranquillement, & ſans qu'il m'arrivât rien de remarquable : j'entendois ſeulement quelquefois dire aux eſclaves qui me ſervoient, que j'étois belle ; mais j'aurois mauvaiſe grâce de vous rapporter tous les diſcours flatteurs dont elles m'entretenoient, aujourd'hui que les chagrins les plus vifs, & la fatigue de l'eſprit & du corps ont fait un tel changement ſur mon viſage, qu'ils n'y ont laiſſé preſqu'aucune trace des grâces que l'on m'aſſuroit y être autrefois ; il eſt cependant vrai que cette funeſte beauté, telle qu'elle étoit, a produit des effets ſi extraordinaires, qu'elle m'a réduite dans la misère où je ſuis, & qu'elle eſt cauſe que je mène une vie errante & infortunée. Je n'avois guere que treize ans, & dans ce temps d'une extrême innocence, le prince Cazan-Can, mon frère, qui en avoit déjà plus de dix-huit, paſſoit les journées entières avec moi, & haïſſoit toute autre compagnie que la mienne : j'étois ſi éloignée de penſer qu'il y eût du mal à recevoir ſes careſſes, que les prenant pour des marques d'une amitié ſincère, je me ſavois un gré infini d'avoir un frère qui m'aimât ſi tendrement ; mais quand, avec un peu plus d'âge, je remarquai trop d'emportement dans ſes careſſes, je commençai à les craindre, & je crus diſcerner en lui les tranſports d'une paſſion illégitime, que je n'avois regardée juſqu'alors que comme l'effet d'une amitié pure & innocente, & je ſoupçonnai que l'indulgence que j'avois eu juſqu'alors pour ce prince, lui avoit peut-être donné lieu de concevoir des eſpèrances, &

de former des deſſeins qui offenſoient le ciel & la nature : je ne me trompai point, & je fus bientôt éclaircie de ce que je craignois d'apprendre.

Un jour, que je recevois les témoignages de la tendreſſe de Cazan-Can avec quelque ſorte de répugnance, il en parut ſurpris : Canzadé, me dit-il, que veut ſignifier cette froideur ? qu'ai-je fait qui doive avoir diminué votre affection pour moi ? eſt-ce parce que je vous aime trop, que vous voulez ceſſer de me rendre le réciproque ? Tous les excès ne ſont pas pardonnables ; repris-je en ce moment, & je me contenterai toujours avec vous, ſeigneur, d'une amitié raiſonnable & modérée, telle qu'un frère la doit avoir pour ſa ſœur. Ah ! Canzadé, me répondit précipitamment le prince, ma chère Canzadé, que ce nom de ſœur m'eſt cruel, & que le ciel m'eſt contraire, de ne vous avoir pas fait naître du dernier de tous les hommes, plutôt que du roi notre père. Eh! ſeigneur, l'interrompis-je avec étonnement, pourquoi me ſouhaitez-vous une pareille diſgrâce ? Ah ! s'écria Cazan-Can, c'eſt que le ſang qui nous lie malheureuſement, eſt le plus grand obſtacle qui ſe rencontre à la tranquillité de ma vie. Oui, Canzadé, je vous aime, mais non pas comme un frère, c'eſt-à-dire, d'une amitié foible & languiſſante; je vous adore comme l'amant le plus vif, le plus paſſionné pourroit le faire, & je ſuis là-deſſus ſi peu le maître de moi-même, que je ſens bien que je vais me livrer au déſeſpoir le plus funeſte, ſi vous n'avez pitié de l'état où je ſuis : ne vous étonnez pas de cette déclaration, ma chère Canzadé, continua-t-il, ma paſſion n'eſt pas ſans exemple dans les princes mes ayeux, l'hiſtoire des rois qui ont régné dans la Perſe eſt remplie du récit de pareilles amours; pluſieurs d'entr'eux ont épouſé leurs ſœurs, mais aucun de ces monarques n'a reſſenti pour elles une paſſion auſſi vive, puiſqu'elle m'ôte entièrement le repos, & qu'il n'y aura jamais que la mort qui puiſſe l'éteindre.

Cette déclaration ſi préciſe, à laquelle je devois pourtant m'attendre par rapport à ce qui l'avoit précédé, m'épouvanta à un tel point, que je reſtai preſque ſans mouvement; mais reprenant bientôt mes eſprits. Ah! mon frère, m'écriai-je en ce moment, de quelle honte & de quelle confuſion me rempliſſez-vous? votre ſeule préſence m'allarme, & je donnerois de bon cœur tout mon ſang pour démentir mes oreilles, & n'avoir point entendu la déclaration la plus criminelle qui puiſſe jamais ſortir de la bouche d'un prince tel que vous : s'il vous reſte encore quelque ſentiment de vertu, oppoſez les, ſeigneur, à ces mouvemens d'une paſſion horrible, & ne déshonorez pas votre vie, par une tache ſi noire, que tout votre ſang ne pourroit jamais effacer. Je ne trouve point de honte, reprit Cazan-Can, à aimer ce que la nature a produit de plus aimable ; la beauté dans la perſonne de ma ſœur eſt auſſi puiſſante ſur mon cœur, que pourroit l'être celle de la perſonne la plus étrangère ; & malgré tous les obſtacles que vous pourrez y apporter, je vous aimerai toujours de même juſqu'au tombeau. Et moi, répliquai-je en le quittant avec la dernière indignation, je ne regarderai jamais votre paſſion qu'avec horreur, je vous fuirai comme un monſtre, & je n'aurai que de l'averſion pour vos déteſtables penſées.

Je ne puis aſſez vous exprimer, meſdames, l'extrême douleur que je reſſentis de cette déclaration ; elle fut d'autant plus violente, que je ne pouvois toujours, comme je l'aurois ſouhaité, éviter le prince ; & en attendant que le temps, la raiſon, ou enfin l'autorité du ſultan mon père y apportaſſent du remède, je fis mon poſſible pour cacher un amour dont il me ſembloit que je partageois la honte; mais quelque précaution que j'y apportaſſe, le prince s'aveugla de telle ſorte, qu'ayant perdu toute retenue, ſa paſſion pour moi parvint juſqu'aux oreilles du roi notre père, & ce fut au moment que ne pouvant plus ſoutenir les perſécutions de Cazan-Can, j'allois lui en porter mes plaintes.

Ce monarque, indigné au dernier point, & informé de tout ce que j'avois ſouffert du prince, le fit appeler. Après lui avoir parlé avec toute l'aigreur que méritoit ſon procéde, il le menaça de toute ſa colère, s'il perſiſtoit dans des ſentimens auſſi horribles, & crut ne pouvoir mieux éteindre cette infâme paſſion, qu'en me mariant avec quelque ſultan de ſes voiſins. Il y penſoit fort ſérieuſement; mais à peine, pour ainſi dire, eut-il formé cette réſolution, que, frappé d'une fièvre très-aiguë qui le mit en danger de la vie, il fit venir le prince au chevet de ſon lit, & après lui avoir fait les exhortations les plus fortes & les plus tendres à mon ſujet, il lui donna ſa malédiction, s'il perſévéroit dans ſa malheureuſe paſſion pour moi, & m'ordonna expreſſément (quelque choſe qui pût arriver) de ne jamais ſouiller ſa race par un mariage inceſtueux. Mon frère, qui paroiſſoit en ce moment très-repentant de ſon crime, aſſura ſi fortement mon père que ſes remontrances avoient opéré ſur ſon cœur, & qu'elles venoient d'y étouffer le malheureux amour qu'il avoit conçu pour moi; que la joie qu'en reſſentit ce bon monarque cauſa en lui une révolution conſidérable; ſa fièvre augmenta, & malgré tout l'art de la médecine, il expira le lendemain entre nos bras.

Le nouveau ſultan ne vit pas plutôt que l'ange de la mort avoit fermé les yeux à notre père, qu'il monta ſur le trône, avec les applaudiſſemens de tous ſes ſujets. Il rendit d'abord les honneurs funèbres au monarque défunt, avec beaucoup de magnificence, & occupé pendant pluſieurs jours de la ſeule adminiſtration de ſon royaume, il me fit concevoir quelqu'eſpérance qu'il étoit véritablement changé à mon égard, & cela ſeul apporta du ſoulagement à la douleur exceſſive que je reſſentis de la perte d'un père, qui étoit le ſeul que je puſſe oppoſer aux déſirs injuſtes de Cazan-Can.

Mais que je me vis cruellement trompée quelques jours enſuite! au lieu qu'auparavant je n'avois eu à combattre que la paſſion d'un frère qui n'avoit aucun empire ſur moi, je me vis bientôt ſoumiſe à la puiſſance d'un monarque qui me demanda avec autorité, ce qu'auparavant il avoit recherché de moi par la voie de la douceur.

SEPTIEME SOIREE.

Suite de l'Hiſt. de Canzadé, princeſſe d'Ormuz,

JE ne vous répéterai point les diſcours dont Cazan-Can ſe ſervit pour chercher à me perſuader de répondre à ſa paſſion, ni les raiſons que j'employai pour le convaincre de toute l'horreur qu'il en devoit avoir : je vous dirai ſeulement qu'après avoir reconnu l'inutilité de ſes empreſſemens, il me déclara que pour me faire conſentir à une union dont dépendoit la conſervation de ſa vie, il étoit contraint d'agir en roi, & que j'euſſe à me conformer à ſes volontés abſolues.

A cette cruelle déclaration, regardant le ſultan avec des yeux qui marquoient ma douleur & ma juſte indignation : Quoi! ſeigneur, lui dis-je, ſeriez-vous aſſez déteſtable pour vouloir employer votre autorité dans une union qui attireroit ſur nous le courroux du ciel? & l'affreux ſurnom de (1) Kauli que vos ſujets vous donneroient, ne doit-il pas vous faire rentrer en vous-même? Ah, n'eſpèrez pas qu'aux yeux des hommes & de dieu je ſois noircie d'un crime qui fait fuir les anges mêmes; & ſoyez bien perſuadé que je ſuis réſolue à me donner la mort (ſi les autres moyens me manquent), plutôt que de ſouffrir la violence dont vous paroiſſez me menacer.

---

(1) Les perſans diſent qu'Abraham ayant refuſé d'adorer le feu, Nembroth le fit mettre ſur un bucher; que le feu ne put jamais s'allumer; & que les prêtres de ce monarque lui ayant dit qu'il y avoit un ange au haut du bucher qu'on ne pouvoit chaſſer qu'en faiſant commettre à ſa vue une action exécrable, on y fit commettre un inceſte par un frère avec ſa ſœur; que l'homme ſe nommoit *Kau*, ſa ſœur *Li*, & que de cet accouplement monſtrueux ſortit la ſouche de cette race abominable qu'on nomma *Kauli*, nom qui veut dire tout homme exécrable, & particulièrement un inceſtueux. D'autres prétendent que l'ange ne ſe retira pas pour cela; mais qu'il demeura toujours auprès d'Abraham, de quoi Nembroth, confus & enragé, chaſſa Abraham de ſa préſence & de ſon royaume. *Chardin, tome 8, fol. 145, & tome 9, fol. 155.*

Non, Canzadé, reprit le ſultan, vous ne mourrez point, vous ferez réflexion à la vivacité de mon amour, je me flatte que j'adoucirai un eſprit auſſi prévenu que le vôtre, & que dans huit jours, vous changerez de ſentiment; je vous donne ce temps pour vous diſpoſer à m'obéir. Je me jetai vainement aux pieds de Cazan-Can, après ce cruel commandement; mes larmes ne furent pas capables de l'ébranler, & il me proteſta devant ſes viſirs, que ſi j'abuſois de l'indulgence qu'il avoit eu juſqu'à préſent pour moi, rien ne pourroit l'empêcher d'uſer du pouvoir abſolu qu'il avoit dans ſes états. Je paſſai les huit jours que le ſultan m'avoit donnés, dans une amère douleur: uniquement occupée des moyens d'éviter ſa tyrannie par la mort, ou par la fuite; je ne penſai qu'à gagner quelqu'un des eſclaves du ſerrail; & comme, avant que j'euſſe bien concerté de quelle manière j'y parviendrois, le temps que l'on m'avoit donné étoit prêt d'expirer, je crus devoir diſſimuler; & Cazan-Can étant venu dans mon appartement: je vois bien, ſeigneur, lui dis-je, que je m'oppoſe vainement à vos volontés; j'avoue que je ſens une extrême répugnance à m'y rendre; mais après avoir réſiſté autant qu'il m'a été poſſible à votre puiſſance abſolue, pour me juſtifier pleinement de l'action à laquelle vous me contraignez, je vous demande encore un mois, que je vais employer à ſurmonter toutes les difficultés qui ſe ſont juſqu'à préſent élevées dans mon cœur.

L'on peut juger de la joie extrême du ſultan; il ſe crut déjà au comble de ſon bonheur, & ſe jetant à mes pieds qu'il embraſſa avec des tranſports extraordinaires, il m'accorda ſans peine le terme que je lui demandois, & dès le jour même il m'envoya des préſens d'une richeſſe immenſe.

Quoique j'euſſe auprès de moi des perſonnes qui me paroiſſoient très-affectionnées, je doutois ſi je trouverois parmi elles quelqu'un d'aſſez hardi pour s'expoſer à toute la colère du ſultan, en facilitant mon évaſion. Après y avoir bien rêvé, je jetai les yeux ſur un eunuque noir, qui avoit paſſé du ſervice de la ſultane ma mère au mien. J'avois cru le voir ſenſible à ma douleur : Schaban, lui dis-je tu vois la cruelle ſituation où je me trouve, je veux t'ouvrir mon cœur, la mort eſt le ſeul remède à mes maux; c'eſt par elle que je prétends ſortir de l'affreuſe ſituation où je me trouve, à moins que tu ne veuilles me prêter ton ſecours. Princeſſe, me dit l'eſclave, touché de mes larmes, que faut-il faire pour votre ſervice? Vous n'avez qu'à me commander, comptez ſur une fidélité inviolable, & ſoyez sûre que j'affronterai la mort la plus cruelle pour vous tirer des mains d'un tyran, qui ſe déshonore par une paſſion qui doit faire frémir tous les honnêtes gens. Il faut, lui dis-je, me faciliter la ſortie de ce palais. Cela ne me ſera pas impoſſible, me répondit Schaban : ſous un habit d'homme que je vous fournirai, nous ſortirons du ſerrail avec d'autant plus de liberté, que j'ai une clef des jardins, que le chef des jardiniers perdit il y a quelques mois; mais quand nous ſerons en liberté que deviendrons nous, & comment pourrons-nous éviter la recherche du ſultan, qui va devenir furieux de votre évaſion? J'y remédierai, lui dis-je, je te chargerai d'une lettre pour ma nourrice; tu la trouveras dans un petit bien qui compoſe aujourd'hui toute ſa fortune, & qui eſt ſitué dans le fauxbourg d'Ormuz; il faut abſolument que je lui parle au plutôt : à la bonne heure, répliqua Schaban, écrivez votre lettre, je me charge de la rendre à Karabag. Le tout fut exécuté le lendemain. Ma nourrice vous a raconté de quelle manière je lui déclarai mes volontés ; que je lui remis pluſieurs bourſes d'or, & tous mes diamans, & qu'en habit d'homme, & ſous la conduite de mon eſclave, étant ſortis du palais, nous nous rendîmes à la porte d'Ormuz du côté de la mer, où elle nous attendoit ; qu'ayant de-là gagné le port, & ayant été conduits au vaiſſeau dont Albaert s'étoit aſſuré, nous mîmes ſur le champ à la voile, avec un vent des plus favorables. Je commençois à reſpirer, & j'embraſſois Albaert, ſon épouſe & ma chère Karabag, avec toute la reconnoiſſance poſſible, lorſque faiſant réflexion que Cazan-Can ne ſe ſeroit pas plutôt apperçu de ma fuite, qu'il nous pourſuivroit lui-même avec une fureur extrême, je tombai dans une déſolation à faire pitié ; je fis part de ma crainte à ma nourrice ; elle en parla à ſon fils, qui ayant témoigné au capitaine du vaiſſeau l'inquiétude où nous étions, ſans pourtant lui en apprendre le véritable motif, il fit faire tellement force de voiles, que nous fûmes bientôt hors de toute atteinte. Comme nous avions le vent bon, nous nous trouvâmes au bout d'un mois, ou environ, proche de l'embouchure de l'Indus, & nous n'en étions pas éloignés de vingt lieues, ſans qu'il nous fût arrivé aucun des accidens auxquels on eſt ſi ſujet ſur la mer, lorſqu'il s'éleva tout d'un coup une tempête furieuſe. Après avoir été pendant ſept jours entiers entre la vie & la mort, le capitaine, qui avoit vainement employé tout ſon art pour éviter de ſe perdre, voyant qu'il n'y avoit plus de remède, nous fit monter promptement dans la chaloupe, & en ayant coupé la corde, nous eûmes la douleur de voir un inſtant après le vaiſſeau s'abîmer à nos yeux, & nous fûmes emportés par les vagues, ſur leſquelles ayant été pendant vingt-quatre heures le jouet des vagues & des flots, nous allâmes échoüer proche une des iſles de (1) Divandurou, ou des Maldives, à ce que notre capitaine en put juger.

---

(1) Ces iſles ſont dans la mer des Indes ; elles ſont à vingt-cinq ou trente lieues de l'iſle de Malicut vers les Maldives.

* * *

HUITIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Canzadé, Princeſſe d'Ormuz.

NOUS étions demi morts de fatigue, lorſque notre chaloupe ſe renverſa contre un rocher de l'iſle, qui étoit diſpoſé de manière que nous pûmes gagner terre aſſez aiſément. Tandis qu'accablée de laſſitude, j'étois avec Gulendam & Karabag, ſur le bord de la mer à déplorer, notre infortune, Albaert, le capitaine, & Schaban, étant montés au haut du rocher, & s'étant avancés dans l'iſle, trouvèrent qu'elle pouvoit avoir une lieue de tour; & qu'à l'exception de quelques arbres, elle paroiſſoit tout-à-fait inculte & inhabitée; ils revinrent tous trois à l'endroit où nous étions, & m'ayant priée d'aller choiſir dans l'iſle une place moins incommode, en attendant le ſecours du ciel, je me levai le viſage mouillé de larmes. Ah! m'écriai-je, une vie commencée ſous une ſi noire planette, ne peut avoir qu'une fin tragique; ceſſons de fatiguer le ciel par des vœux, pour une princeſſe infortunée qui regarde la mort comme le ſoulagement de ſes peines. Vous avez tort, ma chère enfant, reprit ma nourrice; jamais, peut-être, perſonne n'a plus mérité l'aſſiſtance du prophête; ne déſeſpérez donc pas du ſecours que nous devons en attendre. Quoique je fuſſe livrée à un violent déſeſpoir, cependant, pour ne rien ajouter aux malheurs où ma fuite plongeoit Karabag & ſa famille, je me rendis à ſes raiſons. Le capitaine, préſent à ce diſcours, me regardoit avec étonnement; il n'avoit pas juſqu'alors fait toute l'attention poſſible à ma perſonne; & connoiſſant par ce diſcours, qui m'étoit échappé, que j'étois une princeſſe déguiſée, il me rendit tout le reſpect poſſible : Madame, me dit-il, dans la cruelle ſituation où nous nous trouvons, il faut nous roidir contre l'adverſité; nous ne devons attendre de ſecours que du ciel & de notre induſtrie; ſi dans quelques jours il ne paſſe point de vaiſſeau dans ces quartiers, ma chaloupe n'eſt pas en ſi mauvais état, que nous ne puiſſions hazarder de nous remettre en mer, pour gagner, s'il eſt poſſible, la côte de Malabar; c'eſt le ſeul remède qu'il y ait à nos maux. Touchée des raiſons du capitaine, je repris courage ; & voulant quitter le bord de la mer, j'apperçus à cinquante pas de moi, le corps d'un homme que la tempête y avoit jeté ſûr une planche qu'il tenoit encore embraſſée ; ce ſpectacle me toucha ſenſiblement ; je crus d'abord que ce pouvoit être quelqu'un de notre vaiſſeau, & je priois le capitaine de regarder s'il étoit encore en état de recevoir du ſecours, lorſqu'en jetant les yeux ſur ſon turban, je fus ſurpriſe d'y appercevoir une roſe de rubis qui produiſoit un feu des plus éclatants : étonnée avec ſujet d'une rencontre ſi peu attendue, je redoublai mon attention pour ce malheureux, dont les habits, quoique ſouillés par l'écume de la mer & par le ſable, paroiſſoient être d'un homme de la première conſidération. Quand on l'eut mis ſur ſon ſéant, qu'on lui eut lavé le viſage, & qu'on eut cru trouver en lui quelque ſigne de vie, nous nous empreſſâmes tous à lui donner du ſecours, & nous l'emportâmes plus avant dans l'iſle. Quoique les yeux de cet inconnu fuſſent fermés, que ſes lèvres paruſſent toutes décolorées, & que la pâleur de la mort fut répandue ſur ſon viſage, jamais nous n'avions rien vu de ſi beau ;

& par un preſſentiment dont la cauſe m'étoit inconnue, je reſſentis alors une ſi grande émotion, qu'elle ſembloit me prédire une partie de ce qui devoit m'arriver par la rencontre de cet homme, qui ne paroiſſoit pas avoir plus de vingt ans. A peine eut-il ouvert les yeux & repris quelque ſentiment, que nous regardant tous avec étonnement : Je ne ſais, dit-il, ſi c'eſt par le ſecours du ciel ou par le vôtre, que je revois la lumière; j'étois, il y a fort peu de temps, expoſé à la merci des flots; j'ai combattu leur fureur autant qu'il m'a été poſſible; mais après avoir fait de vains efforts, je me trouve dans un lieu tout-à-fait inconnu, où, ſuivant les apparences, je vous ſuis redevable de la vie. Vous la devez, lui répartis-je, à la bonté de notre grand prophête, & après lui, à des perſonnes de qui la fortune eſt bien peu différente de la vôtre : nous avons, ainſi que vous, été jetés ſur ce rivage il y a au plus une heure; & nous n'avons aucune eſpérance d'en ſortir, ſans un ſecours du ciel tout-à-fait extraordinaire.

L'inconnu, à qui la mémoire revenoit de moment en moment, & dont les yeux reprenoient une vivacité toute brillante, nous regarda avec joie ; & malgré mon déguiſement, s'étant apperçu que l'on me rendoit beaucoup de reſpect ; c'eſt à vous, ſeigneur, me dit-il, que je crois devoir faire des remercimens conformes aux bienfaits que je viens de recevoir ; agréez donc que je vous en témoigne toute la reconnoiſſance poſſible. Seigneur, repris-je alors, je n'ai fait que ce que l'humanité exigeoit de nous ; & je me ſais un gré infini, dans le malheur qui m'accable, d'avoir pu ſauver les jours d'un homme à la conſervation duquel notre prophête paroît s'intéreſſer, puiſque ſans notre naufrage dans cette iſle, vous auriez indubitablement fini vos jours ſur ces bords ; mais que dis-je, pouvons-nous nous flâtrer d'avoir un ſort plus favorable, & n'aurions-nous pas été plus heureux de trouver la fin de nos maux dans le fond de la mer, que d'avoir à craindre dans ces lieux toutes les misères qui précéderont une mort que je regarde comme infaillible ? Je ne pus achever ces mots ſans verſer des larmes en abondance ; & Karabag, qui me vit dans cet état, & qui ne fit pas attention à la préſence de l'inconnu, m'ayant embraſſée tendrement : ma chère princeſſe, me dit-elle, mettez votre confiance en notre ſaint prophête, il n'abandonne pas les malheureux ; & le ciel eſt trop juſte pour ne pas récompenſer la droiture de votre cœur.

L'étranger, ſurpris au dernier point de connoître que je n'étois pas ce que je paroiſſois être, fit un effort pour ſe jeter à mes genoux; mais l'en ayant empêché : madame, me dit-il, cette vie que je vous dois eſt d'un prix trop médiocre, pour payer le ſervice que vous m'avez rendu ; mais telle qu'elle eſt, je vous proteſte avec ſincérité, que je ſuis prêt de la ſacrifier pour vos intérêts ; le ciel n'a pas mis en vous tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature, pour vous abandonner ainſi; le vaiſſeau ſur lequel j'ai fait naufrage a été briſé, ſans doute, ſur quelqu'écueil prochain ; peut-être la mer nous envoyera-t-elle des proviſions dont il étoit fourni abondamment ; & cette même providence, qui donne de quoi vivre à tous les animaux, ne nous laiſſera pas dans la malheureuſe ſituation où nous ſommes ; prenez donc courage, madame, & faites examiner du haut de ces rochers, ſi l'on ne verra rien flotter ſur la mer, qui me paroît devenir plus tranquille.

Nous ſuivîmes le conſeil de l'inconnu, & après avoir fait preſque le tour de l'iſle, nous découvrîmes de fort loin quelque choſe qui paroiſſoit ſur l'eau : Schaban, qui étoit un excellent nageur, propoſa de ſe mettre à la nage ; & s'étant avancé en mer près d'une demie lieue, il apperçut un grand coffre & pluſieurs caiſſes ; il les pouſſa l'une après l'autre vers notre iſle ; &, après plus d'une heure de travail, les ayant amenés à bord, nous deſcendîmes tous avec une joie extrême ſur le rivage, pour y examiner en quoi conſiſtoit le ſecours que le ciel nous envoyoit : une de ces caiſſes étoit remplie de trente groſſes bouteilles de vin de (1) Schiras : les deux autres de biſcuit & de poiſſon ſec ; & le coffre contenoit pluſieurs habits magnifiques, que l'étranger reconnut lui appartenir.

On ne peut concevoir quelle fut notre joie à cette vue ; elle augmenta lorſqu'il nous aſſura qu'il devoit y avoir dans ce coffre pluſieurs lignes garnies de leurs ameçons ; elles y étoient en effet, & ayant par ce moyen de quoi trouver à ſubſiſter, nous nous abandonnâmes ſans réſerve à cette providence qui venoit de nous ſécourir ſi à propos ; nous coupâmes des branches d'arbres, dont nous nous fîmes des eſpèces de cabanes, & nous y paſsâmes la nuit tranquillement, après avoir pris quelque nourriture que nous tirâmes de nos tonneaux.

---

(1) Cette ville eſt fort grande ; elle eſt ſituée proche la rivière de *Beaudemir* dans la province de *Farci* ; elle fournit d'excellens vins, & s'eſt accrue des ruines de l'ancienne Perſepolis, qui fut raſée par Alexandre à la ſollicitation de la courtiſane Thays. On voit dans ſon voiſinage les tombeaux des anciens rois de Perſe,

L'inconnu étant le lendemain entièrement rétabli, parut devant moi avec une grâce toute ſingulière ; Madame, me dit-il, les habillemens qui vous couvrent ſont trop ignobles, & puiſque vous n'en avez pas de votre ſexe, daignez du moins en accepter quelques-uns de ceux que la mer m'a renvoyé ; nous ſommes à-peu-près de même taille, & vous vous devez à vous-même d'être vêtue autrement que vous n'êtes. Karabag & Gulendam me preſſant d'avoir cette complaiſance pour l'étranger, je choiſis un habit complet tout neuf, & ne pus me refuſer de recevoir un turban, ſur lequel il y avoit des diamans d'un prix ineſtimable.

Il y a apparence que les ajuſtemens relevoient extrêmement ma beauté ; à peine parus-je dans cet état, que l'étranger ne put s'empêcher de donner toutes les marques poſſibles d'admiration, & que tous ceux de ma ſuite voulurent me perſuader qu'elle m'étoit dûe avec juſtice : nous paſsâmes le ſecond jour & la ſeconde nuit avec beaucoup plus de tranquillité ſur des lits composés de gazon & de feuilles, nous eûmes même la conſolation de trouver dans notre iſle une fontaine d'eau douce, qui nous fit un extrême plaiſir ; & j'ajouterois, ſi je l'oſois, que ce qui contribua à la douceur de mon ſommeil, fut que, malgré tous mes malheurs, ce bel inconnu me revint pluſieurs fois dans l'eſprit, & que je ne pus jamais bannir de mon idée un jeune homme auſſi agréable.

Ah ! Canzadé, me dis-je en m'éveillant, quelle foibleſſe ! de reſſentir tant de ſatisfaction au ſeul ſouvenir d'un homme que tu n'as vu que depuis deux jours, & qui n'eſt peut-être pas d'une condition égale à la tienne ! tes penſées juſqu'à ce moment ont été innocentes ; la ſeule compaſſion, & un mérite qui t'a paru extraordinaire peuvent les faire naître, mais la réflexion ne les rend pas excuſables : ne regarde donc plus cet inconnu que comme le commun des hommes, & ne t'engage point dans une paſſion, dont les ſuites ne peuvent t'être que funeſtes ; car enfin cet étranger peut n'avoir rien d'aimable que l'extérieur qui t'éblouït ; il peut être d'une naiſſance très-inférieure à la tienne, &

ſans vertu ; ah ! il vaudroit mieux que tu euſſes été enſevelie ſous les flots, que de te laiſſer ſurprendre par les charmes ſéducteurs qui paroiſſent ſur le viſage de cet inconnu ; tu dois le fuir comme un monſtre prêt à te dévorer, ou du moins il faut l'éviter comme un ennemi armé pour ta ruine.

A peine avois-je formé ce généreux deſſein, que Karabag m'annonça que l'étranger étoit à la porte de ma cabane, & attendoit que je fuſſe viſible pour lui.

NEUVIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Canzadé, Princeſſe d'Ormuz.

QUELQUE fortifiée que je cruſſe être contre moi-même, & quelque réſolution que j'euſſe priſe, j'avoue que je ne crus pas devoir lui refuſer d'entrer, & que je fus extrêmement touchée en le voyant ; il parut devant moi ſi différent de ce que je l'avois vu la veille, que j'en fus ſecrêtement allarmée ; il ne m'aborda qu'en tremblant, & avec les marques d'une extrême ſoumiſſion, & après avoir pendant quelque tems gardé un profond ſilence : vous ne connoiſſez pas encore, madame, tous vos malheurs, me dit-il ; je vous adore, & mon chagrin eſt que je ne puiſſe pas vous donner d'autres marques de mon amour que celles d'un parfait dévouement à vos volontés : je ſens que cette déclaration vous offenſe ; mais j'ai cru qu'étant d'une naiſſance à pouvoir élever mes vœux à tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Orient, je ne devois pas vous laiſſer ignorer plus long-tems ma paſſion ; ce n'eſt pas que j'en attende du retour : je ne ſuis point aſſez préſomptueux pour me flatter d'un bonheur pareil ; cependant, belle princeſſe, ſi, avec un cœur libre de votre part, la pureté de mes intentions vous étoit bien connue, j'aurois lieu de croire que l'offre du mien ne ſeroit pas à mépriſer. Si je fus ſurpriſe des diſcours de l'inconnu, je ne pus au fond de l'ame lui ſavoir mauvais gré de ſon amour, & j'étois extrêmement embaraſſée à lui répondre, lorſqu'inſpirée ſans doute par notre prophête : Seigneur, lui disje, il faut que vous ſoyez effectivement d'une qualité égale à la mienne, pour oſer, ſachant ce que je ſuis, m'apprendre que vous m'aimez ; ainſi la déclaration que vous venez de me faire ne m'offenſe pas : j'ai le cœur dégagé de toute paſſion; mais je dépends d'un frère de qui je vous permets de tâcher de m'obtenir : ſi nous ſommes aſſez heureux pour ſortir de cette iſle, vous vous adreſſerez à lui; mais juſqu'à ce moment obligez-moi de ne me point parler de votre amour ; c'eſt à cette ſeule condition que je ſouffrirai votre préſence.

Ah ! madame, me dit alors l'inconnu, tranſporté de joie & ſe jetant à mes pieds, je me ſoumets à toutes vos volontés ; ſi ma bouche ne vous dit pas à tous les momens du jour que je vous adore, vous ne ſerez pas du moins aſſez injuſte pour empêcher que mes regards & toutes mes actions vous le faſſent connoître ; mais apprenez-moi du moins quel eſt le monarque dont vous dépendez ? C'eſt le Sultan d'Ormuz, répliquai-je. Quoi ? Cazan-Can, madame, eſt votre frère, & vous être l'incomparable Canzadé, s'écria l'inconnu ? Ah ! ciel, quel eſt mon malheur, s'il faut pour être votre époux que je vous obtienne de ce prince ; j'ai traverſé toute la Perſe ; je n'ignore pas l'horrible paſſion que ce monarque a conçu pour vous, & les excès où il s'eſt porté pour vous obliger à conſentir à un inceſte affreux, & j'en ai même conçu tant d'horreur, que je n'ai pas daigné lui rendre une viſite en paſſant dans ſes états ; mais, quoique nos conditions ſoient bien égales, puiſque vous voyez en moi le fils unique & l'héritier du ſultan de Viſapour, (1) je ne dois pas me flatter que Cazan-Can ait plus d'égard à ma qualité & à mon amour, qu'il n'en a eu pour les loix du ſang, qui lui défendent abſolument d'aſpirer à votre poſſeſſion ; ainſi, madame, ſouffrez que nous ne dépendions point des volontés d'un frère injuſte, contre lequel doit s'armer tout ce qui reſpire dans la nature.

On ne peut être plus ſurpriſe que je le fus de la réponſe du prince de Viſapour : Seigneur, lui dis-je, ne renouvellez pas ma douleur, en me parlant de la paſſion d'un frère que j'abhorre, & qui eſt la cauſe unique de tous mes malheurs, puiſque c'eſt en le fuyant que nous avons fait naufrage ſur ces côtes ; je ne crois pas même qu'il convienne, en l'état où nous ſommes, de parler d'un amour qui peut augmenter nos peines; je m'imagine, par ce que j'en ai lu dans nos poëtes perſans, qu'il n'eſt propre qu'à troubler la raiſon, & je ſens qu'en l'état où je ſuis, j'ai beſoin de toute la mienne. Nous paſsâmes une partie de la journée dans de pareils entretiens, & m'étant la nuit ſuivante jetée ſur mon lit de feuilles, je croyois y trouver quelque repos, & y jouir d'un ſommeil tranquille, lorſque le prince de Viſapour ſe préſenta devant moi en ſonge, avec un air plus majeſtueux qu'il ne m'avoit encore paru : Canzadé, me dit-il, c'eſt en vain que tu me diſputes encore ton cœur; laiſſe agir le cours des deſtinées, il eſt écrit dans le livre des décrets divins (1) que tu dois être à moi; je t'annonce donc de la part de notre ſouverain prophête, que c'eſt à moi ſeul que tes affections ſont réſervées, & que je forcerai ton frère à conſentir que je ſois ton époux.

---

(1) Ville royale & capitale du royaume de Decan, dans la preſqu'iſle, entre le Gange, ſur la rivière de Mandoua, & dans la province de Cunkan. Ce royaume a quatre ports, ſavoir Carapatan, Dabul, Rajapour, & Vingourla. Il a pluſieurs rois tributaires.

---

(1) Les Muſulmans appellent *Omm-Alkatab*, la table ou le livre des décrets divins, où ils prétendent que le deſtin de tous les hommes eſt écrit en caractères ineffaçables.

Bibliot. Orient. fol. 886.

Je m'éveillai dans le moment, ſi agitée de mon rêve, que je fus longtemps ſans pouvoir me rendormir : je ne ſavois ſi je devois regarder ce qui venoit de m'arriver comme un avis du ciel, qui, dans les vapeurs du ſommeil nous annonce quelquefois l'avenir, ou comme un effet de la converſation que j'avois eue avec le prince : Ah! grand interprête des volontés du ciel, m'écriai-je, fondement inébranlable de notre religion, divin mahomet, ſeroit-il poſſible que ma deſtinée fût telle que vous me l'annoncez par la bouche du plus aimable de tous les hommes! ſi c'eſt la volonté du ciel j'y réſiſterois en vain, mais en attendant qu'elle me ſoit mieux connue, je me tiendrai toujours en garde contre ſes charmes ſéducteurs. Si je ne fis pas paroître le lendemain à Cothbedin (c'eſt le nom du prince de Viſapour) combien je l'eſtimois déjà, ce ne fut pas ſans violence. Je crains, meſdames, continua Canzadé, que vous n'ayez pas aſſez d'indulgence pour excuſer ma foibleſſe : je ne veux point chercher à la diminuer par le mérite extraordinaire de ce prince, mais ſeulement par la force du deſtin, qui, comme vous en jugerez par la ſuite, agiſſoit puiſſamment ſur moi.

Pendant que nous n'étions occupés, pour ainſi dire, que de nous ſeuls, le capitaine, Albaert & l'eunuque ſe ſervoient de nos ameçons : ils nous apportèrent du poiſſon frais, qui nous fit un plaiſir extrême, & il y avoit plus de quinze jours que nous menions une vie à laquelle nous commencions à nous accoutumer, lorſqu'un jour que le prince, le capitaine & Schaban alloient de grand matin à la pêche, ils apperçurent en mer deux vaiſſeaux attachés au combat, mais dont l'un des deux ne ſe défendoit qu'en reculant, & en cherchant à gagner notre iſle. Attentifs à un ſpectacle ſi nouveau, ils ſe couchèrent le ventre contre terre, & le vaiſſeau qui fuyoit ayant abordé le rivage, ceux qui étoient dedans en ſortirent promptement, & ayant gagné l'écueil, ils ſe mirent en état de ſe défendre. A peine celui qui les commandoit les eût-il diſpoſés, que leurs ennemis ayant touché le même rivage, & s'étant, ainſi que les premiers, jetés à l'eau, qu'ils avoient juſqu'à la ceinture, ils s'avancèrent avec fureur, & firent bientôt rougir la terre du ſang des combattans ; les premiers arrivés, beaucoup plus foibles en nombre, avoient un poſte avantageux, & leur chef les animoit de telle ſorte par ſon exemple, que ceux qui les attaquoient trouvèrent en eux beaucoup plus de réſiſtance qu'ils n'en attendoient, de gens qui devoient être déjà fatigués d'un long & rude combat, où ils avoient témoigné beaucoup de valeur, & perdu grand nombre des leurs; mais les derniers ayant reçu un renfort de tous leurs ſoldats, & même des matelots qui étoient dans leur vaiſſeau, les premiers commencèrent à lâcher le pied: leur chef ſe défendoit avec une valeur extrême, & quoique bleſſé de pluſieurs coups, il diſputoit ſa vie avec plus de courage que d'eſpérance, & ayant affaire à des gens ſans généroſité, ſans clémence, & animés de fureur de voir combien ils avoient perdu de monde dans ce combat, il alloit ſuccomber ſous le nombre, lorſque le prince de Viſapour envisageant le capitaine du vaiſſeau, lui propoſa d'aller au ſecours d'un homme, qui, avec au plus dix ou douze braves officiers ou ſoldats, alloit être accablé ſans miſéricorde par le nombre de ſes ennemis, qui montoit encore à plus de quarante perſonnes. Le capitaine, qui étoit fort brave, n'héſita pas à répondre aux intentions de Cothbedin; & Schaban leur ayant demandé la permiſſion de combattre ſous leurs yeux, ils coururent tous trois à la défenſe de ce brave homme. Le prince & le capitaine avoient chacun leur ſabre, & l'eunuque ſe ſaiſiſſant de celui d'un des morts, ils ſe mêlèrent tous trois dans le fort du combat. Les deux partis s'apperçurent bientôt de ce ſecours extraordinaire, le plus fort par le dommage qu'il en reçut, & le plus foible par les grandes actions que ces trois hommes firent, & Cothbedin ayant en un moment fait tomber ſans vie ſix des plus hardis du parti contre lequel il combattoit, en fut regardé avec étonnement, & même avec frayeur.

Leur chef avoit pourſuivi ce brave guerrier, qui, accablé de laſſitude & de ſes bleſſures, s'étoit laiſſé tomber au pied d'un rocher; il avoit déjà le bras levé pour lui enfoncer le fer dans l'eſtomac, lorſque le prince de Viſapour, qui avoit pris garde à cette action, prévenant d'un revers le coup mortel qu'il alloit lui porter, lui coupa le bras auprès de l'épaule, & lui faiſant voler la tête d'un ſecond coup, il couvrit de ſon corps celui à qui il venoit de ſauver la vie. Relevez-vous, ſeigneur, lui dit-il, & rappelez toutes vos forces pour votre défenſe, puiſque le ciel ſe déclare en votre faveur, En proférant ces paroles, il écarta tellement, à coups de ſabre, ceux qui étoient les plus échauffés autour de lui, qu'il donna moyen à ce guerrier de reprendre ſes armes, de rappeler ſa vigueur preſqu'éteinte, & d'animer encore les ſiens à une courageuſe défenſe. Il y trouva plus de facilité qu'il n'y avoit lieu de l'eſpèrer; les ennemis, par la mort de leur chef, que Cothbedin avoit privé de la vie, & par l'étonnement qui les avoit ſaiſi, aux merveilles qu'ils lui avoient vû faire, étoient frappés d'une telle épouvante, que ſe culbutant les uns ſur les autres, ils voulurent regagner leur vaiſſeau; mais le prince, ſecondé de ceux qui reſtoient de ſon parti, leur ayant coupé chemin, les chargea avec tant de furie, & fit des actions de valeur ſi au-deſſus de toute croyance, qu'ils périrent tous les armes à la main.

Le combat étant fini de cette ſorte, les officiers & ſoldats de ce guerrier ſe rangèrent autour de leur chef, qui, tout bleſſé qu'il étoit, ſongeoit moins à y apporter du remède, qu'à donner des marques de ſa reconnoiſſance au prince de Viſapour: nous ſortons d'un combat, lui dit-il, duquel toute la gloire vous eſt dûe; vous m'y avez ſauvé la vie, & avec la mienne celle des braves gens qui me reſtent : je vous en ai tant d'obligation que je ſens bien, ſeigneur, que je n'en ſerai pas longtemps ingrat, ſi le ciel me favoriſe en me fourniſſant l'occaſion de m'en venger. Si je vous ai rendu quelque ſervice, reprit modeſtement Cothbedin, vous pouvez, ſeigneur, aiſément le reconnoître en me ſauvant non-ſeulement une vie que j'aurois bien-tôt perdue ſans votre arrivée en ces lieux, mais encore avec elle, celle d'une perſonne que j'adore, & dont la conſervation m'eſt plus précieuſe que la mienne propre. Oh, ciel ! s'écria ce guerrier, eſt-il poſſible que je ſois aſſez heureux pour pouvoir ſi-tôt m'acquitter envers vous d'une partie de ce que je vous dois ? A ces mots Cothbedin, ſans lui dire ſon nom ni le mien, lui ayant ſeulement appris en peu de mots notre naufrage & l'attente d'une mort preſque certaine, ou tout au moins d'une vie très-languiſſante ſans ſon ſecours, le guerrier marqua une joie infinie de pouvoir nous emmener ſur ſon bord. J'atteſte le ciel qui m'a envoyé un ſi brave défenſeur, dit-il au prince, que non-ſeulement je vous tirerai de ce lieu, vous & les perſonnes de votre compagnie ; mais encore que ſi le pouvoir abſolu que je vous offre, dans les lieux où j'en puis avoir, ne vous y peut arrêter, je vous ferai conduire en telle partie du monde qu'il vous plaira de vous retirer. En achevant ce diſcours l'étranger vouloit, malgré ſes bleſſures, venir avec le prince chercher ceux à la conſervation deſquels il s'intéreſſoit ſi fortement; mais Cothbedin le trouvant trop foible, & voyant qu'il perdoit beaucoup de ſang, le pria de vouloir bien ſe retirer dans ſon vaiſſeau pour y faire viſiter ſes plaies, jugeant qu'il y ſeroit beaucoup mieux que dans notre iſle dépourvue de toutes les commodités de la vie, & l'aſſurant qu'il alloit nous faire conduire ſur ſon bord.

L'étranger céda aux prières du prince, & s'étant fait porter dans ſon vaiſſeau, Cothbedin fut dans une ſurpriſe qui égala ſa douleur, de s'appercevoir que le capitaine & Schaban n'étoient pas auprès de lui: il les avoit vu combattre à ſes côtés avec tant de bravoure, qu'il appréhenda qu'ils n'euſſent péri dans cette action, & effectivement, il les reconnut parmi les morts. La perte de deux hommes auſſi courageux balança bien la joie qu'il devoit avoir d'une victoire auſſi complette; il leur donna des larmes ſincères, & accourant enſuite à nos cabanes, il nous réveilla pour nous faire, quoiqu'avec modeſtie, le récit d'une action auſſi glorieuſe pour lui. Ce ne fut pas ſans frémir que je le vis tout couvert de ſang. Ah! ſeigneur, m'écriai-je, n'êtes vous pas bleſſé? Non, madame, me dit-il; le ciel qui me réſerve ſans doute pour votre défenſe, n'a pas permis que je périſſe dans le combat; il s'eſt contenté du capitaine de votre vaiſſeau, & de Schaban, qui ont eu bonne part à ma victoire, & je loue ce même ciel de ce qu'il n'a pas permis qu'Albaert ſe ſoit trouvé dans une occaſion auſſi périlleuſe; je ne doute point que ſon courage ne l'eût porté auſſi avant dans un danger où peut-être il ſeroit reſté; mais, madame, pourſuivit-il, puiſque nos larmes ne peuvent rendre la vie à nos braves amis, ne perdons pas le temps en réflexions, & en plaintes inutiles; le généreux inconnu à qui je viens de rendre ſervice nous attend, j'ai ſa parole de nous faire conduire en tel lieu de la terre qu'il vous plaira. Une nouvelle auſſi agréable diminua bien la douleur que je reſſentois de la perte du capitaine & du fidèle Schaban; nous courûmes dans le moment vers le bord de la mer. nous y trouvâmes la chaloupe, qui nous conduiſit dans le vaiſſeau, & nous y entrâmes en remerciant le ciel de notre bonne fortune.

Quoique je regardaſſe l'iſle que nous quittions comme un lieu que peu de temps auparavant j'avois cru devoir être mon tombeau, j'avoue que je ne pouvois la quitter ſans regret, quand je penſois que j'y avois fait la conquête du prince de Viſapour; & Cothbedin, à ce qu'il m'a dit depuis, la regardoit avec une eſpèce de tendreſſe, en ſe ſouvenant que c'étoit dans ſon enceinte qu'avoit pris naiſſance une paſſion qui faiſoit tout le bonheur de ſa vie.

En entrant dans le vaiſſeau, le prince apprit que celui qui en étoit le maître, & auquel on venoit de mettre le premier appareil ſur un grand nombre de bleſſures, mais dont aucune n'étoit mortelle, attendoit avec impatience ſon illuſtre défenſeur & tous ceux de ſa compagnie : comme on nous aſſura que nous ne l'incommoderions pas, nous entrâmes dans ſa chambre, & cet homme s'étant levé pour embraſſer Cothbedin, je n'eus pas plutôt jeté les yeux ſur lui, que faiſant un cri horrible, je tombai évanouïe entre les bras de Karabag & de

Gul-Endam, & le prince de Viſapour penſa expirer de douleur, en voyant que celui à qui il venoit de ſauver la vie, ſe jeta preſqu'en bas du lit, en s'écriant, oh ciel! c'eſt Canzadé, c'eſt la princeſſe d'Ormuz.

DIXIEME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Canzadé, Princeſſe d'Ormuz.

TOUT ce que j'avois vu de plus affreux ſur la mer, pendant que nous avions été expoſés à ſa furie, continua Canzadé, & tout ce que l'on peut s'imaginer dans les approches de la mort, que nous avions cru certaine en arrivant dans l'iſle déſerte que nous quittions, n'avoit eu rien de ſi épouvantable pour moi, que la rencontre de Cazan-Can; car, meſdames, c'étoit le ſultan d'Ormuz, au pouvoir duquel je venois de tomber; auſſi fus-je longtemps ſans revenir de la frayeur mortelle qui m'avoit réduite dans un état auſſi déplorable.

Je n'étois pas la ſeule dont l'eſprit fût violemment agité; ſi Cothbedin portoit ſur ſon viſage des marques du plus violent déſeſpoir, celui du ſultan mon frère, ne fit pas paroître moins de fureur. Après les premiers mouvemens de joie qu'il reſſentit de m'avoir retrouvée : oh ciel ! s'écria-t-il d'abord, vous me rendez donc Canzadé, au moment que j'avois perdu toute eſpérance de la revoir jamais ! mais, en m'adreſſant la parole, je vois bien, pourſuivit-il, que vous êtes toujours cette cruelle & inexorable princeſſe que je n'ai pu fléchir, & que ma rencontre vous eſt plus odieuſe que celle du monſtre le plus furieux.

De quelque frayeur que je fuſſe ſaiſie, je crus ne devoir laiſſer aucun eſpoir à Cazan-Can, & le regardant avec plus d'aſſurance qu'il n'en attendoit de moi : Oui, ſeigneur, lui dis-je, je ſuis auſſi affligée de me trouver en votre puiſſance, que je ſerois charmée ſi je voyois en vous un frère tel que vous devriez être ; & ſi, en vous fuyant comme un prince que votre paſſion me rendoit abominable, j'ai eſſuyé les plus grands périls, je ſuis prête encore à les affronter lorſque vous perſévérerez dans les mêmes ſentimens, & j'oſe vous aſſurer que je crains moins la mort que de conſentir à vos déteſtables deſſeins : Ah !

s'écria Cazan-Can d'une voix terrible, je ne dois plus chercher la cauſe de votre fuite; ce n'eſt pas la haine ſeule pour un frère qui vous adore, qui vous y a déterminée, il falloit que votre cœur fût vivement frappé d'un autre objet; je n'en puis plus douter en vous voyant avec ce vaillant inconnu. Qui que tu ſois, continua-t-il, en ſe tournant du côté du prince de Viſapour, tu me vends trop cher le bienfait que je tiens de toi, & tu me réduis dans une peine plus grande que celle où j'étois, puiſque ſans lâcheté, & ſans ingratitude, je ne puis t'arracher la vie dont tu jouïs, ni te laiſſer vivre qu'aux dépens de tout mon repos. Ces paroles prononcées d'un air à me faire trembler, firent changer de couleur à Cothbedin: peu accoutumé à de pareils diſcours, je vis bien ſur ſon viſage que la ſeule crainte de me déplaire, ou de rendre ma condition pire qu'elle n'étoit, cauſoit ſon plus grand embarras, c'eſt pourquoi prévenant ſa réponſe: ſeigneur, répliquai-je au ſultan, je demande à notre prophête, que dans mes malheurs je n'ai point inutilement invoqué, qu'il m'abandonne aux diſgrâces ſans aucun ſecours, ſi j'avois jamais vu cet étranger avant que d'aborder à cette iſle;

où le ciel a permis qu'il ſe ſoit trouvé pour la défenſe de votre vie. Eh qu'importe, s'écria Cazan-Can, qu'il ait part ou non à la fuite de Canzadé, ſi depuis ce temps il a trouvé le ſecret de lui plaire ? Je ne m'en apperçois que trop dans vos diſcours. Quand il ne m'auroit pas dit lui-même qu'il vous adore, rien ne ſauroit tromper des yeux auſſi intéreſſés que les miens, & je reconnois dans ce brave guerrier des qualités trop grandes & trop aimables pour mon repos, pour qu'elles n'ayent fait qu'une légère impreſſion ſur votre cœur. Seigneur, interrompit Cothbedin en ce moment avec une contenance aſſurée, je n'ai point ces qualités qui vous donnent de l'ombrage, & quand elles ſe rencontreroient en ma perſonne, la princeſſe n'y auroit pas fait attention dans un inconnu, je crois du moins que ce ſont ſes ſentimens; à l'égard des miens, puiſque vous ne les ignorez pas, je ne chercherai point à les juſtifier par la crainte d'une mort que j'ai vue, il y a quelques momens, très-prochaine, ſans frayeur, & de laquelle, avant vous, perſonne n'avoit été aſſez hardi pour me menacer. Tu te déguiſerois vainement devant moi par quelque conſidération que ce puiſſe être, reprit Cazan-Can; je ne vois rien dans toute ta perſonne qui ne me faſſe juger que ta naiſſance eſt illuſtre; mais plus elle ſeroit élevée, plus la certitude que j'en aurois te ſeroit fatale, & tu ne me ſerois jamais ſi odieux que quand je te ſaurois dans un rang à pouvoir aſpirer à la poſſeſſion de la princeſſe; ne m'apprends donc point qui tu es, & ſaches que la fortune m'a donné aujourd'hui la plus ample matière qu'elle pouvoit m'offrir d'exercer toute ma vertu: je tâcherai de n'être point tout-à-fait ingrat envers toi; mais auſſi je n'épargnerai rien pour t'empêcher de triompher de mon malheur. Le prince, à ces diſcours, avoit toute la peine imaginable à ſe contenir dans les bornes de la modération, jetant les yeux ſur moi pour me faire comprendre la ſituation douloureuſe où il ſe trouvoit; mon frère nous ſurprit, dans ce moment, & apperçut ſans doute dans nos regards quelque choſe de trop tendre; cette vue le fit entrer dans une fureur qu'il n'eut pas la force de diſſimuler: C'en eſt trop, s'écria-t-il, & peu s'en faut, audacieux étranger, que tu ne me faſſes ſortir des bornes que j'ai bien voulu me preſcrire; n'irrite pas plus longtemps une ame agitée des plus cruelles paſſions, retire-toi de ma préſence, & laiſſe moi la liberté de délibérer de ta deſtinée & de la mienne. Ma deſtinée, reprit fièrement le prince de Viſapour, qui commençoit à s'échauffer, ne dépendroit pas de toi en ce moment, ſi je n'euſſe prolongé ta vie par ma valeur. Je ne le ſais que trop, reprit Cazan-Can, & ſi je n'en avois pas le ſouvenir bien préſent, je ne balancerois pas un inſtant ſur le parti que je dois prendre. Tu peux faire ce qu'il te plaira, répliqua Cothbedin en ſortant de la chambre du ſultan, la main ſur la garde de ſon ſabre; mais fais-y réflexion plus d'une fois auparavant.

Le chirurgien du vaiſſeau, craignant qu'une converſation auſſi animée ne fît tort à mon frère, le pria de ſe tranquilliſer un peu: il ſe rendit à ſon conſeil; mais ſur le ſoir ſes bleſſures s'étant trouvées empirées, l'on opina qu'il falloit relâcher à la même iſle d'où nous ſortions. Cet ordre étant donné, Cazan-Can, qui m'avoit fait garder à vue pendant tout ce jour, me fit appeler; & après pluſieurs diſcours odieux, auxquels je répondis avec beaucoup de fermeté, il me dit qu'il venoit de prendre ſa réſolution ſur la conduite qu'il devoit tenir avec le vaillant étranger qui troubloit ſon repos, & le fit prier de paſſer dans ſa chambre.

Cothbedin informé que le ſultan ſouhaitoit le voir, ſe préſenta devant lui d'un air très-aſſuré ; & le ſultan l'ayant regardé quelque temps ſans parler, rompit enfin le ſilence. Brave inconnu, lui dit-il, le ciel m'eſt témoin que je conſidère tellement le bienfait que j'ai reçu de toi, que s'il n'étoit balancé par l'outrage que tu m'as fait, je n'ai ni bien, ni dignité, que je ne partageaſſe avec toi, comme avec mon libérateur ; je te dois la vie ; je veux m'acquitter de ce ſervice en t'offrant, ſuivant ma promeſſe, de te faire conduire en tel endroit de la terre que tu voudras choiſir, excepté dans mes états, où je te défends de jamais mettre le pied; prépare-toi donc au départ dans ce moment ; reſſouviens-toi bien que notre ſéparation doit être éternelle, & que tu ne dois jamais t'expoſer à chercher la princeſſe d'Ormuz, ſi tu ne veux te livrer à une mort aſſurée.

Cothbedin auroit certainement répondu avec hauteur aux diſcours du ſultan, s'il n'avoit craint d'augmenter encore mes malheurs. Je ſuis aſſez payé du ſervice que je t'ai rendu par la facilité que tu m'offres de quitter ce rivage, lui dit-il; ſouffre donc que je monte le vaiſſeau que tes ennemis, qui ſans doute n'étoient que des pirates, ont laiſſé ſur ces bords, & permets ſeulement que quelques-uns de tes matelots puiſſent le conduire juſqu'au premier port. Cazan-Can, charmé de voir la réſolution de Cothbedin, envoya ſur-le-champ viſiter le vaiſſeau; il ne s'y trouva que douze captifs enchaînés & enfermés dans le fond-de-cale; tous les pirates, qui faiſoient eux-mêmes la manœuvre ayant péri dans le combat. Ces douze malheureux étoient dans un état déplorable, & preſque morts de faim. Le prince de Viſapour ayant fait briſer leurs chaînes, & en ayant trouvé ſix parmi eux capables de conduire le vaiſſeau, qui ſe trouva chargé des vivres néceſſaires, vint prendre congé du ſultan, & lui dit que n'ayant pas beſoin de ſes gens, il ne vouloit point diminuer ſon équipage. Je ſens par ce refus, lui répondit Cazan-Can, toute l'étendue de ta fierté & de ta délicateſſe; tu ne veux m'avoir aucune obligation; ce vaiſſeau t'appartient par droit de conquête: adieu, brave inconnu, accuſe mon malheur & non mon ingratitude; ſurtout reſſouviens-toi que nous ne devons jamais nous revoir, & que la Perſe eſt un lieu mortel pour toi. Tu me l'as déjà dit, reprit le prince, je ne l'oublierai pas; & ſi nous nous revoyons encore, en quelqu'endroit que ce puiſſe être, je ſouhaite que cette rencontre te ſoit auſſi favorable que la première: alors, ſans attendre la réponſe du ſultan, il ſe retira, monta ſon vaiſſeau, & partit ſans pouvoir me dire une ſeule parole.

ONZIEME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Canzadé, princeſſe d'Ormuz.

J'AVOUE, pourſuivit la princeſſe, que je reſſentis une extrême douleur au moment que je vis le vaiſſeau de Cothbedin s'éloigner; elle fut d'autant plus cruelle, que je fus obligée de la diſſimuler, pour ne pas aigrir encore davantage le ſultan, qui, après avoir demeuré ſix jours dans notre iſle, ſe croyant en état de ſe remettre en mer, s'embarqua pour retourner à Ormuz; mais s'étant trouvé très-mal dans le cours de la navigation, il fut obligé de relâcher ſur les côtes de Malabar; & s'étant fait porter à Cananor, (1) en attendant une parfaite guériſon, il jugea à propos d'envoyer quelqu'un de ſes officiers à Ormuz, pour ſavoir en quel état étoit ſon royaume, & pour y porter ſes ordres; il craignoit avec juſtice que ſa paſſion pour moi n'eût inſpiré l'eſprit de révolte aux grands de ſa cour, & qu'en ſon abſence il n'y fût arrivé quelque ſoulèvement, avec d'autant plus de raiſon, que la précipitation avec laquelle il s'étoit mis en mer pour me pourſuivre, l'avoit empêché de donner des ordres que la prudence exigeoit de lui pendant ſon abſence, & que comme un ſimple aventurier, il étoit parti preſque ſeul ſur le premier de ſes vaiſſeaux qui s'étoit trouvé prêt à faire voile: il fit donc acheter un petit brigantin, & en attendant le rétabliſſement de ſa ſanté, il envoya annoncer ſon prochain retour à Ormuz.

Ce que Cazan-Can avoit craint étoit

---

(1) Ville & royaume de la preſqu'iſle de l'Inde, en-deçà du golphe de Bengale dans le Malabar.

arrivé. Abdarmon, ſultan de Balſora, (1) avoit, pendant l'abſence de mon frère, fait des pratiques ſecrettes dans ſes états : c'eſt ce qu'après plus de deux mois, que ſes bleſſures le retinrent à Cananor, il apprit de l'officier qu'il avoit envoyé à Ormuz, & qui revint dans la ville où nous étions. Abdarmon profitant des mauvaiſes impreſſions que la paſſion de mon frère pour moi avoit faite ſur ſes ſujets, leur fit entendre que le prince Daoud-Gan, mon père, avoit uſurpé le trône ſur un de ſes oncles, & qu'il n'étoit pas juſte que le fils d'un uſurpateur, dont les mœurs étoient auſſi dépravées, & duquel ils ne devoient attendre qu'un règne très-dur, fût leur roi. Il appuya ſes raiſons d'une armée navale très-conſidérable, qui ſe préſenta devant Ormuz, & ſe rendit maître de toute l'iſle & d'une partie des états de mon frère, ſans verſer que très peu de ſang, les premiers du royaume ayant été intimidés par ſes menaces, ou corrompus par ſes préſens.

---

(1) *Balſora* ou *Baſſora*, ville capitale du royaume de ce nom, ſituée à l'extrêmité de l'Arabie déſerte, & proche de l'Arabie heureuſe, qui eſt à ſon midi à deux journées au-deſſous du lieu où ſe joignent les deux fleuves, l'Euphrate & le Tigre, ſur le bord de Schat-El-Aarab, qui n'eſt autre que l'Euphrate & le Tigre joints enſemble ; ſon port eſt très-bon & très-ſûr, étant à douze lieues de la mer en eau douce, & il eſt large & ſi profond, que les plus gros vaiſſeaux y viennent ſans crainte.

Le viſir, à qui mon frère avoit laiſſé le ſoin de ſes états, étoit preſque le ſeul qui fût reſté fidèle à ſon maître; obligé de quitter Ormuz, il avoit parcouru quelques villes de nos états, &, par ſes exhortations & l'argent qu'il ſut répandre à propos, ayant formé un corps d'armée de près de quinze mille hommes, il avoit préſenté la bataille au ſultan de Balſora; mais ayant été battu, & ayant perdu plus de quatre mille hommes, l'on ne voyoit plus dans toute la partie de la Perſe dont mon frère étoit le maître, que beaucoup de frayeur, peu de fidélité dans le peuple, & un très-grand danger pour la perte entière du royaume, ſi le ciel n'y mettoit ordre.

Cazan-Can n'apprit pas ces cruèlles nouvelles ſans une fureur inconcevable: voilà, madame, me dit-il, voilà le fruit de l'amour que je vous porte; il ne ſuffit pas qu'en vous aimant je perde le repos de mes jours, il faut que je ſois encore privé de mon royaume. Par-là, ſeigneur, repartis-je, vous pouvez connoître combien votre paſſion irrite le ciel, & que vous ne devez eſpérer de vous le rendre favorable qu'en y renonçant. N'en parlons plus, s'écria le ſultan, & courons au plutôt au ſecours de mon viſir; puiſqu'il vit encore, j'eſpère dans peu chaſſer Abdarmon de mes états, ou vous délivrer par ma mort d'un malheureux prince, que je vois bien que vous ne regardez qu'avec horreur.

Quoique mon frère ne fut pas entièrement guéri, il ordonna qu'on préparât tout pour ſon départ, & ayant fait charger ſon vaiſſeau de pluſieurs marchandiſes qu'il fit acheter à Cananor, nous partîmes quelques jours après; mais ayant eu preſque toujours le vent contraire, nous ne pûmes arriver au cap de (1) Jaſque, que plus d'un mois plus tard que nous aurions dû y aborder. Là, mon frère ayant fait deſcendre à terre un des ſiens, l'envoya à un de ſes ſujets qu'il ſavoit lui être fort affectionné, & qui ſe rendit le lendemain ſur notre bord.

---

(1) *Jaſque*, principauté dans le royaume de Perſe, ſur la côte de Kerman: le cap de Jaſque eſt le plus proche des terres d'Ormuz.

Cazan-Can apprit de lui avec une douleur extrême, que le fidèle viſir avoit été tué, & que le peu de ſoldats qui n'avoient pas reconnu l'autorité d'Abdarmon, n'avoit plus d'eſpérance qu'en un brave homme, qui, dans le cours de cette guerre, avoit fait des actions ſi éclatantes, que le viſir l'ayant fait ſon lieutenant, l'armée, après ſa mort, l'avoit choiſi pour commander en chef. Que depuis ce temps le brave Sahed (c'eſt le nom de cet homme) s'étoit comporté avec tant de ſageſſe & de valeur, que le ſultan de Balſora, à qui il avoit déjà repris quatre de ſes principales villes, lui avoit fait offrir une de ſes filles en mariage, avec les avantages les plus conſidérables, s'il vouloit mettre bas les armes ; mais que ce généreux guerrier avoit rejeté ſes offres, & lui avoit fait réponſe, que n'ayant pas d'autre objet que celui de rétablir Cazan-Can ſur le trône, il en viendroit à bout, ou qu'il perdroit la vie.

Cette nouvelle ayant agréablement ſurpris mon frère : Ami, dit ce monarque à l'habitant de Jaſque, mon vaiſſeau eſt rempli de marchandiſes dont je l'ai fait charger à Cananor, pour pouvoir rentrer dans mes états ſous la figure d'un commerçant ; annonce moi ici ſur ce pied, afin que je puiſſe y deſcendre en ſûreté : je prétends aller bientôt joindre cet illuſtre guerrier, mourir à ſes côtés, ou rentrer dans tous mes droits, & en ce cas le récompenſer de ſes ſervices d'une manière ſi éclatante, que l'on ne fera preſqu'aucune différence de ſon ſort avec le mien.

Cazan-Can ayant le lendemain fait débarquer ſes marchandiſes, il les remit entre les mains de ce fidèle ſujet qu'il avoit à Jaſpe, & y ayant fait acheter huit chevaux, pour lui, pour moi, & pour ſix des plus braves de ſa ſuite, après nous être munis de proviſions néceſſaires, & nous être joints à une petite caravane, nous ne marchâmes que de nuit; & nous traverſâmes ſans être connus tout le chemin de Jaſque (1) à Lar, en moins de trois ſemaines. Plus nous approchions de cette ville, plus Cazan-Can apprenoit des nouvelles qui ranimoient ſon eſpérance. Quoique Lar ſoit d'une médiocre grandeur, cependant, comme elle eſt bâtie autour d'un rocher ſur lequel il y a un château très-fort, non-ſeulement l'armée victorieuſe du ſultan de Balſora y avoit échoué; mais Sahed, par pluſieurs avantages qu'il avoit toujours remportés ſur elle depuis la mort du viſir, l'avoit repouſſée juſqu'à (1) Gomron; & mon frère s'étant fait connoître aux principaux habitans de Lar, que notre défenſeur avoit contenus dans leur devoir, ils vinrent ſe jeter à ſes pieds, & l'aſſurer d'une fidélité à toute épreuve. Comme Saheb étoit occupé à pourſuivre les ennemis, Cazan-Can crut qu'il lui ſeroit honteux de reſter à Lar, ſans aller lui-même combattre le ſultan de Balſora; il choiſit pour cet effet environ deux cent, tant officiers que ſoldats de la garniſon, &, partant avec nous pour aller joindre Sahed, il envoya annoncer à ſon armée qu'il venoit en perſonne défendre ſes droits contre l'uſurpateur Abdarmon, & chargea un de ſes ſoldats, qui avoit été (1) ſchater, de rendre à Sahed une lettre conçue à-peu-près en ces termes.

---

(1) *Lar*, ville & petit royaume en Perſe, dans la province de Farſiſtan ſur le fleuve Tiſindon, il eſt ſitué entre Hiſpahan & Ormuz : il y fait d'exceſſives chaleurs.

---

(1) *Gomron*, *Comoron*, ville aujourd'hui appelée Bender Abaſſi, à cauſe que ce fut le grand *Chah Abas* qui commença à lui donner de la vogue, eſt fort petite; mais néanmoins conſidérable à cauſe de ſa ſituation propre pour le commerce; elle n'eſt éloignée de l'iſle d'Ormuz que de quelques lieues.

Brave guerrier, dont la ſeule valeur me rétablit dans mes états, je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je ne t'en témoignois pas la plus vive reconnoiſſance : comme je n'ai point de récompenſe à t'offrir qui puiſſe égaler la grandeur des ſervices que tu m'as rendu, tu la choiſiras toi-même dans un royaume que je ne tiens que de toi : je te jure par ma tête (ſur laquelle notre prophête puiſſe faire tomber la foudre), ſi je te manque de parole, qu'il n'eſt rien que tu n'obtiennes du ſultan d'Ormuz.

Nous marchâmes enſuite, preſque ſans diſcontinuation, vers Sahed, & nous arrivâmes, après dix jours de marche, devant une forteresſe que Daoud-Can mon père avoit fait autrefois bâtir entre (1) Guitchi &

---

(1) Les Schaters ſont des valets de pied ou coureurs, qui, pour être reçus dans cette charge, ſont obligés de faire leur chef-d'œuvre, c'eſt-à-dire, de faire à pied trente-ſix lieues, du matin au ſoir.

Voyez les cérémonies pour la réception d'un Schater, dans les Voyages de Thevenot au Levant, tome III. folio 355.

(1) *Guitchi* ou *Ghetſchi*, eſt un lieu éloigné de

Gomron, & que notre illuſtre défenſeur venoit encore de reprendre ſur nos ennemis.

Le ſultan ne s'y fut pas plutôt fait reconnoître, qu'on nous en ouvrit les portes comme l'on avoit fait à Lar; nous y fûmes reçus avec toute la joie imaginable, & nous y paſsâmes la nuit tranquillement, en attendant Sahed, qui ne fut pas plutôt informé de notre arrivée, que quittant le camp, il vint ſe rendre à la fortereſſe, pour recevoir du ſultan toutes les marques d'amitié dont il l'aſſuroit par ſa lettre. Ce héros, ſuivi ſeulement de ſix officiers qu'il avoit choiſis pour l'accompagner, s'étant fait annoncer à mon frère le lendemain de notre arrivée, on vit briller ſur ſon viſage une extrême ſatisfaction. Ma ſœur, me dit-il, allons au-devant d'un homme à qui j'ai tant d'obligations, & ne craignons point d'en trop faire

---

ſept ou huit lieües de Gomron; c'eſt un des plus agréables endroits de la Perſe; on n'y voit aujourd'hui qu'un caravanſérail. A trois ou quatre lieues de cet endroit il y a une montagne que les Perſans croyent être occupée par de mauvais eſprits, qui tuent ceux qui veulent paſſer par un chemin qui conduit à leurs habitations, & que ces mauvais génies y ſont occupés à faire des chaudrons.

Voyages de Thevenot, tome IV. folio 475. Tavernier, tome II, folio 431.

pour un guerrier, qui n'a point ſon pareil dans tout l'Orient. Alors Cazan-Can courant les bras ouverts au-devant de l'illuſtre & brave Sahed, il ne l'eût pas plutôt enviſagé, que reculant deux pas en arrière: Juſte ciel! que vois-je! s'écria-t-il? c'eſt l'inconnu qui m'a ſauvé la vie dans l'iſle déſerte, où je fus pourſuivi par les pirates.

DOUZIEME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Canzadé, princeſſe d'Ormuz.

JE ne pus, meſdames, continua la princeſſe, entendre ces paroles, & reconnoître dans Sahed le prince de Viſapour, ſans reſſentir dans tout mon corps un tremblement univerſel. Oui, c'eſt moi, ſeigneur, dit alors ce héros, & ſi je n'ai pas ſuivi exactement vos intentions, je crois, par le ſervice que je viens de vous rendre, avoir bien réparé cette faute. Tu te trompes, interrompit bruſquement le ſultan, ſans faire attention aux obligations infinies qu'il avoit à ce guerrier; quelle eſt ta folle témérité? quoi! malgré l'expreſſe défenſe que je t'en ai faite, tu viens dans mes états te mettre à la tête de mes ſujets, & tu oſes te préſenter devant moi avec autant d'aſſurance que ſi je n'étois pas ton plus irréconciliable ennemi? As-tu donc oublié le ſerment que j'ai fait en ta préſence, qu'aucune conſidération ne te ſauveroit la vie, ſi tu mettois jamais le pied dans mon royaume?

Le haſard, reprit froidement Sahed, peut m'avoir conduit ſur tes terres; le déſir de t'y ſervir m'y a retenu; je l'ai fait peut-être avec aſſez de ſuccès pour avoir lieu d'eſpérer d'un monarque tel que toi, plus de reconnoiſſance que tu n'en fais paroître à mon égard; & après la lettre que tu viens de m'écrire, j'ai cru ne devoir plus rien craindre de ſermens auſſi injuſtes que ceux que tu fis au moment de notre ſéparation. Ah! dit mon frère avec fureur, quelques obligations que je te puiſſe avoir, elles ſont toutes effacées par ton amour pour Canzadé; c'eſt lui ſeul qui t'a rendu aſſez hardi pour venir en Perſe contre ma défenſe; après cela, juge quelle doit être ta deſtinée, & ne te plains point de moi, ſi les obligations que je t'ai de la vie & de la conſervation

de

de mes états, cèdent aux fureurs d'un amant outragé & déſeſpéré. Alors le ſultan ſe tournant vers ſes principaux officiers, qui étoient extrêmement ſurpris de ce diſcours, il leur ordonna d'arrêter Sahed.

Au commandement que Cazan-Can fit de mettre la main ſur le libérateur des ſes états, tous ceux qui ſe trouvèrent dans la ſalle où nous étions, commençoient à murmurer aſſez hautement; & ce retardement à ſes (1) ordres abſolus redoublant ſa fureur, il mettoit déjà la main ſur ſon ſabre, ou pour ſe faire obéir par force, ou pour fondre ſur le prince, lorſque ce héros prenant la parole d'un ton extrêmement fier : Je m'étois flatté, lui dit-il, de recevoir de toi un autre traitement ; mais toutes tes actions ont un tel rapport avec l'exécrable paſſion pour laquelle tu veux excuſer ton ingratitude, que pour le prix de ta vie & du ſalut de ton royaume, je ne devois pas attendre de toi d'autre récompenſe que celle que tu me prépares ; mais ſi tes intentions ſont exécutées, je ſerai aſſez vengé de toi par la honte que je te laiſſe, de traiter avec autant d'indignité un homme à qui tu conviens d'avoir des obligations auſſi grandes : apprends, cependant, que tu ne diſpoſerois pas ici de ma liberté, & que tu ne me l'ôterois qu'avec la vie, & aux riſques de la tienne, ſi je voulois la défendre ; mais je ne veux ici te faire que des leçons de généroſité : agis en monarque, ſi tu as encore aſſez de vertu pour cela ; rentre en toi-même, étouffe un amour qui te rend déteſtable devant dieu & devant

---

(1) La Perſe eſt un état monarchique, gouverné par des rois, dont le pouvoir eſt ſi abſolu, qu'il n'a aucunes bornes, ni limites; leurs ſujets ne les regardent qu'en tremblant; & ils ont un tel reſpect & une obéiſſance ſi aveugle pour leurs ordres, que quelqu'injuſtes qu'ils puiſſent être, ils les exécutent contre toute ſorte de droit divin ou naturel; auſſi quand ils jurent par la tête de leurs ſultans, ce ſerment eſt plus authentique que s'ils le faiſoient par ce qu'il y a de plus ſacré dans le ciel & ſur la terre. Ces monarques n'obſervent aucune formalité de juſtice dans la plûpart de leurs arrêts; & ſans conſulter perſonne, non pas même les loix ni la coutume, ils jugent des biens, de la vie & de la mort de leurs ſujets, ſelon qu'il leur plaît, n'ont aucun égard pour la qualité ou la dignité des perſonnes; & ſans s'aſtreindre aux genres des ſupplices uſités dans le pays, ils en imaginent, & ordonnent ceux que la fantaiſie leur ſuggère. On en verra des exemples dans toutes les relations des voyageurs,

---

& principalement dans celles de Tavernier, du chevalier Chardin, & de Thevenot.

tes propres ſujets, & ſache que la princeſſe Canzadé eſt ſeule capable de me faire rendre les armes. En finiſſant ces paroles, le prince mit ſon ſabre à mes pieds, & ſe tournant vers les officiers de Cazan-Can : exécutez, leur dit-il, avec un ſourire amer, les ordres de votre maître ; il ſentira bientôt par ma détention ou par ma perte, (ſi le ciel le permet à ſa honte,) l'injuſtice de ſon procédé.

Si ces paroles prononcées avec une grâce & une hauteur dignes du prince, étonnèrent Cazan Can, elles redoublèrent ſa fureur & ſa confuſion : tu viens, lui dit-il, en écumant de rage, de prononcer ton arrêt ; & cet amour pour Cazandé, dont tu te fais gloire, en te précipitant au tombeau, donnera un exemple aux jeunes audacieux tels que toi, de mieux règler leur ambition : Si j'aime la princeſſe, reprit Sahed, elle ne doit point être offenſée de ma paſſion, comme elle eſt outragée par la tienne ; & ſi j'ai porté mes vœux juſqu'à elle, c'eſt que je me ſuis cru en état d'aſpirer à ſa poſſeſſion ; penſe donc plus d'une fois à la manière dont tu dois en uſer avec un prince qui a pour tributaires des rois auſſi puiſſans qu'étoit celui d'Ormuz, avant que je l'euſſe rétabli ſur le trône dont il ſe montre ſi indigne ; & tremble de payer par ton ſang, & par celui de tous tes ſujets, les indignités que tu me prépares. En achevant ces mots, cet illuſtre guerrier paſſa dans l'appartement qu'il avoit occupé dans la fortereſſe, juſqu'à l'arrivée de mon frère, & laiſſa ce monarque dans une agitation ſi violente, qu'il fut plus d'un quart d'heure ſans parler, & donnant ſur ſon viſage les marques les plus viſibles d'une fureur dont j'appréhendois les effets funeſtes ; mais enſuite rompant le ſilence qu'il gardoit depuis ſi longtemps : cet inſolent, dit-il, s'imagine donc être ſeul capable de faire tête au ſultan de Balſora, je vais lui faire voir le contraire ; & pendant qu'on le gardera avec la dernière exactitude, je veux me mettre à la tête de mes troupes, & vous montrer que je ne lui cède point en valeur. Alors ayant recommandé au gouverneur de la fortereſſe d'avoir un ſoin extrême de ſon priſonnier, & d'empêcher, ſur ſa vie, que je puſſe le voir ni lui écrire, il partit avec les ſoldats qu'il avoit amené de Lar, une partie de ceux de Guitchi, & courut ſe faire voir à ſon armée, qui l'attendoit avec une extrême impatience.

Comme les forces d'Abdarmon étoient

très-affoiblies, mon frère ſe croyant aſſez fort pour le combattre, ne fut pas plutôt arrivé au camp, qui étoit devant Gomron, qu'il l'excita par une lettre outrageante à ſortir de ſes retranchemens. Ce monarque n'ignoroit pas l'indigne procédé de Cazan-Can envers Sahed ; cette nouvelle avoit tranſpiré juſques dans ſon camp, & profitant de la conſternation des ſoldats de mon frère, par rapport à l'ingrat traitement que l'on faiſoit à leur libérateur, il n'héſita pas un moment à accepter le combat.

Les deux ſultans ayant fait, chacun de ſon côté, tout ce qui étoit néceſſaire pour animer leurs ſoldats, on ſe battit de part & d'autre avec beaucoup de courage : mais quelque valeur que mon frère fît paroître, comme elle n'étoit pas accompagnée de prudence, & que ſes troupes n'avoient plus à leur tête l'invincible Sahed, elles plièrent bientôt devant celles d'Abdarmon. Cazan-Can au déſeſpoir, & ne voulant pas chercher ſon ſalut dans une honteuſe fuite, fut porté par terre ; & malgré les efforts de la bravoure la plus marquée, il fut fait priſonnier avec pluſieurs de ſes officiers, qui n'avoient jamais voulu l'abandonner.

Ce prince ingrat qui, quelques momens

auparavant ſembloit ne courir au combat & à la victoire que pour porter enſuite le fer dans le ſein de ſon bienfaiteur, ſe voyant alors lui-même dans les chaînes, entra dans des mouvemens de rage inexprimables ; il ſentoit bien que ſon ennemi ne pouvoit aſſurer les droits qu'il prétendoit avoir ſur la couronne d'Ormuz que par ſa mort, & l'on peut aiſément juger de ſon état déplorable. Pendant qu'il ſe livroit aux plus amères réflexions, comme notre fortereſſe étoit aſſez près du camp des ennemis, pour que je n'ignoraſſe pas longtemps ce qui s'y paſſoit, je fus bientôt informée de la perte de la bataille, & de la détention du ſultan ; & comme j'étois en ce moment avec le gouverneur, je n'héſitai pas un inſtant à lui ordonner de me conduire à l'appartement de Sahed : il n'oſa me déſobéïr, & toutes les portes m'en ayant été ouvertes : Seigneur, m'écriai-je, en entrant dans la chambre avec tous les officiers qui m'accompagnoient, Abdarmon eſt vainqueur, le ſultan eſt ſon priſonnier, vous ſeul êtes capable de réparer la faute que ſon imprudence vient de commettre ; & cette épée qui nous a ſi bien ſervi juſqu'à préſent, & que je vous rends, n'eſt pas faite pour reſter dans le fourreau en cette occaſion : Cazan-Can a violé en votre perſonne les droits les plus ſacrés; mais, ſeigneur, il eſt mon frère, & vous êtes trop généreux pour l'abandonner à ſon malheureux ſort. Madame, me répondit ce héros, je reçois la liberté que vous me rendez avec toute la reconnoiſſance poſſible; le ſouvenir de l'injure que m'a fait le ſultan ne m'empêchera pas d'employer encore ma vie pour ſon ſervice : je ne négligerai rien pour répondre dignement à la haute attente que vous avez de mon courage ; & je mourrai dans ce jour, où je vous rendrai ce frère qui cauſe vos allarmes. Allez donc, brave guerrier, lui dis-je, allez encore prodiguer votre vie pour un ingrat ; mais ne vous expoſez pas de telle ſorte, que vous puiſſiez oublier l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde ; & faites ſi bien en ſecourant Cazan-Can, que vous ne deveniez plus la victime d'un reſſentiment injuſte, qui devroit couvrir de confuſion ce prince malheureux. Cothbedin ne me répondit qu'en me baiſant la main dont il prit ſon ſabre, & faiſant armer tous ceux qu'il trouva dans la fortereſſe, à l'exception de peu de perſonnes qui reſtèrent avec moi ; il en ſortit, & raſſembla en peu d'heures les débris de notre armée qui accouroient vers lui de toutes parts. Quoiqu'il parût hors de raiſon de les mener à un ſecond combat, il trouva tant d'ardeur & de confiance dans leurs diſcours, & ſes troupes ſe croyoient ſi sûres de la victoire ſous la conduite de ce vaillant guerrier, qu'il n'héſita plus à les mener droit à Gomron.

La victoire que le ſultan de Balſora venoit de remporter, & qu'il croyoit déciſive, l'avoit jeté dans une telle ſécurité, que, peu attentif à l'ordre qui doit ſe garder dans un camp, ſes ſoldats étoient tous hors de leur rang, & la plupart livrés au vin & au ſommeil. Le prince de Viſapour averti de ce déſordre, jugea à propos d'en profiter, & avec ſa petite armée, compoſée au plus de ſix mille hommes, ayant attendu que la nuit fût avancée, il fondit avec tant de fureur ſur nos ennemis, qu'il eût bientôt égorgé preſque tous ceux qui étoient dans le camp, avant qu'ils ſe fuſſent mis en état de ſe défendre.

Abdarmon qui, avec ſes principaux viſirs, jouiſſoit dans Gomron d'un ſommeil tranquille, fut bientôt réveillé par les cris & le tumulte; & courant aux armes, il fit ouvrir les portes de la ville, au moment que le prince ſ'y préſentoit pour tâcher de ſ'y introduire par ſurpriſe ; cela lui fut d'autant plus aiſé, que le ſultan de Balſora, qui ignoroit l'entière défaite de ſes troupes, croyant que c'étoient ſes propres ſoldats qui vouloient ſe retirer dans la ville, alla au-devant d'eux pour les encourager à faire tête à l'ennemi. Le prince qui s'apperçut de ſon erreur, le laiſſa approcher, & enſuite lui ayant coupé le chemin, il pouſſa ſon cheval vers lui avec une vivacité qui le découvrit pour être ſon ennemi ; & lorſqu'il fut aſſez proche de lui pour en être entendu : Sultan, lui dit-il, reconnois Sahed, protecteur d'un roi que tu veux opprimer ſans raiſon ; tu es mon priſonnier, puiſqu'avec le peu de ſoldats qui t'accompagnent, il y auroit de la témérité de te mettre en défenſe : tout ton camp a paſſé ſous le fil de nos ſabres, & mes troupes ſont déjà maîtreſſes de Gomron. Le ſultan de Balſora ſurpris au dernier point de ſa ſituation, & la rage dans le cœur de voir une révolution ſi ſubite dans ſa fortune, aima mieux riſquer de perdre la vie que de ſurvivre à ſon malheur ; & s'avançant comme un lion furieux contre le prince, il l'attaqua de manière à mériter toute ſon attention. Jamais Gothbedin n'avoit trouvé un ennemi ſi digne de ſa valeur ; mais enfin la victoire s'étant déclarée en faveur du prince, Abdarmon tomba de ſon cheval, couvert de tant de bleſſures, qu'il expira le moment d'après. Si ſes officiers virent ſa mort avec frayeur, elle augmenta bientôt par le peu d'eſpérance qu'ils eurent de la venger ; au contraire, les habitans de Gomron, qui avoient eſſuyé toutes les inſultes d'un vainqueur inſolent, ſe joignant aux ſoldats du prince, firent main-baſſe ſur eux & ſur ceux du ſultan de Balſora, & en moins d'une demi-heure, quelques ordres que pût donner Cothbedin pour faire ceſſer le carnage, il n'y eût d'épargnés que ceux qui, ſe ſauvant ſur quelques vaiſſeaux qui étoient dans le port, coupèrent les cables & gagnèrent la mer.

Le ſuccès de cette victoire preſqu'incroyable fut ſi prompt, que le ſultan d'Ormuz, qui étoit priſonnier dans Gomron, n'en fut pas même averti. Cothbedin voulant le ſurprendre, avoit donné des ordres qui furent exactement ſuivis : il ſe fit ouvrir les portes de ſon appartement, & ſe préſentant devant Cazan-Can, ce malheureux prince ſurpris de ſa vue, & ne ſachant de quelle manière l'interpréter, ſa jalouſie ſe réveilla ſi puiſſamment, que ſa captivité lui en devenant inſupportable : Ah ! c'en eſt trop, s'écria-t-il; ſi mes ſujets m'ont trahi en t'ouvrant ta priſon, tu ne devois pas du moins me venir braver dans la mienne.

TREIZIÈME SOIREE.

Suite de l'Hiſtoire de Canzadé, princeſſe d'Ormuz.

COTHBEDIN, continua la princeſſe, ayant laiſſé exhaler toute la fureur de Cazan-Can, lui parla en ces termes : Si j'étois reſté dans la fortereſſe de Guitchi, Cazan-Can ſeroit encore dans les fers, & ſon ſort dépendroit du ſultan de Balſora : ce monarque n'eſt plus, je l'ai tué de ma main; tous vos ennemis ſont morts ou en fuite, & loin d'être priſonnier dans ces lieux, je viens, ſeigneur, vous annoncer que vous y commandez abſolument : cette révolution ſi ſubite vous étonne ; cependant, toute incroyable qu'elle vous paroiſſe être, elle n'en eſt pas moins véritable.

Une nouvelle ſi peu attendue frappa tellement le ſultan, qu'il fut long-temps les yeux baiſſés en terre ; enſuite, ſortant comme d'une profonde rêverie : Je vois bien, lui dit-il, brave Sahed, que je ſuis né pour être ſoumis aux évènemens les plus cruels, & pour vous avoir toujours les obligations les plus eſſentielles ; je dois rougir de honte de vous avoir deux fois marqué tant d'ingratitude, & puiſque le ciel ſe déclare contre moi, recevez pour le prix de tant de ſervices, la princeſſe Canzadé ; mais j'exige que vous ne l'épouſiez que dans vos états, puiſque vous m'avez fait connoître hier que vous étiez ſouverain. Ah ! ſeigneur, reprit Cothbedin, en embraſſant Cazan-Can, je ſuis trop content de cette condition ; vous ne devez point douter que le ſultan de Viſapour, mon père, ne ſoit honoré de votre alliance, & ce monarque m'aime trop tendrement pour qu'aucune raiſon puiſſe le rendre contraire à ma ſatisfaction. Et bien donc, prince de Viſapour, reprit Cazan-Can, allez chercher ma ſœur à Guitchi, où ſans doute elle eſt reſtée ; choiſiſſez dans le port dont vous êtes le maître, tel vaiſſeau qu'il vous plaira ; partez promptement pour les Indes, & permettez ſeulement que la princeſſe arrive dans vos états avec une ſuite convenable à ſa qualité, Le prince reçut ce conſentement avec une ſatisfaction extraordinaire : Ah ! Seigneur, dit-il à mon frère, je m'étois toujours bien douté que votre vertu triompheroit d'une paſſion... Briſons là-deſſus, s'écria Cazan-Can ; partez dès demain, s'il eſt poſſible, avec Canzadé que je ne veux pas même voir ; je ne me ſens pas aſſez de force pour lui dire un éternel adieu. Allez, ſans perdre de temps, lui annoncer une nouvelle qui la comblera de joie, & qui m'accable de douleur ; je vais donner mes ordres pour votre départ.

Cothbedin monta auſſi-tôt à cheval, vint m'annoncer un ſi heureux changement, & le lendemain le vaiſſeau s'étant trouvé prêt, nous partîmes du port de Gomron, & fîmes voile vers Jaſques, où je pris Karabag, Gulendam & Albaert, que mon frère y avoit laiſſés avec ſon vaiſſeau, & après être ſortis du golphe d'Ormuz, nous entrâmes dans la mer d'Arabie.

Nous jouiſſions, le prince & moi, d'une tranquillité parfaite, lorſque la fortune nous fit bientôt connoître qu'elle n'étoit pas entièrement réconciliée avec nous, & que nous avions encore à eſſuyer des dangers auſſi grands que ceux que nous avions évités. Il y avoit près d'un mois que nous voguions avec un temps des plus favorables, lorſqu'un matin que le prince étoit dans ma chambre, Albaert y entra tout effrayé : Seigneur, dit-il à Cothbedin, préparez-vous à défendre votre vie avec un petit nombre d'hommes qui veulent bien mourir à vos côtés, & connoiſſez toute la noirceur d'ame du ſultan d'Ormuz. Ce prince, ou plutôt ce monſtre, a donné ordre au capitaine du vaiſſeau de vous faire jeter à la mer en cet endroit, & de ramener la princeſſe dans ſes états ; & cet homme, qui vient de montrer l'ordre à l'équipage, eſt réſolu, au péril de ſa vie, d'exécuter les volontés de ſon maître ; c'eſt ce que je viens d'apprendre d'un de ceux à qui le capitaine a communiqué ſes intentions, & qui, loin de s'y prêter, fait tous ſes efforts pour ſoulever les ſoldats du ſultan en votre faveur. Je reſtai muette à une ſi cruelle nouvelle, pourſuivit la princeſſe, & mon affliction fut ſi violente, que je ne ſais comment je n'y ſuccombai pas; pour Cothbedin, loin de s'effrayer du danger où il étoit, il ne parut ſenſible qu'à ma ſituation & m'ayant recommandé à Karabag, il mit le ſabre à la main, ſortit de ſa chambre & trouvant à ſa porte le généreux Perſan qui avoit inſtruit

Albaert des ordres du ſultan, avec plus de vingt braves ſoldats, réſolus à périr plutôt que de ſouffrir qu'on lui fît la moindre inſulte, il l'embraſſa, & alla au-devant du capitaine pour lui reprocher ſa lâcheté.

Cet homme voyant ſon deſſein découvert, ſe preſſa de l'exécuter, croyant accabler le prince par la multitude des perfides qui lui obéiſſoient aveuglément; & l'attaquant avec furie, il trouva dans Cothbedin, Albaert & ſes défenſeurs une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'il en fut au déſeſpoir. Jamais le prince n'avoit fait de ſi prodigieux efforts de valeur; il avoit, avec l'aide d'Albaert, du généreux Perſan & de ſa ſuite, tué plus de ſoixante de ſes ennemis, & il étoit ſi fatigué d'un combat qui duroit depuis plus de deux heures, qu'il y a apparence qu'il alloit être accablé ſous le nombre, lorſque le ciel parut envoyer à notre ſecours deux vaiſſeaux que le trouble où l'on étoit avoit empêché de découvrir, & qui accrochèrent le nôtre au moment que nous y penſions le moins, mais pourtant ſi à propos qu'un inſtant plus tard Cothbedin n'étoit plus en état de ſe défendre. Pendant que ces nouveaux guerriers, qui n'avoient pu regarder ſans admiration la valeur de Cothbedin & d'Albaert, tailloient en pièces nos ennemis, le prince ne pouvant plus réſiſter à l'extrême laſſitude qu'il reſſentoit, ſe laiſſa couler contre les mats, & Albaert le couvrant de ſon corps, attendit ce que les chefs de ces ſoldats décideroient de leur ſort. Les capitaines des deux vaiſſeaux avoient paru avoir trop d'eſtime pour eux, pour ne pas leur ſauver la vie; ils les firent promptement ſecourir, & les bleſſures du prince, ainſi que celles d'Albaert & du Perſan, ne s'étant pas trouvées bien dangereuſes, les chirurgiens, après les avoir panſés, jugèrent qu'ils n'avoient beſoin que de repos. Ils commençoient à en goûter la douceur, lorſque je me trouvai dans une ſituation encore plus déplorable qu'auparavant, en apprenant que nous venions de tomber entre les mains de corſaires, & qu'ils procédoient au partage du butin qu'ils venoient de faire dans notre vaiſſeau. Mais quelle fut ma douleur quand je vis, quelques heures après, mon cher Cothbedin livré au ſommeil le plus profond, que l'on emportoit ſur un matelas, & qu'avec le Perſan & pluſieurs de ſes braves défenſeurs, on le fit paſſer ſur un des vaiſſeaux des pirates: jamais je n'ai reſſenti un plus violent déſeſpoir; mes cris auroient dû le tirer de l'aſſoupiſſement où il étoit ; mais ce vaiſſeau faiſant voile ſur-le-champ, je vis emporter avec lui toutes mes eſpérances, & je reſtai ſans aucun mouvement pendant un temps très-conſidérable.

Par un excès de bonheur pour moi, je ne fus pas ſéparée de Karabag, de Gulendam & d'Albaert. Quoiqu'accablés des mêmes malheurs, ils employèrent tous les moyens poſſibles pour me faire revenir à moi ; mais ils ne purent modérer l'extrême douleur que je reſſentis, ſurtout lorſque celui qui commandoit notre vaiſſeau, ayant trouvé en moi quelque beauté, malgré l'état où j'étois, me fit entendre qu'il m'honoroit de ſon attention, & qu'il ne tenoit qu'à moi que ma captivité fût des plus douces.

❧

QUATORZIEME SOIREE.

Suite de l'Hiſtoire de Canzadé, princeſſe d'Ormuz.

UNE pareille nouvelle augmenta tellement mon déſeſpoir, que je fus dix fois prête à me précipiter dans la mer ; & j'aurois exécuté cette réſolution, ſi Albaert ne m'en avoit détournée, & ne m'eût promis de tout employer pour s'oppoſer aux intentions du pirate.

Je paſſai la nuit qui ſuivit cette cruelle journée, dans une agitation ſi violente, que je tombai ſérieuſement malade : une fièvre des plus ardentes s'empara de moi, & Albaert voyant que la douleur ſeule la cauſoit, jugea pouvoir me ſoulager en me parlant en ces termes : J'ai cru m'appercevoir, madame, qu'il y a de la diviſion dans ce vaiſſeau, & que votre nouvel amant n'y eſt point aimé ; laiſſez-moi le ſoin d'animer contre lui ſes propres ſoldats ; je vous jure qu'avant qu'il ſoit peu, je lui donnerai tant d'occupation, qu'il aura bien de la peine à s'en débarraſſer.

Albaert me tint bientôt parole; il fit entendre à l'équipage que leur chef me réſervant pour ſa part, les privoit par-là du plus grand butin qu'ils puſſent jamais eſpérer; que j'étois l'épouſe du prince de Viſapour, qu'il n'y avoit rien qu'ils ne duſſent attendre pour ma rançon, en me gardant tout le reſpect qui m'étoit dû, & les menaça des plus violens effets de ſa fureur s'ils y manquoient, puiſqu'il étoit aſſez puiſſant pour les aller chercher en quelqu'endroit de la terre qu'ils puſſent ſe retirer, & venger ſur eux par les ſupplices les plus terribles les outrages qu'ils auroient ſouffert être faits à une épouſe qu'il adoroit : il les aſſura au contraire, que ce prince leur feroit tant de bien à tous, s'ils prenoient ma défenſe, qu'ils pourroient déſormais ſe paſſer de faire un métier qui ne les enrichiſſoit pas ſans riſquer à tout moment leur vie. Les repréſentations d'Albaert firent une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de tous ces gens, que l'un d'eux ſe chargea de parler à leur chef; il lui expoſa ſa miſſion, mais dans des termes ſi peu polis, que ce brutal entrant dans une colère extrême, ne lui fit point d'autre réponſe que celle de lui enfoncer ſon poignard dans le cœur. Une action auſſi barbare étonna tellement l'équipage, que chacun reſtoit immobile, & n'oſoit prendre vengeance de ſon camarade, lorſqu'Albaert ſe ſaiſiſſant du ſabre du défunt, & fondant ſur le pirate, lui en déchargea un coup d'une main ſi puiſſante, qu'il lui fendit la tête & la moitié de l'eſtomac, & par cette mort me débarraſſa du plus dangereux ennemi que j'euſſe à craindre.

Tout l'équipage ſurpris de la force & de l'intrépidité d'Albaert, ne le regarda dès ce moment qu'avec admiration. Tu ſerois digne de nous commander, lui dirent les ſoldats d'un commun accord, ſi nous voulions continuer un métier auſſi dangereux; mais réſolus de ſuivre tes conſeils, mène-nous à Viſapour, pour y rendre cette princeſſe à ſon époux, & tiens-nous la parole que tu nous as donnée.

Albaert la leur confirma encore; & profitant de la bonne volonté de ces gens, fit tourner la proue du vaiſſeau vers Dabul. (1) Après un voyage très-heureux, nous y débarquâmes; & là, comme par reſpect pour moi l'on ne m'avoit point fouillée, je remis à Albaert une ceinture, ſur laquelle en partant de Gomron j'avois fait attacher mes principaux diamants, & que j'avois cachés avec beaucoup de ſoin. Il en alla vendre une partie aux juifs de Dabul, & en ayant fait plus de cent mille pièces d'or, il en diſtribua quatre-vingt mille à l'équipage, qui en fut très-content. Après nous être ſéparés de ces braves gens, nous prîmes la réſolution de nous rendre par terre à Viſapour; nous eſpérions y avoir des nouvelles du prince Cothbedin, qui auroit pu ſe racheter des pirates par une rançon pareille à la mienne; mais comme je ne voulois me découvrir dans cette cour, qu'au cas que j'y rencontraſſe le prince, je jugeai à propos de prendre, ainſi que Gulendam, des habits d'homme, pour pouvoir marcher avec plus de commodité ſous ce déguiſement. Etant donc partis de Dabul, nous arrivâmes cinq jours après à Viſapour, où j'eus la douleur d'apprendre qu'on ne ſavoit ce qu'étoit devenu le prince.

---

(1) Port de mer du royaume de Viſapour.

Albaert ayant par mon ordre été trouver le ſultan de Viſapour, & ſans entrer dans aucun détail de ce qui me regardoit, lui ayant fait ſavoir la détention de ſon fils, & le nom du pirate qui commandoit le vaiſſeau ſur lequel il devoit être, ainſi qu'il l'avoit ſû de ceux qui nous avoient rendu la liberté, ce monarque, au déſeſpoir d'un pareil événement, ayant ſur-le-champ donné des ordres très-prompts, l'on fit partir de ſes ports vingt vaiſſeaux pour aller au ſecours du prince, & pour parcourir toute la mer des Indes & celle d'Arabie. Pendant que ces vaiſſeaux étoient occupés à chercher Cothbedin, je laiſſai une lettre au concierge du principal caravanſérail de Viſapour, pour le prince, en cas de retour, & je l'aſſurois que dans ſix mois au plus tard je l'attendrois à Cambaye, où je me rendrois après avoir été à Chitor. Dans l'incertitude d'être un jour en état de reconnoître dignement les ſervices que j'avois reçus d'Albaert, je crus que je devois au moins me rendre dans cette ville, pour y conſulter l'aveugle que le vieillard lui avoit indiqué; étant donc partie de Viſapour par terre avec lui, Gulendam & Karabag, nous arrivâmes après beaucoup de temps & de fatigues à Chitor. Comme nous voyagions en gens qui vouloient être inconnus, nous allâmes loger dans le caravanſérail; & le lendemain, nous étant rendus à la moſquée, nous trouvâmes réellement près de la porte un aveugle, tel que le vieillard l'avoit dépeint en ſonge. Nous nous approchâmes de lui; & lui ayant donné par aumône une pièce d'or : Frère, lui dit Albaert, j'ai traverſé la mer d'Arabie, une partie de l'océan Indien, & depuis Dabul juſqu'ici, je ſuis venu par terre pour te voir. Pour me voir, répondit l'aveugle avec ſurpriſe ! Qu'y a-t-il donc de ſi rare en moi, pour t'avoir engagé à faire tant de chemin ? car il faut que tu ayes fait plus de huit cent lieues pour cela ; je n'en ai effectivement guère moins fait, & même peut-être plus, par rapport aux différens événemens qui nous ſont ſurvenus dans ce voyage ; mais je m'eſtimerai bien payé de toutes mes peines, ſi tu m'inſtruis de ce que je ſouhaite d'apprendre. Tu as été trop généreux à mon égard pour que je te refuſe rien de ce qui dépendra de moi, reprit l'aveugle : explique moi donc de quoi il s'agit. Dans trois rêves conſécutifs, pourſuivit Albaert, un vieillard, toujours le même, m'a ordonné de me rendre en cette ville, & m'a aſſuré qu'à la porte de cette principale moſquée, je rencontrerois un aveugle, qui me feroit trouver un tréſor des plus conſidérables : j'ai héſité, ſur la foi d'un ſonge, à entreprendre un voyage auſſi long ; mais enfin je l'ai fait, je t'ai trouvé ; as-tu quelque choſe de bon à m'annoncer ?

L'aveugle à ces dernières paroles fit un grand éclat de rire : Camarade, lui dit-il, il faut que tu ſois bien fou, pour avoir traverſé tant de pays avec ſi peu de jugement; tout aveugle que je ſuis, j'ai plus d'eſprit & de raiſon que toi; j'ai eu plus de ſix fois un rêve à peu-près pareil. Une vieille femme m'a fait en ſonge un commandement preſque ſemblable au tien; mais je n'ai pas été aſſez extravagant pour t'imiter. Et que t'avoit ordonné cette vieille femme, reprit Albaert? Des fadaiſes, des impertinences, des choſes ſi hors de bon ſens, que je n'ai pas daigné y faire la moindre attention; elle m'aſſura, continua l'aveugle, que ſi je voulois recouvrer la vue, que je n'ai perdu que par accident, je n'avois qu'à paſſer en Perſe, & me rendre dans la ville d'Ormuz; qu'à une demi-lieue de cette ville, du côté de la mer, je demandaſſe la maiſon d'un certain Albaert; que dans cette maiſon il y a une petite tourelle de brique, qui fait un angle du jardin; que derrière un panneau de la boiſerie de cette tourelle, ſur laquelle eſt peinte une jeune payſane, ayant un doigt ſur la bouche, il y a une armoire; qu'outre un nombre extraordinaire de pierreries & de pièces d'or qui étoient dans cette armoire, j'y trouverois une petite bouteille remplie d'une eau miraculeuſe qui me rendroit l'uſage de mes yeux, & que cette eau avoit été compoſée par un grand philoſophe, appelé Bahalul, ami de notre grand prophête. Voilà bien des circonſtances que j'ai retenues, parce que, comme je te l'ai dit, cette femme m'eſt apparue pluſieurs fois; mais j'ai regardé cela comme des folies, que les vapeurs de la nuit produiſent, je n'en ai fait aucun cas; & quoiqu'il y ait plus d'un an que tout cela me ſoit arrivé, je n'ai pas daigné y faire la moindre attention; cependant, j'ai trouvé depuis ce temps pluſieurs occaſions favorables pour faire le voyage d'Ormuz.

QUINZIÈME SOIRÉE.

Suite & concluſion de l'Hiſtoire de Canzadé, Princeſſe d'Ormuz.

JAMAIS ſurpriſe ne fut égale à la nôtre & à celle d'Albaert. Ami, dit-il à l'aveugle, en l'embraſſant avec des tranſports de joie que l'on ne peut exprimer, je connois à préſent que rien n'eſt plus véritable que ton rêve. Je ſuis cet Albaert fils de Bahalul, l'un des plus ſavans hommes de toute la Perſe : nos ſonges ont trop de conformité, pour que je ne trouve pas dans cette armoire que tu m'indiques ſi exactement, les tréſors que tu m'aſſures y être, & je puis bien à mon tour te promettre de t'aider de l'eau merveilleuſe qui s'y doit rencontrer : mon père avoit pour les maladies les plus incurables, le ſouffle de notre grand prophête, & je ne doute point qu'avec cette bouteille, nous n'y découvrions encore d'autres remèdes auſſi ſurprenans.

L'aveugle fut à ſon tour auſſi étonné qu'on puiſſe l'être. Quoi, vous êtes véritablement cet Albaert, lui dit-il, cet homme que j'avois cru un être imaginaire ! Vous êtes fils de Bahalul, vous avez une maiſon près d'Ormuz, dans le jardin de laquelle il y a une tourelle, & ſur un des panneaux de ſa boiſerie, il ſe trouve une fille peinte, tenant un doigt ſur la bouche ? Oui, mon ami, lui répliqua Albaert, tout cela eſt très-conforme à la vérité ; & quelque peu d'apparence qu'il y ait que nous puiſſions ſitôt retourner en Perſe, par des raiſons trop longues à te raconter, je vois bien que la fin de nos malheurs eſt prochaine, & nous avons lieu de croire que l'envoyé de dieu nous regardant en pitié, touchera le cœur d'un monarque qui nous réduit dans l'état déplorable où nous ſommes. Quoiqu'il en ſoit, viens avec nous; loin de te laiſſer dans la miſère qui paroît t'accabler, j'aurai ſoin que tu ne manques de rien; & juſqu'à ce que nous puiſſions retourner en Perſe, tu partageras avec nous nos peines & nos plaiſirs. Très-volontiers, reprit l'aveugle, je ſuis un homme iſolé, je ne tiens à rien, & dès ce moment je ne vous quitte plus. Nous emmenâmes alors l'aveugle avec nous; &, après avoir ſéjourné ſeulement deux jours à Chitor, nous prîmes la route de Cambaye, où en arrivant nous avons été loger avec notre aveugle dans le caravanſérail. Hélas! ce pauvre homme ne nous ayant pas retrouvé depuis notre arrivée dans ce palais, nous aura regardé comme des fourbes, & ſera dans une affliction mortelle de ſe croire le jouet d'Albaert.

Gehernaz voyant que la princeſſe avoit ceſſé de parler, lui demanda pourquoi l'aveugle n'avoit pas ſoupé chez le concierge du caravanſérail le jour de leur arrivée à Cambaye. Il étoit incommodé de la fatigue du voyage, & peut-être du changement de nourriture, répondit Canzadé, & il avoit demandé à ſe repoſer. Cela étant, dit Cothrob, il ſera peut-être encore reſté à Cambaye, & je vais donner ordre qu'il ſoit tranſporté au moment même dans ces lieux; enſuite adreſſant la parole à la princeſſe: votre vertu, madame, a été trop injuſtement perſécutée, pour que notre prophête ne vous ait pas favoriſée dans les différens événemens de votre vie; vous devez reconnoître les marques viſibles de ſa protection dans tous les ſecours qu'il vous a envoyés ſi à propos, & je vous annonce de ſa part, que vous verrez dans peu le prince de Viſapour, & qu'il ſera votre époux. Vous avez lieu d'être ſurpriſe de cette prédiction, j'en ſuis moi-même étonné; mais cédant aux inſpirations du grand Mahomet, je me ſens forcé de vous apprendre que vous touchez au moment où vos malheurs vont finir.

Peu s'en fallut que Canzadé n'expirât de joie à une nouvelle ſi peu attendue. Quoi! il ſeroit poſſible qu'après tant de traverſes, je deviniſſe l'épouſe du brave Cothbedin? Ah! vénérable vieillard, s'écria-t-elle, ne cherchez-vous point à ſoulager ma douleur amère, en m'annonçant un bonheur ſi ineſpéré ? comme il paſſe mon attente, permettez, ſans vous offenſer, que je doute un peu de la ſolidité de vos promeſſes ; mais cependant j'apperçois ſur votre viſage tant de marques de vérité, que je commence à croire que vous ne cherchez pas à me tromper. Non, madame, reprit Cothrob, vous me rendrez bientôt juſtice, & l'événement vous fera connoître que je ne vous ai rien dit qui ne m'ait été dicté par le prophête.

Les ſultanes écoutoient avec étonnement les promeſſes de l'Iman ; elles ſe perſuadoient que pour flatter la paſſion de la princeſſe, il lui promettoit un bonheur imaginaire, ne voyant aucune apparence que ſes chagrins duſſent auſſitôt finir. Cependant ſe prêtant à ſes idées, elles renouvellèrent à Canzadé les aſſurances qu'elles lui avoient déjà données d'une protection, qui lui étoit d'autant plus agréable, qu'elle étoit frappée de l'idée que ſi ce qui ſe paſſoit dans ce palais n'étoit pas un ſonge, les ſultanes étoient véritablement des périzes.

L'heure du ſouper étant venue, les ſultanes ſe retirèrent, & l'on conduiſit leurs hôtes dans le ſallon où ils avoient coutume de prendre leurs repas. A peine commençoient-ils à manger, que l'aveugle, conduit par le prince Schirin, qui ſe retira auſſitôt, parut à la porte; à cette vue, Albaert ſe levant avec précipitation, courut au-devant de lui: eh! mon cher ami, je te revois enfin, lui dit-il; que j'étois fâché de notre ſéparation! L'aveugle entendant la voix d'Albaert, ouvrit les bras & l'embraſſant tendrement: je croyois t'avoir perdu pour toujours, reprit-il, & je maudiſſois déjà l'heure à laquelle je t'avois connu, parce que je te prenois pour un fourbe; mais je ſens à préſent que je me ſuis trompé; je ſouhaiterois ſeulement ſavoir la raiſon pour laquelle vous m'avez tous quitté, & en quel endroit je ſuis à préſent. Le concierge du caravanſérail tâchoit, il n'y a qu'un quart-d'heure, de me conſoler de mes inquiétudes à ton ſujet, & nous allions ſouper enſemble, lorſqu'il eſt entré dans la chambre où nous étions un homme qui m'a pris bruſquement par la main, & qui, ſans me rien dire, ſinon, ſuivez-moi, m'a conduit juſqu'à la porte de la rue; là, j'ai été ſaiſi par quatre perſonnes, qui m'enlevant en l'air, m'ont apporté juſqu'en ces lieux. Puiſque tu ignores encore où tu te trouves, reprit Albaert, apprends, mon ami, que tu es, ſuivant toutes les apparences, dans le Ginniſtan, & qu'en un moment tu viens d'être tranſporté par des périz dans un palais auſſi ſuperbe que celui que le prophête promet aux vrais croyans après leur mort.

L'aveugle éclata de rire à cette réponſe. Ah, ah, dit-il, cela eſt nouveau; & ce palais eſt-il ſitué dans la ville de Gabkar, (1) ou dans celle d'Anbarabad; car tu vois que je ſais un peu la carte de ce pays. J'ignore, reprit très-ſérieuſement Albaert, ſi le lieu où nous ſommes eſt dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, comme quelques auteurs l'aſſurent, ou ſi ces génies bienfaiſans ont bâti ce palais dans quelqu'autre endroit du monde; mais il eſt bien sûr, ſi nous ne devons pas regarder notre ſéjour en ces lieux comme un ſonge de gens bien éveillés, que nous y avons été tranſportés par enchantement, & que nous nous y trou-

---

(2) Les hiſtoires ou romanciers orientaux, diſent que le déſert habité par les génies, eſt ſitué dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, & entre pluſieurs villes de ce pays fabuleux, nomment celles de Cabkar & d'Anbarabad.

Voyez la Biblioth. Orientale, folio 167 & 396.

vons très-bien ; ce n'eſt point une raillerie ; & c'eſt un malheur pour toi d'être privé de voir toutes les merveilles dont nous ſommes les témoins : mais il y a lieu de croire que tu éprouveras bientôt, ainſi que nous, l'effet des bontés de ces favorables génies, & pour commencer à t'en reſſentir, viens te mettre à table, tu connoîtras bientôt par la délicateſſe des mets, & par leur profuſion, que tu es dans un lieu véritablement délicieux.

L'aveugle fut interdit pendant quelques momens ; enſuite prenant ſon parti en homme d'eſprit : qu'importe où je me trouve, répondit-il ; pourvu que je ſois avec toi & avec ta compagnie, je ſerai content. Soupons donc, auſſi bien j'ai grand faim. L'on ſe mit à table, l'on mangea de bon appétit, & l'heure de ſe retirer étant venue, on conduiſit à l'ordinaire la princeſſe & ſa ſuite dans leurs appartemens, & l'aveugle fut mené par deux eſclaves dans une ſalle de bain, où après l'avoir mis en état de paroître le lendemain devant les ſultanes, ils le ramenèrent enſuite dans la chambre qu'on lui avoit deſtinée, & le mirent au lit.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit au grand contentement des ſultanes, Cothrob étoit retiré avec le ſultan Oguz : ce monarque, qui paroiſſoit ſatisfait de l'hiſtoire de Canzadé, plaignoit extrêmement ſes malheurs. Je ſerois charmé, dit-il à l'iman, que cette princeſſe, délivrée des perſécutions de Canzan-Can, pût retrouver Cothbedin, & qu'elle l'épouſât ; car quelqu'eſpérance que vous lui en ayez donnée, j'ai bien de la peine à croire que cela puiſſe arriver encore ſitôt. Vous avez donc penſé, ſeigneur, reprit Cothrob en riant, que dans les promeſſes que j'ai faites à Canzadé, mon ſeul but étoit de chercher à étourdir ſa douleur ? je vous croyois plus perſuadé de mon pouvoir; eh bien, afin que vous n'en doutiez plus, vous en verrez demain des effets ſurprenans.

L'on avoit joui dans tout le palais d'un profond ſommeil, pendant la nuit qui ſuivit cet entretien ; & à peine étoit-il jour, que Gulendam ſe réveillant, & voulant embraſſer tendrement Albaert : lumière de ma vie, lui dit-il, laiſſez-moi, s'il vous plaît, dormir ; j'ai beſoin de repos, puiſque dans ce moment j'arrive d'Ormuz. Gulendam ne put à ce diſcours s'empêcher d'éclater de rire, & ſes rires ayant attiré dans leur chambre la bonne Karabag, elle alla en ouvrir tous les volets ; & voulant éveiller Albaert, elles furent très-ſurpriſes de lui voir au col une chaîne d'or, à laquelle pendoit un petit coffret de même métal. Qu'eſt-ceci, mon cher époux, dit alors Gulendam; d'où vous vient ce bijou ſi précieux? C'eſt, répondit Albaert, en bâillant & ſe frottant les yeux, un petit coffre qui renferme de la poudre pour faire de l'or, & de l'eau dont vous verrez bientôt les effets merveilleux ſur les yeux de notre aveugle ; mais au nom de dieu, encore une fois, laiſſez-moi repoſer, je vous répéte que j'en ai un extrême beſoin. Oh ! dit Karabag, en le prenant par le bras, il faut que tu nous racontes tout-à-l'heure qui t'a fait préſent de cette chaîne & de ce coffret. Albaert s'étant tout-à-fait réveillé en ce moment, & regardant avec une extrême attention ce qu'il avoit au col : oh ciel ! s'écria-t-il, ce n'eſt point un rêve ; il ſeroit donc vrai que j'aurois été cette nuit tranſporté à Ormuz, que le vieillard qui m'avoit ordonné d'aller à Chitor m'auroit conduit dans le ſallon déſigné par notre aveugle, & que je poſſéderois dans ce coffret deux tréſors d'un prix ineſtimable ? Oui, j'ai cela trop préſent pour n'y pas ajouter foi, & il m'eſt bien aiſé d'en faire l'épreuve. Tâchez, ma mère, continua-t-il en s'adreſſant à Karabag, de nous faire avoir dans ce palais un creuſet, du feu, & un morceau de plomb; j'ai vu faire pluſieurs fois cette opération à mon père, & je ne doute point que je ne vous faſſe voir la protection viſible du prophête ſur ma perſonne. Karabag s'étant alors adreſſée à un des eſclaves, pour ſavoir ſi l'on pouvoit trouver les choſes que ſon fils demandoit; on les lui apporta quelques momens après, & Albaert ayant fondu environ une demi livre de plomb, n'eut pas plutôt jeté dans le creuſet, gros comme la tête d'une épingle, de la poudre qui étoit dans le coffret, que dans l'inſtant le plomb fut converti en or: Ah! s'écria-t-il en ce moment, il n'en faut plus douter, voici une marque trop certaine de la bonté du ciel à notre égard, & j'ai tout lieu de croire que l'eau de cette bouteille eſt auſſi merveilleuſe que cette poudre, & qu'elle rendra bientôt la vue à notre ami; je ſuis d'avis de l'éprouver ſur lui. Canzadé entra dans la chambre de Gulendam en ce moment; elle fut dans un étonnement extrême, en apprenant ce qui venoit de s'y paſſer; comme les choſes les plus extraordinaires ne lui paroiſſoient pas impoſſibles dans le lieu où elle étoit, elle y ajouta foi fort aiſément ; mais elle repréſenta à Albaert qu'elle croyoit qu'il devoit faire l'eſſai de cette eau miraculeuſe en préſence des gens à qui ils avoient tant d'obligation, & qu'il falloit remettre cette opération à l'heure à laquelle ils ſe trouveroient dans le ſallon.

Albaert ſe rendit aiſément à l'avis de la princeſſe, & ayant tous paſſé dans l'appartement de l'aveugle, pour lui annoncer ſa prochaine guériſon ; ils le trouvèrent entre les mains de deux eſclaves, qui après lui avoir fait & parfumé la barbe, venoient de lui mettre une robe & un turban tout neuf, que les ſultanes lui avoient envoyé avec toute la ſuite de l'habillement. Les circonſtances du rêve d'Albaert, qu'on lui raconta, lui paroiſſoient ſi ſurprenantes, qu'il ne pouvoit les croire : Vous voulez vous réjouir à mes dépens, leur dit-il ; mais je ne ſuis pas ſi crédule, & je ne ſerai perſuadé de la réalité du voyage qu'Albaert a fait cette nuit à Ormuz, & de ſon retour en ces lieux, que lorſque cette eau qu'il vante tant m'aura rendu la vue. Tu n'auras pas bien longtemps à attendre pour cela, lui répondit Karabag ; ce ſoir tu connoîtras ſans doute l'effet merveilleux de cette eau, que l'on peut véritablement appeler divine, ſi elle opère dans ſon eſpèce, comme vient de faire cette poudre miraculeuſe. Enfin, après avoir paſſé tout le jour dans la joie, l'heure de ſe rendre au ſallon étant arrivée, & chacun y ayant pris ſa place ordinaire, Albaert raconta aux ſultanes ce qui lui étoit arrivé pendant la nuit précédente. Si elles furent ſurpriſes à la vue du coffret & du plomb changé en or très-pur, elles le furent encore davantage, lorſqu'après avoir bien examiné les yeux de l'aveugle, & être convaincues qu'il ne voyoit pas clair; l'une d'elles ayant pris la bouteille où étoit l'eau qui devoit lui être ſi ſalutaire, & lui en ayant verſé quelques gouttes ſur les yeux, elles apperçurent dans l'inſtant un changement extrême dans l'humeur cryſtaline, qui de terne qu'elle étoit, devint brillante, ſolide & tranſparente.

L'aveugle ayant alors recouvré la vue, après avoir regardé avec le dernier étonnement la magnificence du ſallon, & tous ceux & celles qui y étoient, ſe proſterna le viſage contre terre: Ah! grand prophête, s'écria-t-il, ſi j'avois pu jamais douter de ta puiſſance & des miracles que notre religion t'attribue, il ne me ſeroit plus permis aujourd'hui de reſter dans l'incrédulité, après ce qui vient de m'arriver. Je te reconnois, comme j'ai toujours fait, pour l'ami de dieu; je ſais que depuis ta deſcente dans le berceau, (1) les anges qui enrégiſtrent toutes nos paroles, n'entendirent jamais de toi aucun mot qui ne donnât du raviſſement à ton créateur, & que le méſſager céleſte de la vérité baiſe tous les jours le ſeuil de ta porte, parce que c'eſt le véritable chemin pour aller au trône du tout-puiſſant. Bien perſuadé de cette vérité, je te rends mille grâces pour celle que je viens de recevoir par ton moyen; je te promets d'être plus exact que je ne l'ai été dans tous les exercices de ma religion, & je reconnois que la même main qui m'avoit privé de la vue pour me punir de mes fautes, vient de me la rendre à cauſe de mon repentir.

---

(1) Les ſectateurs de Mahomet croyent que tout homme a deux principaux anges pour inſpecteurs de toutes ſes actions, dont l'un écrit le bien qu'il fait, & l'autre le mal; ces anges ſont ſi bons, que quand celui qui eſt ſous leur garde commet une mauvaiſe action, ils le laiſſent dormir avant que de l'enrégiſtrer, eſpérant qu'il pourra ſe repentir à ſon réveil; & ſi en effet il s'en repent, ils écrivent que Dieu l'a pardonné; ils l'accompagnent par-tout, excepté aux lieux où la nature nous oblige de nous délivrer des reſtes de la digeſtion, ſe contentant d'attendre à la porte pour rentrer dans leurs charges. Les muſulmans à cette occaſion obſervent une cérémonie fort ſingulière: ils mettent d'abord à l'entrée de ces lieux ſecrets, le pied gauche, afin que l'ange qui obſerve leurs mauvaiſes actions, les laiſſe le premier, parce que c'eſt le côté gauche qu'il occupe, & quand ils en ſortent, ils mettent le pied droit en dehors, afin que l'ange qui préſide aux bonnes œuvres, les ſaiſiſſe le premier.

Voyez la Bibliothèque Orient. fol. 793.

Voyages de Grelot, de Thevenot: Voyage du Levant, chap. 30 & de Corneille le Brun, Tome premier, fol. 302 aux notes.

Ce ne ſont pas là, dit Albaert, étonné de ce qu'il venoit d'entendre, les diſcours d'un homme tel que moi: auſſi, reprit l'aveugle clairvoyant, n'ai-je pas toujours été obligé de vivre des charités des vrais croyans, & me ſuis-je vu autrefois très-en état de la faire aux autres. Comme il me paroît, dit Gehernaz, que tu es un homme dont la vie doit avoir été remplie d'évènemens ſinguliers, tu nous ferois plaiſir de vouloir nous les raconter. Volontiers, reprit l'aveugle, je ne me ferai pas prier pour ſi peu de choſe. Alors voyant qu'on lui prêtoit attention, il parla dans ces termes.

SEIZIÈME SOIRÉE.

Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, aveugle de Chitor.

MON père étoit un négociant de Chitor, aſſez mal à ſon aiſe; comme il n'avoit que moi d'enfant, & qu'il ne me reconnut aucun goût pour le commerce, il me propoſa de prendre une profeſſion, par le moyen de laquelle je puſſe vivre commodément, ſi j'avois quelque jour le malheur de perdre le peu de bien qu'il pouvoit me laiſſer. Nous paſsâmes en revue les différens états de la vie, & après les avoir preſque tous rebutés, je choiſis celui d'exercer la médecine (1). C'eſt une profeſſion excellente, dis-je à mon père; avec quelques principes, beaucoup de babil chez de certaines gens, & de la hardieſſe, l'on fait aſſez ſouvent fortune; ſi l'on commet des fautes, la terre les couvre, & pour une perſonne que l'on regrette véritablement, & dont l'impéritie du médecin a quelquefois avancé les jours, il y en a mille que leurs héri-

---

(1) Les médecins en Orient, & principalement en Perſe, ſont en même-tems droguiſtes & apoticaires.

Ils ont chacun leur boutique dans laquelle ils ſe tiennent, ou tout le jour, ou à de certaines heures ſeulement, ſelon qu'ils ont plus ou moins de pratique, ayant leur compagnon droguiſte à côté d'eux; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on leur mène là leurs malades, que l'on porte ſur un cheval, dans les bras d'un homme monté en croupe pour les ſoutenir. Le médecin ſans ſe remuer de ſa place, demande d'abord à voir l'urine du malade, dont on lui en porte toujours une phiole, après il fait tirer la langue, enſuite il ſe lève, & va lui tâter le poux, s'informe du commencement de la maladie, des douleurs & des autres ſymptômes, & après il écrit ſon ordonnance ſur un morceau de papier, qu'il donne à ſon compagnon apoticaire, qui met les drogues en divers cornets, & demande juſte la ſomme qu'il lui faut; pendant qu'il pèſe les drogues, le médecin preſcrit le régime ſur un autre morceau de papier, & donne ſa bénèdiction au malade, en lui diſant, *Koda chaſa Midecd*; ce qui ſignifie, *c'eſt Dieu qui donne la ſanté*; l'on donne alors quelquefois cinq ou ſix ſols au médecin pour ſon ordonnance, mais il ne demande jamais rien pour cela, parce que ſon paiement ſe trouve dans la vente des drogues de ſa boutique, dont chacun fait les préparations chez ſoi, ſur-tout les pauvres gens & les gens du commun. A l'égard de ceux qui ſont riches, ils font venir le médecin chez eux; & les plus fameux dans cette profeſſion ſe font payer pour la première viſite, environ quarante-cinq ſols de notre monnoie & la moitié pour les autres. Les médecins qui ont des étudians en médecine, les tiennent près tiers enterrent avec joie, & qui, loin d'être fâchés de leur mort, béniſſent la main qui les a conduit au tombeau. J'étudiai donc la médecine, ſuivant l'uſage de l'Orient, c'eſt-à-dire, que je lus les ordonnances du médecin, dont j'étois pour ainſi dire l'apprentif; & comme, fort mal-à-propos, je n'étois pas prévenu qu'il y fallût beaucoup de capacité, j'avoue que je ne donnai pas à cette étude toute l'application que Rhaſes (1) & Galien exigent de ceux qui veulent embraſſer cette profeſſion; cependant,

---

d'eux dans leurs boutiques, leur donnant à lire ſeulement leurs ordonnances. Les Orientaux, & ſurtout les Perſans, ſe font ſaigner beaucoup moins que nous, cependant ils en font ſi peu de cas, qu'ils ſe font faire ces opérations de leur ſimple ordonnance & ſouvent même dans la rue & tout debout.

Voyez les voyages de Chardin, tome 5, fol. 293 & 294. Ceux de Thevenot, tome 3, fol. 131.

(1) *Rhaſes*, ou *Rhaſis*, eſt le ſurnom de Mohammed, bon Zakaria, natif de la ville de Rei dans l'Iraque Perſienne. Il s'adonna dans ſon jeune âge entièrement à la muſique; mais quand il eut atteint l'âge viril, conſidérant que ce qu'il apprenoit, n'étoit que chanſons & n'apportoit aucun profit, il étudia en médecine & y réuſſit ſi parfaitement, qu'à l'âge de quarante ans, il fut eſtimé le plus habile de ſon ſiecle dans cette profeſſion. Il eut en outre la réputation d'exceller dans la chymie & dans l'aſtronomie;

à peine eus-je été reconnu médecin, que je m'imaginai qu'il n'y avoit preſque perſonne qui m'égalât dans cet art. Fier de mon peu de capacité, je devins d'une hauteur extrême avec mes égaux, inſupportable avec mes inférieurs, mais ſouple & rampant avec les perſonnes d'une condition relevée. Avec ces heureuſes diſpoſitions, je crus que j'étois né pour faire une brillante fortune à la cour; je me hâtai donc d'y chercher un protecteur, & comme mon père, qui étoit un bon homme & d'un eſprit aſſez borné, ajoutoit foi à toutes les louanges que je me donnois, & même trouvoit que j'étois trop modeſte ſur tte

---

cependant un de ſes envieux lui reprocha qu'il n'étoit ni bon chymiſte, parce qu'il étoit pauvre, ni bon médecin, parce qu'il n'avoit pas pu conſerver ſa vue qu'il avoit perdue, ni bon aſtronome, parce qu'il n'avoit pas prévu pluſieurs accidens fâcheux qui lui étoient arrivés. Il mourut l'an 310 de l'Egire. *Bibliotheque Orientale, fol. 712.*

A l'égard de Galien, il étoit de Pergame, vivoit dans le ſecond ſiècle ſous l'empire de Marc-Antonin le philoſophe. Il ſortit de Rome l'an 137 de J. C. pour aller en Aſie: c'étoit un homme incomparable, grand philoſophe, & qui ſavoit parfaitement la médecine. Il mourut ſelon quelques-uns âgé de 70 ans, ſelon d'autres, de 140.

matière, il reçut volontiers la propoſition que je lui fis de faire un préſent de deux cent pièces d'or au fils de Manhoud, favori du ſultan de Chitor, pour me bien mettre dans l'eſprit de ſon père. Ce jeune homme, moyenant cette ſomme que je lui donnai en pluſieurs fois, ne ceſſoit de faire mon éloge; il parloit à tout moment ſi avantageuſement de moi, & racontoit ſur mon compte des cures ſi merveilleuſes, & qu'il imaginoit, que Manhoud à force d'entendre vanter à ſon fils le nom d'Aboul-Aſſam, (c'eſt ainſi que je m'appelle) eut la curioſité de vouloir me voir. Le jeune homme, à qui j'allois faire ma cour tous les matins, m'apprit cette nouvelle, dont je reſſentis une extrême joie, & m'ayant conduit dans le cabinet de Manhoud, j'eus le bonheur de l'éblouïr par mes diſcours & de lui plaire : depuis ce moment, il n'y eut point de ſoupleſſe que je ne fiſſe pour me mettre le plus avant qu'il me fut poſſible dans ſes bonnes grâces, & ayant guéri, peut-être même par haſard, quelques-uns de ſes eſclaves, le fils exalta ſi fort ces guériſons, & me mit par là dans une ſi haute réputation auprès de Manhoud, que le premier médecin du roi étant venu à mourir, le favori me fit avoir cette place, quoique je n'euſſe pas encore trente ans. J'avoue que la cervelle penſa me tourner, quand je me vis élevé à un poſte ſi éclatant ; je regardai dès ce moment toute la terre au-deſſous de moi, & loin de me faire des amis à la cour, j'y eus des manières ſi mépriſantes pour tout le monde, qu'il n'y eut perſonne à qui je ne devinſſe odieux. Je le ſavois bien, mais je n'en faiſois que rire ; j'avois l'oreille du favori, le ſultan m'écoutoit avec plaiſir, & avoit beaucoup de bonté pour moi : j'étois craint de tous ceux qui l'approchoient, & ce qui augmentoit encore ma fierté, c'étoit la baſſeſſe (je le puis dire à préſent) avec laquelle preſque tous les officiers du prince me faiſoient la cour.

DIX-SEPTIEME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, aveugle de Chitor.

EN qualité de premier médecin, j'avois inſpection ſur tous ceux du royaume : il n'en mouroit pas un que je n'euſſe droit d'examiner ſes papiers, & s'il s'y trouvoit quelque manuſcrit curieux, on le portoit auſſitôt par mon ordre dans la bibliothèque du ſultan. Un jour que j'étois chez un de mes confrères, qui étoit mort de débauche, j'y vis un traité qui étoit à peine achevé & qui me parut très-ſavant ; il avoit pour titre : *Des maladies des animaux, & de leurs remèdes*. J'y lus à l'ouverture des choſes ſi ſingulières & ſi ſavantes, que, réſolu de m'attribuer la gloire de cet ouvrage, je le mis dans ma poche, & ne jugeai pas à propos de l'envoyer à la bibliothèque royale. Après l'avoir exactement tranſcrit, j'en jetai au feu les brouillons & l'original ; je préſentai au ſultan celui que j'avois écrit, comme étant de ma compoſition ; & ce monarque, en ayant fait la lecture avec beaucoup de ſatisfaction, me fit donner dix mille pièces d'or pour mon travail. Une récompenſe auſſi conſidèrable ayant fait ſouhaiter à chacun de voir un ouvrage auſſi bien payé, j'en fis faire pluſieurs copies que je fis vendre très-cher, & les louanges que j'en reçus de toutes parts, achevèrent de me renverſer entièrement l'eſprit. Enflé d'un ſuccès dont je méritois ſi peu la gloire, je ne touchois pas à terre; mais que ma vanité & ma faveur durèrent bien peu de temps! Je croyois être en droit de poſſéder ſeul, après Manhoud, les bonnes grâces du ſultan, cependant, j'eus bientôt un rival redoutable, qui fut la cauſe de ma perte, & vous ne devineriez jamais quel il pouvoit être? Une maîtreſſe du ſultan, à laquelle vous eûtes peut-être le malheur de déplaire, dit Albaert. Nullement, répondit Aboul-Aſſam; ce fut un ſinge. Un ſinge! s'écrièrent les ſultanes. Oui, meſdames, continua-t-il, un ſinge: mais il faut, avant que de vous faire le récit de ma diſgrace, que je vous raconte l'hiſtoire de cet animal. Il appartenoit à un artiſan qui demeuroit à l'extrêmité des fauxbourgs de Chitor, & lui ſervoit, pour ainſi dire, de domeſtique. Cet homme n'ayant ni femme, ni enfans, comme il y avoit une grande quantité d'oiſeaux de proie dans le quartier, & que les cheminées étoient fort larges & ſi baſſes, que, pour peu qu'on n'y eût pas une extrême attention, ils s'introduiſoient par cet endroit dans les maiſons, & enlevoient tout ce qui pouvoit leur convenir; le maître du ſinge ne manquoit jamais, lorſqu'il ſortoit, de le mettre au coin du feu, pour empêcher que les oiſeaux ne lui dérobaſſent quelque choſe. Un jour, qu'après avoir mis dans ſon pot un bon morceau de mouton & du ris, cet homme étoit allé à la ville, où il étoit reſté plus longtemps qu'il ne croyoit; le pot ayant trop bouilli, & le feu s'étant éteint, un vautour, qui étoit aux aguets ſur le haut de la cheminée, entra dans la chambre, pendant que le ſinge, las de veiller, s'étoit endormi; il renverſa le pot, & emporta la viande, qui étoit preſque froide; le ſinge, réveillé par le bruit qu'avoit fait l'oiſeau, parut être au déſeſpoir de s'être laiſſé ſurprendre, & raiſonnant en lui-même ſur le mauvais traitement que ſon maître lui feroit à ſon retour, il chercha à l'éviter par une ruſe à laquelle il ſeroit difficile d'ajouter ſoi, ſi ce n'étoit pas un fait certain. Pour cet effet, regardant triſtement en haut, & appercevant encore pluſieurs vautours, qui cherchoient une nouvelle proie, il remit le pot dans la cheminée, où il n'y avoit plus de feu, & s'y plaça de manière, que tournant en haut ſes feſſes pelées, il ne douta point que quelqu'un de ces oiſeaux ne les prît pour un morceau de viande. En effet, un des vautours, trompé par l'apparence, ayant fondu ſur le pot, le ſinge, qui le vit venir, ſe retourna ſi ſubtilement, qu'il le ſaiſit, lui tordit le col, &, après l'avoir plumé, il le mit à la place de la viande qui lui avoit été emportée. L'artiſan, revenu de la ville, ne trouvant point ſon dîné, & voyant l'oiſeau à la place, regarda le ſinge avec colère; mais cet animal s'étant mis à faire cinq ou ſix gambades, tira le vautour du pot, &, après avoir expliqué à ſon maître, par des ſcènes muettes, de quelle manière il avoit été ſurpris par un de ces oiſeaux, il ſe mit dedans le pot, & montra par ſes geſtes la manière dont il avoit attrapé le vautour qui l'avoit dérobé. La façon avec laquelle le ſinge exprima ſon aventure ayant calmé ſon maître, lui fit faire de grands éclats de rire, qui attirèrent chez lui pluſieurs de ſes voiſins; & cette aventure comique répandue dans Chitor, étant parvenue juſqu'aux oreilles du ſultan, il fut curieux de voir un ſinge qui avoit autant d'eſprit; l'artiſan le lui apporta, & lui ayant fait faire pluſieurs exercices plus ſinguliers les uns que les autres, cet animal plut tellement au monarque de Chitor, qu'il le lui paya tout ce qu'il en voulut avoir. Enfin, le ſultan s'y attacha de manière qu'il ne pouvoit être un moment ſans l'avoir à ſes côtés, & que, pour être bien venu de ce prince, il falloit avoir preſqu'autant de reſpect pour ſon ſinge que pour lui. Quelle foibleſſe! diſois-je en moi-même, quoi! pour me conſerver les bonnes grâces de mon maître, il faut que je faſſe la cour à un ſinge. Ah! c'eſt trop m'avilir: mais, faiſant enſuite réflexion ſur l'extrême envie que j'avois de faire une fortune brillante, & ſur l'exemple que me donnoient les autres courtiſans: adorons donc l'idole, m'écriois-je, & rendons-lui autant de devoirs qu'à une créature raiſonnable. Ma réſolution étant une fois bien priſe, il n'y eut point d'attention que je n'euſſe pour cet animal, & quoique je ne l'aimaſſe en aucune manière, je l'accablai de careſſes. Il ſembloit que le maudit ſinge connût qu'au fond du cœur je le haïſſois : quelqu'amitié que je lui témoignaſſe, je ne pus jamais gagner la ſienne; au contraire, il n'y avoit point de malice qu'il ne s'attachât à me faire; il me pinçoit le nez, me tiroit les oreilles, m'arrachoit la barbe, me jetoit à tout moment mon turban par terre, & cela réjouiſſoït tellement le ſultan, qu'il en rioit ſouvent aux larmes. Si ces ſcènes ſe fuſſent paſſées en ſecret, je les aurois ſupportées avec moins d'impatience; mais comme la plupart du temps elles étoient publiques, & que cet animal s'attaquoit toujours à moi, j'en eus le plus vif reſſentiment, ſans oſer pourtant le témoigner, & je ſentois à chaque inſtant ma vanité bien humiliée par les mortifications que j'en recevois en préſence de toute la cour.

Il y avoit plus d'un an que je ſouffrois toutes ces avanies, lorſque le ſultan ayant été pluſieurs jours de ſuite à la chaſſe, à laquelle il menoit toujours ſon ſinge, cet animal au retour tomba malade d'une eſpèce de diſſenterie très-violente. Le ſultan allarmé, aſſembla auſſitôt tous ſes médecins, pour conſulter ſur ſa maladie; mais eux, indignés qu'on les eût fait appeler pour cela, & profitant de la mauvaiſe volonté qu'ils avoient conçue contre moi, & que je m'étois attirée par trop de hauteur, ne laiſsèrent pas échapper le moyen de s'en venger : Seigneur, dit l'un d'eux au Sultan, nous avons borné toute notre ſcience à chercher des remèdes pour les maladies des hommes: le ſeul Aboul-Aſſam, plus capable que nous tous enſemble, a joint à ces connoiſſances celles des animaux, dont il a fait une étude particulière; le traité qu'il aſſure être de ſa compoſition, & qu'il a préſenté à votre majeſté, en fait foi; c'eſt donc à lui, ſeigneur, à apporter du ſoulagement au ſinge qu'elle aime avec tant de juſtice, puiſqu'elle a nombre de ſujets qui ſont doués de moins de raiſon que lui.

Je ſentis toute la malignité de ce diſcours, & j'y fus d'autant plus ſenſible que quelques jours auparavant l'on avoit dit dans une aſſemblée de ſavans que je n'étois pas l'auteur du traité des animaux; qu'il y avoit toute apparence que je l'avois pris après la mort de quelqu'un de mes confrères, & même il y eut un homme qui aſſura avoir vu & lu quelques fragmens de ce livre, il y avoit plus de deux ans, chez le médecin en queſtion.

Le ſultan, qui ne ſe ſouvenoit preſque plus de ce livre, fit un cri de joie en ce moment. Aboul-Aſſam, me dit-il, j'avois oublié que tu es véritablement le ſeul capable de guérir mon ſinge; mets donc en œuvre les talens que ton travail a pu te donner, & ſi tu veux conſerver le poſte où je t'ai élevé, donne-moi en cette occaſion des preuves de ta capacité, & de la bonté des remèdes que tu vantes ſi fort dans ton livre; enſuite, ſans attendre ma réponſe, il congédia les médecins, & m'ayant fait paſſer dans la chambre où étoit cet animal, l'on me donna deux eſclaves pour me ſervir, & pour exécuter ponctuellement tout ce que j'ordonnerois pour ſa guériſon.

* * *

DIX-HUITIEME SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, aveugle de Chitor.

JAMAIS homme n'a été ſi embaraſſé que je le fus alors ; comme je n'avois fait que copier le traité des maladies des animaux, & que je n'avois pas même daigné le relire, je ne ſavois où trouver les remèdes qu'il falloit employer pour le ſinge ; je le parcourus d'un bout à l'autre, & n'y ayant rien trouvé qui me ſatisfît, je me réſolus de traiter le ſinge comme j'aurois fait un enfant ; je lui donnai donc les drogues les plus convenables ; mais loin de le ſoulager, elles ne firent qu'irriter ſon mal, & j'eus la douleur, en le voyant mourir le troiſième jour, de trouver le ſultan ſi irrité contre moi, qu'il me défendit de paroître en ſa préſence. Pénétré de l'affliction la plus vive, je fis alors mille réflexions plus mortifiantes les unes que les autres. Rendons-nous pour un moment juſtice, m'écriai-je alors, quel mérite avois-je pour prétendre à la place que j'occupe, & après l'avoir obtenue, pour m'y énorgueillir comme j'ai fait? Ah! je ne dois la haute faveur du ſultan qu'aux recommandations de Manhoud, & non à ma capacité; mais auſſi devois-je la perdre pour un ſujet auſſi léger que celui de la mort d'un ſinge, & ſuis-je obligé de faire des miracles en faveur de cet animal? Pendant que je faiſois ces belles réflexions, il s'élevoit un ſecond orage contre moi, beaucoup plus à craindre que le premier; mes ennemis inſinuèrent au ſultan, que pour me vanger des outrages que j'avois reçu ſi ſouvent de ſon ſinge, je pouvois bien l'avoir empoiſonné, & que la choſe étoit facile à connoître. Le ſultan déférant aux conſeils de ces envieux, fit ouvrir le ſinge, & les médecins y ayant trouvé, à ce qu'ils dirent, des marques certaines de poiſon, on me vint arrêter au moment que j'y penſois le moins, & après m'avoir chargé de fers, on me jeta au fond d'un cachot. J'avoue que toute ma fermeté m'abandonna en ce moment; je ne pus enviſager ſans horreur la diſgrâce du ſultan, & la mort à laquelle je vis bien que l'on me deſtinoit; j'obtins ſeulement du concierge de la priſon, la permiſſion d'écrire au ſultan; je le fis dans des termes qui auroient attendri le cœur le plus barbare, je l'aſſurai de mon innocence, & lui repréſentai qu'il falloit que le ſinge, qui l'avoit ſuivi à la chaſſe, eût mangé ſur les arbres ſur leſquels il étoit monté, quelques graines ou quelques fruits empoiſonnés, (s'il étoit vrai qu'il fût mort de cette maladie). Ma lettre ne produiſit aucun effet, tous mes biens furent confiſqués, & je fus condamné à avoir la tête tranchée.

Mon père ayant appris cet arrêt, courut ſe jeter aux pieds du ſultan; il n'en obtint rien, & la dureté de ce monarque lui fut ſi ſenſible, qu'étant rentré chez lui, il en mourut de douleur: je m'évanouïs à cette nouvelle & à celle de mon arrêt, dont le concierge de la priſon m'inſtruiſit aſſez indiſcrètement, & je ne compris qu'alors combien il eſt néceſſaire, quand on eſt en place, de ſe faire des amis & des créatures, en apprenant que non-ſeulement qui que ce ſoit, excepté mon père, n'avoit parlé en ma faveur, mais même que tout le monde approuvoit l'injuſtice que le roi commettoit à mon égard. L'on peut juger de quelle manière je paſſai la nuit qui précéda le jour auquel je devois perdre la vie; j'étois dans une agitation des plus cruelles, lorſque j'entendis ouvrir la porte de ma priſon, & que je vis devant moi une perſonne de ſeize ans au plus, mais qui ne me parut nullement jolie : Je ſuis fille du concierge, dit-elle, j'ai conçu de l'amour pour vous ; ſi vous voulez m'épouſer, votre liberté eſt à ce prix. Quelque difformité que je trouvaſſe dans cette fille, je n'héſitai point à lui donner ma foi ſous les ſermens les plus affreux ; je ſortis donc avec elle de mon cachot, & profitant de la bonne volonté de ma femme, qui avoit eu la précaution de ſe munir d'un habit d'homme, & de s'emparer de deux cent pièces d'or, nous ſortîmes de la ville, & après avoir marché jour & nuit, d'abord à pied & enſuite ſur des chevaux que nous achetâmes, nous arrivâmes à Golconde. (1) Je commençai à reſpirer, quand je me vis tout-à-fait hors des états du ſultan de Chitor, mais auſſi je commençai dès ce moment à ne plus regarder mon épouſe qu'avec une eſpèce d'horreur ; elle s'apperçut bientôt de l'extrême répugnance avec laquelle je recevois ſes careſſes, & n'attendant pas de moi un pareil procédé, après le ſervice qu'elle m'avoit rendu, & le péril évident où elle ne doutoit point qu'elle n'eût expoſé ſon père par notre fuite, elle en reſſentit un ſi violent chagrin, que ſoit que ce fuſſent ces réflexions, ou la douleur qu'elle conçut de mon peu d'attention pour elle, qui agitaſſent ſon eſprit, elle en tomba dangereuſement malade, & après m'avoir fait les reproches les plus ſanglans, elle mourut dans un déſeſpoir qui auroit touché tout autre que moi.

---

(1) *Golconde*, ville grande & belle où réſide le ſultan de ce royaume, ſituée ente l'empire du Mogol, celui de Decan & de Biſnagar, eſt très-recommandée par ſes mines de diamans.

Quelqu'obligation que je lui euſſe, le chagrin que je reſſentis de ſa perte ne fut pas de longue durée, & je compris en ce moment qu'il eſt aiſé de ſe conſoler de la mort d'une femme laide, que l'on n'aime pas.

Il ne me reſtoit plus que cent pièces d'or, je craignois d'en voir bientôt la fin, & de ne ſavoir que devenir, car je n'avois nulle envie de reprendre une profeſſion qui m'avoit été ſi préjuciable, lorſque le haſard me produiſit une occaſion bien ſingulière de me faire connoître du ſultan de Golconde. Ce monarque, ainſi qu'il lui arrivoit ſouvent, alloit ſe promener avec ſes femmes; il avoit envoyé avertir de ſa marche dans tous les villages par où il devoit paſſer; chacun s'étoit éloigné de ſa route; il n'étoit reſté dans toutes les maiſons que des femmes ; & les payſans, qui ſavoient qu'il y alloit de leur vie (1), s'étoient retirés à plus d'une lieue, lorſque je fus aſſez malheureux d'être rencontré par les avant-coureurs du ſultan ; comme je n'avois pas été inſtruit de cette promenade, après avoir marché quelques heures à pied, je dormois profondément ſur un tapis que je portois aſſez ſouvent avec moi, lorſque je me ſentis rouler dans mon tapis ; je me réveillai bruſquement, je me développai le plus promptement qu'il me fut poſſible, & comprenant que l'on alloit m'enterrer tout vif, comme je ſavois que cela étoit arrivé plus d'une fois en pareille occaſion, je réſolus de vendre chèrement ma vie : je mis donc le ſabre à la main contre trois hommes, qui m'attaquèrent à deſſein de ne me pas épargner ; j'en avois déjà mis un hors de défenſe, & bleſſé le ſecond aſſez dangereuſément, lorſque le ſultan, accompagné de ſes femmes, arriva ſur le lieu du combat ; comme je ne pouvois éviter la mort que par le redoublement de la valeur, & par beaucoup de préſence d'eſprit, je fis voler la tête à celui que j'avois déjà bleſſé, & ayant abattu le bras du troiſième, je réſolus de contrefaire l'inſenſé, (1) ſachant que c'étoit le ſeul moyen d'empêcher que le ſultan ne me fît hacher en pièces ; pour cet effet, je me mis alors à danſer de toutes mes forces, & à chanter à pleine tête la victoire que je venois de remporter. Il eſt vrai que les vers n'en étoient pas bien réguliers : mais quand j'aurois été un bon poëte, la ſituation dans laquelle je me trouvois ne m'auroit pas permis de les faire meilleurs, & ce fut une circonſtance qui fit croire au ſultan que j'étois véritablement fou ; ainſi, loin d'ordonner ma mort, il me fit approcher de lui, & m'ayant demandé qui j'étois ; Tu vois, lui dis-je, devant toi le roi de Mouſcham, l'illuſtre (1) Dambac, qui commande aux gardiens du tombeau du ſultan Adam ; c'eſt en ce lieu qu'il fut enterré, & je viens de faire paſſer ſous le tranchant de mon ſabre ces trois mauvais génies, qui vouloient m'enlever ſon corps, qui eſt couvert de ce tapis.

---

(1) Dans l'Orient, lorſque les femmes du ſerrail ſortent, ce qui arrive plus ſouvent pour l'ordinaire, de nuit que de jour, l'on annonce leur ſortie, & il faut que chacun s'éloigne de l'endroit où elles doivent paſſer, ſous peine de la vie ; cela s'appelle *Couroue*, c'eſt-à-dire en turc, *défenſe*, *abſtinence*. Il y a dans le ſixième volume des voyages de Chardin, un chapitre entier qui contient le *Couroue*, & dans lequel on peut voir combien il eſt ſévère, principalement en Perſe.

---

(1) Les inſenſés dans l'Orient ſont reſpectés & regardés comme des ſaints.

Le ſultan de Golconde ne put s'empêcher de rire de ma réponſe, & perſuadé que j'avois l'eſprit entièrement aliéné, il voulut ſe donner le plaiſir de ſe prêter à mes extravagances : Grand héros ! me dit-il, je vous félicite du ſuccès de votre combat, & je doute fort qu'il y ait déſormais aucuns dives (2) aſſez hardis pour oſer s'attaquer à vous, après la victoire que vous venez de remporter ſur leurs chefs. Venez donc avec moi, jouir d'un repos qui vous eſt dû, & laiſſez à vos ſujets le ſoin de veiller au ſépulcre du ſultan Adam ; l'on vous rendra dans ma cour les honneurs qui ſont dûs à votre majeſté. Je fus ſi charmé de voir que ma ruſe avoit un heureux ſuccès, que je continuai à faire mille folies en préſence de ce monarque, pour le confirmer encore plus dans l'idée qu'il avoit conçue de moi, & elles parurent lui faire tant de plaiſir, & à ſes femmes, que j'entendois rire dans leur cagiavat, que m'ayant fait donner un cheval, il me pria de vouloir bien l'accompagner ; mais cependant il ordonna à ſes eunuques d'avoir toujours l'œil ſur moi.

---

(1) *Dambac*, eſt le nom d'un roi qui régnoit dans le tems fabuleux des Orientaux ; ce tems eſt celui qui a précédé la création d'Adam ; ce Dambac, ſelon eux, commandoit à des peuples qui avoient la tête platte, & qui habitoient dans l'isle de Mouſcham, qui eſt une des Maldives, & lorſqu'Adam vint s'établir dans l'isle de Serendib, qui eſt celle de Ceilan, ils lui furent ſoumis, & eurent la garde de ſon tombeau après ſa mort ; ils n'y veilloient que de jour, & les lions y faiſoient la garde pendant la nuit, de crainte que les Dives ou mauvais génies ennemis d'Adam & de ſa poſtérité, ne l'enlevaſſent. *Extrait d'un livre intitulé Houſchenk Nameh, qui eſt dans le cabinet du Grand Duc.*

(2) *Dives.* Ce ſont les mauvais génies, les ennemis jurés des Peris.

Comme il y alloit de ma vie de bien ſoutenir mon perſonage, vous devez juger que je fis mon poſſible pour convaincre le ſultan que j'avois le cerveau très-ébranlé ; je n'affectai pas un ſeul genre de folie, je crus qu'il m'étoit plus aiſé de les parcourir tous, mêlant de temps en temps des converſations très-ſenſées parmi des diſcours qui étoient tout-à-fait hors de propos, je paſſai dans l'eſprit de ce monarque pour le fou le plus gai & le plus plaiſant qu'il eût vu de ſa vie.

Jamais je n'ai eu plus de ſatisfaction que dans cet état ; comme je paroiſſois ſans conſéquence, le ſultan, que je ne quittois preſque jamais que quand il entroit dans l'appartement le plus ſecret du ſerrail, ne ſe défioit pas de moi, & j'avois le plaiſir de l'entendre diſcourir avec ſes viſirs des affaires les plus ſecrettes de ſon royaume. Un jour que dans l'intérieur du palais il donnoit une eſpèce de fête à la ſultane favorite, il crut qu'elle ne ſeroit pas complette, ſi je n'en étois pas ; & quoique l'on n'admette preſque jamais les hommes dans cet endroit, comme les inſenſés ſont en vénération, il ne crut pas faire grand mal de permettre que j'y fuſſe introduit. Je vous avoue, meſdames, que je fus ébloui à la vue de tant de magnificence ; le ſultan, couvert des plus belles pierreries du monde, étoit aſſis ſur un trône d'or à côté de la ſultane favorite ; derrière lui étoient rangés douze petits eunuques blancs de dix ans au plus, mais les plus beaux enfans que l'on pût voir : ils ſembloient des ſtatues de marbre, tant ils étoient immobiles, ayant les mains ſur l'eſtomac, la tête droite, & les yeux fixes ; plus loin l'on voyoit trente grands eunuques noirs, avec des ſabres nuds garnis d'or & de pierreries ; à ſa droite, ſon premier chambellan portoit à ſa ceinture un petit coffre d'or, plein de mouchoirs & de parfum, pour préſenter au roi au moindre ſigne; & à ſa gauche, outre le ſur-intendant de ſes menus plaiſirs, paroiſſoient toutes les filles, qui dans le ſerrail étoient revêtues des mêmes titres que les officiers du dehors, chacune d'elles caractériſée par les marques des fonctions de leurs charges, & toutes les autres ſultanes étoient aux pieds du ſouverain de Golconde, aſſiſes ſur des tapis de brocard d'or.

Après que le ſur-intendant eût donné le ſignal, la muſique commença, les danſeurs ſuivirent, & après un repas des plus ſuperbes, dans lequel fut ſervi dans de grandes porcelaines ou dans des jattes d'or, tout ce qui pouvoit exciter l'appétit, & qu'enſuite on eût préſenté le ſorbet, l'on fit recommencer à danſer, & les filles deſtinées à cet exercice, repréſentèrent par leurs danſes & par leurs chants toutes les paſſions que l'amour inſpire; mais avec tant de vérité, que le ſultan, pour leur en marquer ſa ſatisfaction, fit donner à leur directrice trois mille piéces d'or.

La fête alloit finir, lorſque la favorite ſe penchant vers l'oreille du ſultan, lui parla bas, pendant quelques momens. Il regarda alors une jeune eſclave qui étoit aux pieds de la ſultane, & qu'il connoiſſoit pour être d'une humeur très-plaiſante ; lui ayant ordonné de m'agacer, cette fille quitta ſa place, & vint me prendre par la main. Comme j'étois attentif au moindre mouvement des yeux du monarque, je compris d'abord ſes intentions ; je m'y prêtai auſſitôt, & de telle manière, que je jouai avec cette fille une ſcène d'autant plus vive & plus naturelle, que la trouvant jolie, j'en devins dès le moment très-amoureux. Il eſt impoſſible de bien repréſenter tout ce que nous dîmes : qu'il vous ſuffiſe, meſdames, de ſavoir que la ſcène fut pouſſée ſi loin, que le ſultan voulant ſe donner le plaiſir entier, réſolut de nous marier ſur-le-champ.

FIN du vingt-deuxième Volume.

TABLE

DES CONTES,

TOME VINGT-DEUXIÈME.

Suite des MILLE ET UN QUART-D'HEURE.

XC. Quart-d'heure. *Concluſion de l'Hiſtoire de Bagdedin*, page 5
Hiſtoire d'Alcouz, de Taher & du Meûnier, 9
XCI. Quart-d'heure. *Suite de la même Hiſtoire*, 13
XCII. Quart-d'heure. *Suite de la même Hiſtoire*, 19
XCIII. Quart-d'heure. *Suite de la même Hiſtoire*, 24
XCIV. Quart-d'heure. *Suite de la même Hiſtoire*, 30
XCV. Quart-d'heure. *Suite de la même Hiſtoire*, 34

XCVI. Quart-d'heure. *Suite de la même Hiſtoire*, page 41
bis. XCVI. Quart-d'heure. *Suite de la même Hiſtoire*, 47
XCVII. Quart-d'heure. *Suite de la même Hiſtoire*, 53
XCVIII. Quart-d'heure. *Concluſion de l'Hiſtoire d'Alcouz, de Taher & du Meûnier*, 58
Hiſtoire de Faruk, 68
XCIX. Quart-d'heure. *Suite de l'Hiſtoire de Faruk*, 71
C. Quart-d'heure. *Suite de l'Hiſtoire de Faruk*, 79
CI. Quart-d'heure. *Suite de l'Hiſtoire de Faruk*, 86
Aventures du vieux Calender, 89
CII. Quart-d'heure. *Suite des aventures du vieux Calender*, 93
CIII. Quart-d'heure. *Suite des Aventures du vieux Calender*, 99
CIV. Quart-d'heure. *Suite des Aventures du vieux Calender*, 108
CV. Quart-d'heure. *Concluſion des Aventures du vieux Calender*, 113
Aventures du jeune Calender, 115
CVI. Quart-d'heure. *Suite des Aventures du jeune Calender*, 132

CVII. Quart-d'heure. *Suite des Aventures du jeune Calender*, page 136
CVIII. Quart-d'heure. *Suite des Aventures du jeune Calender*, 142
CIX. Quart-d'heure. *Concluſion des Aventures du jeune Calender*, 147
Suite de l'Hiſtoire de Faruk, 152
CX. Quart-d'heure. *Suite de l'Hiſtoire de Faruk*, 155
CXI. Quart-d'heure. *Suite de l'Hiſtoire de Faruk*, 158
CXII. Quart-d'heure. *Suite de l'Hiſtoire de Faruk*, 165
CXIII. Quart-d'heure. *Suite de l'Hiſtoire de Faruk*, 172
CXIV. & dernier Quart-d'heure. *Concluſion de l'Hiſtoire de Faruk*, 177
Retour du Médecin Abubeker, 178
Hiſtoire de Zebd-El-Caton, 183
Aventures de l'Arabe Abenazar, 188
Suite de l'Hiſtoire de Zebd-El-Caton, 206
Aventures du Médecin Abubeker, & Concluſion de l'Hiſtoire de Schems-Eddin & de Zebd-El-Caton, 218

LES SULTANES DE GUZARATE.

HISTOIRE *d'Oguz, Sultan de Guzarate, & des cinq Sultanes*, page 253
Première Soirée. *Hiſtoire de Karabag*, 337
II. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 344
III. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 352
IV. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 359
V. Soirée. *Fin de l'Hiſtoire de Karabag*, 370
VI. Soirée. *Hiſtoire de Canzadé, Princeſſe d'Ormuz*, 376
VII. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 383
VIII. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 390
IX. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 399
X. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 413
XI. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 421
XII. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 431
XIII. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 443
XIV. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 450
XV. Soirée. *Suite & concluſion de l'Hiſtoire de Canzadé, Princeſſe d'Ormuz*, 457
XVI. Soirée. *Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, aveugle de Chitor*, 472
XVII. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 477
XVIII. Soirée. *Suite de la même Hiſtoire*, 486

Fin de la Table du vingt-deuxième Volume.

AVIS

AU RELIEUR;

POUR placer les figures des Tomes XXI & XXII. du CABINET DES FÉES, édition *in*-12. de GENÈVE.

Les mille & un quart-d'heure. Ah! Barbeau, viſir, viens-tu couronner ton crime &c. *Tome XXI.* page 36

Idem. Ah! Ah! compère, vous croyez donc me jouer ainſi toute la nuit. 157

Idem. Abal, heureux bûcheron, & toi, femme indiſcrète &c. 394

Idem. Il alloit lui couper la tête, lorſque le faux vieillard lui retenant le bras &c. *Tome XXII.* 5

Idem. A peine cette divine liqueur eût-elle touché les prunelles &c. 280

Contes Mogols. Je ſais mourir, mais je ne ſais pas communiquer mon ſecret. 347

£66

[illegible]